

*Centenaire
de St-Ludger
de Beauce*

1892-1992



Nes pas dans leurs pas !

Chant du centenaire

CENTENAIRE EN FÊTE

1

Sur les bords de la rivière Chaudière
Sont venus s'installer
Pour y défricher la terre
Une dizaine de pionniers
Quelques-uns ont même dû s'exiler
Dans les chantiers sont allés
D'autres sont restés pour les labours
Ils faisaient tout avec amour

Refrain

*Il est si beau mon village
Dominant la vallée
Il restera en hommage
À tous nos bien-aimés
Et gloire à tous nos chers ancêtres
Qui ont tracé la voie
Pour célébrer cette grande fête
De nos pas dans leurs pas.*

2

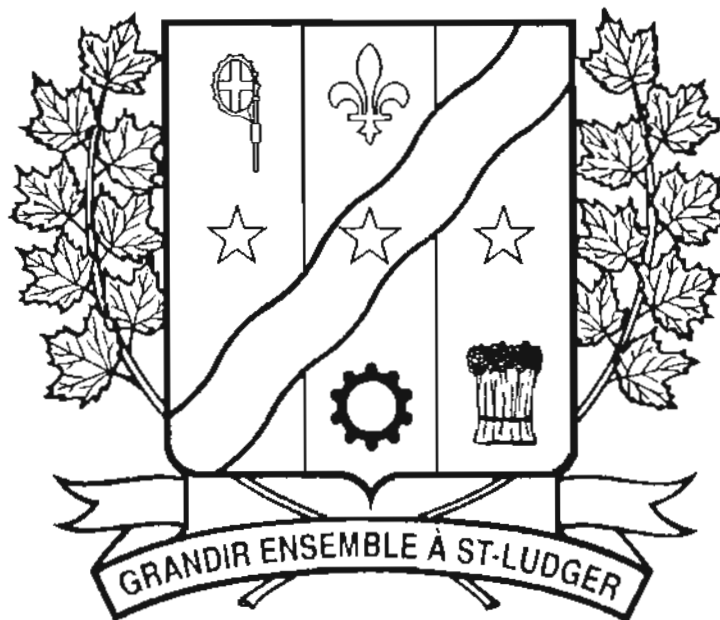
Sur les bords de la rivière Chaudière
Les années ont passé
Et lentement on construisit
Église, écoles et industries
N'oublions pas l'industrie première
Que sont nos fermes laitières
Où toute la maisonnée
Prenait plaisir à travailler

3

Sur les bords de la rivière Chaudière
S'est tissée notre histoire
Nous menant au centenaire
Que nous garderons en mémoire
Admirons tout ce beau paysage
Laisse en héritage
Ah! Comme il fait bon y vivre
Avec tous nos souvenirs
Dernier refrain
Comme il est beau mon village
Dominant la vallée
Il restera en hommage
À tous nos bien-aimés
Et dans l'amour tous ont grandi
Depuis cent ans passés
Nous disons un très grand merci
Aux gens de St-Ludger

*Paroliers: Aline et Paulo Lamontagne, Lise Blais
Arrangements musicaux: Vicky Gagnon*

Armoiries de la paroisse de St-Ludger



ORNEMENTS EXTÉRIEURS:

L'écu est soutenu par deux rinceaux de feuilles d'érable entourés par un listel d'or chargé de la devise en lettres d'azur.

EXPLICATIONS:

Division en trois parties verticales égales qui note la division originale du territoire de la paroisse de SAINT-LUDGER en trois cantons.

Au un de gueule" Première partie verticale de couleur rouge.

À LA CROSSE D'OR" Une crosse d'évêque qui représente ST-LUDGER le patron de la paroisse.

AU CHEF" Dans la partie supérieure.

Et à l'étoile de la même couleur que l'objet cité précédemment, JAUNE.

AU FLANC" Placée au centre de la partie gauche.

Au 2 d'argent" La partie médiane de couleur blanche.

À LA FLEUR DE LIS D'AZUR" Une fleur de lis bleue signifiant l'origine canadienne française de la majorité de la population.

AU CHEF" Placée au haut de la partie médiane.

Une roue dentée de sable à la pointe" Une roue d'engrenage noire, placée en bas de la partie soulignant l'apport des industries dans le développement de la paroisse tout au long de son histoire.

AU 3 DE SINOPE" La partie à droite de couleur verte.

À L'ÉTOILE D'OR AU FLANC" À une étoile jaune placée au centre de la partie.

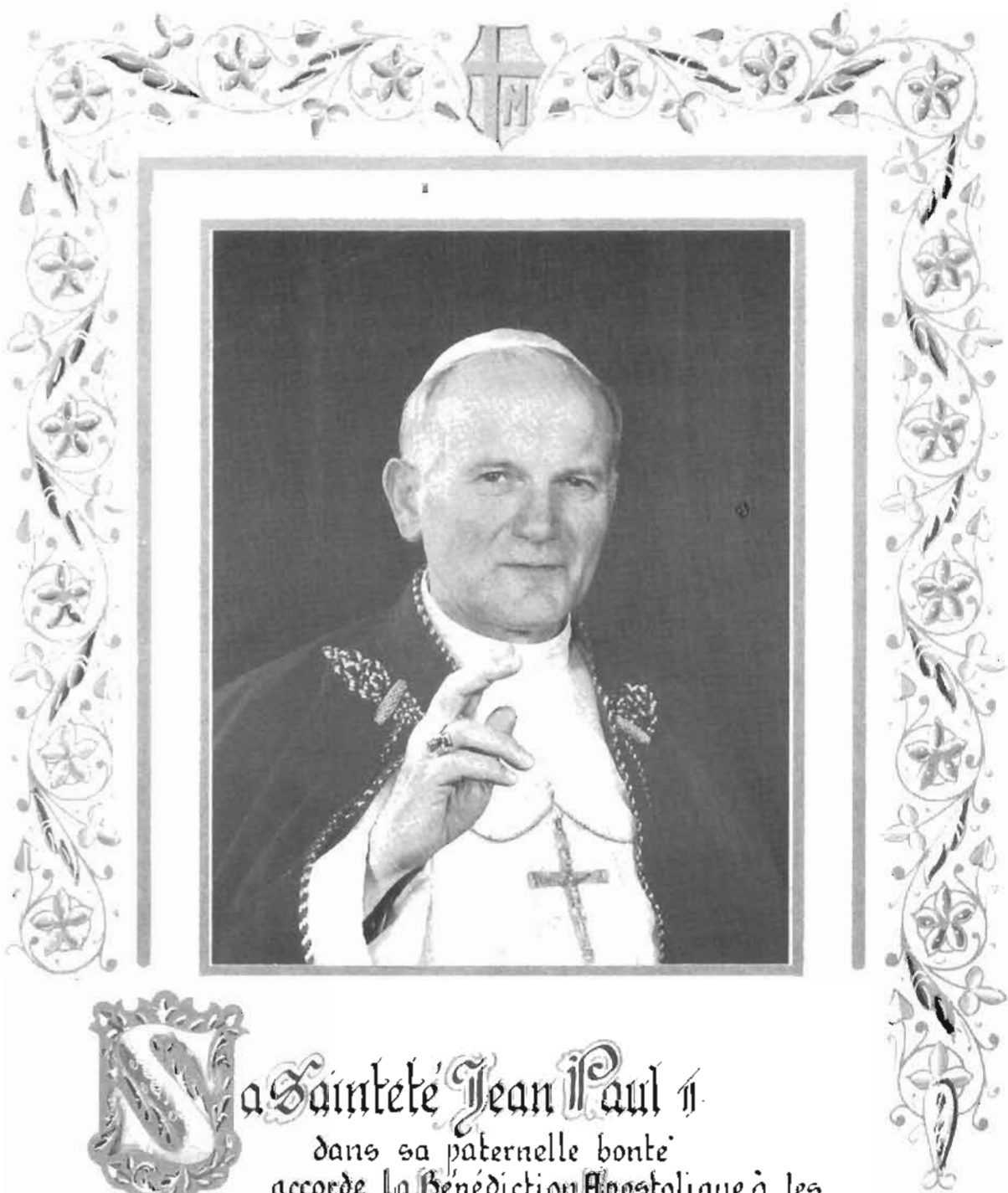
Et à la gerbe, de même liée de sable à la pointe; de blé jaune attachée de noir placée en bas de la partie qui représente l'importance appréciable de l'industrie agricole et ses composantes sur le territoire d'hier et d'aujourd'hui.

ET d'une barre ondulée d'azur brochante"

L'ondulation de cette diagonale représente la Rivière Chaudière qui divise et unit le territoire de ST-LUDGER.

Chargée d'une étoile d'or" Une étoile jaune est mise en plein centre de la rivière (bande ondulée) ces trois étoiles placées sur une ligne horizontale représentent les trois divisions administratives (municipalités) qui se sont fondées sur le territoire.

Les soutiens de l'écu, les rinceaux de feuilles d'érable, représentent le paysage et la base d'une industrie depuis toujours l'exploitation forestière.

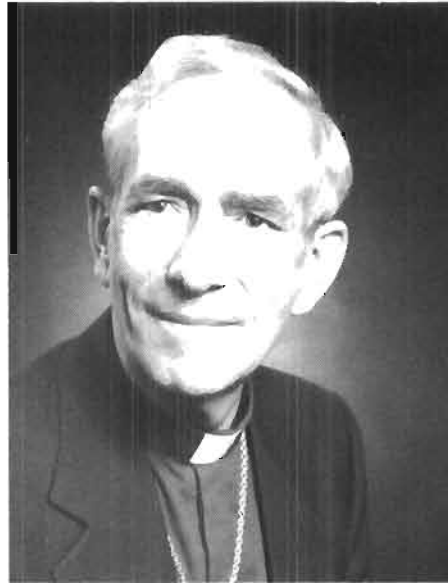



 a Sainteté Jean Paul II.
 dans sa paternelle bonté
 accorde la Bénédiction Apostolique à les
Paroiissiens de la **C**ommunauté **C**hrétienne de
Saint-**M**udger de **B**eauce
 a l' occasion du **C**entenaire de la **F**ondation de leur **P**aroisse.
 1892 - - 1992

Et. Michalski Valerius, 12-VI-1991

+ *Oscar Kissato*
Archiepiscopus Eleonogvarius Summi Pontificis

Message de l'Archevêque de Québec



Chers Paroissiens et Paroissiennes de Saint-Ludger,

Vous célébrez dans une vive action de grâces, le centenaire de votre paroisse. De tout coeur, je partage vos sentiments de joie et de fierté bien légitimes.

Dans l'intimité de vos familles et dans les festivités de vos divers rassemblements, vous évoquez un passé qui vous honore et qui vous appelle de l'avant.

Au coeur de vos fêtes puissiez-vous accueillir, toujours plus profondément, l'amour du Seigneur qui a marqué votre histoire! Qu'une espérance nouvelle fasse naître en vous des énergies neuves et rende votre foi toujours plus rayonnante!

À vous, jeunes de Saint-Ludger, je souhaite de poursuivre l'oeuvre de ceux qui vous ont précédés en y apportant la richesse de votre intelligence et l'originalité de vos dons. Une nouvelle étape s'inaugure et c'est avec vous que votre paroisse va grandir.

À tous et à toutes, vœux sincères d'heureux anniversaire! Que le Seigneur comble de bénédictions vos familles, la communauté chrétienne et toute la population de Saint-Ludger!

† *Maurice Couture, s.v.*
Archevêque de Québec

Message du curé de St-Ludger



Chers Paroissiens,

Fêter le Centenaire de la paroisse, c'est se donner un temps d'arrêt pour porter un regard sur notre passé, pour y découvrir l'inspiration pour le présent et se relancer pour bâtir l'avenir.

Le Livre du Centenaire que nous allons parcourir nous a amenés tous et chacun à jeter un regard sur la vie des pionniers de la paroisse. Nous avons admiré leur idéal, leur ténacité et leur courage pour bâtir un pays neuf. Au plan de la foi, nous avons découvert beaucoup de confiance en la Providence, une espérance sans borne en l'avenir. Nous leur sommes donc grandement redevables pour l'esprit qui caractérise notre paroisse.

"Nos pas dans leurs pas" proclame le slogan du Centenaire. Forts de l'exemple et de l'inspiration de nos ancêtres, nous devons continuer dans la même direction, inspirés par les mêmes idéaux et les mêmes valeurs. De nouveaux défis s'offrent à nous en cette fin de vingtième siècle: le monde devient un grand village. Chaque peuple, chaque communauté doit donc puiser dans son héritage propre pour apporter quelque chose de spécifique et d'original, sous peine de disparaître. Quant à nous, nous saurons bien relever ce défi!

Je vous souhaite à tous, chers paroissiens, de vivre pleinement ce temps fort de notre vie paroissiale: il sera le tremplin pour bâtir le présent et l'avenir dans la lignée de nos ancêtres.

*† Jacques Ferland, ptre-curé
Saint-Ludger*

Message des autorités fédérales



MESSAGE DU PREMIER MINISTRE DU CANADA

Je suis heureux de transmettre mes salutations les plus cordiales à tous les résidents de Saint-Ludger de Beauce à l'occasion des célébrations soulignant le 100^e anniversaire de fondation de leur paroisse.

Ces fêtes vous permettent de commémorer le souvenir de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ont choisi Saint-Ludger de Beauce pour s'y établir et y constituer une communauté dynamique et prospère. Chacun à votre manière, vous avez su mettre en valeur le patrimoine que vos courageux prédécesseurs vous ont légué. En réaffirmant votre appartenance à Saint-Ludger de Beauce et votre foi en son avenir, vous contribuez à préserver et à enrichir le caractère unique de votre localité, tout en participant à l'édification d'un pays harmonieux et fort où il fait bon vivre.

Au nom du gouvernement du Canada, je vous rends hommage pour votre esprit civique et vous offre mes meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

Brian Mulroney



MESSAGE DU DÉPUTÉ FÉDÉRAL DE BEAUCE-SUD

Cher(e)s Ami(e)s,

Votre paroisse célèbre cette année son centième anniversaire. L'événement mérite qu'on le souligne.

Il m'est agréable de m'associer à vous tous et toutes pour rappeler les étapes d'une entreprise hardie qui a donné naissance à votre communauté. Chacune d'entre elles porte la marque du courage des pionniers qui n'ont pas craint l'effort et ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour que ce nouveau milieu de vie s'épanouisse et procure aux générations qui ont suivi des raisons de croire à l'avenir.

Vos réjouissances offriront à tous les citoyens(ne)s de Saint-Ludger, l'occasion de célébrer, de se remémorer l'histoire unique de votre localité.

Mes hommages au comité organisateur et mes meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité pour l'avenir à tous les résident(e)s de Saint-Ludger.

Gilles Bernier
Député fédéral de Beauce

Message des autorités provinciales



MESSAGE DU PREMIER MINISTRE DU QUÉBEC

À la population de Saint-Ludger,

Depuis cent ans maintenant, Saint-Ludger s'épanouit et rayonne sur le plan régional, grâce à la persévérance de ses citoyens et de ses citoyennes et à l'attachement qu'ils montrent pour leur coin de pays. La profonde détermination à réussir qui les caractérise, témoigne de la vitalité du peuple québécois. Aujourd'hui, leur efforts s'ajoutent à notre entreprise collective d'édification du Québec.

Au nom de tous les Québécois et Québécoises, je désire partager avec vous, ce moment de fierté légitime et vous adresser mes vœux de prospérité et de succès.

Robert Bourassa



MESSAGE DU DÉPUTÉ DE BEAUCE-SUD

Bonjour chers(es) amis(es) de Saint-Ludger

Je suis heureux de m'associer à vous, en cette année de centenaire, pour rendre hommage à ces pionniers qui, par leur foi, leur courage et leur tenacité ont fait de Saint-Ludger une municipalité pleine d'espoir.

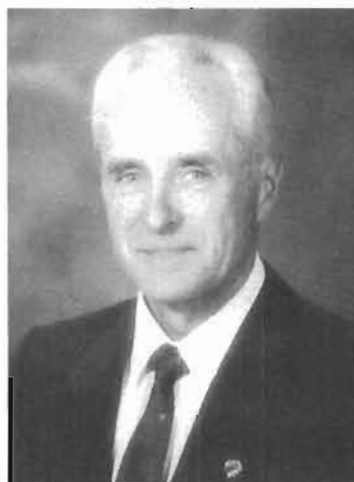
En espérant que la publication de ce volume concrétise la réalisation d'un vieux rêve: faire connaître et aimer par chacun le coin de terre qui l'a vu naître.

Je suis fier de vous offrir mes vœux de prospérité et de succès pour les années à venir.

Bon centenaire à toutes et à tous!

*Robert Dutil
Député de Beauce-Sud*

Message du président



Yves Carrier

L'an 1992 est une année mémorable pour St-Ludger qui célèbre son centenaire. Voilà donc l'occasion rêvée pour les enfants de la paroisse de faire le point sur leur histoire, leurs souvenirs...

Les archives paroissiales, municipales et scolaires nous donnent l'opportunité de découvrir les talents, la foi et le courage de tous ces valeureux défricheurs qui, avec peu, ont fait beaucoup. Il est bon de noter que:

*"La vie des grands hommes nous rappelle à tous
Que nous pouvons rendre notre vie sublime
Et, en partant, laisser derrière nous
Nos empreintes sur le sable du temps."¹*

Nous rendons hommage à tous ces vaillants pionniers et pionnières et nous formulons le voeu que leurs sacrifices et leur labeur soient un stimulant pour les générations présentes et futures.

Je me considère privilégié d'être là à ce tournant; je suis également honoré de faire partie de ce groupe qui n'a ménagé ni temps ni efforts pour faire des festivités un succès.

Nous vous invitons cordialement, voisins, parents, amis et anciens, à participer aux célébrations afin de vous remémorer les grandes étapes qui ont marqué la vie de notre paroisse. Nous espérons que nos fêtes vous feront passer des moments agréables dans la joie et la fraternité.

Nous vous souhaitons la bienvenue et un heureux séjour parmi nous.

Yves Carrier

¹ Longfellow, Henri Wadsworth. *A Psalm of Life*.



Mariette Fluet



Bibiane Blais



Jacques Ferland



Bibiane Giguère



Bernardin Gagnon



Bruno Bellegarde



Raymond Mercier



Marc-André Poulin

Message des maires

Au nom de vos dirigeants municipaux, il nous est agréable de vous transmettre ce message, à l'occasion du centenaire de notre paroisse.

La communauté que nous formons est un précieux héritage légué par des hommes et des femmes qui ont fait preuve d'un grand courage; ces vaillants défricheurs étaient animés d'un amour du travail et d'un esprit de foi extraordinaires. En célébrant le centenaire, les gens de la paroisse sont fiers de leur rendre hommage.

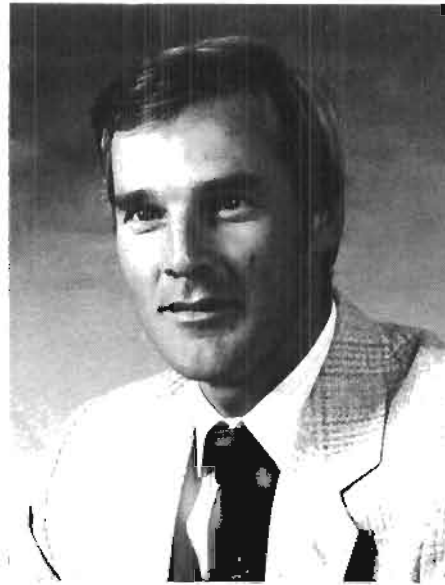
Nous tenons à remercier tous les bénévoles qui, de près ou de loin, ont collaboré à l'organisation et au succès des fêtes du centenaire. Ces concitoyens et concitoyennes démontrent, par leur action, à quel point les gens de chez nous participent à la vie de la communauté. Ils sont, pour nos jeunes, un exemple de travailleurs et travailleuses dynamiques, audacieux(ses) et tenaces face aux défis à relever.

À tous ceux et celles qui participent à nos festivités, nous souhaitons des retrouvailles des plus fraternelles! Nous espérons que vous passerez, chez nous, des moments agréables!

Bernardin Gagnon Jean-Luc Lamontagne Berchmans Pépin

Maires

Message du Grand Chevalier



Les citoyens, citoyennes de St-Ludger vont vivre des heures inoubliables lors des festivités marquant le 100e anniversaire de la paroisse.

Ils vont feuilleter avec fierté et émotion les pages de l'album historique de leur patelin. Ils verront un défilé impressionnant de femmes et d'hommes qui ont bâti ce coin de pays. Quel merveilleux héritage de travail et de générosité que ces pionniers ont laissé. Aujourd'hui, j'aimerais leur rendre un hommage de reconnaissance et d'admiration. Cet héritage des aînés, pétri de valeurs humaines et évangéliques, nous nous devons de le conserver, de l'enrichir et de le transmettre à nos descendants. Puisse ce retour à nos racines, raffermir nos liens de fraternité, de partage et d'entraide et consolider notre esprit d'appartenance à une communauté riche de promesses d'avenir.

Bienvenue aux nouveaux arrivants qui viennent grossir les rangs de St-Ludger, qui apportent un souffle nouveau et qui assurent une relève nécessaire.

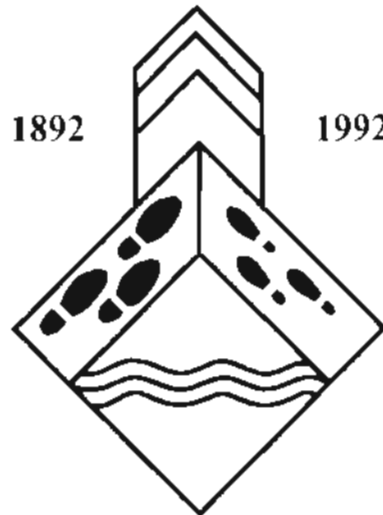
Comme Grand Chevalier du Conseil 9738 des Chevaliers de Colomb de St-Ludger, j'espère que tous et chacun célébreront dans l'unité, la fraternité, la charité et dans le patriotisme, le 100e anniversaire de fondation de la communauté paroissiale de St-Ludger.

Je souhaite le meilleur succès aux cérémonies qui marqueront cet événement.

Fraternellement,

*Goderic Purcell,
Grand Chevalier*

CENTENAIRE DE ST-LUDGER DE BEAUCE



Slogan: *Nos pas dans leurs pas!*

C'est à Marie-Paule Roy qu'on doit ce thème. Il signifie que nous voulons perpétuer pour nous et les générations futures, les valeurs que nous ont laissées nos ancêtres. Les valeurs de foi, les valeurs familiales, les valeurs du travail, ainsi que celles du partage.

Logo

Quant au logo qu'on verra omniprésent tout au long des festivités, il a été conçu par Marcel Giguère.

Au sommet, un clocher qui représente l'importance de l'Église dans la vie paroissiale et la progression qu'ont connue les trois municipalités qui forment l'agglomération de St-Ludger.

Les traces de pas au centre de la vignette traduisent la réunion des forces qui ont fait grandir la localité.

Alors qu'au bas on ne pouvait manquer de tracer la rivière Chaudière qui traverse le village et qui fut un point de départ privilégié du développement économique et urbain de la paroisse.

Avant-propos



En ordre, de gauche à droite: Eliane Lacroix, Marie-Paule Roy, Thérèse Blais, Debout à l'arrière: Cécile Fluet



En haut: Mariette Fluet
En bas: Françoise Cliche

En 1990, les paroissiens de St-Ludger se dotent d'un Comité organisateur des fêtes du Centenaire de St-Ludger, Centenaire qui sera célébré en 1992. Une des premières préoccupations de ce Comité est la publication d'un "livre du Centenaire": le Comité du livre est donc mis sur pied. Au début, outre les deux responsables, mesdames Thérèse Blais et Marie-Paule Roy, le Comité du livre est formé de mesdames Cécile Fluet et Eliane Lacroix. Plus tard, mesdames Françoise Cliche et Mariette Fluet se joignent au groupe.

La rédaction de ce livre est devenue une aventure passionnante mais combien exigeante! Nous, les membres du Comité du livre, ainsi que plusieurs collaborateurs et collaboratrices, avons dû consulter de nombreux documents et rencontrer bon nombre de personnes-ressources.

Nous nous en voudrions de passer sous silence le travail bénévole de tous ceux et celles qui ont vendu des pages de famille, participé au travail de recherches,

composé, retranscrit ou révisé des textes, fourni des renseignements, des photos... Nous leur disons un sincère merci!

Notre gratitude va également à madame Eva Gagné qui nous a si généreusement prêté ses notes.

Nous vous rappelons que les auteurs de ce volume sont des bénévoles qui y ont consacré, depuis deux ans, plusieurs heures de loisir et qu'il ne faudrait pas exiger d'eux une qualité toute professionnelle.

Nous souhaitons que cette publication soit un hommage à nos ancêtres et un héritage pour les plus jeunes, à une période où toute une génération peut encore dire:

"JE ME SOUVIENS"

*Les responsables du comité du livre
Thérèse Blais et Marie-Paule Roy*

Hommage des citoyens de St-Ludger



Les paroissiens de Saint-Ludger sont heureux en cette année du Centenaire d'offrir leurs hommages à Eva Chabot Gagné.

L'amour de son patelin, son grand désir de garder le souvenir des défricheurs, des colons de la première heure, font qu'aujourd'hui, grâce à ses écrits et ses entrevues avec les anciens, beaucoup de faits et de petite histoire ont été conservés. Toutes ses recherches faites au-delà de 25 ans leur procurent un caractère d'authenticité. "J'ai ramassé mes souvenirs, dit-elle, pour que la génération actuelle et les générations futures gardent en mémoire les souffrances et les privations de ces valeureux défricheurs".

En plus d'être la mémoire des gens de son époque, Eva est aussi bien laborieuse. Après une vie toute dévouée aux services de sa famille et de la communauté, en 1978, elle entre au Foyer de Saint-Ludger et donne libre cours à son imagination créatrice: tricot, bricolage, etc. Elle aime faire plaisir aux siens. Elle a déjà pris le temps d'envoyer des cartes de Noël personnalisées à tous ses petits-enfants. Tous les matériaux sous ses doigts agiles, à l'aide d'un couteau et quelques minis outils, se miniaturisent en instruments dont se servaient nos grands-mères: métier à tisser, rouet, dévidoir, etc.

À 90 ans, elle a confectionné pas moins de 125 pierrots. Que d'enfants, petits et grands) elle a fait rêver! Dire qu'à l'âge de 33 ans, après quelques crises d'angine, les médecins disaient qu'elle ne travaillerait plus.

Bravo madame Eva Gagné! Votre souvenir restera longtemps dans nos têtes et dans nos cœurs.

Chapitre I

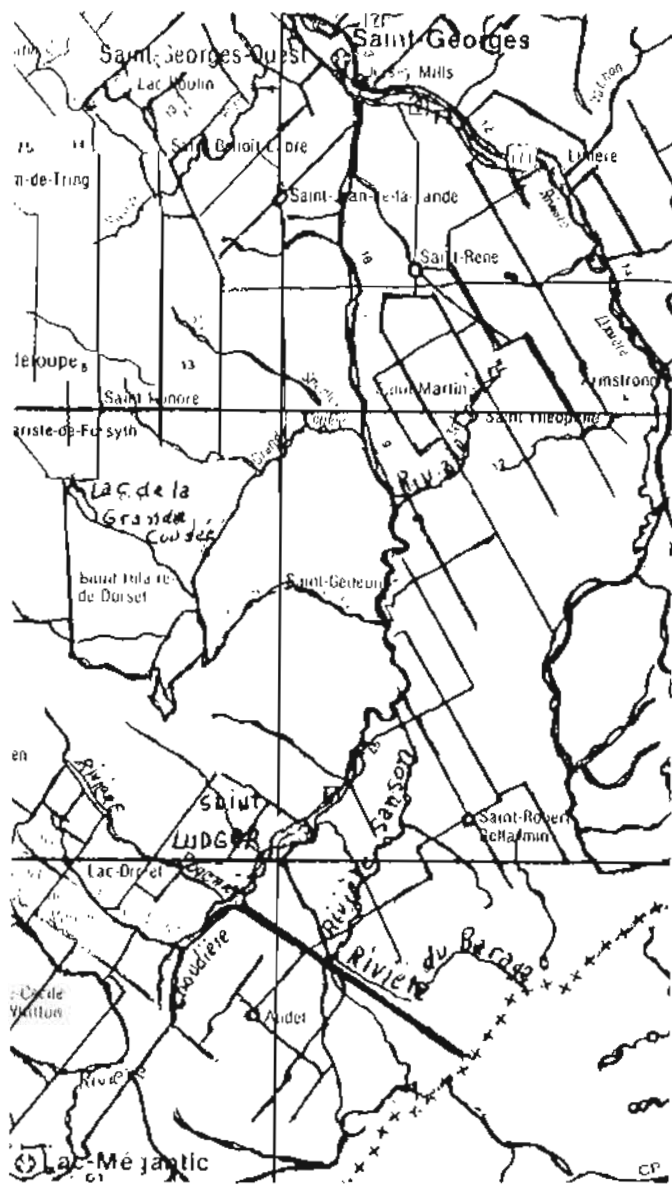
La situation géographique

"L'histoire est le miroir qui réfléchit le passé et l'histoire qui éclaire l'avenir."

Lacordaire

La paroisse de St-Ludger est située le long de la route 204 entre St-Georges de Beauce et Lac Mégantic. Si vous arrivez à St-Ludger du côté Lac Mégantic, de la route 204, vous dominez tout le village et les belles fermes dans la vallée. Si au contraire, vous empruntez le chemin longeant la Chaudière vous serez agréablement surpris dans un détour de découvrir l'église (classée site historique) située sur la haute ville, le pont Soucy enjambant la rivière Chaudière pour emprunter sa rue commerciale. La forte pente qui sépare les deux parties donne son agencement de rues inhabituel. Comme la région fait partie des Appalaches, le terrain demeure accidenté un peu partout. Sur les hauteurs, le relief laisse voir des fermes bien aménagées.

La paroisse de St-Ludger est bornée au nord par la paroisse de St-Gédéon, à l'est par St-Robert Bellarmin, au sud par St-Hubert d'Audet et à l'ouest par St-Samuel du Lac Drolet



Quand sommes-nous apparus dans l'histoire?

"Le territoire de la province de Québec, d'après l'abbé Honorius Provost, historien, a d'abord été divisé en grandes sections qu'on appelait seigneuries au temps de la Nouvelle-France".

Le gouvernement confie ces seigneuries en récompense pour services rendus à des personnages haut placés, avec mission de les développer et d'en assumer les coûts.

En 1737, huit seigneuries ont été données dans la vallée de la Chaudière, de Lévis à St-Georges. Les deux dernières seigneuries étant Aubert Gallion dans St-Georges-Ouest et Gabriel Aubin de l'Isle dans St-Georges-Est.

Ces huit seigneuries ont l'allure d'un long ruban géométrique de 12 milles de largeur par 60 milles de longueur.

Le seigneur donne des terres aux colons qu'on appelle censitaires. Il a des devoirs envers eux, comme: de construire des moulins à scie, à farine, de promouvoir l'agriculture. Le colon, lui, devait payer une rente annuelle à son seigneur. Il cultivait sa terre mais n'en était pas le propriétaire. Ce régime seigneurial prit fin en 1854.

Suite à la conquête anglaise en 1760 et pour satisfaire à l'expansion de la population vers les terres nouvelles, en 1792 on s'organise pour donner des terres en dehors des seigneuries. C'est ce qui a donné naissance au canton (townships). Ceux-ci étaient d'abord destinés aux immigrants anglophones, mais ils furent peuplés graduellement de canadiens français.

"Ces cantons étaient découpés de forme géométrique (souvent carrée) dans les terres non concédées de la Couronne, d'une superficie d'au moins 100 milles carrés. On les divisait en rangs de lots d'au moins 100 acres chacun mesurés non plus en arpents et en perches mais en chaînes et chaînes (mesure anglaise)". (1)

C'est ainsi que se sont peuplés les cantons au fur et à mesure que les seigneurs devinrent plus restrictifs dans l'attribution de nouvelles terres.

Dans les cantons, pour être propriétaire d'un lot, il suffisait d'en faire la demande au gouvernement. Moyennant la somme de 10,00\$ on recevait son billet de location à titre provisoire. On devait faire ce qu'on appelait "ses devoirs", c'est-à-dire, défricher au moins quatre acres de terre et d'y construire une maison, disons une cabane de bois rond. Le colon devait faire patenter son lot pour en être vraiment le propriétaire.

"Le premier canton à recevoir son érection officielle fut celui de Dorset en 1799. Ce canton demeure le moins défriché et le moins peuplé. Il avait été attribué à John Black pour services rendus. Peu de terres sont vendues aux colons. On les conserve comme réserve forestière."(2) Il en est de même pour les autres cantons où les amis du régime se constituent d'importantes réserves foncières. L'action gouvernementale mit fin à ces spéculations et graduellement s'ouvrirent les cantons pour la colonisation. Mais entre temps, plusieurs jeunes colons durent prendre le chemin de la Nouvelle-Angleterre.

Les cantons de Marlow et de Gayhurst commencent à se peupler vers les années 1840 et quelques vingt ans plus tard, Spaulding et Risborough reculent les frontières de la Beauce pratiquement jusqu'au Lac Mégantic.

La paroisse de St-Ludger est comprise dans trois de ces cantons: Risborough, Marlow et Gayhurst. Leurs noms rappellent des bourgs du comté de Buckingham en Angleterre. Les premiers colons nous viennent surtout des cantons voisins. La paroisse de St-Sébastien vient en tête suivie de près par St-Évariste, St-Samuel, St-Hilaire de Dorset et St-Honoré de Shenley; de la Beauce ce sont surtout les paroisses de St-Ephrem, St-Frédéric, St-Benoit et St-Joseph. Dans les pages de familles, vous verrez que plusieurs familles pionnières ont encore de la descendance dans la paroisse.

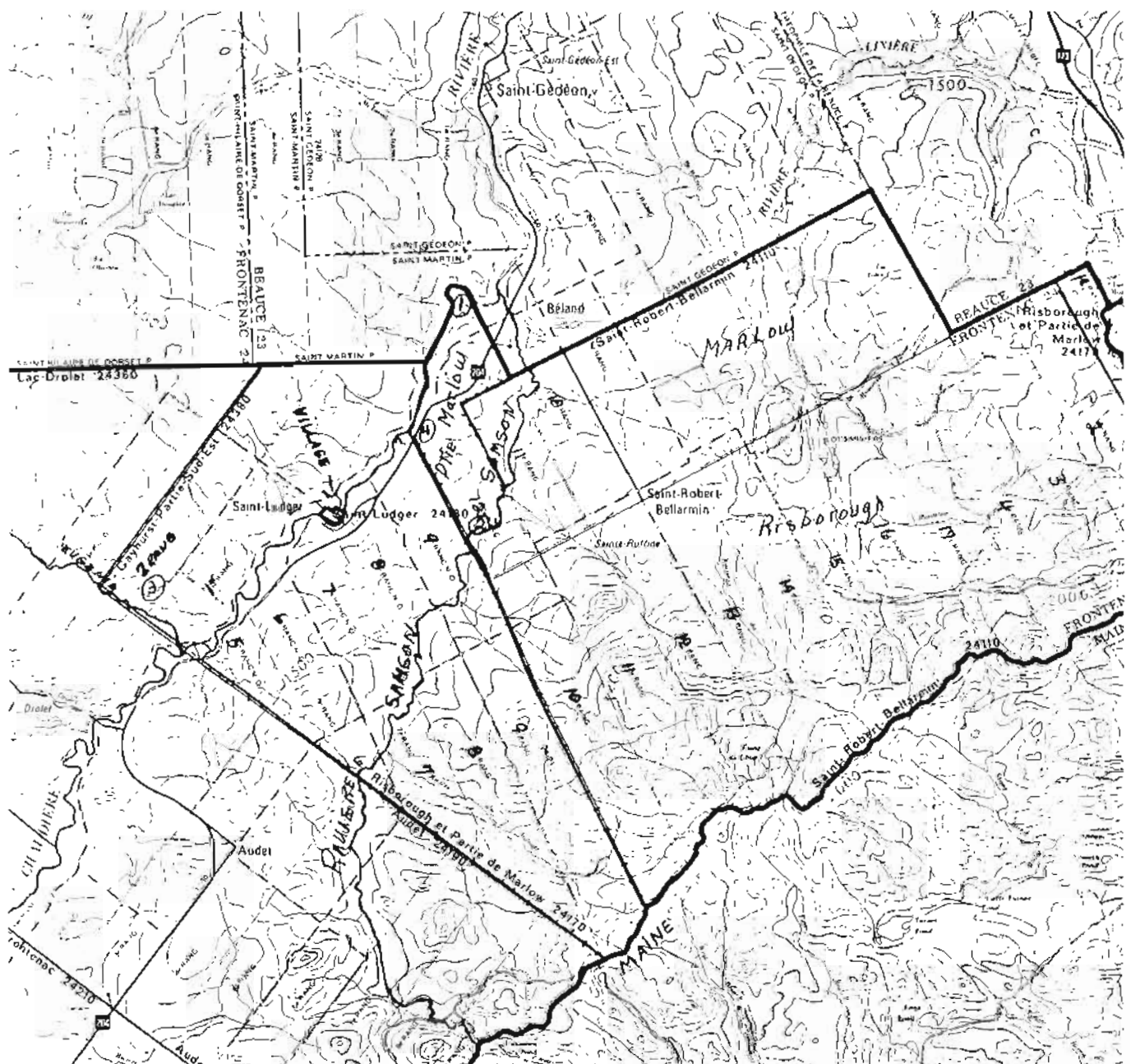
Le canton de Risborough comprend le rang 5, les 6 et 7 (ces deux rangs gardent toujours l'appellation de "Borough"). Les 8 et 9, toujours désignés rang 9. Ils sont de différentes longueurs, allant de deux à neuf milles pour le neuvième rang se terminant à la frontière du Maine.

La partie Marlow comprend une partie des rangs 11 et 12, comprise entre les rivières Chaudière et Samson. Ces deux agglomérations forment une entité municipale désignée sous le nom "Cantons Unis Risborough et partie Marlow". (2)

Date de constitution: 25 avril 1900

Superficie: 89,27 km²

Population: 1000 âmes



La municipalité de Gayhurst partie sud-est, est un détachement de la paroisse du Lac Drolet. Elle comprend la partie nord-ouest de la Chaudière, comprise entre Lac Drolet et le canton de Dorset et forme les rangs 1 et 2.

Date de constitution: 12 décembre 1904

Superficie: 34,96 km²

Population: 200 âmes

Le 19 août 1921, la municipalité de Gayhurst est subdivisée pour donner naissance à une troisième municipalité désignée comme: "St-Ludger Village".

Superficie: 0,23 km²

Population: 200 âmes

Le tout St-Ludger fait partie de la région administrative Québec (03). Division du recensement Canada (Frontenac 24). De la M.R.C. du Granit et du diocèse de Québec.

La paroisse de St-Ludger a aussi d'autres particularités, comme celles d'avoir fait partie de trois comtés. De 1867 à 1912, St-Ludger fait partie de la Beauce. Le nom de Beauce a été donné à ce comté en souvenir de ce coin de France célèbre pour la fertilité de ses terres qui portait le nom de Beauce. Ce coin de pays a fourni au Canada Français plusieurs de ses hardis et entreprenants colons".

De 1912 à 1972, la paroisse fait partie du comté de Frontenac. Cette appellation a aussi son histoire. "Le nom de Frontenac rappelle la mémoire du comte de ce nom qui gouverna la Nouvelle-France à deux reprises et prit la direction des affaires de la colonie au moment où elle était menacée de destruction complète. Il emporta dans la tombe l'estime des canadiens et mérita le nom de "Sauveur de la Nouvelle-France".(3) En 1972, la paroisse fait partie de Beauce-Sud. Au gouvernement fédéral, St-Ludger de Risborough a toujours fait partie de la Beauce, sauf pour les années 60 où il fit partie de Compton. De son côté, Gayhurst pte sud est, est dans la Beauce jusqu'aux années 40, puis dans Compton-Frontenac jusqu'en 1972 où de nouveau toute la paroisse est réunie dans la Beauce.

Après tous ces changements, que devrait être notre appartenance?... On ne peut pas dire qu'on est Beauceron dans l'âme, pas plus qu'on est Estrien. Notons cependant que la diversité des gens que l'on a dû cotoyer a sûrement contribué à élargir notre culture.

Nos cours d'eau

Dans le canton de Gayhurst partie sud-est, la rivière Eugénie prend sa source dans le canton de Dorset à un mille des limites du canton de Gayhurst du Lac Drolet. Dans cette paroisse, elle traverse les rangs de no 8 au no 3. Dans le rang no 3 un affluent venant des pieds du Morne de St-Sébastien renforce son débit. La rivière Eugénie arrive enfin à St-Ludger en chevauchant les limites des deux paroisses dans les boisés du deuxième rang pour couler entièrement sur les terres de Mario Trépanier au premier rang. En capricieuse qu'elle est, un peu avant son embouchure, elle retourne se jeter dans la Chaudière au Lac Drolet à quelques pas de St-Ludger.

La rivière Samson dans le canton de Risborough

prend sa source au sommet des montagnes qui divise les eaux américaines des eaux canadiennes dans la paroisse d'Audet. Elle traverse les rangs 7, 8, 9 et (pour se jeter dans la rivière Chaudière dans le canton de Marlow un peu dépassé la paroisse (au début de St-Gédéon). Sur cette rivière assez importante, il y eut deux moulins à scie: le premier, sur le chemin qui relie les rangs de "Borough" au 9, on l'a toujours appelé le moulin à l'eau à cause de son fonctionnement avec des turbines; le deuxième était situé au pied de la côte à Tom Leclerc, dans le neuvième rang.

La rivière Chaudière, la plus importante des trois, prend sa source au Lac Mégantic à environ 14 milles en amont de St-Ludger. Elle traverse la paroisse en effec-



Vue aérienne de la vallée de la Chaudière à St-Ludger. De la côte Samson à Audet

tuant de nombreux méandres ce qui ajoute à la beauté du paysage. Autrefois on l'appelait rivière Bruyante ou rivière Ombreuse. Elle se jette dans le St-Laurent à Charny près de Québec. Son parcours est de 210 km de sa source à son embouchure.

La Chaudière fut un des premiers moyens de transport pour les agents de terres et les colons. Pour les premiers arrivants, elle était une bonne source de nourriture. La truite le maskinongé et le doré y abondaient.

Dans le village, le moulin à scie ou à farine selon les besoins fonctionnait grâce à un barrage.

"C'est surtout pour le flottage du bois (la drave) que la Chaudière a servi comme pouvoir d'eau. En 1846, la compagnie Breakey construisit son premier moulin à Breakeyville et on assiste à la première drave officielle en 1847". À St-Ludger, les gens y jetaient leur bois chaque printemps.

"La dernière drave des Breakey eut lieu en 1947". Un coup d'eau extraordinaire rompit les estacades et 400,000 mille billots descendirent dans le fleuve St-Laurent. Dorénavant le transport se fera par trains et camions.

"La Brown Corporation est la seconde plus importante entreprise forestière de la Beauce, ayant son siège social à Portland Maine. À Ste-Marie, elle exploite un moulin d'écorçage de bois de pulpe de 1907 à 1922. On tient cette compagnie en partie responsable des grandes inondations de 1917 et 1922. Des poursuites judiciaires et des pertes de bois considérables (en 1917, 75,000 mille

cordes) l'obligent à fermer son gros moulin de Ste-Marie".

Ces deux compagnies donnèrent beaucoup de travail aux gens de la paroisse.

Les inondations parfois spectaculaires et parfois dévastatrices sont surtout dues à ce que la Chaudière coule du sud au nord-ouest. Dans sa partie sud., les glaces se mettent en marche plus tôt et sont bloquées dans leurs parcours par des sections de glace qui ne veulent pas bouger. Il se produit un empilage qu'on appelle embâcle et en peu de temps l'eau recule et monte à vue d'oeil. Chez nous à St-Ludger, mis à part l'inondation de 1917 et la débâcle de 1919 qui emporta le pont et cinq maisons, on a plus de peur que de mal.

"La pêche y est encore accessible aujourd'hui grâce au programme de dépollution; la qualité de l'eau s'est grandement améliorée et la morphologie de la rivière s'avère idéale pour les truites. Dans la région de St-Ludger, on capture des brunes de 5 et même de 10 livres, leur présence est due grâce à des ensemencements en 1959, 125,000 brunes et depuis 1980 plus de 18,000 arc-en-ciel et 30,000 mouchetées."(4)

De Ste-Rufine à St-Robert

Avant de délimiter la paroisse de St-Ludger en 1893, tout le canton de Risborough était à sa disposition. Cependant en 1907, une partie de ce territoire (plus une partie de Marlow) fut consacrée à la fondation de Ste-Rufine. On retranche ainsi les rangs 10 et 11 déjà acquis à St-Ludger pour les annexer à la nouvelle paroisse.

C'est le curé de St-Ludger, l'abbé Téléphore Soucy, qui donne la mission une fois par mois sur semaine. En 1913, d'après Hormidas Magnan, il reste à peine une quinzaine de familles. On est trop près de la forêt et trop loin de la charrue.

La mission ferme dans les années suivantes. Les gens se répartissent entre St-Ludger et St-Gédéon pour les secours de la religion.

En 1943, les pionniers las de courir dans ces deux paroisses obtiennent la permission de réouvrir leur mission sous le vocable de St-Robert Bellarmin.

L'abbé Émile Blais, vicaire à St-Ludger obtient sa première desserte suivi de l'abbé Sylvio Roberge de St-Gédéon en 1945.

En 1948, nouveau détachement du territoire de Risborough. Les rangs 2, 3, 4, 17 et 16, qui jusque là étaient rattachés canoniquement à St-Ludger mais complètement isolés de cette paroisse par toute la largeur de St-Robert sont annexés à cette dernière paroisse.

Seul le rang 1 d'une superficie de 101,984 ha appartient encore à St-Ludger. Il comprend 9 lots. Les premier et deuxième appartiennent à la Domtar et elle paie 510,00\$\$ de taxe par année. Les autres sont la propriété du Ministère de l'énergie et ressources.

Portrait de St-Ludger en 1913

St-Ludger fait partie du comté de Frontenac, diocèse de Québec. Cette paroisse est située sur la

rivière Chaudière dans les cantons Risborough, Marlow et Gayhurst, à 15 milles de St-Samuel, la gare la plus rapprochée du Québec Central et à 18 milles de Mégantic.

Le village est bâti sur la rive nord de la rivière Chaudière. Un pont superbe construit par le gouvernement la traverse à cet endroit. L'église, le presbytère, le couvent et quelques maisons sont bâtis sur la rive sud, mais la plus grande partie du village se trouve sur la rive nord. Le site de St-Ludger est un des plus beaux qu'on rencontre le long de la rivière Chaudière.

Elle a été fondée en 1889. Le curé actuel est M. l'abbé Téléphore Soucy.

La population est d'environ 1,390 âmes. La valeur de la propriété imposable est estimée à 240,000.00\$.

Il y a 300 terres en culture. Une vingtaine de terres en partie défrichées sont à vendre. On trouve des lots disponibles sur les rangs V à IX de Risborough et dans les deux premiers rangs de Gayhurst. En général, le sol est de bonne qualité.

Il se trouve un pouvoir hydraulique sur la rivière Samson, mais de peu d'importance.

La paroisse possède une église construite en 1901 et agrandie en 1912, un couvent des soeurs de la Charité de St-Louis, neuf écoles fréquentées par 300 élèves, un médecin, un notaire, trois marchands, un ferblantier, deux forgerons, un sellier, un charron, trois beurreries et une fromagerie, quatre moulins à scie, une manufacture de portes et chassis.

On demande des colons agriculteurs, un cordonnier, etc.(5)

Références

- (1) *Honorius Provost, La vallée de la Chaudière, 1970.*
- (2) *La Beauce et les Beaucerons.*
- (3) *Pierre-Georges Roy, Les noms géographiques de la province de Québec.*
- (4) *Le Fouineux M.R.C. du Granit.*
- (5) *Hormidas Magnan, Monographies paroissiales, Esquisse des paroisses de la colonisation de la province de Québec, 1913.*

STATISTIQUES

D'après les registres de la Fabrique

Année	Familles	Personnes	Baptêmes	Mariages	Sépultures
1901	120	634			
1921	234	1514			
1930	255	1575	59	8	10
1940	300	1655	70	9	16
1950	325	1756	71	10	15
1960	286	1692	38	20	12
1977	233	1400	29	22	7
1986		1460	21	13	8
1991		1233	27	1	10



Chapitre II

L'arrivée des colons

LES PREMIERS COLONS

Les premiers colons viennent s'établir sur des lots que le gouvernement leur accordait pour la modique somme de dix dollars. Ces colons sont, pour la plupart, très pauvres, mais ils font preuve d'une bonne volonté.

L'homme défrichait d'abord un emplacement pour y construire un camp de bois rond où logera sa famille et une petite étable pour abriter ses animaux. Le camp ne contenait que le strict minimum: la famille dormait sur des paillasses et, souvent, il n'y avait pas suffisamment de chaises pour que tout le monde puisse s'asseoir en même temps. Avec les années, le couple veille à l'amélioration du logis.

Au début, le défricheur place son camp de bois rond près de la rivière, s'assurant ainsi l'eau nécessaire au besoin du ménage et des bestiaux et protégeant aussi sa famille contre d'éventuels feux de forêt. Les arbres, très inflammables en période estivale, devenaient menaçants quand il y avait un abattis à faire brûler pour rendre le terrain propice à la culture. Les terres étaient pierreuses, glaiseuses, difficiles à travailler et les outils étaient des plus rudimentaires.

À cette époque, la hache était, pour ainsi dire, le seul outil qu'un bon nombre de nos défricheurs possédaient. Celle-ci servait surtout à abattre les arbres et à les débiter en billots. La tigue, instrument plat et rond, servait à faire des auges, des "siaux" et aussi à niveler le plancher. Plus tard, apparurent la scie, le sciote et le godendart. Cette scie, longue de cinq à six pieds, servait à scier de gros arbres en billots.

Au fil des ans, le colon agrandissait la partie "cultivable" de son lot afin de nourrir les animaux dont le nombre augmentait peu à peu. Du matin au soir, il bûchait, faisait de l'abattis, labourait, épierrait, hersait et semait. Souvent l'essouchement ne se faisait qu'une fois les souches pourries. Puis, pour accroître le revenu de la ferme qui n'était pas toujours suffisant pour faire vivre sa famille, l'homme dut s'éloigner, pendant la période hivernale, pour trouver un autre travail, en général dans le bois.

La femme secondait son mari pour les travaux extérieurs, souvent même avec la naissance d'un enfant par année. Elle allait aux travaux des champs et à l'étable où elle emmenait les enfants dès le bas âge; aussitôt que ces derniers le pouvaient, ils aidaient aux travaux sur le lot.

Les journées de travail étaient longues. Le lundi matin, au lever du jour, c'était le lavage: n'ayant pas de réservoir à eau chaude, la femme remplissait le "boiler" d'eau pour la faire chauffer sur le poêle. Au retour de l'étable, le déjeuner était préparé: crêpes, bines (fèves), gruau, pain blanc et de sarrasin qui était récolté sur le lot. Après le déjeuner, la famille récitait la prière du matin avant que les enfants ne partent pour l'école. De plus, le lundi était généralement consacré au repassage et la cuite du pain. Le lavage devait se faire trois fois par semaine car les enfants, dans le temps, c'était des couches et des piquées en flanellette. La laveuse, quand il y en avait une, était opérée manuellement.

Pour nourrir la famille, des animaux de la ferme: boeuf, lard, poulet, étaient abattus et débités sur place. À l'abattage du porc, le sang était recueilli dans une poêle, brassé continuellement pour ne pas qu'il coagule, coulé et préparé pour la cuisson, soit au four, soit au bain-marie, afin d'en faire du boudin. Le porc était aussi utilisé pour la fabrication de tête fromagée, de saucisse et de lard salé, ce qui était très bon. Pendant l'hiver, la viande était congelée dehors puis déposée dans des poches (sacs vides de farine ou de sucre) et enfouient dans des pors (compartiments) d'avoine dans la grange afin qu'elle ne dégèle pas durant les temps doux. Au printemps, la viande de porc qui restait était fumée pour en assurer la conservation.

Après avoir connu le cannage (mise en conserve) dans des cruchons ou des "cannes" (boîtes de conserve), plusieurs s'achetèrent, vers les années 1940, des "canneuses" (sertisseurs). La viande, séparée en petits morceaux, était déposée dans ces contenants fermés hermétiquement et stérilisés de 3 à 4 heures dans de grands "boilers" sur le poêle à bois. On ne manquait pas d'humidité dans la maison durant ces journées-là.

Les médecins étaient rares et il y avait de la maladie et même beaucoup de mortalité principalement chez les jeunes, ce qui causait de grandes souffrances pour les parents.

La vie n'était pas facile mais une grande foi et une grande confiance en Dieu permettaient à tous de persévérer.

Après une journée bien remplie et quand la fatigue venait alourdir les paupières, le soir la famille se retrouvait pour le chapelet et la prière du soir, suivis d'un repos bien mérité.

ROUTE 204

Avant de pénétrer plus avant dans la forêt, les colons prenaient les premières terres le long de la rivière. Les lots se suivaient, ils avaient généralement neuf arpents. C'est du côté sud de la rivière, près de la Pointe Ronde, que Thomas Bolduc avait obtenu des lots pour ses garçons.

Les yeux tournés vers l'avenir, c'est ainsi que vers 1883, les frères Adolphe, Dominique et Georges Bolduc quittent St-Sébastien, sacs au dos, emportant les effets les plus indispensables; ils s'arrêtent à la Pointe Ronde, en face de la ferme de Thomas Trépanier, (ferme voisine de celle d'Odilon Trépanier). Là se trouve un petit camp de bois rond, bâti au cours des voyages précédents. C'est la première terre des Bolduc. Ayant obtenu des lots dans les limites de la paroisse de St-Ludger (canton de Risborough), les gars ont hâte d'y travailler.

L'enthousiasme n'a pas de borne quand on est jeune et propriétaire d'un lot. Vaillants, en bonne santé, les frères Bolduc se construisent chacun un camp en unissant leurs efforts. Les arbres sont abattus à la hache, l'emplacement débarrassé en vue de la construction d'une petite maison de bois rond: pas de scierie, pas de planche; d'ailleurs, c'est ce qu'on appelle un camp. La forêt étant



Dominique Bolduc



Georges Bolduc



Adolphe Bolduc

près des habitations, on risque d'incendier sa demeure en faisant brûler l'abattis.

C'est Adolphe, l'aîné, qui a le premier camp. Un jour, Georges décide d'aller seul sur son lot. Empruntant le sentier habituellement parcouru avec ses frères, il s'enfonce dans la forêt, longe la rivière sur une distance de deux milles et s'arrête pour passer la nuit. Il n'y avait pas d'autre paysage que la forêt noire garnie de sapins et d'épinettes et couvrant un territoire d'environ 25 milles carrés. Il n'est pas nécessaire d'être poète pour imaginer ce qui devait se passer dans le for intérieur de ce jeune homme habitué à vivre dans une famille. Bien des pensées ont traversé son esprit en ce premier soir de solitude puisqu'il raconte, plusieurs années après, avoir couché seul dans St-Ludger: il avait le coeur serré et l'effort de la marche, rendu plus pénible par le poids du sac à dos contenant nourriture, linge et outils, avait accéléré son pouls. Le soir venu, le soleil était caché depuis longtemps sur la cime des grands arbres. N'apercevant que le bleu du ciel au-dessus de sa tête, il se sentait bien seul! Habitué à vaincre les émotions, Georges ne s'arrête pas au bruit d'un lièvre gambadant ou au cri d'un hibou: il prête l'oreille au doux murmure de la rivière Chaudière ainsi qu'au bruissement des feuilles, aux chants des oiseaux nocturnes. Georges reste seul sur son lot pendant trois semaines; les premières provisions épuisées, le poisson et le pain sont sa seule nourriture.

Peu de temps après, Adolphe et Dominique prennent possession de leur lot respectif. Ces lots avaient neuf arpents de large et environ un mille de long, suivant la courbe de la rivière. Avec une largeur de neuf arpents, les voisins ne sont pas trop près les uns des autres. Ainsi, faire un chemin sur une telle longueur n'était pas chose simple; enlever les arbres, les pierres, essayer de donner une forme quelconque à ce chemin avec une hache, une pelle et une pioche s'avéra un travail dur et long. Plusieurs vendent une partie de leur lot, se réservant quatre arpents et demi. C'était suffisant pour un seul homme.

Adolphe garde ce lot un certain nombre d'années puis il le vend et vient s'établir voisin de la terre de la fabrique où il passe le reste de sa vie.

Dominique, dont le lot se trouve le long de la route 6 et 7, y passe sa vie. Son fils Lucien prend la relève et

cultive la ferme pendant plusieurs années. Son état de santé l'oblige toutefois à vendre la ferme et il s'établit à Québec...

Parmi les premiers habitants, le long de la route 204, vers Lac-Mégantic, outre les Bolduc, on retrouve, entre autres, Romuald Dallaire, Alphonse Bureau, Napoléon Lapierre, Alfred Gosselin, Alphée Richard, Isidore Duquette, Johnny Gosselin, Athanas Carrier et Joseph Gosselin.

Vers St-Gédéon, parmi les premières familles, notons: Jean Bégin, Thomas et Joseph Gilbert, Paul Vachon, Augustin Doyon (le noir), Alfred Gilbert, Florian Gilbert, Gédéon Lagueux, Adolphe Gilbert, Alexis Parent, Jean-Baptiste Mathieu, Eugène Grenier, Siméon Boisvert et Louis Hamel.

Nous ne voulons pas passer sous silence la petite histoire de la veuve Gilbert qui a aussi habité le long de cette route 204: Napoléon Gilbert est décédé après 14 années de ménage. Sa femme Régina Bolduc continua à cultiver la terre avec l'aide de ses petits garçons. Elle avait cinq jeunes enfants dont l'âge s'échelonnait de 9 ans à 15 mois. Le père n'étant plus là pour aller chercher un surplus de revenu dans la forêt ou ailleurs et comme la ferme ne produisait pas assez, madame se tourna du côté de l'enseignement. Elle avait son brevet et une expérience de quelques années dans ce domaine. Son salaire était de \$140.00 par année. Il fallait lutter: la famille n'attendait pas l'aide du gouvernement, il n'y en avait pas. Madame Gilbert obtint l'école de l'arrondissement. Elle se trouvait ainsi toujours près de ses tâches journalières. Quand les enfants furent en mesure de gagner leur vie, ils allèrent du côté de l'Abitibi, de l'Ontario et, finalement, ils émigrèrent aux États-Unis. Madame Gilbert garda le bien de son mari pendant 44 ans. Au cours des vacances, tous étaient heureux de revenir se détendre dans un endroit qui leur était cher et se remémorer les souvenirs du passé, les soucis et les joies d'antan.

RANG 6 ET 7 (RISBOROUGH)

Le premier résident du rang 7 est François (nommé France) Fecteau, Il prend son lot vers 1883. Deux ans plus tard, en 1885, il se marie à St-Samuel.

Parti de St-Sébastien, France emmène sa jeune épouse; il entasse les bagages dans une "sleigh". Madame prend place pour conduire la monture: un boeuf. Le couple apporte également une vache.

Après avoir traversé la rivière sur une "barge", France et son épouse prennent un certain sentier à travers la forêt qui coupe la pointe chez Dominique Bolduc.

Depuis deux ans déjà, France avait fait de l'abattis, construit une petite maison de bois rond, une étable et aussi une laiterie pour conserver le lait et la crème pour faire du beurre.

France travaillait bien. Le plancher de la petite demeure était fait de bouleau égalisé à la tigue afin de donner l'apparence de la planche. La blancheur du bois faisait l'envie des voisines.

Ces jeunes époux avaient beaucoup de connaissance des travaux de l'époque: fabrication de tissus, tricot, tannage du cuir, confection de chaussure, etc... Ils ont réussi à gagner honorablement leur vie et à donner à leurs enfants l'amour du travail et de la justice.

Comme il n'y avait pas de médecin, madame Fecteau servit de sage-femme. Il fallait se débrouiller, on n'avait pas le choix. Pour avoir un médecin, ça prendra encore 20 ans.

Ce rang est le premier ouvert dans toute la longueur. Les premiers défricheurs voulaient avoir un lot qui ne serait pas très loin du village. La place de l'église devait se trouver dans le rang 9 près de la Samson, ce qui explique pourquoi nos premiers défricheurs ont choisi de prendre des lots dans le bout du rang.

Alexandre Fecteau, Cléophas Martin, Jean Lacroix, Charly Baillargeon, Octave Dubé, Alphée Couture, Napoléon Robert, Odias Bégin, Joseph Fillion, Adolphe Bilodeau, Gédéon Bilodeau, Damas Beaudoin, Henri-Louis Provost, Didas Couture, Pierre Paré, Joseph Boulanger, Alphonse Dumas, Aristide Blais, Alfred Villeneuve, Louis Martin, Thomas Lessard, Alex Couture, Albert Isabelle, Pierre Lapierre et Alexandre Paré furent parmi les premiers habitants du rang 6 et 7.

LE 9IÈME RANG

Ce rang, qu'on appelle "tout court" le "9", se termine aux frontières américaines. Cours d'eau, forêts, montagnes en faisaient autrefois un paradis de chasse et de pêche. Ce fut aussi un corridor que jadis certains contrebandiers empruntaient!...

Ce long rang était divisé en multiples fermes; même si quelques-unes étaient peu importantes, on réussissait à vivre et à élever une famille.

Le "9" et Risborough étaient les régions les plus populaires de la paroisse; chaque rang était, à lui seul, presque une bourgade mais les deux rangs étaient très différents l'un de l'autre.

Aux confins du "9" vivaient les frères Dupuis: François et Michel. Avec leurs nombreux enfants, ils formaient, j'ose dire, un clan! C'étaient de durs travailleurs, défricheurs et chasseurs. Même s'ils abattaient des chevreuils en tout temps de l'année, je ne les classe

pas "braconniers", car c'était pour leur survie; ils échangeaient une fesse de chevreuil chez les marchands contre des marchandises essentielles, et j'en sais quelque chose: si nous avons pu, au temps de notre jeunesse, goûter à ce mât recherché, c'est à eux que nous le devons. Notre père était "loin" d'être un "nemrod" (chasseur).

Il y a soixante ans, partir du "haut" du "9" pour venir au village, c'était tout un voyage; une journée entière y passait. François était le commissionnaire et celui qui s'occupait de tout, courses chez le ferblantier, le forgeron et les marchands. Lorsqu'il arrivait à notre magasin, il achetait une "livre" de biscuits. On lui fournissait le breuvage, fait d'une poignée de thé jeté dans la "grande tasse à l'eau" (récipient d'environ deux litres) et qu'on devait faire bouillir; c'était noir comme de l'encre. Il l'ingurgitait en entier; c'était son repas, pour cette journée.

François était un type jovial, très sympathique. Ce grand six pieds était toujours souriant. Chez les Dupuis, l'esprit de famille régnait. Il était le chef, voyait au bien-être de tous. On se serrait les coudes, on se protégeait.

De cette nombreuse lignée, il en reste peu aujourd'hui. Quelques-uns ont quitté la paroisse, plusieurs sont décédés.

L'oubli, peu à peu, a étendu son voile sur le souvenir de ces familles de pionniers qui ont colonisé ce bout de rang.

À ces femmes qui ont, comme leurs hommes, trimé d'une étoile à l'autre, qui ont élevé de nombreux enfants, qui rarement s'offraient une sortie ou une douceur, nous leur disons toute notre admiration et leur offrons une pieuse pensée.

LE RANG 8 ET 9

Le rang 8 et 9 est un rang double d'une longueur de neuf milles. Il fut ouvert un peu plus tard que le rang 6 et 7 car il fallait s'enfoncer davantage en pleine forêt.

L'industrie du bois a été le principal atout. Si les défricheurs désiraient gagner un salaire plus élevé, ils traversaient les lignes et là la forêt offrait de grands avantages.

Les compagnies Brown et Breakey, achetaient le bois des colons. Dès les premières coupes, le défricheur pouvait voir son bois accepté; à ce moment-là, on ne brûlait plus les beaux billots comme avant.

Des cultivateurs, il y en eut aussi; le nombre est moins grand vu qu'on cherchait ailleurs d'autres moyens de vivre.

Parmi ceux qui vécurent dans le rang 8 et 9, nous retrouvons: Louis Garant, Joseph Godbout, Joseph Richard, Octave Hallé, Honoré Fluet, Jean Bizier, Honoré Bégin, Alfred St-Pierre, Omer Létourneau, Esdras Létourneau, Elzéar Fillion, Delphis Doyon, Joseph Carrier, Jean Vallée, Joseph Fortin, Edmond Lacroix.

Louis Dallaire, propriétaire d'un moulin à scie a rendu des services appréciables à la population.

La plupart de ces familles étaient pauvres et ont dû travailler ferme pour gagner leur vie et pour parvenir à

ramasser quelques biens. Beaucoup ont réussi et même très bien! Il fallait du courage et de la persévérance car on était loin de tout, magasins, église, médecin et, au début, il n'y avait pas d'école.

Pendant un bon nombre d'années, les résidents souffriront du problème des chemins: le sol était dur, à certains endroits le cap était à fleur de terre. L'amélioration des chemins se faisait surtout sur les grandes routes et le rang 9 n'avait pas souvent son tour. Mais, à la longue, on réussit à améliorer le chemin. De plus, les résidents empruntaient, pour aller vendre les produits de la ferme à Lac-Mégantic, un raccourci: il y avait une route entre le 7e et le 8e rang. Sur cette route se trouvait le "moulin de la dam", écluse pour ramasser l'eau qui servait à faire fonctionner les turbines. Ce moulin a été bâti par M. Louis Francoeur. Il fut ensuite opéré par M. Ernest Dallaire, fils de Romuald.

Dans le 9e rang, une fromagerie a aussi existé. Elle était située au coin de la route où demeurait M. Napoléon Mathieu.

Au cours des années, le rang 9 comptait trois écoles.

LE RANG 11

Le rang 11 se situe au Sud-Est de la paroisse. Pour y accéder, il faut emprunter le rang 9 et tourner à gauche aux quatre chemins.

Parmi les premiers à habiter ce rang nous retrouvons: Odina Roy et Oscar Lapierre, Louis Garant, Raymond Rousseau, Narcisse Thivierge, Philias Trudel, la famille Lescomb, Alfred Prince avec sa tante Mlle Céline Bélanger, Ferdinand Prince, Alfred Beaudoin, Davilas Beaudoin.

Monsieur Odina Roy disait jusqu'à quel point les premiers défricheurs étaient pauvres. Un printemps, un résident du rang manquait de foin pour ses vaches. Afin de pouvoir finir de les hiverner, il coupait des têtes d'arbres qui commençaient à bourgeonner, pour les empêcher de mourir de faim. Ces vaches, ainsi nourries, ne devaient pas donner beaucoup de lait pendant les mois de lactation.

Un autre, pour nourrir ses chevaux, les conduisait dans les chemins de chantier parce que de chaque côté du sentier, il y avait un peu de foin séché et de petites branches. Les pauvres bêtes s'en nourrissaient. Inutile de dire que les chevaux hivernés de cette façon ne devaient pas avoir le cœur à l'ouvrage.

Depuis quelques années, le rang 11 fait partie de St-Robert.

LE PETIT 11

Sur ce chemin pas très long, s'établirent quelques défricheurs, parmi lesquels, on retrouve Chrisologue Robert qui y passa sa vie de même que Auguste Bégin et Auguste Bizier. Comme la terre d'Auguste Lessard longeait ces terres, on l'appelait le rang des trois Gus. Maintenant c'est la route qui mène au Club de Chasse et Pêche.

RANG 1

Un matin de décembre 1888, la famille Éphrem Faucher au complet, douze personnes entassées dans un traîneau à bâton, tous bien couverts, enveloppés de châles et robes de carioles, quitte le rang St-Bruno dans St-Jules de Beauce pour venir s'établir à St-Ludger, dans le rang 1, à la pointe ronde. Le voyage sera long, il faut traverser Beauceville, St-Georges, St-Benoît, St-Honoré, Dorset pour revenir du côté de St-Samuel et enfin arriver au terme du voyage à St-Ludger. Le père, sur le devant du traîneau, guide le cheval; il souffre du froid. La mère tient précieusement le petit Josaphat qui n'a qu'un mois.

Le voyage ne s'est pas fait en une seule journée. Avec de jeunes enfants, il fallait bien les faire se dégoûter un peu. Le tout petit bébé et la maman avaient également besoin d'attention et de repos. Dans quels chemins on voyageait alors, surtout quand on approchait des paroisses encore en voie de développement. Les arbres abattus étendaient encore leurs racines à travers ces chemins nouveaux. Les branches des arbustes fouettaient le visage des passants. Côteaux abrupts, buttes se succédaient et surgissaient les uns après les autres. Ceux qui ne connaissent que les randonnées sur chemins gravelés ou asphaltés ont de la misère à concevoir la fatigue d'un tel voyage... (Aujourd'hui ferme d'Odilon Trépanier)

En 1886, Richard Giguère et Pierre Bureau descendirent à Québec dans le but d'avoir de l'argent pour construire les chemins des colons. Ils ont obtenu, tous les deux ans, une somme de \$100.00.

En mars 1886, une autre famille non moins remarquable, celle de M. Pierre Lessard, partie de St-Frédéric pour s'installer dans le rang 1. La famille comptait alors sept jeunes enfants dont le plus âgé avait 10 ans. Eux aussi ont connu les privations. Installé dans un petit camp de bois rond, le jeune ménage travaille sans relâche.

Un jour, il n'y a presque plus de nourriture. Alors une prière fervente des époux demande à Dieu de ne pas les abandonner. Son saint patron le guide sûrement. Pierre prend sa ligne et vers la rivière se dirige, comme à la pêche miraculeuse. Un gros poisson mord à l'hameçon; la situation est sauvée, il revient au logis heureux comme un roi. Ensemble, ils remercient la divine Providence.

Une autre fois, le feu se propage dans les broussailles, menace de détruire la petite demeure et met la vie de la famille en danger. La femme, après avoir jeté des médailles autour de l'habitation prend ses enfants et les place sur un radeau dans la rivière. Le feu s'apaise, tout est épargné. On n'a aucune peine à croire le récit de ces événements quand on a connu la piété de cette famille. M. et Mme Pierre Lessard demeurent avec leur fils Joseph pendant longtemps.

Outre les familles ci-haut mentionnées, les premières familles à habiter le rang 1, vers St-Samuel, furent: Georges Trépanier, Omer Giguère, Alphonse Tachereau, Octave Gosselin, Georges Rodrigue, Olivier Vallée, Paul Doyon, Albert Fluet, Joseph Carrier, Zéphir Blouin, Paul Faucher, Octave Bolduc, Georges Doyon, Léon Roy.

Les familles suivantes furent parmi les premières à

habiter le rang 1, vers St-Gédéon: Octave Parent, Majoric Giguère, Ferdinand Chabot, Ambroise et Édouard Chabot, Joseph Bégin, Auguste Gaudet, Honoré Bégin, Edmond Chabot, Onésime Bégin, Alphonse Dubé, Joseph Gilbert, Joseph Rodrigue, Ferdinand Lamontagne, Philippe Sirois et Xavier Lacasse.

Édouard Chabot prit possession de sa terre à l'été 1896. Une petite maison de bois rond sert de logis à la petite famille qui compte deux ou trois filles. On manque de tout sauf de courage. À l'automne, la récolte de patates est de trois poches. On ne mangera pas des patates trois fois par jour; on se contente de sauce à l'eau, de petites fricassés de temps en temps. Combien triste était le menu de ces premiers colons. Mais on a du bon chou de siam. Nos jeunes époux, le soir assis sur le bord du lit en guise de divan grignotent une tranche de chou-de-siam en parlant, en ricanant ou en racontant leurs inquiétudes. Heureusement les chevreuils n'ont pas fait subir au chou de siam le même sort qu'aux patates: les chevreuils, semble-t-il, grattaient la terre pour manger les patates.

Édouard Chabot était un homme serviable au caractère jovial, l'ami de tous, tout particulièrement des petits. Si quelqu'un avait besoin pour construire une grange, bâtir une maison ou faire des réparations quelconques, Édouard conduisait les travaux. Sa femme, sa cousine Adèle, venait de Beaumont, près de Lévis. Il y a longtemps qu'il n'y avait plus de souches ni pierres sur les terres. Elle a dû trouver ça dur son logis, la nourriture, une demeure en pleine forêt, pas d'église ni de médecin...

LE DEUXIÈME RANG

Ce rang est habité depuis 1896 ou un peu avant. Un bon nombre de ceux qui l'habiteront seront les enfants d'Éphrem Faucher, de Georges Trépanier, de Pierre Lessard, nos premiers arrivés à St-Ludger. Ces terres de colons font face au bois, c'est un rang simple. Dans les premières années, le chemin est entre deux bois. L'hiver, la neige s'accumule à la moindre bordée. L'été, les maringouins sont omniprésents. Malgré tout, il y avait du bonheur à vivre là.

Les défricheurs y ont passé une bonne partie de leur vie et ils ont réussi à élever de nombreuses familles. Ils ont puisé le courage dans l'éducation reçue de leurs ancêtres; l'ouvrage ne leur faisait pas peur.

Parmi les premiers colons, mentionnons: Joseph Talbot, Vital Trépanier, Joseph Trépanier, Josaphat Faucher, Florian Lessard, Albert Gaulin, Narcisse Morin, Georges Gagnon, Georges Beaudoin, Édouard Beaudoin, Philémon Parent, Irénée Faucher.

Mme Napoléon Laroche habitait le deuxième rang avec sa petite famille et elle a travaillé dur dans le temps de la crise. Elle était veuve et avait des enfants en bas âges. Les petits gars encore jeunes n'ont pas manqué de courage. La grange a brûlé pendant l'été, le foin était engrangé; il fallut reconstruire. Je me souviens, les deux plus vieux garçons s'étaient engagés à un salaire très bas pour payer l'achat d'une paire de boeufs; ils ont réussi à gagner ces animaux dont ils avaient besoin pour cultiver la terre.

Chapitre III



Photo de 1902 - La première chapelle presbytère construite en 1895

*La
première
mission*



Photo de 1902 - L'église bâtie en 1901. À remarquer qu'il n'y a ni sacristie ni chœur et que les portes d'entrée ne sont plus au même endroit

Samuel Garon, curé de St-Sébastien de 1876 à 1886, a pour mission de préparer les fondations des paroisses de St-Samuel, de St-Ludger et de St-Hubert de Spaulding.

Cet apôtre infatigable, à la fois colonisateur, agriculteur, constructeur, quelquefois médecin, avocat ou notaire a bien compris que l'on ne peut faire de la colonisation, jeter les bases d'une paroisse sans promettre aux colons, la présence d'un prêtre. Car, sans cette présence, nos colons ne tiendraient pas longtemps aux misères et aux privations de tout genre. Et cette salutaire influence se continue quand la paroisse est finalement érigée.

Les objectifs du curé Garon sont: - d'encourager les colons à l'établissement, - leur donner la possibilité d'avoir un prêtre qui assurera une mission quelques fois l'an, puis de délimiter l'endroit propice pour une future église. L'abbé Garon s'est bien acquitté de ses tâches et longtemps avant son décès, il a vu ses efforts pour coloniser, couronnés de succès. "Trois belles paroisses, dont il avait jalonné les limites, voient arriver leurs premiers pasteurs. L'abbé Deschênes curé de St-Samuel en 1887, l'abbé Soucy curé de St-Ludger en 1899 et l'abbé Fraser à St-Hubert de Spaulding en 1902".(1) En suivant l'ordre chronologique des événements, nous vivrons avec les colons et serons témoins de leurs espoirs, leurs attentes et aussi leurs déceptions.

Vers 1883, le curé Garon invite les quelques résidents de St-Ludger et des futurs colons, de se rendre avec lui dans le rang 9, pour choisir une place pour l'église, sur les terrains qui appartiendront plus tard à Esdras ou Omer Létourneau, ou Elzéar Fillion.

"Ce jour là, la rivière Samson cause un certain embarras et le curé Garon (gros prêtre) ne voulait pas se mouiller les pieds à cause de ses rhumatismes.

Voilà qu'un jeune homme doué d'une force herculéenne s'offre à le traverser sur son dos. Cet homme, France Fecteau, reçoit la promesse du curé qu'il le mariera pour rien".

Le 29 déc. 1883, l'abbé Garon formule une demande à Mgr Taschereau en ces termes:

St-Sébastien d'Aylmer

29 décembre 1883

À la grâce

Mgr Alexandre Taschereau

Archidiocèse de Québec

1er Dans Risborough il y a à peu près 50 lots de pris sur lesquels il y a du défrichement

2è Il y a seulement trois familles résidentes. Un grand nombre se propose d'occuper leur lot s'ils ont la certitude d'être visités à tous les deux mois ou tous les mois. Les colons résidents se trouvent dans le tré-carré du six et du sept. Les terrains sont très bons, dans presque tout le canton. Quinze à vingt colons de St-Honoré de Shenley attendent avec inquiétude, où se marquera la place de la chapelle afin de venir s'y établir.

Si vous regardez la carte de Risborough vous verrez je crois que la chapelle ne serait pas mal sur le lot I, 8ème rang N.O. de la grande ligne, là où la rivière Samson

enlève tout le coin du lot entre le I du 8 et le I du 9. Dans tous les cas, sans la marquer d'une manière définitive, on peut leur laisser voir qu'elle sera autour de la Samson. On va construire un petit moulin à scie et à farine. Par la force des choses l'église sera près de cette rivière.

J'ose vous dire Monseigneur que, si le gouvernement ou quelques bourgeois me mettent rien dans les roues, je pourrai vous donner pour cadeau au jour de l'An, une nouvelle paroisse. Vous rappelez-vous de St-Samuel il y a trois ans et demi?

Eh bien Monseigneur j'ai hâte que vous le voyez à votre prochaine visite.

Veillez me croire, votre Jésuite

Samuel Garon

curé de St-Sébastien

Mgr Taschereau répond à cette demande le 2 janvier 1884. Il propose plutôt que la chapelle soit construite sur le lot 5 entre les rangs IX et X Sud Est, qu'elle serait plus au centre de la paroisse. Que le fait qu'on construise un moulin à scie et à farine à proximité n'est pas un argument, car dans la plupart des paroisses, les églises sont éloignées de ces moulins. L'été prochain dit-il, on ira visiter et nous choisirons l'endroit qui conviendra le mieux: soit un terrain assez élevé, sec, propre à un cimetière. En attendant, on ne doit rien dire car des spéculateurs pourraient s'en emparer et rendre le projet impossible ou du moins difficile.

Il faudra attendre bien des années avant d'avoir une chapelle. L'abbé Samuel Garon ayant quitté St-Sébastien en 1886, c'est maintenant au tour du curé L.P. Deschênes de St-Samuel, qui en 1887 prendra en charge la mission de St-Ludger. On y célèbre la messe de temps à autre dans des camps puis dans la maison d'Alphée Richard sur les terres appartenants aujourd'hui à Florian Boucher.

En plus, les colons se rendent occasionnellement à St-Samuel, souvent à pied, pour la messe, les baptêmes. Les mariages et les obsèques se font aussi à St-Samuel.

Dans les archives de St-Samuel, le premier baptême de la mission de St-Ludger de Risborough, le 12 octobre 1884. Joseph Elzéar fils d'Edouard Beaudoin et de Félixine Bélanger, parrain: Auguste Godet, marraine: Délina Lémire.

Lettre de L.P. Deschênes ptre curé de St-Samuel demandant de fixer l'endroit pour l'église. St-Samuel 20 déc. 1891

Éminence,

Vous recevrez probablement en même temps que la présente, la requête des colons de Risborough et d'une partie de Gayhurst demandant un délégué pour leur marquer une place d'église.

J'appuie cette requête de toutes mes forces, car il est grand temps que l'on s'occupe de construire une petite chapelle. On me dit que M. Samuel Garon a marqué une place d'église dans Risborough il y a une dizaine d'années. Je ne sais s'il y était autorisé. Toujours est-il que cette place nest pas du tout propice pour une église. Elle est à plus de deux milles dans le bois. Il n'y a aucun colon à cet endroit et il n'y en aura peut-être jamais. Il faudrait

au moins mille piastres pour faire un chemin pour s'y rendre. Il n'y aura pas d'opposants, je crois, si le délégué place l'église le long de la rivière Chaudière dans le canton de Risborough, et à mon humble avis je crois que c'est la place la plus convenable.

Le délégué, après avoir examiné les lieux lui-même, en sera convaincu. J'espère ne pas être nommé pour fixer moi-même cette place d'église, ça pourrait m'occasionner des difficultés lorsqu'il s'agira de construire la chapelle. Un des curés voisins, M. Meunier, M. Proulx ou M. Belleau pourront facilement faire cette besogne.

Le plus vite les affaires iront, le mieux ce sera, car nous voudrions préparer le bois cet hiver.

Nous osons espérer que vous vous rendrez au désir des colons de St-Ludger et de Votre tout dévoué.

L.P. Deschênes Ptre
Curé de St-Samuel
Beauce

La requête formulée par les colons le 20 déc. 1891
Éminence,

Les soussignés Colons de St-Ludger de Risborough et d'une partie du Canton de Gayhurst demandent qu'une place d'église soit définitivement marquée, afin de pouvoir travailler à la construction d'une petite chapelle, pour avoir la mission régulièrement. Le nombre de colons établis dans les Cantons depuis quelques années fait, qu'il est impossible de continuer la mission dans les camps et tous les soussignés trop éloignés de St-Samuel pour pouvoir s'y rendre.

Ils vous demandent donc de nommer un délégué, qui après avoir examiné les lieux, fixe définitivement la place de l'église, et nous travaillerons de suite à la construction d'une petite chapelle. Que ce délégué soit nommé le plus tôt possible, s'il plaît à votre Éminence, et les réquerants ne cesseront de prier.

Clapas Dallaire
Féonides Dallaire
Thomas Dallaire
Nicola Dallaire

Pierre Turé
Joseph Paré
Alexandre Turé
Alphée Richard
Edmond L. Labaire
Edmond Dallaire
Fransua Baldingua
Albippo Bolduc
Dominique Bolduc
Edmond Bolduc
Albino Blais
Philias Bureau
Alphonse Bolduc
George Bolduc

Joseph Boulanger
Alphonse Dumais
Pierre Jean-Louis
Ephrem Faucher
Ephrem Faucher fils
Napoleon Faucher
George Tripanier
Ephrem Tripanier
Pierre Leonard
Joseph Leonard
Gideon Leonard
Philibert Leonard
Norion Leonard
Thomas Leonard
Richard Giguère
Thomaz Giguère
Féonide Martel
Ed. Chéri Martel
Philomon Gadette
Joseph Sorant
Auguste Gadette
Léona Gadette
Louis Martelle
Omer Giguère
Mazougué Giguère
Paulien Gadette
Albère Racville
Joseph Racville
Joseph Giguère
Joseph Gouelin
Octave Gouelin
Arébite Racville
Joseph Racville
Lance Boyon
Gideon Boyon
George Fontaine
Philias Baulliot
Joseph Tripanier
Ephrem Tripanier
Barthe Boyon
George Boyon
Ephrem Talhon
Arnould Leduc
Lance Leduc
Lance Roy
Alphonse Bureau
Edouard Bureau
Joseph Bilanger
Norion Bilanger

Les bornes de la paroisse, la place de l'église

St-Samuel 21 fév. 1892

Éminence

Je vous envoie ci-inclus le plan de la nouvelle paroisse de St-Ludger dont je vous ai parlé à mon dernier voyage à Québec. Comme vous le verrez par ce plan, cette paroisse se bornerait:

- 1° Au nord par le canton de Dorset, six lots des rangs 1-2-3-4.
- 2° À l'est par le canton de Marlow en prenant dans ce canton les rangs 11 et 12.
- 3° Au sud-est et au sud par Risborough en prenant dans ce canton où est placée l'église auprès de la rivière autant que l'on voudra, car il restera toujours du terrain de reste dans ce canton pour former plus tard une autre paroisse au sud-est, de celle que nous voulons former.
- 4° Au sud-ouest par la ligne qui sépare le canton de Risborough de Spaulding et par la ligne du centre du canton de Gayhurst jusqu'au 3^e rang exclusivement.
- 5° Au nord-est par la ligne qui sépare le 2^e du 3^e rang jusqu'au lot 38 inclusivement, par la ligne qui sépare le lot 38 du 39 du 3^e rang par la ligne qui sépare le 3^e et 4^e rang.

La place de l'église projetée est sur le lot 9 près de la rivière Chaudière. La distance de l'église aux extrémités de la paroisse, le long de la rivière Chaudière est de 4 1/2 à 5 milles de chaque côté, et les plus éloignés dans les concessions seraient de 5 à 6 milles.

Je crois qu'avec les explications que je viens de donner, vous comprendrez facilement que la place de l'église marquée par M. Garon ne peut convenir aux colons de la pointe de Gayhurst, et même aux colons de Risborough qui désirent tous avoir l'église près de la Chaudière.

Tous les colons et le missionnaire avec eux demandent qu'un délégué soit envoyé le plus tôt possible afin que si une place d'église est définitivement marquée, on commence à préparer le bois dès ce printemps, sur la neige, pour construire une petite chapelle.

Veuillez me croire Éminence, Votre tout dévoué

L.P. Deschênes, curé de St-Samuel de Beauce

L'abbé P.M. Meunier est nommé pour choisir l'emplacement de l'église. Sur les recommandations du curé Deschênes de St-Samuel il choisit l'emplacement que celui-ci avait privilégié. Il rend compte à Mgr L.N. Bégin, de sa tâche comme délégué, le 22 mars 1892.

"J'ai fait régulièrement des assemblées après avis publics, elles ont toujours été paisibles, sans aucune opposition: Que la question de changer l'église de place était si évidente et frappante que lorsqu'on a déterminé le lieu de la nouvelle chapelle, on a pas dit un mot de l'ancienne place et toute l'assemblée a adopté la nouvelle place avec satisfaction et plaisir."

P.M. Meunier Ptre

L'année 1892 fut importante pour nos pionniers.

Une lueur d'espoir brillait à l'horizon. On voyait enfin se dessiner la paroisse, l'endroit de l'église, l'arrivée

d'un prêtre desservant. Le 10 juin 1892. Dotation à la Fabrique d'un terrain par John Breakey.

Le dit terrain comprend: La moitié Est du lot no neuf (9) dans le rang 8 N. Ouest du canton de Risborough contenant 40 1/2 acres, tel que tout avait été donné à la Corporation Archiépiscope représentée par Son Éminence le Cardinal Taschereau, par dotation de John Breakey passé devant J.A. Charlebois, notaire le dix juin, mil huit cent quatre-vingt-douze.

Le 12 nov. 1892- Nomination d'un curé desservant.

Nous soussignés Elzéar Alexandre Cardinal Taschereau Archevêque de Québec, nommons et constituons: Dans la mission de St-Ludger le Rév. L.P. Deschênes ptre et les Sieurs Richard Giguère et Edouard Beaudoin de gérer et administrer les biens et les affaires de la chapelle de la dite mission. Ce douzième jour de novembre mil huit cent quatre vingt douze.

L'abbé Deschênes cumulait les postes de curé de St-Samuel et de desservant de St-Ludger. Les colons doivent donc payer la dîme et le supplément comme il a été ordonné dans une lettre du 19 sept 1892 de Mgr Taschereau.

Concernant le supplément

Aux fidèles de la mission de St-Ludger, salut et bénédiction en Notre Seigneur.

1/ Que les revenus de la dîme des deux missions de St-Samuel et St-Ludger ne sont pas suffisants pour procurer une honnête subsistance au prêtre qui les dessert.

2/ Que le supplément en foin et en patates que nous avons dû imposer n'a été obligatoire jusqu'à présent que pour les fidèles du canton de Gayhurst.

3/ Que les colons de Risborough appartenant à la mission de St-Ludger sont desservis comme ceux de Gayhurst qui appartiennent à la même mission et qu'ils doivent en justice partager comme eux l'obligation de payer le supplément.

Tous les colons de Risborough appartenant actuellement ou qui appartiendront plus tard à la mission de St-Ludger, devront jusqu'à nouvel ordre payer au prêtre desservant un supplément en foin à la 26^e botte et en patates au 26^e minot et ça, tous les ans à commencer cette année.

Nous déclarons que le supplément susdit étant dû par religion, obéissance et justice.

Donné à Québec le 19 sept. 1892

Louis Nazaire Bégin

Coadjuteur du Card. Taschereau

La chapelle qui devait être construite en 1892 fut à nouveau retardée sans qu'il n'y ait vraiment d'explication. Si, ce n'est que, les résidents de Risborough regrettent toujours de n'avoir pas eu la place de l'église dans le rang 8 et 9. Ils tentent une dernière démarche à l'Archevêché le 3 déc. 1894 apportant comme motif que, lorsqu'ils ont signé la requête en 1892, on leur avait dit que si on ne plaçait pas l'église sur le bord de la Chaudière côté sud, elle serait bâtie dans le canton de Gayhurst. Donc, des deux maux, on a choisi le moindre.

La réponse de Québec ne s'est pas fait attendre. Aucune raison de revenir sur cette décision.



Intérieur de l'église - chœur



Intérieur de l'église - nef.



Autel dédié à la Sainte Vierge



Autel dédié à Saint Joseph



L'autel de la sacristie est dédié à Sainte Anne. Nos ancêtres avaient une dévotion très grande à Sainte Anne. Le jour de sa fête, les parents amenaient tous les enfants à la grand'messe pour la vénération de la relique

ELZEAR-ALEXANDRE- TASCHEREAU

& & &

Attendu qu'il est expédient de fixer jusqu'à nouvel ordre les limites de la mission de St Ludger de Risborough dans le comté de Beauce, Nous ordonnons et réglons ce qui suit:

La dite mission de St Ludger renfermera: 1° dans Dorset, les six premiers lots dans les rangs I, II, III, IV; 2° dans Marlow, les rangs XI et XII; 3° dans Risborough, les rangs IX N.O., VIII N.O., VII N.O., VI N.O. et les rangs XI, X, IX, VIII, VII, VI, V; dans Gayhurst, au nord de la ligne du centre les rangs I, II, depuis la ligne qui sépare les lots 26 et 27, des dits rangs jusqu'à Dorset.

Tous ceux qui habitent dans la susdite mission de St Ludger, telle que délimitée par le présent décret, doivent au prêtre qui la dessert l'obéissance et les obligations soit ordinaires soit extraordinaires qui leur sont ou seront imposées.

Sera le présent décret lu dans l'église de St Samuel et dans la chapelle de St Ludger le premier dimanche après sa réception.

Donné à Québec sous Notre Seing, le sceau de l'archidiocèse et le contre-seing de Notre S. Secrétaire, le dix-neuf septembre mil huit cent quatre vingt treize.

(L.+S.)

(Signé) E.A. Card. Taschereau, arch. de Québ.

Par mandement de Son Eminence

(Contresigné) J. Cl. Arsenault, ptre, S. Secrét.

*Vraie copie conforme à l'original
Eug. C. K. Raffanme, ptre
Arsecr.*

LE PRESBYTÈRE CHAPELLE

M. L'abbé L.P. Deschênes et Mrs les syndics (1), Richard Giguère et Edouard Beaudoin, obtiennent la **construction du presbytère chapelle en 1895**. Cette bâtisse devra avoir de 30x40 pds, avec une cuisine en arrière de 16x25 pds. Ils auront 2 étages. Le premier étage aura 10 pds de hauteur et le 2^e, 9 pieds sous les solivaux. Mons. Louis Gagnon menuisier de Lambton promet cette bâtisse pour la Toussaint 1895. Le coût en est de \$ 1300.

Pour les paroissiens c'est un grand bonheur que d'avoir sa première chapelle

C'est le frère du curé Deschênes M. l'abbé Sylvio vicaire à St-Samuel qui apporte aux résidents le secours de la religion. Il vient à toutes les semaines. La paroisse compte environ 40 familles. Un couple de colons prend soin du presbytère et le vicaire Deschênes est toujours bien accueilli et aimé.

St-Samuel 4 nov. 1895

Monseigneur

Les travaux de St-Ludger sont terminés. Nous avons une bâtisse magnifique, l'entrepreneur a fait plus que son devoir et mérite bien qu'on le paye. L'entreprise était de \$ 1300.00 à part les bancs, l'autel, la balustrade qui vont coûter une cinquantaine de piastres.

J'ai payé déjà à l'entrepreneur par bois, corvées, souscription et autre don de la propagation de la foi \$ 728.72. Il me reste encore au delà de \$ 600. à payer.

Je vous demande autorisation pour emprunter ces six cents piastres. La propagation de la foi me doit encore trois cents piastres payer cent piastres par année.

(1) syndic: terme équivalent à marguillier.

Si vous pouvez me les donner à présent, je n'aurais que trois cents piastres à emprunter. Nos revenus à St-Ludger sont encore nuls. Une lettre de votre part aux colons de St-Ludger les encourageant à donner ce qu'ils ont promis me ferait beaucoup de bien.

Veuillez me croire Monseigneur

Votre très humble et dévoué

L.P. Deschênes ptre.

Les registres de la paroisse n'ouvrent pas avant juillet 1896 tous les actes antérieurs se trouvent à St-Samuel.

Dans le registre de 1896-

Le premier baptême: Joseph Israël Pouliot fils de Philias Pouliot cult. et de Florida Fontaine

Parrain: Auguste Godet

Marraine: Délima Lemire

La première sépulture: Le 18 juillet 1896 Richard Giguère, époux de Célanire Vallée, décédé à l'âge de 57 ans. Il fut inhumé dans un endroit destiné à être un cimetière à St-Ludger. On obtient la permission de Mgr Bégin.

Le premier mariage: 10 mai 1897: Isidore Duquette de St-Ludger et Lumina Robert de St-Sébastien.

Le vicaire Deschênes s'occupe de la mission de St Ludger de 1896 à 1899.

En janvier 1897, il présente le premier bilan financier de la paroisse pour les années 1895-1896-

Recettes ordinaires		
Casuel grand'messe 8-	\$8.00	
Quête de l'Enfant Jésus	\$18.77	
Rente des bancs	\$56.95	
En main des années précédentes		<u>\$207.46</u>
		\$291.18

Recettes extraordinaires		
Souscription	\$360.50	
Propagation de la Foi	\$400.00	
Emprunts	\$600.00	
Dons	<u>\$20.00</u>	
		<u>\$1380.50</u>
		\$1671.68
Dépenses ordinaires	\$26.13	\$26.13

Dépenses extraordinaires		
À l'entrepreneur	\$1299.00	
Int. payés	\$27.92	
Remboursement	\$100.00	
Autel, bancs ect..	\$103.00	
Fournitures pour chapelle plus chambre	\$84.31	
		<u>\$1640.36</u>

Dettes passives \$500.00

Dettes actives Ø

Au 31 déc. 1896 en caisse \$31.32 et \$8.70 d'arrérages \$500.00 à M. Castonguay à 5% d'intérêt.

7 août 1899- Les paroissiens envoient une requête à l'archevêché pour demander à Sa Grandeur de leur donner comme curé l'abbé Sylvio Deschênes. La paroisse s'est beaucoup développée depuis 3 ans. Elle compte maintenant une centaine de familles et tout ça n'est pas étranger au zèle et au dévouement de l'abbé Deschênes. Ils n'eurent pas Sylvio Deschênes, mais c'est avec un immense plaisir qu'ils accueillent le 1 sept. 1899, l'abbé **Télesphore Soucy premier curé**. Il est accompagné de sa soeur Mlle Octavie.

La tâche du curé n'est pas mince, car déjà on projette la construction d'une église.

À la visite pastorale du 29 mai 1900-

Mgr. Louis Nazaire Bégin arch. de Québec parle en ces termes:

Constatons avec bonheur le développement qu'a pris votre paroisse depuis la dernière visite pastorale et le bon esprit qui y règne.

Recommandons de construire une église en bois assez grande pour suffire aux besoins de la paroisse. La chapelle actuelle est évidemment trop petite. Si l'on faisait une souscription volontaire payable en 4 ou 5 ans, assez élevée, on pourrait bâtir sans répartition légale.

La Fabrique se chargerait de payer le reste de la construction de l'église. Nous comptons sur la générosité et l'esprit religieux de la population pour mener à bonne fin cette entreprise tout à la gloire de Dieu.

Exprimons notre satisfaction d'avoir vu toute cette

population s'approcher des sacrements durant notre visite.

En juin 1900-Les plans et devis sont préparés par l'architecte J.Geo. Bussièrès de Québec. Il a vu grand, il a vu beau. Pour l'extérieur et l'intérieur d'une église plus la sacristie: 20,000. dollars. Évidemment, on trouve que c'est beaucoup trop cher, on espérait construire pour de 10 à 12 mille dollars.

Le 30 juin 1900. Le curé Soucy commence sa visite paroissiale et demande à ses ouailles une souscription qu'il espère pour de 4 à 5 mille piastres payable en 4 ans. Les paroissiens sont généreux. En juillet, la souscription s'élève à 4,475 piastres et quelques personnes n'ont pas été vues. En plus un certain montant viendra des personnes résidant dans d'autres paroisses qui ont des propriétés ici. La souscription atteindra \$5,500. Il félicite de tout coeur ses paroissiens.

La paroisse comprend alors 102 familles pour 345 communiants. En août 1900. À la demande de l'Archevêque, et pour répondre au désir des gens de St-Ludger, les plans de l'église sont modifiés et ramenés à \$9,000.. Pour cela on enlève la sacristie, le rond point (choeur) et on ne finira pas l'intérieur tout de suite. On aime mieux une grande église pas finie, qu'une petite complètement terminée.(1)

La permission de construire est accordée le 4 décembre 1900.

Trois entrepreneurs donnent leurs soumissions.

Elzéar Métivier \$9,600 église plus fournaise.

Louis Gagnon de Lambton \$10,225 sans fournaise.

Joseph Giroux de St-Casimir \$10,125 église plus fournaise.

LA PREMIÈRE ÉGLISE

Le 6 déc. 1900, L'entreprise est donnée à M. Métivier de St-Damien et il promet l'église pour la Toussaint 1901.

Vingt-trois pages de textes expliquent les plans et devis modifiés de J. Géo. Bussièrès, architecte. Nous en avons retenu quelques uns: Les excavations, les transepts, (galerie transversale qui sépare le choeur de la nef et qui forme les bras de la croix, peu d'église dans la Beauce en possèdent) les longs pans et le pignon seront faits de 4 pds 6 pces de profondeur.

Des pierres plates de 15x15x8 taillées en gros seront posées sous toutes les colonnes.

L'entrepreneur devra laisser des pleureuses en dehors et en dedans des murs sous lesquels passeront les tuyaux d'égouts.

Le mortier sera fait quinze jours à l'avance, la chaux proviendra des fourneaux de Dudswell ou de Sherbrooke.

(1) Pour la préparation des plans de J. Géo. Bussièrès il en a coûté que 527.00 dollars: 475 \$ pour les plans initiaux, 40\$ pour les modifications et 12\$ pour frais de voyage pour prendre le niveau du terrain.

La cheminée remplaçant une des colonnes de la nef sera en tôle d'acier construite en sections de trois pieds de longueur s'adjoignant les unes aux autres. L'intérieur sera en tuyau de grès de 10 pces de diamètre, un espace de deux pouces sera laissé autour de ces tuyaux pour être rempli d'amiante.

Les salles seront en cèdre, épinette rouge ou en pin de 8x10 et 8x8 suivant le cas, les angles assemblés à queues d'hirondelles.

Les deux escaliers de 24 marches pour le jubé seront temporaires de-même que la balustrade en avant du jubé, la balustrade du choeur, la chaire et son escalier.

Faire et poser 92 bancs temporaires de 3 places dans la nef, en madriers et planches d'épinette assemblés à clous.

Les stalles du choeur y compris les trônes seront faits dans le genre des bancs.

La croix du clocher sera peinte à une couche de rouge métallique et trois couches de jaune or.

17 nov. 1901 Au prône le curé Soucy annonce:

J'ai le plaisir de vous annoncer que c'est le dernier dimanche que vous entendez la messe ici. Nous allons étrenner notre église pour les 40 hrs. Ceux qui ont des bancs dans la chapelle pourront prendre les mêmes numéros à l'église, rangée double, grande allée. Ceux qui sont dans la sacristie auront les rangées le long du mur côté épître. La vente des bancs constitue le principal revenu de la Fabrique. L'archevêché donne le règlement le 10 déc. 1901.

Comme il est très important d'assurer à votre mission un revenu déterminé et nécessaire à son bon fonctionnement, voici ce que je crois devoir régler, au sujet de la vente des bancs de votre église:

1° La mise à l'enchère des bancs de trois places sera de \$1.50, et des bancs de quatre places, de \$2.00, pour six mois.

2° La vente du 1er janvier prochain se fera pour jusqu'au 1er juillet 1902 seulement.

3° A cette date, tous les bancs seront revendus, et je me réserve le droit d'en permettre de nouveau la vente au bout de deux ans, si je le crois nécessaire.

4° Les bancs seront strictement payables d'avance tous les six mois.

Je prie Dieu de vous bénir, vous et votre peuple, et je demeure Votre bien dévoué en N.S. L.N. arch. de Québec.

Les premiers baptêmes dans la nouvelle église furent: le 22 nov. 1901

Joseph Alphonse Dolard, fils de Joseph Fortin et Délina Quirion et Joseph Adélar, fils de Anthime Faucher et Victoria Gagné.

1° sépulture: 26 nov. 1901, Paul Vachon cult. époux d'Athais Gilbert, décédé à l'âge de 37 ans.

1° mariage: 19 janv. 1902, fut un remariage assez inusité.

Par devant nous curé soussignés se sont présentés: Omer Giguère cult. de cette paroisse fils majeur de Richard Giguère et de Célair Vallée d'une part, et

Georgiana Nadeau aussi de cette paroisse fille majeure de Louis Nadeau marchand et de Emma Plante d'autre part, lesquels ont déclaré avoir déjà contracté ensemble le mariage le premier juillet de l'an dernier en cette paroisse, mais que le dit mariage s'étant trouvé nul par suite d'un empêchement dirimant de consanguinité au quatrième degré de part et d'autres qui a été découvert plus tard. Ils ont obtenu de Mgr. L.N. Bégin dispense du dit empêchement et désire faire réhabiliter leur dit mariage.

Nous avons reçu leur mutuel consentement en présence de Adolphe Bolduc beau frère de l'époux qu n'a pu signer et de Lumina et Clara Giguère soeurs de l'époux lesquels ont signé avec nous.

1 déc. 1901

Installation du chemin de croix de la chapelle, on en espère un plus beau, plus tard.

Le chauffage de l'église est la responsabilité des francs tenanciers. Il a été décidé que chaque famille fournisse 1/2 corde de bois franc pour chauffer l'église ou donner 60 centimes, à régler d'ici le jour de l'an. Pour chauffer l'église il faudra 40 cordes de merisier de 3 pieds, et 10 cordes d'épinette.

Le curé avait souvent à renouveler la mémoire à ses paroissiens. "Il y a longtemps que je ne vous ai pas parlé du bois de chauffage, mais vous ne devez pas croire pour cela, qu'il en soit venu en abondance. Il y a longtemps qu'on serait gelé si je n'en avais pas fait débiter et si je n'en avais pas débité moi-même. Il y a 70 familles qui n'ont rien apporté. Quoique vous ne soyez pas obligés j'espérais plus de bonne volonté."

21 fév. 1902.

Ceux qui n'ont pas de dîme pour deux piastres doivent compléter ce montant en argent. Je ne recevrai rien de l'Archevêque cette année.

Soupe grasse, quand permise?

27 juin 1902.

Corvée pour niveler le terrain de l'église. "Il me faudrait des scrapers, des chevaux, des banneaux." Les paroissiens ont été invités une partie de l'été, à tour de rôle pour nettoyer et embellir le terrain autour de l'église pour sa bénédiction.

Jedi 25 septembre 1902, jour mémorable la bénédiction de l'église à 9 1/2 hres.

Acte de bénédiction de l'église de St-Ludger par Mgr H. Têtu.

Le vingt-cinq septembre, mil neuf cent deux, nous soussignés aumônier de l'archevêché de Québec, étant dûment autorisé par Mgr Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, avons béni avec les solennités et rites la nouvelle église de la paroisse de St-Ludger.

La dite église construite en bois a cent trois pieds de longueur en dedans et cinquante pieds de largeur en dehors, vingt-huit pieds de hauteur au-dessus des lambourdes. Les plans ont été tracés par M. Buissières

architecte; tout l'ouvrage de construction de la dite église a été fait par M. Elzéar Métivier.

Les syndics, les sieurs Augustin Godet et Edouard Beaudoin, le curé de la mission Téléphore Soucy ptre curé.

La première messe a été dite par M. Meunier ptre curé de St-Sébastien. Un grand nombre de fidèles et plusieurs membres du clergé ont signé avec nous.

Mgr H. Têtu

Téléphore Soucy curé

P.M. Meunier curé de St-Sébastien

L.P. Deschênes curé de St-Samuel

Les curés de St-Victor, St-Romain, St-Gédéon.

La paroisse comprend: 137 familles pour 748 âmes
Régistre de la paroisse-

La première messe de minuit eut lieu en 1902.

Des lampes avec réflecteurs, accrochées aux colonnes éclairent à peine la nef. Quelles joies pour les paroissiens de fêter Noël et pour les enfants d'aller déposer une petite aumône dans la main potelée de l'Enfant-Jésus.

20 nov. 1910

À une assemblée de paroisse, il est décidé de demander la permission pour allonger l'église, de construire une sacristie et de finir le tout.

Au début les paroissiens aimaient leur église telle qu'elle était. Ils appréciaient ce temple pour en avoir été privé si longtemps. Avec la population grandissante, on se trouve à l'étroit, on est quand même orgueilleux, les colonnes carrées et échardreuses, les murs finis avec des planches horizontales, jaunies avec le temps ne donnent plus le beau coup d'oeil d'antan. On rêve d'une église finie comme dans les paroisses environnantes. Des paroissiens proposent de la démolir mais heureusement la majorité ne partage pas cet avis.

Le 11 janv. 1911.

Une requête est acheminée à Québec.

Vu la requête de la majorité des habitants francs tenanciers de la paroisse de St-Ludger, comté et district de Beauce, alléguant qu'il a été rendu le onze janvier mil neuf cent onze, par sa Grandeur Mgr L.N. Bégin arch. de Québec, un décret canonique permettant d'agrandir l'église actuelle, d'y construire une sacristie, le chœur, d'agrandir le jubé et d'en faire un deuxième pour l'orgue et les chantres, de parachever l'intérieur et l'extérieur, et concluant à ce qu'il soit convoqué une assemblée générale des habitants francs tenanciers de la dite paroisse à l'effet de procéder à l'élection de cinq syndics pour exécuter le dit décret.

Nous commissaires dûments nommés autorisons Messire Téléphore Soucy ptre curé de convoquer au son de la cloche et après annonce au prône pendant deux dimanches consécutifs.

Les cinq syndics nommés pour les travaux furent:

Romain Dallaire, Joseph Boulanger, Isidore Duquette, Édouard Paré et Esdras Létourneau. Les syndics de la paroisse sont: Édouard Beaudoin et Auguste Gaudet.

Les travaux sont confiés à Edmond Audet, ils sont estimés à \$20,000. dollars.

On reprend donc les plans initiaux de 1900, préparés par M. Bussières. On n'a pas retracé ces plans, mais heureusement grâce à une étude des oeuvres de Bussières par M. Paul Trépanier rédacteur en chef des Éditions "Continuité Inc." nous avons un bon éclairage sur le style de notre église et de son concepteur.

J. Georges Bussières est né à Pont Rouge en 1869.

En 1900, il reçoit le mandat de concevoir l'église de St Ludger. À cette époque, il connaît un certain succès dans le diocèse de Québec. Il compte déjà plusieurs églises et le style plaît aux autorités du diocèse. Les églises qu'il conçoit entre 1898 et 1904 conservent la silhouette élancée des édifices gothiques et dans le détail présentent des éléments décoratifs presque uniquement classiques. C'est là un style composite qui reflète bien le goût des Québécois.

À l'exception de la tour-clocher, l'église de St Ludger se situe dans la continuité de la tradition classique québécoise tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Pour le clocher, on reconnaît facilement les ornements de prédilection de l'architecte avec ses gables et les pinacles en encorbellement!

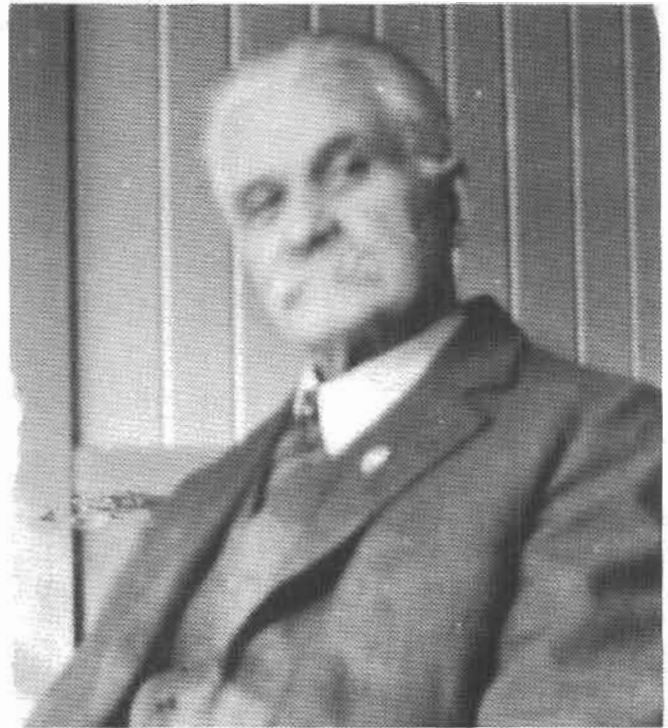
Quant à la finition extérieure, contrairement aux églises de Portneuf où l'on a utilisé la pierre, ici, on conserve le même principe en remplaçant les matériaux plus nobles par un revêtement plus économique. L'église possède une structure en bois plutôt qu'en maçonnerie.

Le décor intérieur de l'église est assez typique de la production architecturale de Bussières. En revanche, elle figure parmi celles qui sont le mieux conservées. Très peu d'éléments ont été retranchés de l'ensemble qui a été entretenu de façon exemplaire (boiseries, bancs, etc...). L'intérieur compte parmi les belles réalisations de Bussières. Bien que l'architecte n'ait jamais conçu deux intérieurs d'église identiques, elle possède une ressemblance évidente avec l'église de St Thuriibe de Portneuf construite en 1898. L'église de St Ludger présente toutefois une version nettement plus ornementée.

L'architecte Bussières est un bon exemple de ces architectes québécois pour qui la tradition classique est une source inépuisable d'inspiration pour le décor intérieur de ses églises. Sans être très audacieuses, elles ont une harmonie et un souci du détail qui ont été garantes de leur succès auprès de la population. M. Bussières eut à peine le temps de voir comment Edmond Audet avait réalisé son oeuvre. Il est décédé à Québec en 1916, âgé de seulement 47 ans.

Quelques notes biographiques de Edmond Audet.

Edmond est né à St-Gervais, il est le fils d'Augustin Audet également constructeur d'église. À la mort de son père, c'est lui qui terminera l'église de St-Sébastien, il a aussi à son crédit celle de St-Samuel, St-Méthode et St-



Edmond O. Audet

Ludger. Pour cette dernière il fut secondé par Alphonse Boulanger, habile menuisier de notre paroisse.

On dit d'Edmond qu'il est un homme honnête, doué d'un caractère accomodant, d'une habileté consommée. Il n'est pas capable de faire de mauvais ouvrage et j'ajouterais qu'il n'en laisse pas faire.

Toute la sculpture a été faite à la main et laminée à la feuille d'or.

Une fois les travaux terminés une lettre d'appréciation fut envoyée à l'entrepreneur. Il est proposé par Edouard Beaudoin et secondé par Joseph Boulanger que la paroisse reconnaisse que, Edmond Audet a fait du bien beau travail.

Pour les années de 1912 à 1915 le coadjuteur de son Eminence félicite la Fabrique pour sa sagesse et la prudence avec lesquelles ses biens sont administrés.

Les paroissiens, dit-il, ont droit d'être fiers des développements qu'a pris leur paroisse qui est maintenant une belle et bonne paroisse munie d'une école tenue par des religieuses et possédant une église très propre et parfaitement adaptée aux besoins des paroissiens.

Maintenant il reste à veiller à l'entretien régulier, presque à chaque année on procède à des rénovations, à des ajouts pour plus de confort, d'esthétique et afin de rendre nos solennités plus grandioses.

Parmi les plus importantes notons qu'en 1913, on

procède à la bénédiction du magnifique chemin de croix que nous avons encore aujourd'hui.

En 1940, L.P. Jolicoeur a électrifié l'église qui jusqu'ici était éclairée par un Delco.

En 1945, on installe un système de sonorisation.

En 1950, des travaux majeurs sont effectués. Vu le manque de bancs, on allonge les jubés, on rajeunit l'intérieur de l'église et de la sacristie: lavage, peinture, vernissage. Ces travaux sont confiés à Albéric Bilodeau entrepreneur-peintre de Ste Marie. L'église s'est fait belle pour l'ordination d'un de ses fils l'abbé Lucien Morin le 25 juin de cette même année.

Depuis 1952, la statue de St Ludger trône devant l'église. La même année, on refait le système de chauffage au presbytère au prix de \$2,900., le tout entièrement payé par un bazar.

En 1964, on refait le brochage et on achète des lustres.

En 1969, un vent de modernisme est passé dans l'église, outre la nouvelle liturgie, la Fabrique s'est départie de la table de communion et de la chaire, plusieurs ont regretté l'absence de ces souvenirs du passé. Une table d'autel face au peuple et un ambon ont été ajoutés.

En 1977, grâce à un projet Canada au Travail et d'une subvention de \$25,000., les gens de la paroisse effectuent le lavage de leur église sous la direction de Jean Ferland de Ste Marie.

L'extérieur est repeint à quelques reprises de même que les ouvertures. Celles-ci ont nécessité des réparations pour \$18,000 en 1989-90.

La dernière réparation du perron remonte en 1982 par Patrick Boucher d'Audet au prix de \$14,995.

Les ajouts les plus dispendieux sont sans doute les systèmes de chauffage. Ils ont été modifiés à plusieurs reprises, les derniers remontent en 1981 par Poulin et Lacroix de St Georges, au coût de \$19,875.

En 1978, on fait de grandes réparations au presbytère tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, coût: \$38,525.. Il a gardé toutefois son architecture datant de 1895. Il a été témoin des premiers espoirs d'une paroisse naissante.

En 1985, changement pour la bi-énergie au coût de \$22,000. Ce sont Philippe Mercier et les Pétroles Boulé de Lac Mégantic qui ont exécuté les travaux. Hydro-Québec a donné une subvention de \$9,749.25 et un prêt de \$8,250 sans intérêt payable en 4 ans.

Pour garder notre église chaude, on a eu recours à Isolations Grenier de St Ludger à quelques reprises.

Un beau tapis rouge, don des paroissiens, donne beaucoup de splendeur et d'éclat dans le sanctuaire.

Les paroissiens ont raison, à juste titre, d'être fiers de leur église et sont reconnaissants aux ancêtres d'avoir construit ce temple, témoin de tous les événements importants de nos vies.

Deo Gratias.

(1) *Références: J.A. Richard, Historique de la paroisse de St-Sébastien.*



Statue de St-Ludger sur le maître-autel

St Ludger a été donné pour patron à notre paroisse en souvenir de l'abbé Ludger Têtu compagnon d'études et ami de son premier missionnaire Samuel Garon. M. Ludger Têtu, frère de Mgr Henri Têtu, se noya le 20 juillet 1876.

Quelques notes biographiques de notre saint patron.

Ludger naquit en Frise en 743. À 14 ans, il rencontre saint Grégoire qui lui donne l'habit monastique.

À 24 ans, il est diacre, et prêtre à 34 ans.

Ludger est un bâtisseur d'églises, c'est pourquoi il est toujours représenté avec une église à ses pieds.

À 59 ans, il est nommé évêque. Doué pour les écritures, il donne tous les jours des conférences et pratique de grandes mortifications.

Ses revenus d'évêque et ses biens personnels passent en aumônes. Il continue son travail apostolique et ses fonctions sacrées jusqu'au dernier jour de sa vie qui arriva comme il l'avait annoncé, le 26 mars 809.

ÉRECTION CIVILE, ÉRECTION CANONIQUE ET MARGUILLIERS

L'érection civile eut lieu en 1900.

L'érection canonique se fit beaucoup plus tard. Le premier curé, Téléspore Soucy, n'en avait pas fait pour lui une priorité. Tant qu'au curé Garneau, il se trouvait bien de conduire sa paroisse seul tout en prenant toutefois les conseils des syndics.

Depuis quelques années cependant, les gens insistaient pour que leur paroisse ne soit plus considérée comme "mission".

Le 15 octobre 1932, la paroisse naît canoniquement.

Le texte suivant nous apprend comment s'est formé le corps de marguilliers.

Le 4 décembre 1932- élection des premiers marguilliers.

Les anciens sont: Omer Giguère, Esdras Létourneau, Alfred Gosselin et Florian Lessard.

Les marguilliers de l'oeuvre sont: Stanislas Rodrigue, Joseph Boulanger et Georges Rodrigue.

Liste des marguilliers de 1932 à nos jours:

1933- Majorique Giguère

1934- Alcidas Dumas

1935- Zéphir Blouin

1936- Athanase Carrier

1937- Honoré Bégin

1938- Joseph Gilbert

1939- Alfred Gilbert (père)



Jean Marie Rodrigue Villeneuve, O.M.I.

par la grâce de Dieu et du Saint Siège Apostolique

Archevêque de Québec.

Aux fidèles de la paroisse de Saint-Ludger de Beauce, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Attendu que Notre décret du quinzième jour d'octobre mil neuf cent trente-deux, a donné à la paroisse de Saint-Ludger de Beauce, existant de fait depuis longtemps, l'existence canonique.

Attendu que pour compléter l'organisation de cette paroisse, il faut la pourvoir d'un corps de Marguilliers; qui soit chargé, avec le Curé d'y administrer les biens de l'Eglise;

En conséquence, Nous avons réglé et ordonné et par les présentes réglons et ordonnons ce qui suit:

1. Le premier dimanche après la publication de la présente ordonnance, les paroissiens de Saint-Ludger s'assembleront au lieu et à l'heure déterminés par leur Curé, et procéderont, sous la présidence de celui-ci, au choix de sept d'entre eux qui formeront le corps de Marguilliers de ladite paroisse, lequel jouira des droits et privilèges dont jouissent les corps de Marguilliers des autres paroisses;

2. Des sept Marguilliers ainsi choisis, les trois qui auront obtenu le plus grand nombre de voix, seront considérés comme Marguilliers de l'Oeu-

vre,



Photo des marguilliers au départ du curé Garneau et du vicaire Quirion en septembre 1936.

1^o rangée: Majorique Giguère, Lucien Quirion vicaire, Charles Henri Garneau curé, Alcidas Dumas, Zéphir Blouin.

2^o rangée: Joseph Boulanger, Alfred Gosselin, Omer Giguère, Georges Rodrigue.

1940- Joseph Paré

1941- Joseph Dallaire (industriel)

1942- Oscar Lapierre

1943- Omer Létourneau

1944- Léon Morin

1945- Alphonse Boulanger

1946- Odias Bégin. son terme fut terminé par Léo Fecteau

vre, et leur ordre de priorité dans le banc sera déterminé obtenu d'après le nombre de voix obtenues par chacun;

3. Les quatre autres paroissiens élus seront considérés comme anciens Marguilliers, mais resteront éligibles comme Marguilliers du banc;

4. Les autres élections de Marguilliers ne feront aucun par les paroissiens, selon le droit commun.

5. Il n'y aura pas moins de trois Marguilliers dans le banc, et toujours le plus ancien sera le Marguillier en charge.

Nous espérons que toutes les élections de Marguilliers, à Saint-Ludger, se feront dans la charité, la paix et la concorde, et que, surtout, l'on saura se mettre au-dessus de tout esprit de parti, pour n'avoir en vue que le bien spirituel et matériel de la paroisse.

Sera la présente ordonnance lue et publiée au prône de la Messe paroissiale, dans l'église de Saint-Ludger de Beauce, le premier dimanche après sa réception, puis déposée dans les archives de la fabrique pour que l'on puisse y recourir au besoin.

Donné à Québec, sous Nos sceaux et sceau, et sous le contreseing du chancelier du diocèse, le quinzième jour du mois d'octobre mil neuf cent trente-deux.

J. M. Rodrigue, O.M.I.
Archevêque de Québec

Par mandement de S.E.Mgr l'Archevêque.

Jules Laberge, O.M.I.
Chanc.



1947- Achille Godbout
 1948- Alfred Cliche
 1949- Pierre Carrier
 1950- Emile Carrier
 1951- Gaudiose Dallaire
 1952- Pierre Gobeil
 1953- Georges Gagnon
 1954- John Poulin
 1955- Joseph Dumas
 1956- Archélas Pépin
 1957- Gaudias Roy
 1958- Honoré Bégin
 1959- Adélar Carrier
 1960- Lucien Cliche
 1961- Noël Carrier
 1962- Adélar Faucher
 1963- L. Philippe Boulanger
 1964- Désiré Bégin

1965- *Nouvelle loi des Fabriques. Il y aura maintenant 6 marguilliers donc le 19 décembre deux marguilliers seront élus.*

Adélar Faucher et L.P. Boulanger élus pour un an.

Désiré Bégin et Aimé Lamontagne dont le terme sera achevé par Wilfrid St Pierre élus pour 2 ans.

Henri Ls Dallaire et Ludger Godbout élus pour 3 ans.

1966- Léopold Morin et Roland Roy (village)
 1967- Gédéon Fillion et Wilfrid Létourneau
 1968- Albert Gagnon et Jean Baptiste Boulanger
 1969- François Roy et Rosaire Boulanger
 1970- Patrick Dulac et Rosaire Carrier
 1971- Téléphore Boisvert et Gérard Beaudoin
 1972- Joseph Aimé Lacroix et Edouard Faucher
 1973- Etienne Morin et Gilbert Gagnon
 1974- Joseph Blouin et Arthur Robert
 1975- Henri Paul Faucher et Bernadin Bégin
 1976- Paul Nadeau et Réjean Létourneau
 1977- Georges Rodrigue et Raymond Robert
 1978- Réginald Gagnon et Henri Paul Lessard
 1979- Viateur Vallée et Jean Roch Fecteau
 1980- Raymond Roy et Germain Fluet
 1981- Alette Dumas et Claire Fecteau
 1982- Aurélien Lachance et Raymond Mercier
 1983- Laval Carrier et Jean Louis Pépin
 1984- Thérèse Boulanger et Lucienne Lamontagne
 1985- Clément Mercier et Isidore Nadeau
 1986- Jean Guy Roy et Louise Fecteau remplacée par Gisèle Grenier
 1987- Lucille Faucher et Mariette Fluet
 1988- Michel Fillion et André Gagnon
 1989- Félix Destrijker et Nicole Fecteau
 Marc André Poulin terminera le terme de Michel Fillion
 1990- Solange Robert et Danielle Carrier

VOEUX DES MARGUILLIERS

En 1892, l'abbé S. Deschênes est nommé desservant et en 1896 s'ouvrent les registres de la "mission de Saint-Ludger" qui devient dès lors une paroisse reconnue civilement; elle le sera canoniquement en 1932.

En 1992, les marguillières et marguilliers de Saint-Ludger, comme tous les autres groupements de la paroisse, s'associent avec fierté à la célébration du centenaire. Nous sommes heureux de commémorer notre passé, d'en saisir l'évolution et de placer nos pas dans ceux de nos prédécesseurs afin qu'initiant les changements nécessaires, nous continuions à vivre le présent et préparer l'avenir en faisant face en communauté aux responsabilités accrues qui nous seront confiées par le regroupement des paroisses.



1ère rangée: Danielle Carrier, Solange Robert, Nicole Fecteau.
 2e rangée: André Gagnon, Marc André Poulin, Jacques Feland, curé, et Felix Destrijker.

LE CIMETIÈRE

Le premier cimetière était situé face au presbytère-chapelle sur les terrains qu'occupent aujourd'hui Bernadin Fecteau, Antonio Roy, Joseph Blouin, Raymond Mercier. Le premier à y être enterré fut Richard Giguère le 18 juillet 1896. On obtint la permission de Mgr Bégin, l'arrangement pour cet endroit n'était pas encore finalisé.

En 1904, il a été approuvé par le conseil d'hygiène de changer le cimetière de place. Au printemps, à la fonte des neiges, l'eau minait le sol et découvrait des coins de cercueils. Des plaisantins jouaient aux revenants pour effrayer les gens. On exhuma et transféra ainsi près d'une centaine de personnes dans un nouvel endroit qui paraissait éloigné à l'époque. Aujourd'hui on trouve qu'il n'y aurait pas eu un meilleur site.

Au début des années 1900, on enterrait les morts en hiver et ça jusqu'en 1915 où l'on construit un charnier au prix de \$100.

En 1920, la Fabrique achète deux corbillards, un pour adulte et un pour enfant, au montant de \$400. "Ils ne sont pas neufs mais très convenables" selon le curé Soucy.



Le Calvaire

En 1948, érection du calvaire.

Le cimetière a été agrandi à quelques reprises puis drainé. On y a construit un nouveau charnier. Un cimetière bien entretenu est à l'image du respect que l'on porte envers ses disparus.

Dans notre cimetière, le long de la clôture de gauche, quelques saules veillent sur la dépouille d'un jeune homme de 17 ans, Ernest Gilbert. A la mort de ce dernier, le 27 mai 1924, son père Alfred, planta ces arbres en l'honneur de son petit gars qui les aimait tant.

LES CLOCHES

*Cloche argentine
Sur la colline
Elle domine
Toits et moissons
Et dès l'aurore,
Sa voix sonore
Duciel implore
Les précieux dons.*

Le contrat pour les cloches a été passé le 21 janv. 1921.

Entre Emile Morissette Ité
Représentants Généraux de la
Fonderie de cloches Les fils de Georges Paccard
Annecy-le-Vieux
Haute-Savoie, France
et

La Fabrique de St Ludger de Beauce
Révérend Mr. Pierre A. Dion ptre curé.

Nous soussignés Représentants-Généraux de la Fonderie de cloches Paccard, nous nous engageons à fournir et installer dans le clocher de St Ludger: Un carillon de 3 cloches Paccard MI, FA#, SOL# d'un poids total de 5,750 lbs environ.

Ces cloches seront pourvues d'un système de Bat-tants Rétro-lancé, ainsi qu'un jeu de marteaux de tintement.

Ces cloches seront faites avec des métaux de premier choix, cuivre rouge pur et étain fin; elles donneront les notes justes sans aucune espèce de retouche après la coulée.

Garantie de 10 ans.

Installation au clocher à nos frais et risques.

Inscriptions: Les inscriptions seront placées gratuitement sur les cloches suivant une liste fournie par Mons. le curé.

1ère cloche: MI

Nom: Jésus; Benoît XV;

Inscriptions: Coeur-Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous

Principaux donateurs: MM. S.R. Pagé; Romain Dallaire; Anthime Faucher; Napoléon Lapierre; Docteur Rousseau;

Effigies: Le Christ; Le pape; Le Cardinal Bégin; La Foi, l'Espérance et la Charité.

2e cloche: FA#

Nom: Marie; Louis-Nazaire;

Inscriptions: Ô, Marie, conçue sans péché, priez pour nous;

Principaux donateurs: MM. L.M. Veilleux; Thomas Trépanier; Eleucippe Bergeron; Adolphe Bolduc;

Effigies: Le Christ; La Vierge Immaculée; St-Ludger (si possible); Ste-Anne;

3e cloche: SOL#

Nom: Joseph, Paul-Eugène;

Inscriptions: St-Joseph, Patron de la bonne mort; priez pour nous;

Principaux donateurs: MM. Octave Dubé; Auguste Bizier; Joseph Giguère; Jean Trudel;

Effigies: Le Christ; St-Joseph; St-Jean-Baptiste; l'Ange-Gardien;

Prix: MI \$2,262.00

FA# \$1,566.00

SOL# \$1,174.50

pour un total de \$5,002.50

Toutes les taxes du gouvernement comprises.

Les transports par voitures de la station à l'église seront au frais de la Fabrique.

Bénédiction des cloches

Les cloches ont été bénites le 8 octobre 1922 par Mgr P.E. Roy, la cérémonie s'est déroulée à 3 1/2 hrs sous une pluie battante. Le curé d'alors est l'abbé Garneau.

À cette occasion le premier curé Téléphore Soucy est de la fête. Les paroissiens sont invités à donner la main à leur ancien curé, à faire sonner les cloches moyennant une aumône. Pierre Lessard et Omer Giguère voyaient à maintenir l'ordre à la sonnerie. On ramasse \$823.25.

Plusieurs personnes avaient été nommées tant à l'église que pour le banquet à la salle du couvent. Messieurs le Dr Rousseau, le notaire Veilleux, Rémi Pagé, Eulicippe Bergeron, Rodolphe Bergeron, Donat Gaudette, Edmond Taschereau, Omer Bureau, Georges Lemieux.



La bénédiction des cloches



La montée des cloches

Auguste Bizier voit aux cartes du banquet.
Alphonse Boulanger prépare les chevalets, Alfred Trépanier les tables.

Les premiers sonneurs:

Stanislas Rodrigue et Josaphat Poulin

Les prix qu'il en coûte pour les baptêmes:

1 cloche	\$1.00
2 cloches	\$1.50
3 cloches	\$2.00

Le 11 octobre 1922: les cloches ont sonné pour le baptême de Fernande Dupuis, fille de Victor et d'Olivine Bégin.

22 novembre 1922: les glas pour les funérailles de Régina Gilbert décédée à 20 ans, fille de Joseph Gilbert et Léda Ferland.

A cette époque on sonnait les cloches avec de gros câbles et ça jusqu'en 1963- année où on les munit d'un système électrique.

Le contrat est donné à Welles & Co Limited de Québec au prix de \$3,500.

LES SACRISTAINS

Le premier sacristain fut Octave Dubé, vers les années 1901- son salaire était de \$35.00 par année.

Se sont succédés:

Roméo Carrier

Edmond Bernier

Joseph Therrien

Evariste Boisvert

Emile Paré, le sacristain devra en plus creuser les fosses et remiser les corbillards.

Valère Roy

Emile Paré, en 1959, pour une seconde fois.

De tous les sacristains, ce sont: Emile Paré et son épouse Noëlla qui ont fait le plus long terme, soit une vingtaine d'années.

L'abbé Veilleux leur a rendu un bel hommage, le 7 septembre 1975.

"En mon nom et au nom de tous les paroissiens, je veux dire à M et Mme Emile Paré, nos remerciements et notre reconnaissance pour leur dévouement. Je pense que ce sont les paroissiens qui ont donné le plus à leur fabrique. Ils méritent donc la reconnaissance et l'estime de tous."

De 1975 à 1986 Jeanne Morin donne 11 ans de son temps au service de l'église. Maintenant c'est Laurette Bisson Gagnon qui occupe ce poste avec beaucoup de soin et d'application.

LA CHORALE

Le chant et la musique ajoutent une valeur spéciale à nos messes et cérémonies religieuses dans nos églises.

C'est au presbytère qui servait d'église à ce moment-là que le premier harmonium fut installé. Amédée Rodrigue, venu de St-Evariste pour habiter chez nous, fut l'organiste. Il reçut quelques leçons de musique de Mlle Despina, gouvernante chez le Dr Rousseau.

Amédée pouvait maîtriser à peu près n'importe quel instrument de musique: violon, accordéon, piano et harmonica. Il forme une première chorale et enseigne le grégorien aux messieurs suivants: Joseph et Alexandre Paré, Joseph et Octave Dubé, Alphée Richard, Gaudiose, Edouard et Hervé Dallaire, Edmond Chabot et Jean Bégin.

Vers 1901, sous le règne de l'abbé Téléphore Soucy, notre premier curé résident, on déménage l'harmonium à l'avant de l'église (dans le transept) et s'ajoutent deux

autres organistes: Sr Ste-Septimie et Délina Dubé, fille de Joseph Dubé.

Amédée chantera la messe de 6 1/2 heures tous les matins durant 53 ans à 0,25\$ chacune les jours de semaine. Emile Paré fut un de ceux qui prirent la relève de ces pionniers du chant. À l'âge de 25 ans, il était membre de la chorale et le restera toute sa vie. Les messes matinales, il les a chantées au-delà de 20 ans et il fut aussi directeur de chorale après le terme d'Amédée.

Plus tard, on remplace l'harmonium par un orgue à soufflet installé dans le dernier jubé de l'église.

La première chorale de femmes à apprendre le grégorien fut formée par Sr Joseph, aidée de Sr Marie de la Croix. Ces femmes: Blandine et Simone Cliche, Adrienne Giguère, Jeanne et Yvonne Taschereau, Antoinette Domingue, Irène et Simone Dallaire, chanteront dorénavant la messe et les vêpres avec les hommes. Plusieurs autres se sont ajoutées au fil des ans; il est impossible de toutes les énumérer.

En 1942, l'orgue à soufflet fut remplacé par un instrument à tuyaux au prix de 2 500.00\$. Il fait l'orgueil de tous les paroissiens. Cet orgue a été acheté chez Casavant & Frères de St-Hyacinthe. Une souscription eut lieu et, grâce à la générosité des gens, on amassa la somme nécessaire.

En 1953, l'abbé Conrad Gagnon, ainsi que plusieurs chantres dont: Wilfrid Dumas, Roger et Joseph Blouin, Ovila Pépin, Lucien Cliche, Armand Dumas, Albert Bellegarde, Jean-Baptiste Bégin, Armand Paré, Valère Roy, Fernand Lacroix, Bertrand Lessard, Gaby Cliche, Victor Bilodeau, Jos. Fluet, Emile Carrier (prof.) Bernardin Gagnon, Emile Paré et Philippe Labrecque, suivent un cours de chant grégorien sous la direction de Claude Tessier de St-Georges et, en 1960, des changements s'opèrent à ce niveau. Le grégorien fait place au français devenant ainsi plus accessible à tout le monde.

Si nous avons dans la paroisse une chorale d'environ 30 adultes, ainsi qu'une bonne relève de plusieurs jeunes, nous le devons à Colette Cliche-Pépin et France Fabi. c'est un travail qui demande beaucoup de patience et de discipline. À l'occasion de fêtes spéciales comme Noël, fête des mères ou soirées paroissiales, les répétitions se succèdent durant des semaines, toujours bénévolement et cela depuis plus de 30 ans. Nous leur disons Bravo et Merci!

Après 50 ans, notre orgue a besoin d'un rajeunissement. C'est avec l'accord et les dons de tous les paroissiens que s'est concrétisé le projet. Des spécialistes l'ont démonté pour un bon nettoyage au coût de 16 000.00\$ Nous souhaitons que la génération future en jouisse encore longtemps. Parait-il qu'aujourd'hui il vaudrait près de 100 000.00\$.

Voici les noms de tous les organistes en plus déjà mentionnés plus haut: Marie-Paule Taschereau, Pauline Lacroix, Raymonde et Chantale Leblanc, Sr Joseph, Nancy Létourneau, Johanne Blais, Brigitte Boulanger, Yves Pépin, Lise Blais, Joël Beaudoin, Hélène Roy,

Dany Morin, Danie Gagnon, Daniel, Marcel et Vicky Gagnon.

Une jeune relève, sous la direction d'Hélène Roy, assure une continuation. Mélanie et Caroline Vallée, Patricia Mercier, Caroline Fluet. Guy Mathieu, Isabelle Fluet et Marie Beaudoin.

Félicitations!

LA DÎME LE SUPPLÉMENT ET LA CAPITATION

"Droits et dîmes tu paieras à l'Église fidèlement."

À compter de 1892, les colons habitants de la mission de St-Ludger doivent payer leur dîme et capitation à leur prêtre desservant..

Les colons donnent la 26^e botte de foin, le 26^e minot de patates ou de grains. S'ils ne retirent pas suffisamment de revenus de la terre, ils donneront un supplément soit en journées de travail ou en argent. Les autres familles qui ne vivent pas des revenus de la terre donnent quelques dollars et, un peu plus tard, un taux de cinq dollars sera fixé, et ce jusqu'en 1944.

Le 11 juin 1944, à une assemblée des marguilliers anciens et nouveaux, il est proposé par Georges Rodrigue, secondé par Joseph Dallaire, que demande soit faite au Cardinal Villeneuve pour que la dîme, le supplément et la capitation soient remplacés par un mode de taxation selon l'évaluation du rôle de la Commission Scolaire. Un rôle uniforme pour toute paroisse où il y a trois municipalités avec rôle différent pour chacun.

L'assemblée accepte à l'unanimité cette résolution mais souhaite cependant que le taux à être fixé ne dépasse pas cinquante sous du cent dollars d'évaluation et que le minimum d'évaluation soit de cinq cents dollars. La résolution est approuvée pour trois ans à titre d'essai. Le taux fixé est de quarant-cinq sous pour cent dollars. En juillet 1947, on renouvelle la formule pour cinq ans. À compter de 1942, un tarif uniforme est utilisé pour tout le monde.

PREMIÈRE RÉPARTITION

10 octobre 1937. La dette de la Fabrique s'élève à \$28,849.44.

Comme les recettes couvrent à peine les dépenses, M. le curé et les marguilliers de l'oeuvre et Fabrique demandent l'autorisation à M. les Commissaires civils du diocèse de Québec pour obtenir la permission de prélever par cotisation et répartition sur les francs-tenanciers propriétaires catholiques romains, de terre ou immeubles imposables. On réduirait la dette de \$15,000. payable en 10 ans-2 versements par année soit le 1er mars et le 1er septembre.

Les propositions sont adoptées par la plus grande majorité des habitants francs-tenanciers soit: 77 pour, 30 contre.

À la réunion du 7 novembre 1937-

Monsieur Amédée Rodrigue est engagé comme secrétaire des marguilliers et percevra les versements de la répartition.

Cette première répartition a rapporté \$1,498.44 en 1938.

En 1950, deuxième répartition au montant de \$10,000, payable en 10 ans à raison de deux versements par année a été acceptée à l'unanimité. M. Amédée Rodrigue percevra de nouveau les versements.

Aujourd'hui, les revenus ordinaires, plus les dons des paroissiens permettent à la Fabrique de s'autofinancer et d'avoir une réserve en cas d'imprévu.

BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE

La bibliothèque paroissiale a été inaugurée à l'automne 1938. Quelques centaines de bouquins disposés dans des rayons à la sacristie. En octobre 1939, 530 volumes étaient à la disposition des 101 familles qui s'y étaient abonnées. Il en coûtait \$0,03 pour un livre, \$0,05 pour deux livres par semaine, "payer comptant".

Le curé Lévesque disait du haut de la chaire: "Abonnez-vous! cela entretient le peu de savoir que vous avez appris à l'école. **Instruit, distrait.**"

De bons souvenirs nous sont restés de ces livres lus par nos parents, notamment Robinson Crusoe et son fidèle Vendredi, Geneviève de Brabant, etc... Nous étions bien impressionnés par ces récits.

LA SALLE PAROISSIALE

Le 26 janvier 1941, les démarches pour la construction d'une salle paroissiale se concrétisent. La Fabrique a réservé un terrain de 90 pieds x 225pieds le long de la ligne chez Adolphe Bolduc.

La Cie Breakey pour sa part offre 20,000 pieds de bois.

Au prône le curé Lévesque annonce: "Corvée pour toute la paroisse pour couper le bois. Voir Auguste Bizier pour explications, coupez proprement, toppez à 5 pouces. Chaque rang a une journée d'assignée:

Rang 2 Florian Lessard
Rang 1, N.O. Georges Rodrigue
Rang 1, N.S. Joseph Gilbert
Rang 1, S.O. Napoléon Lapierre
Rang 1, S.E. Evariste Boisvert
Rang 9, Honoré Bégin
Bas du VI et VII
Haut du VI, VII, XI et XII

Je serais humilié pour vous et de vous, s'il fallait payer pour couper le bois qui nous a été donné et à notre porte.

"générosité et fierté"

Le 23 nov. 1941, le centre paroissial est à peu près terminé. On prépare un bazar qui durera trois jours, tirage d'un poney. Chaque famille se doit de participer. Les profits nets ont été de \$400. Magnifique résultat si l'on considère qu'à l'époque les quêtes du dimanche ne dépassaient pas \$10 dollars.

C'est M. et Mme. Joseph Gilbert qui prirent soin de cette salle, y faire le ménage, la chauffer pour les occasions où les gens en avaient besoin.

Comme disait le curé: "Les gens du village vous louent une place d'écurie, pas leur maison. La salle paroissiale est pour vous, servez-vous en!"

C'est ainsi que le dimanche matin, ce centre était le rendez-vous des personnes éloignées, venues à la messe de 7 heures pour se confesser et communier. On s'y rendait déjeuner, au grand plaisir des enfants, de biscuits



La salle paroissiale. En premier plan, monsieur et madame Joseph Gilbert et des invités

secs et de quelques biscuits au chocolat achetés à l'épicerie de Mme. Louis Hamel, en attendant la messe de 9.30 heures.

Ce centre a été l'objet de bien des manifestations populaires. Il a aussi servi comme salle de cours, à l'industrie du jeans "Ray Boisvert", puis il fut converti en maison à appartements.

QUELQUES BRIBES DES PRÔNES

3 septembre 1899- Suivant la coutume établie, le catéchisme commencera 1/2 heure après la messe suivi des vêpres.

8 octobre 1899- Quand la cloche tinte à 9 1/2 hrs, heure de la messe, il faut entrer et remettre après la messe les affaires ou l'envie de parler. J'ai quelques remarques à faire à propos des danses, plaies dans une paroisse. Ceux qui veulent jouer avec le démon sur la terre ne peuvent espérer être récompensés par Jésus Christ au ciel. Le démon vous fera danser aussi un jour.

24 décembre 1899- Reçu \$15 pour des chandeliers. Merci au nom de l'Enfant-Jésus.

31 mars 1900- N'oubliez pas de faire au moins 1/4 d'heure d'action de grâces après vos communions. Il y en a qui sortent trop vite.

14 avril 1900- Les parents ne devraient pas prêter leur voiture à leurs jeunes gens pour les laisser s'amuser le dimanche après-midi et une grande partie de la nuit sans savoir où ils vont.

5 mai 1900- Nomination du 1er connétable (connétable: mot employé pour constable), Thomas Gilbert afin que le bon ordre règne en arrière de la chapelle; afin aussi de vous avertir quand il est temps d'entrer. Il ne souffrira pas que les gens restent dehors tant qu'il y aura de la place dans les allées. (selon un article de loi 560). Il sera suivi de Louis Garant.

Nous ferons une collecte pour le lavage de la chapelle. N'oubliez pas votre .10 cts.

9 juin 1900- Pèlerinage à Ste Anne, le train partira de St Samuel vers 8 hrs du soir, adulte: \$1.75, enfants \$1.00. Tâchez de vous confesser avant de partir.

14 juillet 1900- Après la messe on vendra à la criée le foin du cimetière pour les âmes.

11 novembre 1900- Je prie les personnes qui ont battu leur grain de vouloir bien apporter leur dîme, surtout l'avoine, je l'ai vendu et je devrai la livrer avant longtemps. La collecte du dimanche: \$3.55

6 janvier 1901- Beaucoup d'enfants manquent l'école. La distance de un mille ou un mille et demi n'est pas une raison, quand ils sont en bonne santé.

L'église est nette, ne pas chiquer et cracher par terre.

1 septembre 1901- La côte de l'église est ouverte.

13 octobre 1901- Requête pour demander la malle tous les jours.

Décembre 1902- Vente des bancs. Les bancs le long des murs vis-à-vis les chassiss n'auront plus à souffrir de l'eau quand les chassiss dégèlent. Nous chaufferons assez pour que les chassiss dégèlent avant la messe.

10 décembre 1902- Arrivée du premier médecin.

1927- Victor Delamarre homme fort du temps vient à St Ludger.

1928- Surveillez vos jeunes filles! pas de sortie en auto, fréquentation en présence des parents. Pas de veillée en se tenant par la main en tête à tête. Il y a des êtres effrontés et dangereux dans la paroisse. Les jeunes filles font les 3/4 du chemin et courent après le danger.

1933- Seulement 49 baptêmes???

13 mai 1934- Bénédiction de 4 croix de chemin: Chez Henri Louis Provost, Athanase Carrier, Edouard Beaudoin et une dans le XI rang.

Octobre 1936- Pour la visite paroissiale: À l'entrée du curé, tous à genoux tournés vers la croix ou une image de la Ste Famille.

Octobre 1936- Quête du dimanche \$6.68. Nous sommes loin d'un sou par personne.

Novembre 1936- Ce que j'ai remarqué à la visite paroissiale. Quelques femmes et jeunes filles vêtues de façon inconvenante- trop décolletées, robes sans manches ou manches courtes. Si l'on se revêt ainsi quand le ministre du Seigneur nous visite, il est facile de deviner le deshabilité habituel de ces femmes et filles. Mauvais exemples et scandales.

6 décembre 1936- Pour les bancs, ne me demandez pas de crédit, nous ne pouvons pas en faire.

20 décembre 1936- Patinoire. Je ne suis pas opposé à ce que les jeunes gens patinent. J'aime mieux les voir patiner, s'amuser, que de les voir vagabonder, fêter, causer du désordre. De là à dire que j'approuverai tout ce qu'il pourrait y avoir de répréhensible sur la patinoire ou aux alentours il y a un abîme. Il est bien entendu que je ne tolérerai pas sur la glace et aux environs de la patinoire les réunions de jeunes gens et jeunes filles. Une jeune fille qui se respecte n'ira à la patinoire que dans la journée avec des filles: N'oubliez pas que les sacrements seront refusés à ceux qui se mettent dans les occasions de pécher.

17 décembre 1936- Ne communiez pas entre deux verres de boisson. Ceux qui sentiront la boisson au confessionnal se verront fermer la grille. Ca se fera!

1939- D'après le recensement 1939. 38 familles n'ont pas fait la retraite. 74 familles ne font pas la prière aux repas. 93 familles ne s'occupent pas des vendredis du mois.

La quête de l'Enfant Jésus a rapporté \$108.62. On avait demandé \$0.05 par tête pour acheter une chape blanche.

18 février 1940- Initiation Lacordaire pour ceux qui ne sont pas capables de dominer une passion. Qui l'emportera de vous ou la bouteille?

26 mai 1940- Votre curé (Nelson Lévesque) est allé aux noces d'or du révérend. Téléphore Soucy. Je me suis fait votre interprète pour lui offrir vos meilleurs vœux. Il m'a dit qu'il ne vous a jamais oubliés, qu'il ne vous oublie pas.

28 juin 1942- Prix d'assistance à l'école: \$5. gagné par Hermance Carrier rang 9.

2 août 1942- La course aux bains, gare aux mélanges, le scandale!

23 mai 1943- Lavage de l'église. 20¢ l'heure, soyez vêtues convenablement.

26 juillet 1946- Comme la fête de Ste Anne tombe un vendredi, permission de manger de la viande.

1959- Remerciements à Joseph Taillon pour avoir occupé le poste de constable de 1938 à ce jour. Léo Fecteau lui succède.

9 août 1953- Le jeûne de communion est porté à 3 hrs. Les vendredis du mois et pour les occasions spéciales les messes étaient chantées à 9 hrs du soir.

22 août 1953- Premières noces de diamant dans la paroisse. Les heureux jubilaires M. Mme. Joseph Boulanger.

30 mai 1955- Conférence du Père Desmarais, titre: "Heureux comme un poisson dans l'eau".

10 février 63- Pourquoi fait-on brûler des lampions d'après le curé Gérard Dallaire. Ce n'est pas parce qu'un peu de cire se consume devant l'autel ou une statue que Dieu et les saints se sentent honorés. C'est parce que le lampion a été posé par une main aimante, sous l'influence

de la foi et de l'amour qui nous font voir dans ce geste le moyen d'exprimer visiblement ses sentiments intérieurs de confiance et de gratitude.

Mars 65- Début de la nouvelle liturgie, quelques passages de la messe sont dits en français. Ça ira en 1967 pour que la messe soit toute en français. Le Prions en Église fait son apparition.

66- L'abstinence du vendredi est abolie.

10 mars 68- Premier baptême public après la grand'messe où tous les paroissiens ont pu y assister. Félicitations à Sylvie Mercier enfant de Clément Mercier et Germaine Roy.

19 mars 69- Comme la table de communion ne sert plus elle sera enlevée très bientôt. (bien dommage)

11 janvier 70- Début des lecteurs(trices) à la messe.

8 mars 70- Première présentation des offrandes.

3 mai 70- Félicitations pour la façon dont vous avez accepté la nouvelle liturgie et la manière de communier dans la main pour ceux qui le désirent. Il resterait peut-être à lever les mains plus haut. Prendre le temps de communier avant de partir.



Chapitre IV

La vie religieuse

NOS CURÉS, NOS VICAIRES



L'ABBÉ SAMUEL GARON

Fils de J.-B. Garon (cultivateur) et de Hortense Rossignol, l'Abbé Samuel Garon est né à St-Denis de la Bouteillerie, Kamouraska, le 29 décembre 1843. Il fait ses études au Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière où il est ordonné le 16 octobre 1870.

L'Abbé Garon est successivement:

Régent et professeur au Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière	1870 à 1871
Vicaire à Chicoutimi	1871 à 1872
Curé de Chambord	1872 à 1873
Directeur, professeur et procureur du Séminaire de Chicoutimi	1873 à 1878
Curé de St-Sébastien de Beauce	1878 à 1888
Curé de St-Gilles	1888 à 1895
Curé de Notre-Dame des Anges de Montauban	1895 à 1917

Pendant sa cure à St-Sébastien, l'Abbé Garon a fondé trois paroisses: Saint-Samuel de Beauce, SAINT-LUDGER DE BEAUCE et Saint-Hubert de Spaulding.

L'Abbé Garon est décédé à Notre-Dame de Montauban le 21 mars 1919. Ses funérailles ont eu lieu à Montauban le 25 mars 1919.



L'ABBÉ LOUIS-PHILIPPE DESCHÊNES

Fils d'André Miville Deschênes et de Lucie Dumais, l'Abbé Louis-Philippe Deschênes est né à Ste-Anne de la Pocatière, le 19 février 1854. Il est ordonné prêtre à Québec le 22 mai 1881, après des études au collège de sa paroisse natale et au grand Séminaire de Québec.

Après son ordination, il assume les fonctions suivantes:

Professeur au collège de Ste-Anne de la Pocatière	1881 à 1884
---	-------------

Vicaire à St-Roch des Aukenaies	1884 à 1887
Curé de St-Samuel de Beauce avec Desserte de St-Ludger de Beauce	1887 à 1892
Curé de St-Michel	1911 à 1917

En 1917, l'Abbé Deschênes prend sa retraite et demeure chez son frère, l'Abbé Sylvio Deschênes, curé de St-Michel à l'époque. L'Abbé Louis-Philippe Deschênes est décédé le 20 mai 1919.

On note que, dans les archives du diocèse, une pétition avait été signée, le 7 août 1899, par 38 paroissiens de St-Ludger pour demander à Mgr. l'Archevêque, que le frère de l'Abbé Louis-Philippe Deschênes, l'Abbé Sylvio Deschênes, qui était vicaire de St-Samuel et desservait la paroisse depuis trois ans, soit nommé curé de St-Ludger. Cette requête ne fut toutefois pas exaucée.



MONSIEUR L'ABBÉ
TÉLESPHORE SOUCY

Téléphore Soucy est né le 8 décembre 1863, à St-Édouard de Lotbinière. Il entre au Séminaire en 1881. Le 21 septembre 1889, il est promu au sous-diaconat et, le 22 septembre de la même année, soit le lendemain, au diaconat. Il est ordonné prêtre le 1er mars 1890.

L'abbé Soucy est d'abord vicaire à St-Jean-Port-Joli, à Ste-Agathe de Lotbinière, à St-Georges de Beauce et à St-Alphonse de Thetford. Après sept ans et demi de ministère, il est forcé de prendre un congé de maladie. En 1899, il est nommé curé de St-Ludger où il oeuvrera pendant 21 ans. Selon les SS. de Notre-Dame du Perpétuel Secours, monsieur le curé Soucy met à contribution toutes les ressources de son dévouement et de son expérience dans sa paroisse. Cette atmosphère surnaturelle explique mieux que tout autre facteur le succès de la construction d'une église et la réparation du presbytère. Ses paroissiens ont su, eux aussi, apprécier les grandes qualités de leur Pasteur. Il fallut voir l'unanimité des hommes qui honorèrent ses noces d'argent sacerdotales célébrées à Saint-Ludger en 1915. Monsieur l'Abbé Soucy pratiqua l'économie qui lui permit d'aider les oeuvres qui sollicitaient son concours. Notons surtout les dons généreux qu'il fit aux enfants pauvres qui lui doivent leur éducation et l'essor de leur vocation religieuse ou sacerdotale.¹

En octobre 1920, l'abbé Soucy se retire au Couvent de St-Damien où il décède le 3 octobre 1940. Au cours de sa retraite, il sera toutefois aumônier, pendant quatre ans, à l'Hospice St-Bernard.

¹ *Semaine Religieuse de Québec*, 53^e année, No 5, 10 octobre 1940, p. 92



L'ABBÉ PIERRE-ABRAHAM
DION

Fils de François Dion (cultivateur) et de Symphorose Côté, l'Abbé Pierre-Abraham Dion est né à St-Gervais le 28 juin 1874.

L'Abbé Dion est ordonné prêtre le 15 mai 1904, à Québec, après des études au Collège de Ste-Anne de la Pocatière et au Grand Séminaire de Québec.

Après son ordination, il occupe les postes suivants:

Vicaire à St-Éphrem-de-Tring	1904 à 1906
Vicaire à Fraserville	1906 à 1909
Vicaire à St-Jean-Baptiste de Québec	1909 à 1913
Vicaire de St-Roch de Québec	1913 à 1914
Curé de St-Nazaire de Dorchester	1914 à 1920
Deuxième curé de St-Ludger	1920 à 1921

L'Abbé Dion est décédé à St-Ludger, le 1^{er} juillet 1921. Ses funérailles ont été célébrées le 5 juillet 1921 à St-Ludger et il fut inhumé le 6 juillet 1921.



L'ABBÉ CHARLES-HENRI
GARNEAU

Fils de Joseph-Adolphe Garneau et de Marie-Joséphine-Belzamiere Matte, l'Abbé Charles-Henri Garneau est né à Québec le 3 septembre 1880.

L'Abbé Garneau est ordonné prêtre le 30 août 1908, après des études classiques au Petit Séminaire de Québec et des études théologiques au Grand Séminaire de Québec.

Après son ordination, on lui attribue les tâches suivantes:

Vicaire de St-Maurice de Thetford	1908 à 1909
Procureur à l'évêché de Rimouski	1909 à 1911
Vicaire à St-Éphrem de Tring	1911 à 1913
Curé de St-Marcel de l'Islet	1913 à 1917
Curé de St-Gilbert	1917 à 1921
Troisième curé de St-Ludger	1921 à 1936
Curé de St-Vital de Lambton	1936 à 1948

L'Abbé Garneau est décédé à l'Hôtel de Dieu de Québec le 31 juillet 1948. Les funérailles ont lieu à Lambton le 4 août 1948 et il est inhumé au cimetière paroissial.



L'ABBÉ NELSON LÉVESQUE

Fils de Ferdinand Lévesque et d'Anne Martin, l'Abbé Nelson Lévesque est né à Rivière-du-Loup le 18 janvier 1892.

Il poursuit ses études classiques et théologiques à Ste-Anne de la Pocatière où il est ordonné le 27 juin 1920 par Mgr. Mathieu.

Il occupe ensuite les postes suivants:

Vicaire de Ste-Germaine	1920 à 1925
Propagandiste à l'Action Catholique	1925 à 1928
Curé de St-Louis de Gonzague	1928 à 1937
Quatrième curé de St-Ludger	1937 à 1945
Curé de St-Victor	1945 à 1961

L'Abbé Nelson Nelson Lévesque est décédé à l'Hôtel Dieu de Québec le 16 mai 1961.



L'ABBÉ ROSAIRE GIGUÈRE

L'Abbé Rosaire Giguère est né à Ste-Germaine de Dorchester, le 13 août 1900. Il fait ses études classiques au Collège de Lévis et entre chez les Pères Blancs d'Afrique. Toutefois, sa santé fragile ne lui permet pas de réaliser son désir de devenir missionnaire. Il est ordonné "ad patrimonium" le 24 février 1929 à Ste-Germaine.

Il est ensuite nommé vicaire à St-Éphrem et à St-Martin, curé de St-René (1938), curé de St-Ludger (1945) - le CINQUIÈME - et curé de St-Benoît-Labre (1961).

En 1972, l'Abbé Giguère doit prendre sa retraite pour des raisons de santé. En parlant de l'Abbé Giguère, l'Abbé Jean-Guy Couture soulignait:

la fidélité à son sacerdoce et la bonté qui rayonnait autour de lui. C'était un prêtre affable qui savait bien

accueillir tous ceux qui venait à lui. Il était toujours prêt à les écouter, à les encourager ou à les consoler. Il n'est pas surprenant qu'il ait été aussi aimé partout où il a exercé son ministère. Pour tous ses paroissiens, il était leur petit curé d'Ars. ¹

L'Abbé Rosaire Giguère est décédé le 27 avril 1974. *Pastorale-Québec*, 16 mai 1974, p. 255.



L'ABBÉ GÉRARD DALLAIRE

Fils d'Archélas Dallaire et de Ludivine Lacombe, l'Abbé Gérard Dallaire est né à St-Évariste en 1905.

Il est ordonné prêtre dans sa paroisse le 3 juillet 1932, après des études au Collège de Lévis et au Grand Séminaire de Québec. Il occupe ensuite les postes suivants:

Professeur au Collège de Lévis	1932 à 1942
Aumônier chez les Religieuses de la Charité	1942 à 1949
Aumônier chez les Religieuses du Perpétuel Secours à St-Damien	1949 à 1955
Curé à St-Sébastien	1955 à 1959
Sixième curé de St-Ludger	1959 à 1963
Curé à Ste-Claire	1963 à 1975
Aumônier au Centre d'Accueil de Ste-Claire	1975 à 1982

Le 1^{er} juillet 1982, l'Abbé Dallaire se retire à l'Aube Nouvelle, à St-Victor. On célèbre, en 1982 son jubilé d'or et, en 1992, si Dieu le permet, l'Abbé Dallaire célébrera 60 ans de vie sacerdotale.

Malgré une santé fragile, l'Abbé Dallaire n'a jamais refusé d'accomplir les tâches qu'on lui assignait. C'est avec beaucoup d'émotions que les paroissiens de St-Ludger ont vécu son départ qui, certes, laissa un grand vide dans la paroisse.



L'ABBÉ PAUL-ÉMILE BÉGIN

Fils de Pierre Bégin (cultivateur) et de Mériilda

Mercier, l'Abbé Paul-Émile Bégin est né en la paroisse de St-Louis de Pintendre le 11 mars 1913.

Après son ordination, le 18 mai 1940, il occupe les postes suivants:

Enseignant au Collège de Lévis	1940 à 1942
Vicaire à St-Henri	1942 à 1943
Vicaire à St-Alphonse de Thetford	1944 à 1950
Vicaire Coadjuteur à Breakeyville	1951 à 1952
Aumônier au Pensionnat de St-Louis de Gonzague	1952 à 1954
Vicaire à l'Assomption St-Georges	1954 à 1961
Curé de Ste-Clothilde de Beauce	1961 à 1963
Septième curé de St-Ludger	1963 à 1966
Curé de St-François Xavier de Duberger	1966 à 1976
Aumônier du Conseil Frontenac 5791 des Chevaliers de Colomb	29 nov. 1974
Aumônier du foyer St-Antoine de Québec	1976 à 1983

Aujourd'hui, l'Abbé Bégin est retraité; il vit à la résidence Déziel à Lévis.

Malgré ses nombreux déplacements, l'Abbé Bégin a toujours su remplir son rôle de gardien des âmes qui lui étaient confiées. Il est reconnu comme un administrateur averti, un homme de prière et de foi. Il fut le digne représentant des autorités qui lui ont assigné de grandes tâches.



L'ABBÉ ALBERT CHATEAUFVERT

Fils d'Eugène Chateaufvert (cultivateur) et de Rosalie Boilard, l'Abbé Albert Chateaufvert est né en la paroisse de Dupuy, diocèse d'Amos, le 25 février 1922.

Il est ordonné prêtre le 11 juin 1949, après des études classiques à l'École Apostolique Notre-Dame, au Collège de Lévis, et des études théologiques au Grand Séminaire de Québec.

Après son ordination, l'Abbé Chateaufvert occupe les fonctions suivantes:

Enseignant à l'École Normale Laval	1950 à 1955
Vicaire à St-Joseph de Québec	1955 à 1966
Huitième curé de St-Ludger	1966 à 1971
Curé de St-Rodrigue	1971 à 1983
Curé de Giffard	Depuis 1983

L'Abbé Chateaufvert est parti de loin pour se retrouver à Québec. Comme St-Ludger fut le premier endroit où il exerça son ministère en tant que curé, les paroissiens

de St-Ludger ont eu l'occasion de découvrir son talent d'innovateur: avec un groupe de paroissiens, il a pris une part active pour obtenir l'érection d'un foyer d'hébergement pour personnes âgées, la fondation d'une Chambre de commerce, des clubs de "ski-doo" et de "Chasse et pêche"; il fut le premier à imprimer, chaque semaine, le bulletin paroissial qu'il agrémentait d'anecdotes remplies d'humour.

Homme à la voix saisissante, l'Abbé Chateaubert était capable d'interpréter un chant, tant religieux que profane.

Son départ de St-Ludger a laissé un grand vide dans la paroisse...



L'ABBÉ VICTOR VEILLEUX

Fils de Fridolin Veilleux (cultivateur) et de Marie-Anna Fortin, l'Abbé Victor Veilleux est né à St-Côme de Beauce, le 24 mai 1924.

Il fait ses études classiques au Collège de Lévis et ses études théologiques au Grand Séminaire de Québec. Il est ordonné le 7 juin 1952.

Après son ordination, on lui assigne les tâches suivantes:

Enseignant au Collège de Lévis	1952 à 1955
Vicaire à St-Georges Ouest	1955 à 1966
Curé de St-Robert Bellarmin	1966 à 1971
Neuvième curé de St-Ludger	1971 à 1980
Curé de St-Éphrem	1980 à 1983

En 1983, la maladie l'oblige à prendre sa retraite.

Homme très actif, l'Abbé Victor Veilleux n'a jamais craint de prendre en main la destinée des paroisses qui lui étaient confiées. Financier émérite, il prenait à coeur les propriétés de la Fabrique qu'il a voulu garder dans une propreté impeccable.

Nous gardons de lui un très bon souvenir.



L'ABBÉ ROLAND FORTIER

Fils de Joseph Fortier et d'Anna Audet, l'abbé Roland Fortier a vu le jour en la paroisse de Ste-Claire, Dorchester,

le 24 juin 1932. Il fait ses études classiques au Collège de Lévis et ses études théologiques au Grand-Séminaire de Québec. Il est ordonné prêtre le 31 mai 1958 et on lui assigne les tâches suivantes:

Enseignant au Collège de Lévis	1958 à 1959
Vicaire à St-Prosper	1959 à 1967
Vicaire à St-Victor	1967 à 1969
Aumônier à la Polyvalente	
Bélangier de St-Martin	1969 à 1980
Dixième curé de St-Ludger	1980 à 1986
Curé de Beauceville	1986 ...

L'abbé Fortier arrive à St-Ludger à la fin de l'été 1980. Les paroissiens l'accueillent avec une grande joie. Ayant été onze ans en contact avec les jeunes, il se retrouve quelque peu en pays de connaissance. Il ne tarde pas non plus à s'attirer l'affection des plus âgés. Il aimait beaucoup s'intégrer aux groupes sociaux existants; dans ces rencontres, se sont tissés des liens d'amitié et c'est avec nostalgie que les paroissiens apprennent que l'Abbé Fortier est invité à quitter St-Ludger, au mois d'août 1986, pour un champ d'action plus vaste.

L'Abbé Fortier est un grand voyageur, il a visité de nombreux pays. Mais il est d'abord et avant tout, un homme de Dieu qui désire proclamer la vérité, il le fait toujours avec une grande charité. Tous, nous gardons de l'Abbé Fortier, un excellent souvenir.



L'ABBÉ JACQUES FERLAND

Né le 8 novembre 1941, à St-Prosper de Beauce-Sud, l'abbé Jacques Ferland est le fils de Gérard Ferland et de Armoza Bolduc. Après avoir complété ses études primaires en sa paroisse, il entreprend son cours classique au Petit Séminaire de St-Georges, où il termine en 1962. Il complète ses études théologiques au Grand Séminaire de Québec; il y est ordonné prêtre le 4 juin 1966,

Comme première nomination, l'abbé Ferland est désigné vicaire à Armagh, Bellechasse, où il réside pendant un an. En 1967, il est nommé au Petit Séminaire de St-Georges; il y occupe plusieurs fonctions dont, entre autres, celle de professeur de langues et celle d'animateur auprès des étudiants. En 1976, il quitte l'enseignement pour retourner au ministère paroissial, à Lac Etchemin, où il séjourne pendant 7 ans. Il entreprend, en 1983, un ministère quelque peu différent, en se joignant à l'équipe du Conseil Régional de Pastorale, à St-Georges, comme secrétaire-animateur. Enfin, le 28 août 1986, il est nommé curé, le ONZIÈME, à St-Ludger.

Comme tous ses prédécesseurs, l'abbé Ferland a le souci de vivre et de transmettre la vérité qui se dégage de la Parole de l'Évangile: il sait la rendre pertinente et compréhensible à notre temps. Homme d'une grande compréhension envers tous ceux qui le côtoient, il ne cherche pas à imposer ses opinions; il aime échanger librement et sans porter de jugement, apportant toujours une parole d'espérance. Il s'intègre volontiers à tous les mouvements pour se trouver parmi les gens du milieu, sur le terrain.

L'abbé Ferland n'est pas un homme d'une grosse stature physique, mais on discerne en lui un grand cœur, ouvert à toutes les personnes qui lui sont confiées. Il le prouve par sa facilité d'écoute, ce qui fait de lui un être d'une grande sagesse.

Jacques est le cœur de notre paroisse et son passage parmi nous ne peut qu'être grandement apprécié. Nous lui souhaitons un fructueux ministère ici et à St-Robert où il oeuvre déjà depuis septembre 1991.

LISTE DES VICAIRES

30 mai 1919	Adolphe Moreau
26 mai 1923	Gérard Émond
24 septembre 1924	René Moisan
15 juillet 1926	Vinent Fortin
19 février 1928	E. Simard
20 décembre 1929	Adélar Leclerc
29 septembre 1932	E. Bernier
25 octobre 1932	A. Auger
14 juillet 1934	Lucien Quirion
11 septembre 1936	Émile Blais
7 août 1944	Henri Samson
11 juillet 1945	Laurent Paul Blanchet
22 août 1950	Conrad Gagnon
20 juillet 1955	Lucien Nadeau
27 août 1956	Émilien Doyon
26 juillet 1962	Gaston Bédard
Depuis 1964, il n'y a plus de vicaire.	

LES VOCATIONS RELIGIEUSES



**PÈRE GÉRARD
BOULANGER, O.M.I.**

Fils d'Alphonse Boulanger et de Rose-Anna Dallaire, Gérard Boulanger est né à Saint-Ludger de Frontenac le 4 février 1913. De 1927 à 1929, Gérard fait ses études classiques au Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière et à Lévis. Il obtient son B.A. en 1943.

À 21 ans (en août 1934), Gérard entre au Noviciat des

Oblats de Ville La Salle et prononce ses vœux le 2 août 1935. Il poursuit ses études théologiques à Richelieu puis à Ottawa. Le 24 juin 1939, Gérard reçoit l'Onction Sacerdotale.

En mars 1941, le Père Boulanger s'embarque sur un cargo Égyptien pour se rendre, comme missionnaire, au Basutoland (Le Lesotho), en Afrique. La traversée de l'Atlantique s'avère périlleuse: le cargo Égyptien coule et ses passagers sont faits prisonniers au nord de l'Allemagne où le père Boulanger restera jusqu'au 13 mai 1945. En juillet 1945, il se retrouve à Montréal. Pour des raisons de santé, il doit abandonner son rêve d'être missionnaire.

De décembre 1945 jusqu'en 1952, il enseigne, surtout le latin, à l'Université d'Ottawa. Pendant son séjour à Ottawa, le père Boulanger entreprend des démarches auprès du gouvernement canadien pour obtenir des compensations pour services rendus par les Oblats en Allemagne lors de la guerre. Les sommes obtenues serviront à la construction de la maison de retraite à Mazenod.

Le 23 mai 1952, le père Boulanger devient directeur de la Ferme St-Joseph. À cette période de sa vie, il subit un malheureux accident d'automobile qui fait deux victimes parmi ses confrères. En 1954, il est nommé trésorier à Ste-Agathe et, en novembre 1955, il se rend à Shefferville comme vicaire-économiste. En 1962, il devient curé de la paroisse et directeur de la Maison oblate.

De 1964 à 1974, le Père Boulanger sera nommé, pour certaines périodes, Pro-Vicaire diocésain et Administrateur apostolique du diocèse. En 1974, pour des raisons de santé, le Père Boulanger doit quitter Shefferville. Malgré un état de santé précaire (infarctus en 1974, anévrisme de l'aorte en 1977), il continue d'oeuvrer au service du Seigneur: de 1974 à 1977, il accepte l'économat pour la province St-François-Xavier, il continue son ministère à Richelieu, dans les paroisses environnantes et dans des Foyers de Chambly. Pendant ses vieux jours, il terminera une collection de timbres, commencée à l'Université.

Le Père Boulanger est décédé le 14 septembre 1982. Il était reconnu pour son bon cœur, sa serviabilité et sa sincérité.



L'ABBÉ GÉRARD GODBOUT

Gérard, fils d'Achille Godbout et de Mériilda Turcotte est né en 1911; il est le 3^e enfant de la famille. Après quelques années d'aide à la famille, à 17 ans, il décide d'aller étudier au Séminaire de St-Victor en vue de la prêtrise.

Il entre chez les Pères Assomptionnistes au Montmartre Canadien en 1935. Il fait sa profession religieuse en

1936. Puis il va poursuivre ses études théologiques en France, à Layrac, à Paris, puis à Nîmes où il est ordonné prêtre le 29 juin 1942.

Il connaît les horreurs de la guerre 39-45. En décembre 1942 il s'évade pour passer un mois en Espagne en attendant son passeport. Il arrive à Québec au début de janvier 1943, après une traversée périlleuse en bateau.

Il passe la majeure partie de sa vie au Montmartre et à Beauvoir. Depuis quelques années, il est directeur spirituel d'une communauté religieuse et donne des sessions sur St-Augustin à l'École de l'Amour.



PÈRE FERNAND FAUCHER

Fils de Anthime Faucher, cultivateur et de Victoria Gagné. Fernand Faucher, est né le 29 mai 1911, en la paroisse de St-Ludger.

En l'absence du curé de la paroisse, il est porté aux fonts baptismaux en la paroisse voisine, St-Samuel, où il est baptisé sous les prénoms de Joseph Arthur Fernand.

Son séjour à St-Ludger fut de courte durée, puisque en 1920, la famille Faucher déménage à East-Angus. En 1927, débute son cours classique. En 1939, le 24 juin, il est ordonné prêtre à Ottawa pour la congrégation des pères Dominicains.

Il a oeuvré dans presque tous les diocèses du Québec, pour exercer son ministère. Mais la maladie, le contraignant à cesser toutes activités, il fut transporté à l'Hôpital Général d'Ottawa. Il décéda le 21 février 1988.



L'ABBÉ PAUL-AIMÉ FLUET

Né à St-Ludger le 15 mars 1921, Paul-Aimé Fluet est le fils d'Albert Fluet et de Léontine Fillion. À 20 ans, six ans après avoir quitté les bancs de l'école, sur les conseils de son Directeur spirituel, l'Abbé Lévesque, il reprend ses études classiques au Séminaire de St-Victor, institution pour vocations tardives. Il entreprend ensuite, au Grand Séminaire de Québec, des études théologiques qu'il complétera au Grand Séminaire de Sherbrooke.

Il est ordonné prêtre le 30 mai 1953, à la Cathédrale St-Michel de Sherbrooke, par Mgr. Cabana.

Il est successivement vicaire à East-Angus, à Lac-Mégantic, à Weedon et à Sherbrooke. Puis il est nommé curé des paroisses de St-Ambroise de Milan (1962 à 1969), de Lingwick (1969 à 1971) de St-Isidore (1971 à 1980) et de Martinville (1980 à 1984).

Il est foudroyé par une crise cardiaque alors qu'il participait à une retraite diocésaine, à Rome, avec plusieurs curés du diocèse.

Il laisse le souvenir d'un prêtre à l'écorce un peu dure mais d'une grande charité et doué, de surcroît, d'un solide bon sens.



L'ABBÉ LUCIEN MORIN

Fils de Narcisse Morin et de Léontine Blanchette, l'Abbé Lucien Morin est né à St-Ludger le 7 novembre 1921.

L'Abbé Morin fait ses études primaires à St-Ludger et secondaires au Séminaire de St-Victor de Beauce. Il entreprend ensuite des études de préthéologie, à la Villa St-Vincent, à Charlesbourg et termine sa théologie au Grand Séminaire. Il est ordonné prêtre à St-Ludger, le 25 juin 1950.

De 1951 à 1964, il enseigne au Séminaire de St-Victor et poursuit des études universitaires à la faculté des sciences. Il occupe également le poste de Directeur des études et oeuvre comme vicaire dominical en différentes paroisses.

En 1964, l'Abbé Morin est nommé curé de St-Cyprien et, en 1969, curé de St-Zacharie. En 1981, il prend possession de la cure de Ste-Claire de Bellechasse et, six ans plus tard - le 9 août 1987 - il devient curé de Ste-Justine.



PÈRE ANDRÉ CARRIER

André est né à St-Ludger le 24 mars 1940. Il est le neuvième enfant d'Adélarde Carrier et de Marie-Rose Dallaire.

Après ses études primaires, André fréquente le collège d'Ayer's Cliff chez les Pères Servites de Marie. Son cours classique terminé; après avoir réfléchi et prié,

André entra au noviciat. Après trois ans de noviciat et trois années d'études en philosophie, il s'engagea ainsi dans l'Ordre pour la vie. Ceci ressemble au "Oui, je le veux" que les époux prononcent au jour de leur mariage, rêvant d'une vie d'amour, où les joies et les peines seront vécues ensemble, dans le partage.

En 1964, André part pour Rome afin de poursuivre des études en théologie. Quatre ans plus tard, il est ordonné prêtre le 23 décembre 1967. Le 21 janvier 1968, un coup de téléphone lui apprend la mort de son père. Sa première messe à St-Ludger sera celle des funérailles de son père. Il est revenu définitivement au Canada à la mi-juillet 1968.

Cette même année, André commence le travail à St-Antoine d'Ottawa, en langue italienne et anglaise, où il est curé de 1972 à 1979. De 1979 à 1982, il est à la résidence des Servites de Gatineau où il travaille dans une polyvalente. De 1982 à 1988, il retourne à la paroisse St-Antoine où lors des quatre dernières années, André est frappé par la maladie, il doit subir deux pontages. Grâce à Dieu, il est maintenant en santé. En septembre 1988, André prend la route pour la paroisse de St-Rosaire de Winnipeg, Manitoba, ville de 630,000 habitants où il oeuvre dans un milieu à la fois italien et anglais.

L'Ordre des Servites fut fondé à Florence, Italie, en 1233. Ils arrivèrent à Montréal en 1912. Dès leur arrivée, l'évêque leur confie le soin des immigrants italiens; après tant d'années parmi eux, André les considère comme sa famille. Il est toujours heureux de revenir à St-Ludger où il retrouve encore des parents et amis.

En pensant à sa vocation, André considère qu'elle s'enracine dans son baptême - et qu'elle s'est manifestée graduellement sous l'inspiration de l'Esprit qui l'a guidé et éclairé.

Il salue cordialement tous les gens de St-Ludger.



L'ABBÉ JACQUES FILLION

Fils d'Alice et d'Henri-Louis Fillion

Né à St-Ludger de Frontenac le 29 mars 1938

Études primaires à St-Ludger de 1944 à 1950, terminées à Sherbrooke en juin 1950.

Études classiques: Collège du Mont Ste-Anne à Sherbrooke de 1950 à 1952. Et au Séminaire St-Charles de Sherbrooke de 1952 à 1958.

Études en théologie: Au Grand Séminaire de Sherbrooke de 1958 à 1962. Il est ordonné prêtre le 16 juin 1962.

Professeur au Séminaire St-Charles de Sherbrooke de 1962 à 1964. Professeur à l'Externat classique de

Magog de 1964 à 1965

Études supérieures:

- Athénée St-Anselme (Rome), 1965-1967

- Université de Vienne (Autriche), 1966

- Goethe Institut (Munich), 1967

- Athénée St-Anselme (Rome), 1969-1972

- Institut catholique de Paris, 1975-1977

- Université de Paris VII, 1975-1977

Professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke depuis 1967

Doyen de la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke de 1977 à 1982

Directeur de la maîtrise de recherche en théologie depuis 1987.



*L'ABBÉ BERTRAND
QUIRION LESSARD*

Né à St-Gédéon, le 6 février 1938, Bertrand est le fils de Diana Lachance et d'Ernest Quirion. Suite au décès de sa mère, survenu à sa naissance, il est confié à une tante, Marie Lachance et son époux Amédée Lessard de St-Ludger. C'est dans cette paroisse que Bertrand fit ses études primaires et secondaires. Après des études postsecondaires faites à l'École Normale Laval et à la faculté des Arts de l'Université Laval, il enseigne quelques années dans la Beauce.

En 1965, il s'inscrit à la faculté de théologie et demande à être admis au Grand Séminaire de Québec. Il est ordonné prêtre le 24 mai 1969 à St-Georges-de-Beauce par Mgr Lionel Audet.

De 1969 à 1971, il est vicaire à St-Basile de Portneuf. De 1971 à 1976 à St-Ambroise de Loretteville et de 1976 à 1983, il est animateur de pastorale et professeur en sciences religieuses au Collège Mérici de Québec.

Depuis 1984, il exerce son ministère en milieu scolaire et paroissial à Québec, Ste-Foy et Cap-Rouge.



ADRIEN BLAIS, diacre

Adrien est né à St-Ludger (voir page de la famille Adrien Blais). Il fait ses études primaires à l'école du rang. Après la sixième année, il quitte l'école pour

travailler sur la ferme de ses parents et sur les fermes avoisinantes.

À l'âge de 16 ans, guidé par les prêtres oeuvrant dans la paroisse, il entreprend des études classiques au Séminaire de St-Victor. Il lui suffit d'une année pour découvrir qu'il n'est pas sur le sentier de sa vocation.

Il rencontre Thérèse Poulin, la fréquente pendant quelques années et l'épouse le 5 mai 1947.

Trente ans plus tard, en 1978, ayant toujours le désir d'être au service de sa communauté, il répond à l'appel du Seigneur. Pendant les trois années qui suivent, il se prépare au diaconat en participant à des rencontres au Grand Séminaire de Québec, en compagnie de son épouse et de futurs confrères diacres. Il est ordonné diacre permanent le 6 septembre 1981. Selon la devise de son ordination, Adrien a le désir de porter la bonne nouvelle de Jésus-Christ à ceux qui le côtoient.

Adrien souhaite à tous ceux et celles qui vivront ce centenaire, la joie dans la fraternité et l'espérance dans l'amour pour que les efforts de chacun soient couronnés de succès.

RELIGIEUSES NATIVES DE ST-LUDGER

SOEURS DE LA CHARITÉ DE ST-LOUIS

Blandine Trépanier
Hélène Godbout
Marie-Ange Dubé
Rose-Aimée Dallaire
Léa Boulanger
Marie-Ange Bellegarde
Léona Beaudoin
Éva Lavallée
Émilienne Poulin
Rachel Vachon
Georgianna Lessard
Bernadette Godbout
Clara Bolduc
Bibiane Tourigny
Yvonne Vachon
Marie Boulanger
Jeanne Vachon
Marie-Anna Lessard
Thérèse Boulanger
Rachel Trépanier
Berthe Isabelle
Antoinette Chabot
Bernadette Lapierre
Jeanne d'Arc Giguère
Cécile Leblanc
Ange-Marie Bolduc
Marie-Paule Trépanier
Agnès Gosselin
Géraldine Fluet
Pierrette Dumas

AUTRES COMMUNAUTÉS

Marie-Blanche Bizier
Georgiana Rodrigue
Cécile Rodrigue

Alice Rodrigue
Marie-Ange Lapierre
Adrienne Lapierre
Hélène Roy
Rita Létourneau
Rita Trudel
Bernadette Trudel
Fernande Bolduc
Germaine Leblanc
Bibiane Bolduc
Emma Carrier
Germaine Carrier
Lucienne Carrier
Yvonne Carrier
Olivine Faucher
Marie Faucher
Anna Talbot
Adrienne Faucher
Thérèse Bizier
Antoinette Sirois
Yvonne Faucher
Françoise Lachance

LA COMMUNION SOLENNELLE

C'est vers l'âge de 10 à 12 ans que les jeunes adolescents se préparaient à leur communion solennelle.

Durant les quatre semaines précédentes, le curé et le vicaire donnaient des instructions sur la religion catholique.

Les bases de la FOI. C'est ce que l'on appelait (MARCHER AU CATÉCHISME).

La préparation terminée, en grande pompe les élèves faisaient leur communion solennelle. La cérémonie se terminait par le chant (J'ENGAGEAI MA PROMESSE AU BAPTÊME) pour plusieurs ce grand jour marquait la fin de leurs études. Et ils quittaient allègrement les bancs



1ère rangée: 1- inconnue, 2- Rachel Vachon, 3- Zélia Gossefin, 4- Hélène Beaudoin, 5- Bertha Parent, 7- Lydia Couture, 8- Aline Paré, 12- Antoinette Fillion. La dernière Adrienne Giguère. 2ème rangée: 1- Clara Trépanier, 2- Rose-Aimée Rodrigue, 3- Eugénie Faucher, 7- Évelyne Dumas, 10- Ludivine Dumas, 11- Belzemire Rodrigue. Dans les garçons l'on a reconnu que Alcide Hamel & Jean Lapierre. Tous ces jeunes entourent le CURÉ SOUCY.

SERVANTS DE MESSE ET ENFANTS DE CHOEUR



Servants de messe en 1926

Avant: Jules Trudel, Paul et Lucien Dallaire.

Arrière: Henri Fillion, Aimé Bégin, Jos. Mercier (Napoléon), Vicaire Moisan, Philippe Boulanger, Emile Carrier et Henri Trudel



Enfants de chœur en 1940-41

Avant: Clément Fillion, Jean Louis Gagnon, Normand Dumas, Vicaire Emile Blais, Clément Dumas, Germain Carrier, Lionel Dallaire.

Deuxième rangée: Jean-Guy Giguère, Réginald Gagnon, Inconnu, Jean Guy Poulin, Léo Beaudoin, Inconnu, André Bizier.

Troisième rangée: Emmanuel Gagnon, Philippe Larochelle, Denis Dallaire, Clément Dallaire, Venant Rodrigue, Sylvio Faucher, Armand Lachance, Patrick Pépin.

Quatrième rang: Bernardin Gagnon, Maurice Fillion, Gaétan Giguère, Jean Paul Hamel, Alexandre Taschereau, Roger Dallaire.

Arrière: Réal Gagnon, qui so nt les autres?

Chapitre V

L'école d'hier et d'aujourd'hui



L'ÉCOLE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

La première réunion de la Commission Scolaire de St Ludger se tient chez Alphée Richard le mardi 21 septembre 1894 à 10 hres A.M. Sont présents: France Fecteaault, Edouard Beaudoin, Pierre Paré et Charles Baillargeon. Tous sont commissaires d'écoles.

On procède à l'élection d'un président et d'un secrétaire. Sont élus respectivement: France Fecteaault et Edouard Dallaire. Edouard Beaudoin est autorisé à engager une institutrice et trouver une maison d'école.

2 octobre 1894. Alphée Richard répare la maison qui servira d'école pour la somme de \$10. et entreprend de fournir le mobilier pour \$6.50.

Le mobilier était réduit à sa plus simple expression: un pupitre pour la maîtresse, un tableau, de longs bancs servant à la fois de tables de travail et de sièges pour s'y asseoir. Tant qu'au matériel didactique, les écoliers avaient un petit livre de catéchisme et un livre comprenant les lettres de l'alphabet. À l'époque, on devait d'abord savoir toutes ses lettres avant de former des mots. Chaque enfant avait une ardoise et un crayon "d'ardoise". Quand

celle-ci était remplie d'écritures, on la nettoyait d'un peu de salive, essuyer avec sa manche de chemise (surtout pour les p'tits gars) et hop! de nouveau prêt pour d'autres additions.

5 novembre 1894. Définition de l'arrondissement no 1.

Proposé par Pierre Dallaire et secondé d'Edouard Beaudoin que l'arrondissement no 1 soit borné en vue de la construction d'une maison d'école. Tous les lots du rang 6 et 7 jusqu'à la ligne de Spaulding et des mêmes rangs dans Risborough nord. L'école sera bâtie sur le demi lot no 3 du rang 7.

9 février 1895. Le plan de cette maison d'école est envoyé au Surintendant de la Construction publique pour y être approuvé.

25 avril 1895. Le surintendant accepte et la construction est donnée à Alphonse Dumas et Joseph Boulanger pour la somme de \$175.00. L'école ouvre ses portes en septembre 1895. C'est la première école construite par la Commission Scolaire de St Ludger de Risborough dans le rang 6 et 7.

Maintenant qu'on se donne des services, il faut de



(1954) École n° 2. Enfants des familles Antonio Roy, Odilon Laplante, Joseph Mercier, Noël Carrier, Lucien Leblamnc, Gédéon Fillon, Wilbrod Arguin, Lucien Bolduc. Professeuse, Mariette Rodrigue

l'argent. On nomme les premiers évaluateurs, Adolphe Bolduc, Alphée Richard, Alyre Blais.

Le rôle d'évaluation pour les taxes scolaires est préparé, on prélèvera 50¢ du \$100. payable à la Toussaint, l'autre moitié portera 7% d'intérêt.

Le salaire du secrétaire trésorier est fixé à \$12. par année.

En 1898. Définition de l'arrondissement no 2.

Il est formé par les lots no 5 et 6, le long de la rivière Chaudière vers Lac Mégantic. Les colons devaient demander longtemps à l'avance le droit d'avoir une école, car il en prenait souvent de 3 à 4 ans et même plus avant qu'ils n'obtiennent satisfaction.

Entre-temps, les classes se faisaient dans des maisons privées ou dans des chaumières laissées vacantes par des colons.

La maison d'école no 2 est donnée à l'entreprise le 1er novembre 1903 et construite pour septembre 1904. Alphée Richard donne le terrain de 75 pds carré. (Cette maison est construite chez Noël Carrier)

En 1898 on définit l'arrondissement no 3. Il comprend tous les terrains situés dans un périmètre d'un mille de l'école, autant dans Gayhurst que Risborough. Cette école du village est construite en 1899, pour \$475.

19 mars 1898. Une requête signée par les francs tenanciers d'une partie des rangs 1 et 2 du canton de Gayhurst, partie comprise entre la ligne séparant le dit canton de Gayhurst et du canton de Dorset de l'est à l'ouest s'arrêtant à la grande ligne qui sépare St Samuel de St Ludger, c.à.d. entre les lots 26 et 27 du premier rang et les lots 25 et 26 du deuxième rang, demandant que ce terrain soit annexé à la municipalité de St Ludger, laquelle annexion devant avoir force de loi le premier juillet 1898.

Sur ce territoire, une école a été construite par la municipalité de St Samuel depuis plusieurs années. Elle était située sur les terrains de Richard Giguère (aujourd'hui Georges Rodrigue) et elle était fréquentée depuis longtemps par les enfants des familles de Georges Trépanier, Ephrem Faucher, Georges Bolduc, Olivier Vallée, Alphonse Taschereau, Joseph Lessard, Ferdinand Chabot, Joseph Talbot, etc...

Des jeunes du 2ème rang s'y rendaient à pied à travers le bois, tandis que ceux demeurant sur la route 204 aujourd'hui, traversaient sur un pont à chevalet situé près de l'île chez Jos Grondin (aujourd'hui).

Cette école du 1er rang sud portait le no 4. Ce sera donc l'arrondissement no 4.

Si on fait le point, en septembre 1900, il y a trois écoles à St Ludger. L'école du village, no 3. Celle du rang 6 et 7 de Risborough, no 1 et celle de Gayhurst, no 4.

Avant que la paroisse ne forme ses propres maîtresses celles-ci nous provenaient de l'extérieur et plus d'une s'est fait prendre au piège par les beaux yeux d'un colon et sont demeurées à St Ludger à perpétuité.

Le 19 mars 1901, on crée l'arrondissement no 5.

David Beaudoin propose qu'une école soit construite dans le rang 8 et 9, depuis le demi lot no 5 du rang 9 et du demi lot no 4 du rang 8 nord.



École N° 5 en 1947-48

1ère rangée: Willie Fluet Comm. Roger Lamontagne Guy et André Bégin, Anita Létourneau, Pauline Lachance, Nicole Fillion.
2e rangée: Donald Parent, Réjean Lachance, Denis Lamontagne, Rénald Létourneau, Aurélien Lachance, Mariette Lachance, inst.
3e rangée: Jean Luc, Gérard Lamontagne, Léo Létourneau, Odina Lachance.
4e rangée: Claudette Fillion, Clairina Parent, France Fillion, Chérèse Bégin.
5e rangée:... Bégin, Hélène Lamontagne, Renelle Lachance, Françoise Lachance

Les soumissions sont données aux portes de l'église le 1er mars 1903. La maison est construite pour \$425.

9 juin 1902. Il est proposé que la durée des classes soit portée de 9h. à 4h. P.M.

21 juillet 1904. Edouard Chabot exécute des réparations à l'école du village afin qu'elle serve à deux salles de cours.

30 décembre 1906. Les maisons d'école no 3 et 4 seront vendues par encan aux portes de l'église. La première est jugée trop petite pour le nombre grandissant d'élèves, la deuxième est en bien mauvais état. Ces nouvelles écoles devront être prêtes pour l'ouverture des classes en septembre 1907.

Pour l'arrondissement no 4, Georges Rodrigue est chargé d'acheter le terrain pour cette nouvelle construction. Cette école sera située sur la terre qui appartiendra plus tard à Alexandre Rodrigue.

Joseph Lessard est surveillant des travaux. Le coût de cette école \$800.

L'école du village est vendue à Stanislas Rodrigue. Celui-ci la déménage rue Principale (face à Rosaire Lapierre aujourd'hui). Il l'a agrandie et dans les années 1919 il en fait son magasin général. Plus tard cette école sera la propriété de Majorique Giguère. Aujourd'hui, elle appartient à Bernadin Dallaire qui en fait une maison à appartements.

Le premier couvent dirigées par les Soeurs de la Charité de St Louis est construit en 1907. Il est bâti à l'arrière de la première école pour donner une cour plus spacieuse.

L'entreprise est donnée à Edouard Dallaire de St Ludger pour le montant de 3 900 dollars.

Le notaire Beauchesne est nommé régisseur pour surveiller les travaux de construction au coût de \$7.00 par mois. Un montant de \$3 000. est emprunté sur hypothèque des biens de la municipalité.



Couvent construit en 1907

Ce premier couvent a belle allure, on en est bien fier. 96 élèves le fréquentent. Il comprend trois étages plus le sous-sol pour la grosse fournaise et ses 40 cordes de bois de 2 1/2 pds. Le premier étage comprend deux salles de cours, deux salles de récréation. Dans ces deux salles sont alignés des crochets tout autour des murs pour suspendre les vêtements des élèves. Face à la porte d'entrée, un bel escalier verni conduit au deuxième étage. Une rangée de chaises droites, une petite table recouverte d'une dentelle blanche sur laquelle trône une statue de la Vierge, quelques plantes vertes, tout l'ensemble forme un parloir accueillant. Sur cet étage il y a également deux salles de cours. Le troisième étage fut rénové en 1919. Le Saint Sacrement réside en permanence dans la chapelle, un dortoir pour 7 à 8 pensionnaires, 3 ou 4 chambres pour les religieuses. Il y a également une salle de bain mais... à l'eau froide... À l'arrière, on a construit une annexe qui sert de buanderie et de place de rangement au premier étage, le deuxième est occupé par la cuisine et une dépense (garde-manger).

Le toit est surmonté d'un clocher. La cloche sonne quand on célèbre la messe au couvent et pour appeler les élèves aux cours.



Le couvent rénové en 1919

La première année 96 élèves sont répartis dans deux classes. L'année suivante pour 130 élèves on ajoute une 3ème classe. Puis après les 4 salles de cours seront occupées.

1907. Salaire du secrétaire \$35. par 6 mois.

Esdras Létourneau propose que la somme de \$120. soit versée à Mlle Taillon résidente du onzième rang pour l'enseignement qu'elle a donné aux enfants de son arrondissement.

Alphonse Godbout est engagé secrétaire pour \$70. par année, il doit fournir le local.

En février 1906, en la demeure de Donat Gaudet, une requête signée par Chrysologue Robert, Zéphirin Boisvert, Eugène Grenier, Alexis Parent, Gédéon Lagueux et Gédéon Gilbert, pour demander une école pour les rangs 11 et 12 de Marlow. Le 2 juillet 1910, leurs voeux se



École N° 6, professeur: Louisette Hamel

1er rang à l'arrière: Réal Boisvert, Pauline Grenier, Laurette Grenier, Philippe Boisvert.

2e rang: Bibiane et Jeannine Boisvert, Marie C. Dupuis, Raymond Boisvert, Henri Boisvert, François Grenier, Marcel Grenier, Ludger Boisvert.

3e rang: Thérèse Boisvert, Simone Gosselin, Yolande D. Lise Boisvert, Robert Grenier, Patrice Dupuis.

Avant: Emile Paré, Gisèle Gosselin, Réjeanne D., Gabriel Boisvert, Lucie Boisvert, J. Noël Grenier, Eugène Grenier et l'abbé Rosaire Giguère

concrétisent, la dite maison sera livrée le 15 septembre. C'est l'arrondissement no 6, toujours connu sous le nom d'École Rouge à cause de la peinture. Elle est située sur la terre d'Alexis Parent (route 24, côté St-Gédéon).

En 1910, l'arrondissement no 3 devient le no 1 (priorité à l'école du village) et vice-versa.

21 mars 1911, demande de construction pour la première école au 2ème rang. Ce nouvel arrondissement porte le no 7. Les terrains attachés sont les lots no 26 à 42. Joseph Talbot est autorisé à faire les démarches nécessaires. L'école est construite par Florian Lessard au coût de \$550.



École N° 7 au 2e Rang (1916)

1ère rangée: la maîtresse Laura Lahbé de Courcelles, Bernadette Lessard, Clara Trépanier, inconnu, Cécile Faucher, Alcide Trépanier, Edouard Faucher, Adrienne Faucher et Armande Gaulin.

2e rangée: Angéline et en avant d'elle son frère Hilaire Faucher, Hélène Lessard, Berthe Gaulin, Eugénie Faucher, Alma Gaulin, Anna Talbot et Eva Beaudoin.

3e rangée: Marie Talbot, Alphonse Lessard, Albert Trépanier, Davila Gaulin et Wilfrid Lessard.

L'année suivante soit le 13 mars 1912, un autre arrondissement dans le rang 2, deviendra l'arrondissement no 8. Il comprendra les lots no 42 à la ligne de Dorset. Cette école sera construite sur la terre de Cyrille Beaudoin. Narcisse Morin est autorisé à faire dresser l'acte d'achat. L'école ouvre ses portes en septembre 1915.

La première institutrice est Eva Chabot.

En 1912. Le salaire des institutrices est porté à \$150.00 par année et elles doivent être diplômées.

30 mars 1913. C'est au tour de l'arrondissement no 9 d'être formé au 1er rang nord. L'école est construite sur la terre d'Honoré Racine (aujourd'hui Léon Beaudoin). Philibert Blais surveille les travaux.

14 juillet 1913. Une deuxième école est construite dans le rang 6 et 7, elle porte le no 10. On reconstruit également la première école en bas du rang qui date déjà de près de 20 ans. Sur les plans déjà existants, on ajoute la pose d'un double papier entre les lambris d'extérieur et entre les lambris d'intérieur, deux couches de peinture dans la classe, murs vert pâle, plafond blanc.

C'est David Beaudoin propriétaire d'un moulin à scie qui se voit octroyer les constructions de ces écoles pour \$400. chacune. Cyrille Lapierre reçoit \$35. pour

creuser un puits.

21 août 1914- Règlement, tous les enfants en dehors de la municipalité auront à payer \$5.00 par année pour être admis dans les classes. Ce montant sera payé à l'avance en deux versements.

7 mars 1915- Formation de l'arrondissement no 11 dans les rangs 8 et 9. Joseph Breton et Esdras Létourneau sont nommés pour y trouver un site. Une classe pour 35 élèves est construite pour \$800.

6 mai 1919- Les commissaires accordent une classe pour les rangs 10 et 11 de Marlow à condition que les bancs soient fournis pour \$35.00. Cette école sera utilisée



École N° 11 du 9e rang(1916)

Clément Robert, Jos Fluet, Fernand Lacroix, Paul Lacroix, Benoit Lacroix, Lucien Dupuis, Rosaire Carrier, René Dupuis, Bertha Fluet, Cécile Bizier, Jeanne Robert, M. Berthe Fluet, Régina Carrier, Bibiane Lapierre, Simone Lacroix, Germaine Gilbert, Méliina Gilbert. Enseignante: Marie Doyon

pour une vingtaine d'enfants. C'est le douzième arrondissement, il comprend les rangs 10 et 11 depuis les no 1 jusqu'au no 15 inclus. Les plans serie 14 grandeur 31X23 sont acceptés, Romain Dallaire construit cette école en 1923.

10 juillet 1922.

Aperçu des maîtresses d'école et leur salaire

Philomène Bizier	\$350.
Johanne Giguère	\$300.
Alice Fontaine	\$300.
Les Révérendes Soeurs	\$950. (3)
Antoinette Lapierre	\$300.
Alexina Lambert	\$300.
Auréa Blouin	\$300.
Marie Aimé Blouin	\$300.
Aléda Vachon	\$312.
Alice Provost	\$270.
Joanne Carrier	\$300.

Il y avait à ce moment là onze maisons d'école et 13 professeurs.

Le 28 juillet 1923.

Tableau des régisseurs, selon les arrondissements

Stanislas Rodrigue arr. 1	Josaphat Faucher arr. 7
Athanase Carrier arr. 2	Narcisse Morin arr. 8
Henri Louis Provost arr. 3	Camille Blais arr.9
Alexandre Rodrigue arr. 4	Thomas Lessard arr. 10
Omer Létourneau arr. 5	Edmond Lacroix arr.11
Trefflé Parent arr. 6	Davila Beaudoin arr. 12

Les régisseurs sont autorisés de procurer aux institutrices ce dont elles ont besoin pour l'utilité des classes.

12 février 1924. Il est proposé par Rodolphe Bergeron que tout l'argent de la Commission Scolaire soit déposée à la Banque Nationale, et que toutes les dettes soient payées par chèque.

25 avril 1926- Alfred Cliche propose que la Commission Scolaire souscrive un montant de \$80. pour acheter des livres de récompense aux élèves. Deux douzaines de prix canadiens, des livres de prières. Il devra acheter au moins 400 livres à la librairie Langlois Itée de Québec.

2 septembre 1926- Camille Blais propose que la Commission Scolaire prélève la somme de \$0.80 du \$100., sur tous les biens imposables de la municipalité.

En 1927, la Commission Scolaire paie \$0.10 pour allumer le poêle le lundi matin. Une remplaçante d'école touche \$1.35 par jour, le prix pour un lavage d'école, de \$1.50 à \$2.00.

La Supérieure du couvent gagne \$375. Les autres religieuses \$275.. Elles doivent laver leurs classes.

Dans les années 30, deux autres arrondissements sont formés. L'arrondissement no 13 que nous n'avons pu localiser et l'arrondissement no 14 qui donnait, au rang 8 et 9 d'une longueur de 9 milles, sa troisième école.

De 1928 à 1938, il n'y a pas de procès verbaux.

En 1938, les institutrices ne gagnent encore que \$275. à \$300. par année. Pour les travailleurs c'est pas riche non plus. Ex: Joseph Bolduc travaille 13 1/4 hres au couvent à \$0.20 l'heure. Gédéon Bilodeau, \$8.00 pour rentrer 40 cordes de bois de 2 1/2 pds dans la cave du couvent. Odilon Richard vend 20 1/4 cordes de bois à la classe no 5 à \$1.00 la corde. Mme Pierre Morin, lavage de l'école no 4, 32 hrs à \$0.15. Mathias Poulin vide le puits 5 hrs à \$0.15. Cyrénus Lapierre, vide un cabinet \$0.50.

En 1938, il a fallu pas moins de 207 cordes de bois de 18 à 20 pces et 40 cordes de 2 1/2 pds pour chauffer les 14 maisons d'écoles. Le bois doit être du merisier ou de l'érable sain, pas de rondins.

8 janvier 1939, Emile Paré est réengagé comme secrétaire trésorier pour la somme de \$170.00 par année.

Pierre Carrier propose de prélever \$0.85 du 100 dollars, en plus, une taxe spéciale est ajoutée dans les arrondissements où on a des comptes à rembourser pour les écoles.

Messieurs les inspecteurs viennent visiter les classes deux fois l'an, souvent accompagnés par les commissaires. Ces visites sont aussi éprouvantes pour les élèves que pour les maîtresses. À chacune de ses visites ils ont toujours des remarques comme: manque de pupitres, pas de globe terrestre, il faudrait des armoires bibliothèques, des cartes géographiques, un registre convenable, poser des ventilateurs, etc...

Ils ont aussi des félicitations à formuler comme le rapport de l'inspecteur Gustave Girard en 1921.

Messieurs les commissaires,

En général vos écoles sont en bon état et pourvues de ce qui leur est indispensable pour l'année courante, mais

pour l'école no 2, le local est trop petit pour le nombre d'élèves. Il faudra y remédier. En terminant Messieurs les commissaires et Monsieur le secrétaire, vous me permettrez de vous présenter mes félicitations et mes remerciements pour le zèle et l'intérêt que vous avez témoigné pour la question scolaire en m'accompagnant à tour de rôles aux écoles. Je me ferai un devoir d'informer le Surintendant du dévouement que vous mettez dans l'accomplissement de vos nobles tâches.

Croyez-moi chers messieurs

Votre tout dévoué

Gustave Girard I.E.

1938- Note de l'inspecteur: P.E. Pagé

Si vous voulez que les élèves fassent plus de progrès, augmentez le nombre de tableaux et fournissez de la craie de couleur. De cette façon on se servira davantage des yeux. N'oublions pas que 87% des connaissances acquises le sont par les yeux et on se sert de cet organe quand on a des tableaux et de la craie de couleur.

À sa première visite dans la paroisse, l'inspecteur Pagé demande que l'on pose des rideaux aux fenêtres des écoles. C'est ainsi que le secrétaire Emile Paré achète 250 verges de tissu à \$0.15 la verge. À sa visite à l'école no 8 en 1939, des rideaux sont posés aux fenêtres, l'institutrice Lucille Lemieux les avait gansés. Le premier bonjour de l'inspecteur fut de déganser les rideaux disant que ça ne ressemblait rien qu'à des paires de culottes.

Les instituteurs(trices) de 1939- (*1940)

Marguerite Leblanc	\$275.	arr. 2
Lucille Lemieux		arr. 8
Albert Lessard	\$750.	arr. 3
Félixine Mathieu		arr.9
Agnès Gosselin	\$275.	arr. 4
Rose Perreault		arr. 10
Pauline Morin	\$300.	arr. 5
Régina Carrier		arr. 11
Madeleine Lemieux		arr. 6
Léonette Quirion		arr. 13
Yolande Carrier		arr. 7
Lucille Lambert		arr. 14
*Bernadette Poulin		arr. 12
*Lorraine Roy		arr. 3
*Julienne Lessard		arr. 11
*Thérèse Lapierre		arr. 9

Au couvent, arrondissement no 1, les 4 religieuses enseignantes étaient:

Sr Monique de Jésus supérieure

Sr Joseph de Nazareth

Sr Isabelle

Sr Claire

Sr Marie Alice cuisinière.

10 décembre 1939- Alphonse Boulanger est autorisé de signer pour avoir un compteur au couvent, pour la lumière électrique, à condition que les Révérendes Soeurs aident à payer l'éclairage.

L'évaluation scolaire est de \$526,850. au taux de 0.85 du cent.

30 juin 1940- L'entreprise du brochage du couvent

est donnée à Lucien Cliche, à raison de \$160.00 pour 50 sorties. Le dit Lucien Cliche s'engage à fournir 12 globes. S'il y a plus de 50 sorties les additionnelles coûteront \$2.50- Coût total \$182.10.

1 août 1940. Les institutrices sont avisées de porter le costume de classe et fournir un certificat de santé.

12 janvier 1941- On ajoute 1/2 hre de plus de classe par jour, donc 5 1/2hrs de cours.

8 juin 1941- Montant reçu du département de l'Instruction publique \$2305.50 comme subvention sur le traitement des professeurs.

13 juillet 1941- Payé à J.H. Dallaire taxi pour transporter M. le curé pour examen de fin d'année: 31 milles à 0.10¢.

10 août 1941- L'école no 7 est fermée par manque d'élèves. Josaphat Faucher, Florian Lessard et Edouard Faucher sont payés \$15. pour pour chacun de leurs enfants, pour les transporter à l'école du village (\$15.00 pour chaque étudiant) par année.



Classe de Sr Raoul Marie en 1944

En avant: Laurent Paul Blanchet, vicaire, Sr Raoul Marie.

2e rangée: Marie Reine Beaudoin, Marie Marthe Doyon, Clémence Gagnon, Marie Claire Beaudoin, Clémence Boulanger.

3e rangée: Liliane Dallaire, Thérèse Gilbert, Rolande Dallaire, Jeannine Pépin, Thérèse Bizier, Jacqueline Giguère, Elisabeth Carrier.

4e rangée: Aline Veilleux, inconnue, Huguette Gobeil, Mariette Rodrigue, Jeannine Beaudoin.

5e rangée: Huguette Gagnon, Faby Morin, Jeanne Taillon, inconnue.

Les garçons à l'arrière: Bertrand Dumas et ... Fillion

D'autres noms d'institutrices en 1942-

Gilberte Gagnon, Armande Dupuis, Gisèle Godbout.

Le 14 mai 1944- La municipalité fait poser le téléphone au couvent.

Le salaire des institutrices pour 1944-45 est de \$400.

Novembre 1944- Inscription 304 élèves.

15 avril 1945- Noël Carrier propose que la commission scolaire de St Ludger signe le contrat syndical avec les institutrices du district no 53.

Pour les années 46-47, au niveau du district 53, la paroisse de St Ludger s'est classée première sur douze. Les critères se rapportaient pour la municipalité, comme: état des écoles, effort financier et observance de la loi. Du côté de l'école: succès des élèves à l'examen et appréciation du travail du professeur. La paroisse s'est méritée 43.7 sur 50 points.

12 août 1945- Revenus des institutrices \$600.

La même année, il est décidé de fournir les livres gratuitement à tous les élèves.

Le budget de la Commission Scolaire en 1946 est de \$12,856.00

En 1948, toutes les écoles sont électrifiées.

Une autre école, portant le no 15 devient nécessaire. Elle est située au haut de la salle paroissiale. Elle ouvre ses portes en septembre 1948.

Emile Carrier enseigne aux garçons de 5-6-7-8è année jusqu'en 1953.

De 1953 à 1957, il enseignera aux élèves de la 8è à la 12è année.

En 1957, construction du collège de 5 classes au prix de \$53, 925. Émile Carrier est nommé directeur, il enseigne au no 15 A de la 8è à la 12è année. Le no 15 B, Ovila Pépin à la 6è et 7è année et Gaston Lambert au no 15 C, à la 4è et 5è année.



Le collège en 1957

Après le départ d'Emile Carrier on y enseigne au collège que l'élémentaire, et ce jusqu'en 1969.

Le 27 janvier 1950, les commissaires décident de construire un nouveau couvent de sept classes. Il comprend également une chapelle et la résidence des religieuses.

La soumission de J.A. Lapointe de Thetford Mines est acceptée pour le montant de \$119,854.00.

Le 5 février 1951 est le jour du grand déménagement. La Commission Scolaire suspend les cours pour une quinzaine de jours afin d'aménager dans les nouveaux locaux.

La bénédiction a lieu le 19 août 1951 en présence de l'honorable premier ministre Maurice Duplessis, du député Patrice Tardif, de l'inspecteur Breton, des membres du clergé et d'une foule de paroissiens.

C'est quand même avec un pincement au coeur qu'on voit se morceler le vieux couvent.

Il est acheté par Albert Gagnon pour \$1,100.

L'annexe est vendue à Etienne Morin \$100.

L'escalier de sauvetage à Mme Joseph Gagné \$125.
La cloche est donnée pour l'église de St Robert.
De 1950-1955

L'on a rénové et construit des écoles plus modernes
pour remplacer celles qui laissaient à désirer.



Le Couvent Saint-Ludger en 1975

À compter de 1957, les écoles qui n'ont pas eu de réparations majeures ferment leurs portes. La centralisation est dans l'air. Le projet n'est pas accepté d'emblée, mais on finit par s'y faire. Les transports scolaires s'organisent, bientôt il n'y aura plus aucune école dans les rangs. L'élémentaire va à St Ludger. Le secondaire à St Gédéon, St Martin et St Georges jusqu'en 1970, année où l'on construit la Polyvalente Bélanger à St Martin. St Ludger fait alors partie de la Commission Scolaire des Cèdres.

Les principaux transporteurs scolaires furent H.L. Dallaire, Lucien Leblanc et Albert Gagnon, ce dernier, à sa retraite a légué sa compagnie de transport à ses fils. C'est ainsi que depuis au-delà de 30 ans la compagnie de transport Gagnon et Fils sillonnent nos routes.

Tant qu'à nos écoles, plusieurs se sont permises une randonnée au village, se payant le luxe d'une seconde vie. Elles se sont transformées en Caisse Populaire, en manufacture d'écussons, en discothèque ou en maisons résidentielles.

En 1977, les religieuses quittent le couvent pour aménager dans une maison privée. On a grandement besoin de ces locaux pour la maternelle, le petit baluchon, l'administration et un local pour les arts plastiques. En même temps le nom de "Couvent St Ludger" fera place à "École Nazareth" en souvenir de Sr Joseph.

Liste des présidents et secrétaires-trésoriers

1894-1895	Président: France Fectault Secrétaire: Edouard Dallaire
1895-1898	Président: France Fectault Secrétaire: Alphée Richard
1898-1899	Président: Ferdina Chabot Secrétaire: Alphée Richard
1899-1901	Président: Olivier Vallée Secrétaire: Alphée Richard
1901-1902	Président: Jean Bégin Secrétaire: Alphée Richard
1902-1903	Président: Augustin Vachon Secrétaire: Alphée Richard
1903-1904	Président: Augustin Vachon Secrétaire: Alphonse Couture

1904-1905	Président: Alphonse Dumas Secrétaire: Alphonse Couture
1905-1906	Président: Remuald Dallaire Secrétaire: Alphonse Couture
1906-1907	Président: Georges Rodrigue Secrétaire: Alphonse Couture
1908-1910	Président: Alphonse Bureau Secrétaire: Alphonse Godbout
1910-1911	Président: Napoléon Faucher Secrétaire: Alphonse Godbout
1911-1912	Président: Alexandre Paré Secrétaire: Alphonse Godbout
1912-1913	Président: Omer Giguère Secrétaire: Alphonse Godbout
1913-1914	Président: Joseph Talbot Secrétaire: Alphonse Godbout
1914-1915	Président: Alcidas Dumas Secrétaire: Alphonse Godbout
1915-1919	Président: Johnney Gosselin Secrétaire: Alphonse Godbout
1919-1923	Président: Joseph Fortin Secrétaire: Georges Lemieux
1923-1924	Président: Alfred Leblanc Secrétaire: Georges Lemieux
1924-1927	Président: Alfred Leblanc Secrétaire: Amédée Rodrigue
1927-1928	Président: Alfred Cliche Secrétaire: Amédée Rodrigue

Pas de procès verbal jusqu'en 1939

1939-1949	Président: Alphonse Boulanger Secrétaire: Emile Paré
1949-1951	Président: Henri Fillion Secrétaire: Emile Paré
1953-1954	Président: Henri Louis Dallaire Secrétaire: Emile Paré
1955-1957	Président: Ludger Lacroix Secrétaire: Marie Louis Gilbert
1957-1964	Président: Rosaire Boulanger Secrétaire: Yves Carrier
1964-1966	Président: Adélarde Faucher Secrétaire: Yves Carrier
1966-1967	Président: Adélarde Faucher Secrétaire: Raymonde Leblanc
1967-1969	Président: Adélarde Faucher Secrétaire: Yves Carrier
1968-1969	Président: Marie Louis Audet Secrétaire: Yves Carrier
1969-1972	Président: Marie Louis Audet Secrétaire: Alcide Fillion

Les commissaires d'école à la Polyvalente Bélanger

1968-1971	Benoit Dallaire
1972-1979	Marie Louis Audet
1980-1988	Raymond Roy
1988-1990	Marc Carrier
1990 à nos jours	Diane Roy

LES SOEURS DE LA CHARITÉ DE SAINT-LOUIS À SAINT-LUDGER

À la demande de Monsieur l'abbé Téléphore Soucy, curé fondateur de Saint-Ludger, la Congrégation des Soeurs de la Charité de Saint-Louis continue d'étendre ses rameaux en terre d'Amérique.

Le 5 septembre 1907, dans une voiture conduite par Monsieur Romain Dallaire, commissaire, et l'autre par son neveu, arrivent les premières religieuses d'origine française: Soeur Saint-François-Xavier et Soeur Saint-Mathieu. Monsieur le curé Soucy, avec sa bonté bien connue, les accueille au presbytère pendant huit jours, le couvent n'étant pas terminé. Le 11 septembre 1907 marque l'ouverture des classes: 96 élèves sont répartis en deux classes.

Une troisième religieuse, Soeur Sainte-Septimie, s'ajoutera en 1908. En plus de l'enseignement, elle donnera les premières leçons de piano.

Les religieuses auront la joie de voir célébrer la première messe dans leur couvent le 30 décembre 1910.

Le fruit du travail des religieuses ne se fait pas attendre. Déjà les vocations se dessinent. En effet, le 11 février 1911, Mesdemoiselles Léona Beaudoin et Marie-Anne Bellegarde revêtent l'habit de postulante. D'année en année la liste des vocations religieuses s'accroît.

Le rudimentaire couvent construit en 1907 sera rénové en 1919; on y aménagera les locaux nécessaires pour la chapelle et un petit pensionnat.

Dés lors, les religieuses se font de plus en plus

présentes aux besoins de la paroisse. De 1926 à 1968, une religieuse touche l'orgue et dirige la chorale.

En 1936, de nouvelles réparations sont faites à l'intérieur du couvent, cependant l'installation de l'électricité n'aura lieu qu'en 1940.

Les paroissiens se font proches de nous et partagent avec nous une grande épreuve. Le 30 septembre 1943, notre Soeur Isabelle de Jésus est victime du feu.

Après bien des pourparlers, débute en 1950, la construction d'un nouveau couvent et la bénédiction a lieu le 19 août 1951. L'ancien couvent, vendu à l'enchère, est démoli. Plusieurs réclament des morceaux "reliques" riches de souvenirs. Ce bâtiment, dit-on, est lourd de prières des Soeurs. Les anciens et les anciennes n'oublieront pas la vieille maison si chère par tant de souvenirs.

Avec l'évolution de la société et l'après-Vatican II, la présence des religieuses est appréciée et leur disponibilité mise à l'épreuve participation aux diverses réunions, formation de comités, collaboration entre professeurs et parents, pastorale, formation continue.

En l'année 1957, nous fêtons son "Jubilé d'or". De 96 qu'ils étaient en 1907, les élèves sont en cette année jubilaire près de 250. On y donne l'enseignement de la première année à onzième inclusivement.

Pour répondre aux exigences du Ministère de l'Éducation, les élèves du secondaire quitteront le couvent de Saint-Ludger en 1962. Le nombre d'enfants diminuant, les élèves du collège, à l'exception de la maternelle, sont regroupés au couvent en 1972.



Mère Marie de l'Ange Gardien, Mère Joseph de Nazareth, Mère Marie de la Croix

Soeur Yvette Viger assume la direction des écoles de Saint-Ludger et de Saint-Robert. La Commission scolaire ayant besoin des locaux occupés par les religieuses, elles quitteront le couvent le 25 août 1977, pour habiter une résidence familiale située dans la côte d'Esdras.

Le nombre de religieuses diminue sensiblement. Aussi seuls la direction et le secrétariat de l'école sont maintenus actuellement par les religieuses. En septembre 1990, une autre religieuse assure la pastorale scolaire.

Plusieurs Soeurs de la Charité de Saint-Louis se sont succédées dans l'enseignement à Saint-Ludger. Quelques-unes ont vraiment pris racine dans ce milieu si sympathique. Douce souvenir de Soeur Joseph-de-Nazareth (Juliette Ouellette), soeur aux nombreux talents, douée du sens des affaires, sensible aux détresses, se faisant parfois médecin de famille et metteur en scène. En août 1981, Soeur Lucille Doyon quitte la paroisse après vingt ans de services bien reconnus par les paroissiens.

Soeur Yvette Viger assume présentement la direction au primaire. L'école Nazareth compte 160 élèves et 7 professeurs.

Hommage à cette vaillante éducatrice!

Notre Couvent a vu sortir de ses rangs des prêtres, des religieux et un nombre imposant de religieuses.

L'ÉCOLE DE RANG VERS LES ANNÉES 1900

Avec l'arrivée d'un nombre grandissant de pionniers, l'augmentation rapide de la jeunesse, il fallait donc songer à pourvoir la nouvelle paroisse, d'écoles de campagne.



école no 9 - École ancienne

Les premières voient le jour vers les années 1895-96. Elles sont d'apparence très simples, à la dimension des familles qui habitent l'arrondissement et qui la fréquenteront.

La petite école de rang, toute en bois, est munie de plusieurs fenêtres, d'une simple galerie sur la façade et à l'arrière, deux ou trois bâtiments servant à remiser le bois de chauffage et à abriter des toilettes, assez rudimentaires, non éclairées et non chauffées. Parfois la glace et la neige s'accumulaient sur ces boîtes en bois servant de sièges. Les toilettes à l'eau?... Pas question...

À l'intérieur, elle a généralement deux parties: la classe regroupant les élèves de divers niveaux et le

logement, permettant à la maîtresse de résider sur place. Celui-ci comporte une chambre à coucher et une cuisine. Lorsque la maison d'école est trop petite, le logement est alors au 2^e étage.

L'ameublement de la classe est assez rustique. Vers l'avant: un tableau noir, une tribune surélevée pour le bureau du maître, une armoire servant à ranger: livres, cahiers, craies, registres d'inscription et boîtes à lunch des écoliers. Un crucifix et une statuette ornent les murs.

Au centre, s'alignent deux ou trois rangées de bancs avec tables incorporées, parfois même les bancs servent de tables.

Finalement, dans le coin arrière, tout près de la porte d'entrée, une petite tablette supporte un robinet rempli d'eau que la maîtresse ou encore les aînés, vont chercher au puits de la cour ou chez le voisin.

Parlons maintenant du chauffage; un poêle à bois dit: "poêle à deux ponts" avec des portes du côté de la cuisine afin que le professeur puisse cuire ses aliments. Un long tuyau traverse le plafond, longe le grenier pour aller rejoindre la cheminée tout au bout du toit.

Le soir venu, l'enseignante s'enferme dans son petit local à la lueur de la lampe à l'huile, pour préparer sa classe du lendemain.

L'enseignement est d'abord distribué à quatre ou cinq niveaux du cours primaire. Les écoliers apprennent les éléments de base de l'écriture, de la lecture et du calcul. Ordinairement ils terminent leur cours par la "communion solennelle", après la traditionnelle "marche au catéchisme" qui s'échelonne sur quatre semaines.

Avec les années, l'instruction évoluera suivant les besoins de la population.

L'enseignante qui voulait oeuvrer dans le monde de l'éducation vers les années 1900, devait être célibataire, être propre et bien mise, énergique et courageuse. Elle devait accepter de se retirer seule souvent pour de longs mois, les transports étant médiocres et non existants. Les écoliers sont souvent l'image du professeur.

Celui-ci sera donc franc et honnête, de bonne réputation, ne devra pas fumer, ni consommer de la boisson. Il devra plaire à Messieurs les Commissaires, Monsieur le Curé, Monsieur l'inspecteur et aux parents, ceci au risque de perdre son emploi.

L'importance des services rendus n'avait aucune proportion, avec le salaire versé.

Au fil des ans, les salaires ont augmenté. Vers les années 1945 à 1950, un professeur recevait environ \$70.00 par mois.

Il y a peu d'éducateurs de nos jours qui regrettent la disparition des écoles de rang. Ce n'était pas une chose facile d'avoir à enseigner à trente (30) ou quarante (40) écoliers répartis sur six ou sept niveaux.

Ces maisons d'éducation n'étaient pas des institutions de haut savoir, cependant elles ont contribué à transmettre de riches valeurs sociales et religieuses, à la population toujours grandissante. Elle sont toutes disparues aujourd'hui en laissant derrière elles des souvenirs teintés de nostalgie.

COMITÉ D'ÉCOLE

1971, parution de la mission 27 permettant l'existence d'un comité d'école au sein de chacune des écoles.

Dès 1973, notre école procède à la nomination d'un premier comité d'école. Les parents de ce comité ont enfin la chance de participer à la vie de l'école comme représentants de l'opinion de l'ensemble des parents. La préoccupation des membres, à cette époque, est de rendre plus humaine la vie à l'école par l'organisation d'activités sociales, impliquant directement les enfants.

Durant les années subséquentes, le comité d'école modifie peu à peu ses orientations. De plus en plus, il ouvre la réalité de l'école à celle de la communauté. L'école devient donc partie intégrante de la communauté et la communauté, un soutien pour l'école et cela, dans les faits. Chaque année a connu ses réalisations. 1990-1991 ne fait pas exception avec son projet de réaménagement de la cour d'école.

Avec les années, les parents prennent la place qui leur revient, leur rôle étant mieux défini. Concrètement, les actions du comité d'école se veulent un complément et un encouragement des initiatives que l'équipe-école met en oeuvre, afin de réaliser ses objectifs d'apprentissages.

Il est à souhaiter que la satisfaction du devoir accompli promouvoit la relève et cela malgré les embûches de communication ainsi que la grande disponibilité qu'exige le bénévolat. Ce sont toujours les enfants qui en bénéficient.

Voici la liste des membres du comité d'école Nazareth 1990-1991

Jacinthe Rocheleau, présidente
Madeleine Therrien-Boucher, vice-présidente
Diane Dulac, délégué au comité de parents
Andrée Grenier-Bélanger, secrétaire
Rosanne Faucher-Sirois, trésorière
Gaétane Fillion-Bégin
Maryse Simoneau, enseignante
Germaine Roy, enseignante
S. Yvette Viger, directrice

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE NAZARETH

Que de décennies se sont écoulées depuis l'époque où, dans chaque école de rang, l'institutrice devait enseigner à sept "divisions" sans oublier, bien sûr, le cours préparatoire!

La vie n'était pas de tout repos pour ces femmes qui, en plus d'enseigner le français, l'arithmétique, le catéchisme, l'histoire sainte, la géographie, l'histoire du Canada et le dessin, se voyaient dans l'obligation d'accomplir de multiples travaux d'entretien ainsi que de dures tâches quotidiennes.

Faisant suite au travail amorcé dans nos écoles de rang, de nombreux enseignants et enseignantes ont oeuvré auprès des jeunes au Couvent du village dès le début des années "60". Dispensant leur savoir, ces éducateurs ont largement contribué à la formation de la relève.

Aujourd'hui encore, le personnel de l'école Nazareth assure la continuité de l'éducation des élèves de la pré-maternelle à la sixième année de notre communauté paroissiale.

Sur la photo nous retrouvons le personnel de l'école Nazareth. À l'avant: Priscille Moreau (première année), Germaine Roy (deuxième année), Soeur Yvette Viger (directrice), Manon Bizier (rééducatrice) et Maryse Simoneau (cinquième année).

Sur la seconde rangée: Luce Dubé (cinquième année), Dany Morin (secrétaire) Suzanne Cayouette (orthopédagogue), France Fabi (troisième année) et Suzanne Lacroix (quatrième année).

À l'arrière: Ghislain Carrier (concierge), Brigitte Bilodeau (sixième année) Lucie Pomerleau (maternelle), Georges Paradis (éducateur physique) et Sophie Plamondon (quatrième année).

Étaient absents lors de la prise de la photo: Soeur Rolande Fortier (secrétaire), Soeur Bibiane Carrier (animatrice de pastorale), Hélène Roy (catéchèse) Annie Tanguay (anglais), Chantal Bourque (arts plastiques), Nathalie Quirion (musique) et Gilles Papineau (morale).



Chapitre VI

“Il est si beau mon village”

1920 - Le village de St-Ludger (haut de la côte)

Si la rivière divise les municipalités, la côte divise le village: le bas et le haut de la côte.

Le haut de la côte (rue Principale) c'est le berceau de notre paroisse. Là se trouve le couvent, le presbytère et l'église qui furent construits au début de la mission.

Par sa situation l'église domine le village et une partie de la paroisse, de très loin on aperçoit la flèche de son clocher, à son ombre dorment nos disparus. Sur la côte ce fut le "coin" des rentiers.

Voisin du presbytère il y avait une belle maison qui fut construite par Adolphe Bolduc quand il est venu vivre au village, Omer Vachon l'a habitée 42 ans. En 1991 elle a été déménagée.

La suivante c'était Joseph Carrier puis ce fut Antonio Bégin. Dans la maison de Rosaire Lapierre plusieurs familles y ont demeuré, Alyre Bolduc, Johnny Poulin et Adélard Lessard.

Sur l'autre versant de la "coulée" c'était Joseph Rioux, puis Odilon Gilbert et aujourd'hui elle est à Sylvain Morin.

Quirion a acheté cette propriété, maintenant demeure d'Antonio Roy.

Tout à côté vivait Arcadius Trudel, cette maison a été démolie et c'est sur cet emplacement que Joseph Blouin est bâti.

La maison voisine a été occupée par plusieurs familles et déplacée plusieurs fois. Vers 1925 Joseph Gagné tenait ce qu'on appelle aujourd'hui "un dépanneur". Gustave Mathieu a continué le commerce et a aussi organisé le premier garage sur la côte. Ont pris la relève, Albert et Raymond Mercier qui est toujours au poste.

Dans l'autre propriété vivaient Alphonse Bégin et son épouse la célèbre "Ti-Rose". Cette maison a été déplacée et la "cuisine d'été" démolie. Sur ce terrain Philippe Leblanc a bâti son magasin que Joachim Veilleux et Camille Gilbert ont possédé tour à tour; c'est dans cette résidence qu'Alfred Leblanc a fini ses jours.

La dernière maison de cette rue a servi d'école. Stanislas Rodrigue demeurait au bas de la côte, dans le voisinage de Noël Roy, près de la rivière. La débâcle qui avait avarié sa maison l'a décidé de s'éloigner. En 1919



Face à l'église, ou Madame Aimé Giguère réside, cette maison a été bâtie par Joseph Dubé. Octave Dubé et Roméo Carrier "Bedeau" ont vécu là.

En avant du presbytère c'était Auguste Lessard, leur fille Rose-Aimée a tenu le bureau de poste avant son mariage avec Alcide Giguère, Louis Hamel l'a occupé, aujourd'hui c'est Bernardin Fecteau.

Tout à côté, Amédée Rodrigue, le premier boulanger à St-Ludger. C'est Henri Bilodeau qui lui a succédé. Il a modernisé l'équipement et c'était un commerce florissant lorsqu'il l'a vendu à la Cie Larochelle, et un jour toute la machinerie a été déménagée à Sherbrooke. Josaphat

il acquiert cette école pour en faire son logis. Il construit un bas-côté pour un magasin général que la famille opère tandis que lui s'organise une boutique de forge. C'est là que grandira sa famille. Elle a été la propriété de Majorique Giguère, aujourd'hui c'est une maison à multiples loyers.

Quelle surprise pour les fondateurs s'ils revenaient! Voir toutes ces rues qui quadrillent le village et la route 204 qui le traverse. Les voyageurs qui passent, d'un regard embrassent tout le paysage; la rivière et les fermes qui ont prospéré sur ses rives.

Ces aïeux réaliseraient que leurs sacrifices et leurs efforts n'ont pas été vains.

LA RUE NELSON



Cette petite rue n'existe pas depuis très longtemps. Relater son histoire c'est remettre en mémoire les façons artisanales qu'on employait pour construire vers les années 1940.

Les trois maisons qui ont pignons sur cette rue, ont été construites par Lucien Cliche, sur un terrain qu'il avait acquis de la fabrique.

À mi-côte, avec cheval et "scraper" la rue est tracée et les caves sont creusées. Les fondations aussi sont coulées selon la mode du temps. Un tonneau rempli de sable, eau et ciment que le cheval promenait, roulait pour bien mêler le contenu, puis on versait le tout dans les formes. C'est M. Albert Bellegarde qui a exécuté ces travaux.

À St-Gédéon on venait de fermer le champ de courses; un bâtiment était à vendre, il mesurait cent pieds de long. Lucien l'achète, le scie en trois parties, le débite en panneaux; c'est le bois qui a servi à la construction de ces maisons.

Cette rue porte le nom du curé qui dirigeait à ce moment la paroisse: Nelson Lévesque.

Guy Giguère achète la première, il y demeure encore; la seconde devint la propriété de Zéphirin Gagné, l'autre c'est Joseph Fillion qui l'a habitée le premier.

RUE BOISVERT

La rue Nelson terminée, satisfaits, nous envisageons d'ouvrir une seconde rue, celle qu'on nomme aujourd'hui rue Boisvert. On acquiert de la fabrique, le terrain en bordure de la rivière, qui servait de pâturage aux animaux de M. le curé Garneau, où sont construites, aujourd'hui les usines "Boisvert". On ébauche une rue qui traverse tout le champ.

Au même temps, l'O.T.J. commence à organiser des loisirs d'hiver, on leur cède nos droits. Le premier centre sportif s'organise, on y installe une patinoire et bâtit un chalet.

Ce lieu devient très populaire. Des parties de "hockey" y sont disputées chaque dimanche, des équipes de l'extérieur viennent rencontrer nos joueurs. C'est un endroit de rassemblement.



Il y avait une coutume d'étable qui consistait à inviter une personne à venir faire la mise au jeu et cette dernière se devait d'y ajouter un don. C'était une manière subtile d'obtenir des fonds.

PIED DE LA CÔTE 1915

Au pied de la côte de l'église, dans ce "coin de village" il y avait quelques maisons et un magasin général qui a appartenu à Alphonse Godbout puis Georges Lemieux et Sylvio Bolduc, aujourd'hui demeure de Guy-Noël Dallaire.

La maison qui était presqu'en face du magasin, "au bout du porche" car elle a été déplacée, celle qu'habite Paul-Émile Boisvert figure parmi les plus anciennes. Madame Frébonia Dallaire (Cléophas) y a tenu le bureau de poste. Ont vécu là: Édouard Beaudoin (rentier), Aimé Lapierre. C'est là que Louis-Philippe Boulanger a commencé à exercer son métier de cordonnier.

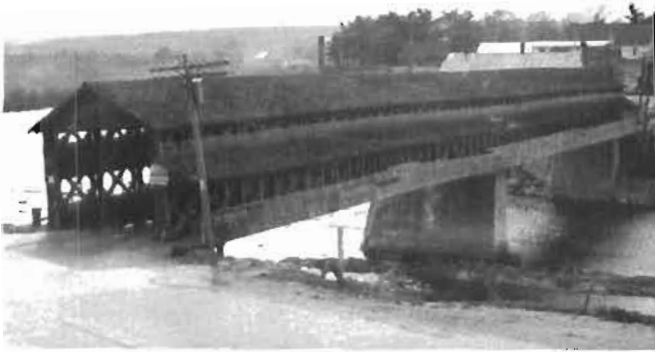
Pour se rendre à la propriété qu'occupe Bernard Bégin, il fallait traverser le chemin, la route séparait les deux maisons, puis suivait la rivière si près qu'à chaque débâcle les glaces bloquaient le passage et obligeaient à faire un détour. Ce détour c'est la route qui existe aujourd'hui. Ont vécu là avant Bernard Bégin: Émile Paré, Noël Roy, Auguste Bizier.

La débâcle de 1919 a amené bien des changements. La maison de Stanislas Rodrigue, a été déplacée, la boutique de forges d'Émile Bégin emportée par les glaces, la maison de Céline Bélanger complètement démolie. Suite à ce désastre, Noël Roy éloigne sa maison de la rivière, son voisin Édouard Beaudoin fait de même et va l'installer au bout du "porche". Plus tard Aimé Lapierre la transporte où elle est maintenant.

SUR LE PONT "ON Y PASSE ON Y PASSE"

De Lac-Mégantic à Lévis où se jette La Chaudière, toutes les petites villes et villages construits sur ses rives ont quelque chose en commun... Un pont! (sauf St-Gédéon).

Les premiers furent d'humbles ponts couverts, en bois; pour nos "petits bourgs", c'était une imposante structure!



Certaines paroisses eurent des ponts en acier, quel luxe! puis vint l'ère des ponts de béton.

À St-Ludger nous avons eu plusieurs ponts. Le premier fut construit en 1895 au frais du gouvernement pour le coût de \$3000.00.

En 1919 il est détruit par les glaces, un embâcle s'était formé, l'eau envahissait la rue, vers 21hres, il cède... et le village est sauvé du désastre.

Le second pont, celui que bien des gens se rappellent était semblable au premier, sauf qu'on lui avait fait un ajout pour les piétons, ce couloir on l'appelait "le petit pont".

Dans le petit pont, qu'il s'en passait des choses! Rendez-vous clandestins des amoureux, traquenards posés par des vilains, règlements de comptes d'adolescents, car si un différend surgissait à l'école ça finissait par... "Je vais te poigner dans le pont", ce qui voulait dire: on va

t'attraper dans le pont et tu vas avoir une raclée. En groupe, on le traversait et ça ne flânait pas!

Aux deux entrées une inscription disait: "défense de trotter"... Plus tard, quand les camions ont commencé à circuler on ajouta: "À vos risques".

Comme il n'y avait pas encore d'électricité, pour éclairer ce passage, au centre du "grand pont" sous une niche où trônait une statue du Sacré-Coeur; chaque soir on allumait un fanal! Et pour celui qui prenait le contrat, pas de bénéfices à faire, car souvent le fameux fanal disparaissait.

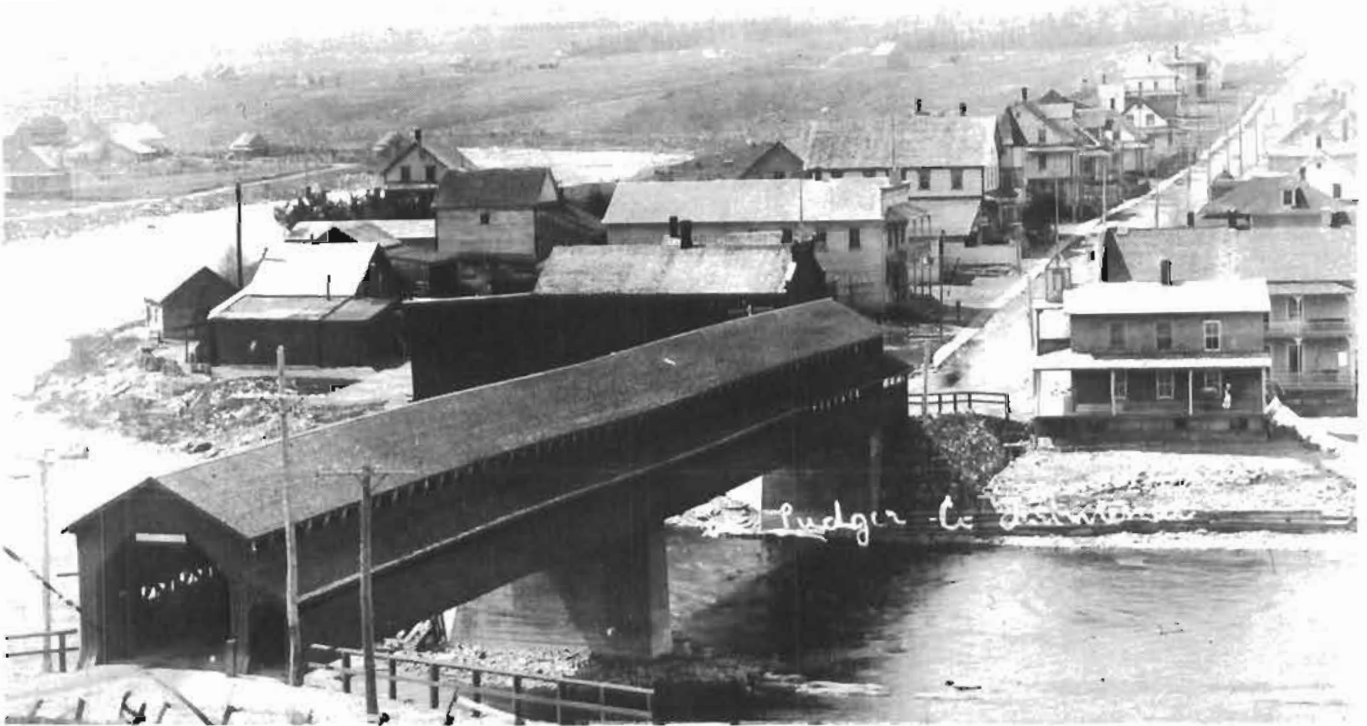
Et ce pont, tel un bon serviteur a servi à n'en plus pouvoir.

On a dû l'étayer avec de solides piliers, posés sous son tablier et on ajouta sur la pancarte l'avertissement: "Pont dangereux"! Il a tenu jusqu'au bout, même le feu ne l'a pas détruit. Plusieurs fois des fumeurs inconscients ont failli le faire flamber et chaque fois il y avait quelqu'un pour prévenir le drame....

Les ans, tout doucement l'ont miné, on le voyait s'effronder, sa charpente se dénuder, son recouvrement de rouge qu'il était, est passé au gris!

Quel soulagement pour tous, lorsqu'enfin la Cie Brassard de Lac-Mégantic obtient le contrat pour une nouvelle construction. Pièce par pièce il fut démolí pour faire place à celui que nous avons maintenant, qu'on appelle "Pont Soucy" en l'honneur du premier curé.

Pour permettre la circulation durant les travaux, un pont temporaire fut érigé, il avait ses assises d'un côté de la rivière derrière le restaurant et aboutissait sur l'autre rive où se trouve le garage de Guy-Noël Dallaire. Au cours de l'été, pendant les travaux, un orage soudain faillit tout emporter.



Enfin nous avons eu un solide et moderne pont de béton. Cette acquisition a non seulement changé l'aspect de notre village, mais a aussi amélioré les abords en le redressant et aplaniissant la montée qu'il y avait face au restaurant.



BAS DE LA CÔTE 1920

Le "bas de la côte", expression populaire pour désigner la rue Du Pont, a toujours été le quartier commercial.

Vers 1920, il y avait déjà plusieurs commerces, on trouvait tout ce qui était nécessaire pour répondre aux besoins de la communauté et un certain trafic existait. C'est à la beurrerie que commençaient les activités. Les cultivateurs venaient porter leur lait ou crème, quelques uns arrivaient vers 6.30 hres, puis ils se rendaient faire leurs commissions soit au magasin Bergeron situé tout à côté ou au magasin Pagé le voisin.

Le moulin à scie commençait ses opérations à 7hres.

Les enfants prenaient le chemin de l'école qui ouvrait ses portes à 9hres. Le postillon apportait le courrier pour 10hres, c'était l'événement de la journée.

La banque Canadienne Nationale que gérait le notaire Veilleux n'avait pas d'heure fixe. C'était la routine des jours d'été.

Le pont traversé, à votre gauche, cette grosse bâtisse rouge c'était l'important "Syndicat Nadeau" où plusieurs couturières travaillaient à la confection de vêtements. Quelques années plus tard, Louis Dallaire l'acquiert il en fait sa maison privée, organise un restaurant et c'est toujours demeuré "Le Restaurant".

Le long du syndicat, une ruelle qui mène à la beurrerie. Sur le terrain où se trouve le bureau de poste, il y avait la maison que jadis Ernest Dallaire a occupée; elle a été déménagée...

Puis venait le magasin Bergeron, il a été la propriété de Georges Lemieux, Henri-Louis Fillion, aujourd'hui c'est la moderne Coopérative, son voisin était le magasin Pagé, lui a succédé Alphonse Gagnon, M-Louis Gilbert et Robert Dallaire. Entre les 2 magasins il y avait "la balance". L'été les cultivateurs qui vendaient du foin venaient faire peser leur voyage, le poids du "rack" enlevé, on faisait le calcul pour savoir le nombre de bottes.

La rue des Pins a été ouverte par M. Pagé, une seule maison s'y trouvait tout au fond celle de Fernand Lacroix. M. Pagé l'avait fait construire pour y loger son employé.

Le magasin de meubles "Yves Carrier" a été la résidence de Romuald Dallaire. Plusieurs familles y ont passé, Daniel Gagné, John Poulin, en 1935 il y tenait une boucherie à l'arrière.



La première coiffeuse attitrée fut Hélène Paré, elle avait là son salon. Lorsque Laurian Gagnon l'acquiert il modernise tout l'édifice, au rez-de-chaussée il ouvre le premier magasin de meubles à St-Ludger.

La maison qu'habite Yves Carrier aujourd'hui, a servi de succursale à la Banque Canadienne Nationale, gérée par le notaire L.M. Veilleux. Le docteur Georges Grondin l'a habitée, puis ce fut la famille Albert Dumas. Le central téléphonique a été installé, Mme Albert Dumas l'a tenu 29 ans, bien secondée par son fils Laurent.

Le premier qui a résidé chez Julien Lacroix, c'est Auguste Gaudet il avait une cordonnerie, c'est son fils Donat qui hérite de la maison. Albert Dumas y a vécu plusieurs années. Pour avoir plus d'espace pour son commerce, Omer Doyon s'installe là, en plus de la boucherie il ouvre une épicerie; à son départ c'est Jos-Aimé Lacroix qui l'achète, continue et grossit le commerce. Son fils Julien a pris la relève.

Le premier bureau du central de téléphone que je me rappelle était dans la maison où demeure Gino Fecteau; c'était Alfred Trépanier qui le tenait. Omer Vachon a vécu là sa retraite, puis Phydime Morin.

Voisin, c'était la maison que plusieurs médecins ont habitée, elle a brûlé lorsque le Dr. Charles Boisvert y résidait.

Plus haut, une autre belle maison, celle de Clara Trépanier. C'est Wilfrid Trépanier, habile ouvrier qui l'avait construite pour sa famille. Sa femme Marie-Alice confectionnait et vendait des chapeaux, c'était la modiste du village.

Celle qui fut longtemps la dernière maison de notre municipalité a été habitée par Mme Clarilda Rioux, Pierre Lachance, Sylvio Faucher, aujourd'hui c'est Martial Dupuis.

Du côté nord de la rue, la première maison près du pont fut plusieurs années: "le bureau de poste", elle a appartenu à Omer Giguère qui était maître de poste. Henri Fillion l'achète et organise une boutique de cadeaux. Depuis 1975, c'est Laurier Faucher qui en est le propriétaire.



Hôtel Cléophas Dallaire 1905 (Maillette). Le jeune garçon tenant le cheval: J. H. Dallaire. Sur la galerie, 1er étage: Cléophas Dallaire, 2e étage: Louisa Lamontagne et Alphonse Dallaire.

La ruelle qui mène au moulin à scie traversée, c'est l'hôtel que Cléophas Dallaire a fait construire. À sa retraite vers 1938, il vend à Robert Chapdelaine. Se sont succédés: Clovis Pagé, Josaphat Quirion, Maurice Fillion; elle brûle. Josaphat en achète une qui était vacante à Piopolis; la transporter ici fut toute une odyssee Laurian Lacroix l'a eu quelques années; maintenant c'est Jean-Yves Richard.

Dans la maison suivante il y a eu plusieurs commerces: une ferblanterie tenue par Donat Dallaire en 1920. Puis Théophile Goulet ouvre une cordonnerie vers 1930, Philippe Boulanger lui a succédé, aujourd'hui il y a un salon de coiffure.

La maison voisine construite par Alphonse Boulanger, a toujours été propriété de la famille puisque c'est son petit-fils Marcel qui l'a acquise. Bien des locataires ont habité le haut; Jean Dallaire a eu son bureau de dentiste vers 1925, Joseph H. Dallaire après son mariage, de même que Jean-Baptiste Boulanger et bien d'autres.

Là où habite Stéphane Boisvert, cette maison, au coin de la rue Dallaire, a été bâtie par Alphonse Bureau, c'était un hôtel vers 1915, puis elle sert de résidence à Eleucipe Bergeron. À leur départ pour le Lac St-Jean, le notaire Veilleux l'acquiert. Lorsqu'il quitte St-Ludger, il la revend à Gérard Boisvert puis elle appartiendra à Paul Boisvert quelques années.

Au temps de la famille Bergeron il y avait un jeu de croquet dans le parterre sous les érables; et derrière la maison, un jeu de tennis; c'était toute une attraction dans le village.

Dans l'habitation que Léo Létourneau vient de rénover au coin "de la petite rue" ont vécu là: Alfred Cliche, Omer Drouin, Léo Michaud, le Dr. Jutras et plusieurs années Joseph H. Dallaire. Cette maison de même que celles de Jean-Guy Drouin et Gilberte Lapierre furent bâties par les frères Ernest et Arthur Vallée, toutes trois de style à peu près semblable.

Autrefois sur l'emplacement de Philippe Cliche il y avait une autre maison, Joseph Rodrigue a vécu là, c'était un charron et sa boutique était située à côté. Cette maison a été achetée et démenagée par Alexandre Benoit où elle se trouve maintenant.

Chez Jean-Guy Drouin: le premier à habiter cette maison fut Ernest Vallée; à l'arrière il avait un moulin à scie, il préparait des manches à balai, "carrés" qu'il expédiait à Lac-Mégantic pour les finir car il ne possédait pas de machines pour les tourner. Ont demeuré là: Napoléon Choquette, puis Alfred Cliche 30 ans. En 1968, Jean-Guy Drouin l'acquiert.

Dans la demeure de Gilberte Lapierre a vécu Georges Dubé, il était cordonnier, sellier. Sa boutique qui était en retrait a été démolie. En plus de réparer nos "bottes" il arrachait les dents. Son passe-temps favori, le jeu de dames et son plus fervent partenaire était Camille Blais. Clément Bégin a acheté le commerce; puis se sont succédés: Armand Dumas, Gérard Breton.

C'est Edmond Taschereau qui habitait la maison suivante. Après le départ de A. Trépanier, le central du

téléphone est transféré là et il y est demeuré plusieurs années, ce fut aussi le premier local de la Caisse Populaire. Cette maison a été déménagée, elle avait été construite rue du Moulin, voisine de celle de Romain Dallaire; aujourd'hui Roger Blouin en est le propriétaire et c'est lui qui l'a complètement transformée.

La maison où réside Ovila Pépin depuis 1957 a été celle des bouchers: Omer Doyon et J.B. Bégin, puis fut occupée par Gérard Boisvert quelques années.

Sur le bel espace de verdure propriété de Lucien Duquette, il y a eu une maison qui a été démolie, dans cette résidence ont vécu Joseph Giguère, Elzéar Fillion et Bertrand Fillion puis les derniers résidents furent Trefflé Parent et ses soeurs Alice et Bertha.

La propriété suivante est celle de Mme Rose Poulin. Avant que son mari l'acquiert, cette maison appartenait à Omer Doyon et les résidents antérieurs étaient des locataires. John y a tenu un certain temps une épicerie boucherie. Aujourd'hui c'est là que se trouve le secrétariat de la municipalité.

Paul Doyon, Amédée Lessard, Pierre Carrier, Ange-Émile et Hilaire Faucher ont successivement habité la maison voisine, aujourd'hui c'est Richard Quirion.

Voilà les demeures qui existaient vers 1930 "en bas de la côte". À cette énumération, bien d'autres se sont ajoutées, de confortables et modernes maisons ont été construites. Dans notre municipalité, il n'y a plus d'emplacements vacants, rue du Pont.

La rue des Pins a été prolongée et la petite ruelle le long du restaurant est devenue rue des Érables, là pas un lopin de terre de disponible.

Les trottoirs de ciment ont remplacé ceux de bois. L'asphalte recouvre les rues. L'électricité éclaire maisons et village depuis 1939.

LA RUE DALLAIRE AUX ANNÉES 30

La rue Dallaire, couramment appelée "la petite rue" avait aussi ses commerces. Au commencement de la rue se trouvait la boutique du ferblantier Vilmère Brousseau; lui a succédé Léon Dostie. Cette bâtisse par la suite a été occupée par Marjorique Giguère, Aimé Morin, Ludger Paré, Georges Paradis.

La maison voisine ainsi que la forge ont appartenu à Jean Trudel, Aimé Bertrand et Rosaire Boulanger, tous trois forgerons. Aujourd'hui Réginald Gagnon y opère un important commerce de machines aratoires.

De l'autre côté de la rue, en face, la boutique d'Eugène Dumas charron et barbier, (il coupait les cheveux autant aux femmes qu'aux hommes). C'est Roland Roy le dernier qui a exercé là, ce métier.

Des familles qui ont vécu dans cette rue vers 1925 à 35, rappelons: Rodolphe Bergeron, Éloi Carrier, Gaudias Roy; maison de Mme Isabelle Carrier. À la suite Charles Doyon, Gédéon Bilodeau, "le vieux garçon Tom Leclerc", ce fut aussi la demeure de Mme Pierre Lapierre, maintenant Anatole Lessard.

La maison suivante, qu'habite Luc Pépin a été la propriété de Wilfrid Beaudoin et d'Alex Couture, c'est

lui qui l'avait fait construire par Alphonse Boulanger lorsqu'il vint résider au village.

La dernière résidence de ce côté de la rue a été occupée par Onésiphore St-Pierre enfin par Napoléon Lemieux.

C'est chez Germain Pépin qu'ont habité: Arthur Dallaire barbier et Édouard Chabot et où demeure Réginald Gagnon, c'était Joseph Dallaire, industriel, qui avait pour voisin la boutique d'Eugène Dumas, puis c'était Cléophas Martin, aujourd'hui Mme Candide Dumas.

Puis venait la demeure de Gaudias Dallaire suivie de celle d'Alexandre Roy, cette maison qui terminait la rue fut le logis de Mme Baron.

Cette rue, on l'a nommée "Dallaire" pour perpétuer la mémoire d'une famille d'industriels qui, d'une génération à l'autre ont été propriétaires du moulin à scie. Le père: Romain Dallaire puis ses fils: Joseph et Gaudias, ses petits-fils: Bernardin et Benoit et enfin ses arrière-petits-fils: Michel et Reno Dallaire.

M. Romain Dallaire a habité rue du Moulin, cette belle grande maison qu'il a fait bâtir et y a élevé 14 enfans: Antoine, le cadet en a hérité, puis Désiré Sirois l'a acquise après que sa demeure, au premier rang eût brûlé; maintenant elle appartient à Sylvain Bélanger.

En 1907, on voyait sur cette même rue, derrière l'hôtel une autre demeure, identique, où logeait Mme Cordélia Lapierre, téléphoniste.

Cette maison a été déménagée, ne la cherchez pas, vous ne la reconnaîtrez pas, tant elle a subi de transformations; elle est la propriété de Roger Blouin.

Rue du Passage: Marcel Morin n'est pas le premier à vivre là, en 1917, il y avait un photographe d'installé: Adélar Lessard. La débâche a emporté son studio et la maison fut relocalisée au bout de la "petite rue" c'est celle de Madame N. Lemieux.

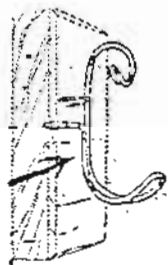
La rue St-Charles parallèle à la rue Dallaire porte le nom de celui qui avait cédé le terrain Charles Doyon. Il n'y a qu'une résidence construite par Laurent Grenier en 1973 et habitée aujourd'hui par Jean-M. Paré.

La rue Dallaire est aujourd'hui fort achalandée, elle a doublé ses actifs. Les anciennes maisons toiletées de neuf ont gardé leur cachet, des modernes ont été construites ainsi qu'un centre de loisirs avec piscine. Cette partie du village avec ses petites rues adjacentes en font un joli faubourg.

Ceci est un récit des souvenirs que je conserve du temps passé. J'aurais aimé faire revivre l'histoire de tous ces gens qui ont vécu là et que j'ai connus.

LE PREMIER MARCHAND À ST-LUDGER - S.R. PAGÉ

En 1904, l'abbé Soucy curé de la mission de St-Ludger se rend visiter un confrère de collège S.R. Pagé à Lawrence Mass. U.S.A. où ce dernier exerce le métier de photographe. Durant son séjour chez ses amis, l'abbé Soucy fait miroiter les avantages qu'il y aurait à ouvrir un magasin général dans la paroisse nouvellement fondée et où il serait le seul marchand. Il plaide si bien sa cause que



M. Pagé décide de venir tenter sa chance à St-Ludger.

En 1905, il arrive avec sa femme et ses trois filles dans un village qui ne compte que quelques maisons, pas de couvent, pas de loyer. M. le curé partage donc son "home" avec la famille, le temps que dure la construction de leur future demeure. C'est Ernest et Arthur Vallée qui exécutent le contrat. Une confortable maison est bâtie avec un grand magasin adjacent et un parc planté de pins est aménagé. Pour ce petit patelin c'est une résidence princière.

M. Pagé que les gens ont toujours nommé "S.R." était tout un personnage, avec son "pinch" (barbiche) et ses yeux vifs, il possédait de nombreux talents, il était très ingénieux.

En plus d'améliorer les crochets à habits déjà existants, il invente une machine pour faire ses propres créations, un crochet de sûreté broche cuivrée, sa machine actionnée par un moteur à gazoline, pouvait fabriquer onze à douze mille crochets par jour. C'est à l'église que l'idée de crochets germa, ceux qu'il y avait dans les bancs n'étaient pas adéquats pour tenir les chapeaux et au cours de la messe, souvent des chapeaux tombaient dans l'allée. Aux crochets déjà existants il ajoute une pièce qui maintient bien en place les coiffures. Il créa plusieurs autres inventions, entre autre celle d'une table stabilisatrice utilisée sur les bateaux, ainsi que plusieurs articles d'adaptation industrielle.

C'était un bon vivant, aimant bien de temps à autre se payer du bon temps.

De Mme Pagé je garde le souvenir d'une grande dame de la "belle époque", ruban de velours au cou, chapeaux à voilette, une personnalité qui suscitait le respect.

ÉDIFICE DU BUREAU DE POSTE

Ce duplex est une entreprise de Lucien Cliche commencé en 1946. Cet emplacement était vacant depuis que Jean Trudel avait acquis la maison qui s'y trouvait pour agrandir sa résidence.

Ce terrain appartenait à Alfred Cliche qui nous le vend pour \$2000. Situé au coeur du village, c'était un endroit très intéressant pour le commerce.

Nous nous associons avec Pierre Lessard et nous lui vendons la moitié de la propriété. La construction commence à l'automne; on creuse et coule les caves, faisons un premier plancher qui servira d'abri pour préserver le béton du gel et servira d'usine où tout l'hiver nous fabriquerons nos blocs de ciment un à un.



C'est Pierre Lessard qui le premier construit. Il y aménage à l'avant une boutique de vêtements, à l'arrière sa résidence.

Lorsque Pierre Lessard va s'installer à Lac-Mégantic, il vend sa partie à Benoit Lacroix qui y installe un salon de barbier et de coiffure pour dames.

À son départ pour Sherbrooke, c'est Louis Fecteau qui l'acquiert, il en fait sa résidence et maintenant Noël Morin en est le propriétaire.

C'est devenu son bureau d'assurances, sa résidence et il y a aussi des loyers à l'étage supérieur.

PRINTEMPS 1947

C'est à notre tour de construire. C'était l'après-guerre et les matériaux de construction étaient encore rares; on avait importé du ciment des États-Unis et on le payait double prix, il en était de même pour le clou et les feuilles de "sheet rock".

Au sous-sol se trouvait un entrepôt pour des pièces de machines agricoles; nous étions distributeur Bélanger et Massey-Harris.

Au premier étage le bureau de poste occupe une partie de l'espace et le reste sert pour mon commerce de chapeaux, tissus et mercerie.

Quelques années plus tard ce local abritera le premier atelier de couture dans la région. Lorsqu'on vendit la manufacture, on loue tout l'étage au Ministère des Postes pour le bureau de poste.

Les étages supérieurs nous servent de résidence.

En 1973 nous vendons à Léon Beaudoin notre immeuble, aujourd'hui on y trouve plusieurs loyers, un bureau de médecin et le bureau de poste est toujours en place.

Notre population est fière de son village et de sa paroisse. Les propriétés sont bien entretenues, vous ne voyez pas de maisons délabrées. Qu'importe l'endroit où l'on demeure, le paysage qui s'offre à notre vue, pour nous est le plus beau au monde, avec ses prairies verdoyantes, ses côteaux, ses boisés, la vallée et sa Chaudière.

Comme le dit un vieil adage;[
Rien n'est si beau que son pays;
Et de le chanter, c'est l'usage;
Le mien je chante à mes amis.

(G.E. Cartier)

Françoise Cliche

Chapitre VII

La vie municipale

MUNICIPALITÉ DE RISBOROUGH PARTIE MARLOW

Dans un avis public, le 25 avril 1900, le conseil municipal du comté de Beauce annonçait que le 14 mars 1900, il avait adopté des résolutions pour ériger la municipalité des cantons unis de Risborough et de Marlow.

La première assemblée générale du conseil municipal de Risborough partie Marlow eut lieu chez Adélar Jolicoeur le 4 juin 1900. Le conseil était ainsi formé: Romuald Dallaire, maire; Édouard Beaudoin, Alyre Blais, France Fecteau, Louis Garant, Olivier Gilbert et François Turgeon, conseillers; Adélar Jolicoeur, secrétaire-trésorier.

La municipalité est d'abord divisée en six arrondissements de voirie. En 1920, la municipalité comptera 12 arrondissements de voirie.

Les réunions du Conseil municipal de Risborough furent d'abord tenues dans des résidences privées. En 1942, le Conseil siège à la salle paroissiale de St-Ludger; en 1972, la salle paroissiale est louée à M. Raymond Boisvert et le 4 juillet de la même année, le Conseil tient sa première réunion à la salle du Collège. En septembre 1983, la Commission scolaire des Cèdres vend le Collège à la municipalité. Au début, les réunions avaient lieu

l'avant-midi et on ajournait jusqu'en après-midi. Par la suite, les réunions se tinrent le soir.

Depuis sa création, le Conseil municipal a voté plusieurs résolutions; en voici quelques-unes que nous jugeons plus importantes.

En 1902, le Conseil autorise la construction d'un pont sur la rivière Samson, dans le rang 8, au coût de \$669.00.

En 1906, de grands travaux sont nécessaires suite à une débâcle causée par les glaces de la rivière Chaudière.

En 1907, la municipalité donne \$25.00 pour l'achat d'appareils ou d'objets propres à prévenir les incendies et leur progrès.

Du 31 décembre 1910 au 31 décembre 1911, les religieuses administrent les comptes de la municipalité.

En 1911, le Conseil s'engage à payer la moitié du prix du bois pour la fabrication de trottoirs, à la condition que le coût n'excède pas \$17.50.

En 1914, une requête est soumise pour la construction d'une route reliant St-Georges et Woburn.

En 1922, le Conseil demande les services d'un ingénieur pour tracer le plus tôt possible la route qui reliait Lévis à Lac-Mégantic et qui pourrait se rendre à Portland, Maine.

Les membres du conseil de Risborough



Bernardin Gagnon



Pierrette Morin



Bernard Rodrigue



Mario Dulac



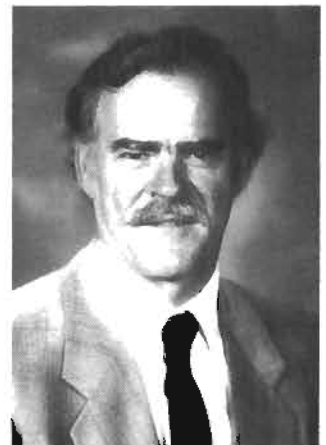
Raymond Mercier



Viateur Vallée



André Beaudoin



Isidore Nadeau

En 1926, une demande est adressée au Conseil pour l'installation d'un escalier dans la côte de l'église, jusqu'au pied du pont.

En 1929, le Conseil demande au gouvernement du Québec de prendre le pont de la rivière Chaudière à sa charge.

En 1935, une demande est faite au ministère des postes afin d'établir un service de malle à St-Ludger, par postillon.

En 1936, le Conseil demande au gouvernement d'acheter les lots de John Breakey pour l'établissement des chômeurs pauvres.

En 1937, le Conseil demande à l'honorable Maurice Duplessis, premier ministre de la province de Québec, de faire construire une ligne de transmission électrique jusqu'à St-Ludger.

En 1943, on vote pour que le dépotoir, pour les trois municipalités, soit en bas du moulin d'Alphonse Boulanger, sur la rive nord de la rivière Chaudière.

En 1946, un permis est accordé à M. Philippe Leblanc, pour l'ouverture d'un magasin dans la paroisse.

En 1948, une demande est faite au gouvernement pour la construction d'un nouveau pont sur la rivière Chaudière.

En 1950, on demande que le transport des journaux, Le Soleil et L'Action Catholique, soit fait par autobus.

1953 marque le début de la numérotation des sièges des conseillers.

En 1954, la vitesse permise, dans le village, est de 20 milles à l'heure.

En 1963, une demande est adressée au ministère de la Voirie pour allonger la route 24 dans la municipalité de Risborough.

En 1973, le conseil fait une demande pour l'obtention du bureau de poste sur son territoire.

En 1978, le Conseil accorde le contrat de construction du garage municipal.

Certaines résolutions, pertinentes à l'époque où elles ont été votées, caractérisent l'histoire de la municipalité. En voici quelques unes:

En 1900, on passa le règlement suivant: toute personne troublant la séance du conseil sera passible d'amende de \$5.00 outre les frais occasionnés.

Également en 1900, il était interdit de trotter ou de fumer sur le pont, sous peine d'amende de \$2.00.

En 1901, on défend la vente des liqueurs enivrantes pendant l'année en cours, sous peine d'amende de \$50.00.

En 1902, la vaccination est rendue obligatoire pour les enfants et les adultes, sous peine d'amende de \$5.00.

En 1904, on accorde \$24.90 au Docteur Massicotte pour visiter l'école de la paroisse afin d'arrêter les maladies contagieuses qui existent dans la paroisse.

En 1905: "Les contribuables qui feront un commerce ou vendront un produit le dimanche et aux jours de fêtes, seront passibles d'une amende de \$10.00."

En 1910, on demande aux institutrices de refuser l'entrée de la classe à tous les enfants qui négligeront de présenter une preuve suffisante de vaccination.

Également en 1910, il est interdit de glisser dans les chemins publics sous peine d'amende de \$2.00.

En 1920, on demande aux compagnies de téléphone d'installer les poteaux hors de la route, pour la sécurité publique.

En 1933, le conseil demande au député Lacroix de l'aide, soit de la farine, pour aider les pauvres chômeurs. Le Conseil reçoit \$150.00 et achète 20 sacs de "fleurs" pour distribuer aux chômeurs.

En 1936, une prime de \$5.00 est accordée à ceux qui capturent un ours. Le chasseur doit être assermenté comme le vrai tueur. Il doit produire la peau de l'ours et le secrétaire doit enlever une partie de la tête et la faire brûler immédiatement...

Les salaires payés à ceux qui travaillaient pour la municipalité ont évolués; en 1922, le salaire d'un homme (pour les travaux d'été) était de \$1.50 à \$2.00 par jour; Un homme et deux chevaux: \$4.00. En 1942, on payait \$0.25 l'heure pour les hommes et les chevaux. En 1951, le salaire horaire est fixé à \$0.50 et, en 1953 à \$0.60.

Les personnes suivantes se sont succédées à la mairie du Conseil municipal de Risborough, partie Marlow: Romuald Dallaire (avril 1900 à janvier 1905), Jean Bégin (janvier 1905 à février 1908), Joseph Boulanger (février 1908 à février 1910), Joseph Baillargeon (février 1910 à février 1912), Alphonse Gilbert (février 1912 à août 1912), David Gagnon (août 1912 à février 1913), Isidore Duquette (février 1913 et février 1916 à mai 1919), Louis Dallaire (mars 1913 à février 1916), Alfred Gosselin (mai 1919 à février 1921), Émile Bilodeau (février 1921 à février 1923 et janvier 1929 à janvier 1933), Johnny Gosselin (février 1923 à août 1923), Henri-Louis Provost (août 1923 à novembre 1923), Alfred Leblanc (novembre 1923 à janvier 1929 et décembre 1933 et janvier 1937), Stanislas Rodrigue (janvier 1933 à décembre 1933), Évariste Boisvert (janvier 1937 à juin 1942), Alcide Hamel (juin 1942 à février 1947), Jean-Pierre Gobeil (février 1947 à janvier 1951), Ferdinand Bizier (janvier 1951 à juillet 1955), Henri Bilodeau (juillet 1955 à juillet 1957), Joseph Fluet (juillet 1957 à juillet 1961), Ludger Paré (juillet 1963 à juillet 1965), Adrien Bolduc (juillet 1965 à avril 1966), Albert Gagnon (avril 1966 à novembre 1971), Jean-Marie Hamel (novembre 1971 à octobre 1975), Jean-Rock Fecteau (octobre 1975 à octobre 1979), Bernardin Gagnon (octobre 1979 à ce jour).

Furent secrétaire: Adélar Jolicoeur (1900 à 1908), Alphonse Godbout (1908 à 1919) Georges Lemieux (1919 à 1942), Évariste Boisvert (1942 à 1963), Alcide Fillion (1936 à 1976) et Pierrette Morin (1976 à ce jour).

HOMMAGE À NOS ANCÊTRES

Maire de la municipalité du Village de Saint-Ludger depuis déjà 10 ans, j'ai appris à apprécier le dynamisme et la vaillance de ces gens qui ont hérité de leurs ancêtres l'amour du travail et une foi inébranlable en l'avenir.

C'est ainsi qu'en 1921, une cinquantaine de valeureux pionniers demandèrent et obtinrent de l'Honorable Sir Charles Fitz-Patrick, lieutenant-gouverneur du Québec, une charte les séparant du Canton de Gayhurst, partie Sud-Est, pour former une municipalité distincte sous le nom de Village de Saint-Ludger, qui comprenait déjà plusieurs résidences noyautées près du moulin à scie Dallaire du côté Nord de la rivière Chaudière sur laquelle la "drave" était le seul moyen de transport utilisé pour livrer le bois aux grandes compagnies.

Un conseil fut formé. Les séances étaient cédulées tous les deux mois à la demeure du Sieur Bergeron avec un dédommagement d'un dollar (1) par mois; quelques temps plus tard, on fixa à tous les mois.

En décembre 1921, une séance spéciale pour autoriser un emprunt de 400\$ sur billet, pour voir aux dépenses courantes de l'année du (budget).

En avril 1922, un premier règlement était passé pour fixer à 2.00\$ du cent dollars le taux de la taxe foncière, pour vous donner une idée de l'évaluation, la propriété de monsieur Alphonse Boulanger était de 1 350 \$.

Quelques années plus tard la Loi était changée pour permettre de fixer les taux de taxe par simple résolution.

Un deuxième règlement se rapportait à la prohibition des boissons alcooliques sur le territoire.

Un troisième règlement concernait les trottoirs, principale cause de la séparation; ils devaient être réparés avant le 15 mai, être soulevés de six à huit pouces du sol, et le fossé en dessous très bien nettoyés, les travaux étaient sous la surveillance de monsieur Georges Dubé qui avait été nommé inspecteur de Voirie et de trottoir dès

la première séance du Conseil en 1921 et bénévolement.

En 1922 l'entretien des chemins d'hiver donné à monsieur Joseph Dallaire pour la somme de 4.50 \$.

En 1923 la limite de vitesse dans le village était affichée à chaque extrémité à 5 milles à l'heure et en 1924 elle était augmentée à 15 milles à l'heure.

Un permis de table de pool était accordé à monsieur Louis Dallaire en 1923, à condition qu'il ne se fasse aucun jeu d'argent ni de bruit quelconque, le permis fut renouvelé chaque année étant donné que l'endroit était très bien tenu.

En 1924, l'article 119 de la Loi de l'hygiène de la province de Québec, obligeait le conseil à passer un règlement, spécifiant que toute personne se trouvant au village devait être vaccinée ou fournir un certificat médical qu'elle était vaccinée ou qu'elle avait déjà eu la variole.

Monsieur Wilfrid Duval de Beauceville était autorisé en 1926, à construire une ligne électrique dans le village.

En 1926, le conseil de Risborough demandait par résolution, au conseil du Village, de leur aider pour construire, et réparer le trottoir et l'escalier conduisant à l'église. Après consultation et étude de la jurisprudence, c'est avec regret que réponse fut donnée que le conseil du Village n'avait par le droit de faire ou de participer à des travaux en dehors de ses limites.

En 1927, le gouvernement prenait à sa charge l'entretien de la rue Dupont 1747 pieds et la rue Dallaire 779 pieds pour un total de 2526 pieds. Également permission accordée pour exécuter des travaux sur la rue Dupont afin d'arrêter l'eau du fossé de circuler dans le canal existant sur la propriété de monsieur Alphonse Boulanger.

La vérification des livres coûtait 7.00 \$ et une consultation d'avocat 3.00 \$.

En 1929, monsieur Gaudias Dallaire demandait

Les membres du conseil du village



En ordre: Arrière: Michel Therrien, Réginald Gagnon, Eugène Lacasse, Ghyslaine Poulin Duquette. En avant: Monique Dallaire Dumas, Jean-Luc Lamontagne, Bernard Dupuis, Laurier Faucher.

l'ouverture d'une rue sur le lot 50 entre le no 1 et le no 2 et monsieur Omer Doyon désirait aussi en avoir une sur le lot 50 entre le no 37 et le no 38.

En 1934 monsieur Louis Dallaire donne une servitude à perpétuité sur le lot 49-1, pour passer un tuyau de 24" dans sa cave, partant de la rivière pour ensuite traverser la rue principale (Dupont) pour rejoindre le fossé du côté nord sur le lot 50-5 et continuer dans le fossé tant que les 180' de tuyau donné par le Gouvernement, ne seront pas épuisés.

En 1939, le fossé de la rue Dallaire longeant la propriété de monsieur Jean-Baptiste Boulanger et réalisé en 1945, avec le droit de passage étant donné à condition que si plus tard, il serait nécessaire de le couvrir la municipalité le ferait.

En 1940, la Shawinigan installait quelques lumières de rues et en 1950, elle modernisait et augmentait les lumières de rues.

En 1942, la rue Dupont était recouverte d'asphalte.

En 1945, première pompe à incendie et premier jeep.

En 1947, achat d'un terrain de monsieur Gaudias Dallaire pour y construire une caserne à incendie.

En 1950, un contrat de 5 ans était signé avec la Shawinigan.

En 1951, sur proposition de monsieur Rosaire Boulanger, conseiller, une prière ouvrit les séances du conseil, afin de ne rien décider qui ne soit conforme à la morale et au bien-être des administrés. Cette pratique se continue toujours.

En 1954, verbalisation de la rue Du Moulin et de la Fromagerie qui devint la rue Des Érables.

En 1956, Achat de tuyau d'égout à installer partir de chez Onésiphore St-Pierre jusqu'à la rivière avec service gratuit de la machinerie de monsieur le maire Aimé Morin.

Un terrain était acheté de monsieur Albert Gagnon pour dépotoir.

Selon les statistiques en 1958, une pelle mécanique coûtait 7.00 \$ l'heure, un journalier 0.90 cents l'heure et un voyage à Lac-Mégantic 5.00 \$.

Le 22 janvier 1958, l'hôtel Fillion était complètement détruite par un incendie.

En 1958, achat de l'aqueduc de monsieur Joseph Dallaire, réfection totale du réseau d'égout de la rue Dallaire et Principale (aujourd'hui Dupont), en bois tout effondré.

Sous l'autorité de l'article 80 du Code Municipal les sièges des conseillers furent numérotés de 1 à 6.

En 1961, la bâtisse des pompes à feu fût agrandie, un tuyau de 14" fût installé sur une longueur d'environ 100' de la bâtisse à la rivière et 2 bornes fontaines additionnelles à chaque extrémité du village.

En 1966, une nouvelle caserne est construite par monsieur Adrien Bolduc et un camion Thibault est acheté.

En 1964, un oeil magique contrôle l'éclairage du pont.

En 1968, nous avons contribués pour 5 000 \$ à l'érection d'un foyer pour personnes âgées.

Les rues fûrent baptisées en 1969.

Le territoire est complètement desservi par le service d'aqueduc et d'égout.

L'assainissement des eaux usées est terminé depuis 1991 et c'est la municipalité de Risborough qui en a l'administration par délégation de pouvoir.

Depuis 1921, à ce jour 12 maires se sont succédés à la direction du conseil soit:

1- Monsieur Romain Dallaire	27-09-21 au 06-02-23
2- Monsieur Louis Maurice Veilleux	06-02-23 au 05-03-27
3- Monsieur Alfred Cliche	05-03-27 au 05-03-35
4- Monsieur Édouard Chabot	05-03-35 au 05-01-37
5- Monsieur Gaudias Dallaire	05-01-37 au 04-01-49
6- Monsieur Henri-Louis Fillion	04-01-49 au 07-02-50
7- Monsieur Alphonse Boulanger	07-02-50 au 18-01-51
8- Monsieur Gaudias Dallaire	18-01-51 au 14-01-53
9- Monsieur Alphonse Boulanger	14-01-53 au 07-12-54
10- Monsieur Aimé Morin	07-12-54 au 05-01-60
11- Monsieur Lucien Cliche	03-05-60 au 22-01-65
12- Monsieur Joseph-Aimé Lacroix	22-01-65 au 10-04-67
13- Monsieur Rosaire Boulanger	10-04-67 au 04-11-75
14- Monsieur Lucien Cliche	04-11-75 au 02-11-81
15- Monsieur Jean-Luc Lamontagne	02-11-81 à ce jour

SECRÉTAIRES

1- Monsieur Georges Lemieux	27-09-21 au 07-06-23
2- Monsieur Amédée Rodrigue	07-06-23 au 04-12-35
3- Monsieur Edmond Taschereau	04-12-35 au 07-01-36
4- Monsieur Eugène Dumas	07-01-36 au 06-10-42
5- Monsieur Émile Paré	06-10-42 au 17-01-43
6- Monsieur Louis-Maurice Veilleux	17-01-43 au 05-06-56
8- Monsieur Marie-Louis Gilbert	05-06-56 au 03-07-63
9- Madame Ghislaine Poulin Duquette	03-07-63 à ce jour

Notre territoire est complètement desservi par un réseau d'égout et un d'aqueduc rénové à la grandeur du Village

PREMIER CONSEIL 1921

Maire: Monsieur Romain Dallaire, industriel

Conseillers: Monsieur J. Éleucippe Bergeron, marchand, Monsieur Gaudias Dallaire, commerçant, Monsieur Omer Doyon, boucher, Monsieur Louis Dallaire, restaurateur, Monsieur Alfred Cliche, négociant, Monsieur Alfred Trépanier, menuisier

Secrétaire: Monsieur Georges Lemieux, Marchand

CONSEIL ACTUEL

Maire

Monsieur Jean-Luc Lamontagne, maire

Conseillers:

Siège N° 1: Monsieur Eugène Lacasse, journalier, *Siège*

N° 2: Monsieur Réginald Gagnon, vendeur machines

aratoires, *Siège N° 3:* Monsieur Laurier Faucher, com-

mis-vendeur, *Siège N° 4:* Madame Monique Dumas,

couturière, *Siège N° 5:* Monsieur Bernard Dupuis, gara-

giste, *Siège N° 6:* Monsieur Michel Therrien, aide-ca-

mionneur.
Secrétaire: Madame Ghislaine Poulin Duquette depuis 1963

MUNICIPALITÉ DE GAYHURST PARTIE SUD-EST

La municipalité de Gayhurst, partie sud-est, a été formée quand la ligne de séparation a été tirée entre St-Samuel de Gayhurst et cette partie de St-Ludger.

Au début, la municipalité comprenait les rangs un et deux et une partie du village de St-Ludger. La première assemblée, convoquée par J.N. Thibodeau, eut lieu chez Romuald Dallaire le 4 décembre 1904 et, le 12 décembre de la même année se tenait la première réunion du Conseil de la municipalité qui était ainsi formé: Omer Giguère, maire, Aldolphe Bureau, Honoré Bégin, Georges Gagnon, Cyrille Beaudoin, Joseph Talbot et Philibert Lessard, conseillers. Alphonse Couture était secrétaire et la réunion eut lieu chez Alphonse Bureau. En 1921, la partie "village" de la municipalité forme son propre conseil et la municipalité du village de St-Ludger fut ainsi érigée.

Les premières réunions du conseil eurent lieu chez Alphonse Bureau puis chez Achille Godbout, chez Henri-Louis Hamel, chez Adrien Blais, à la salle paroissiale, et finalement, à la salle de l'O.T.J.

Selon le recensement de Statistique Canada, la municipalité de Gayhurst, partie sud-est comptait, en 1931, 356 résidents, en 1956, 380 résidents et, en 1986, 200 résidents.

En 1906, la municipalité de Gayhurst, partie sud-est, votait un budget de \$180.00, basé sur le rôle de perception et, au cours des années, les comptes de taxes municipales varient: en 1920, le taux de taxes est fixé à \$1.25 du \$100.00 d'évaluation. Au procès-verbal de la réunion du conseil du 1 novembre 1953, on peut lire la résolution suivante: "Par les présentes nous décrétons et ordonnons ce qui suit qu'il soit prélevé un montant de 60 centimes dans le cent piastres sur tout le bien-fonds imposable basé sur le rôle d'évaluation en vigueur et que ces prélèvements servent à payer tous les comptes acceptés par le conseil et que le secrétaire soit autorisé à dresser un rôle de perception sur le rôle d'évaluation en vigueur. Le présent

règlement entrera en vigueur 15 jours après promulgation".

La municipalité a parfois accordé un "rabais" à ceux qui payaient leurs taxes avant le début de l'année: le 1^{er} octobre 1957, on fixe le montant de la cotisation à \$1.75 du cent (dollars d'évaluation) et le 4 novembre 1957, le conseil passe la résolution suivante: "escompte de 3% accordé à tous ceux qui acquitteront leur compte de taxes municipales le ou avant le 20 décembre 1957." En 1974, 1975 et 1976, les contribuables de la municipalité ne paient pas de taxe. De 1987 à 1991, les contribuables doivent payer une taxe spéciale de \$0.45 du cent pour payer l'achat du camion à neige. En 1991, outre la taxe spéciale de \$0.45 du cent, la taxe foncière est fixée à \$0.75 du cent.

Voici quelques résolutions ou événements qui ont caractérisé la vie de la municipalité au fil des ans.

Le 7 février 1910, le conseil adopte un règlement pour rendre obligatoire la vaccination contre la variole. Toute personne qui ne se soumettait pas au règlement était passible d'une amende de \$5.00 plus une amende de \$1.00 par jour où elle aurait omis de se faire vacciner. Les personnes qui n'avaient pas les moyens de payer pour se faire vacciner pouvaient le faire aux dépens de la municipalité.

Le 12 octobre 1918, on impose une amende de \$5.00 à qui sera pris à trotter sur le pont.

En 1923, la municipalité accepte la résolution proposant que la séance du conseil soit tenue le premier lundi de chaque mois à 7 heures.

En 1926, la route conduisant du premier rang au deuxième rang, entre les lots 34-35 appartenant à J.-Ulric Grondin et Roland Roy était, par résolution du conseil, entretenue par les contribuables du rang un, alors que la route située entre les lots 49-50 et conduisant au village était entretenue par les gens du rang deux. En 1936, la route entre les lot 34-35 qui était utilisée par les habitants du deuxième rang pour se rendre au moulin de St-Samuel pour faire moudre le grain ou carder la laine est fermée à

Les membres du conseil de Gayhurst



Assis: Mario, Denis, Yvette, H.-Paul, debout: Normand, Donald, Bernard, Berchmans

la circulation publique. En 1937 on demande la réouverture de ladite route: l'entretien sera à la charge de ceux qui l'utiliseront. En 1959, ceux qui entretiennent la route en demandent la fermeture. Aujourd'hui la route n'est pas accessible au public.

En 1957, le conseil demande un octroi de \$1,500.00 pour redresser la côte sur le lot 41 du rang un (aujourd'hui sur la ferme de Jean Fluet); à la sortie du pont, la côte bifurquait sur la gauche. La pente a été rendue moins abrupte et fait maintenant face au pont.

Résolution du 6 mai 1929: "Attendu qu'en différents endroits de la province le travail le dimanche est devenu habituel et que cette habitude tend à se répandre de plus en plus; Attendu que le travail du dimanche désorganise la famille et l'ordre social et qu'il est défendu par l'Église et les lois du pays; Attendu qu'il importe d'enrayer par des moyens prompts et efficaces le mal causé par le travail le dimanche; Attendu qu'il est du devoir de l'autorité de veiller au maintien social et de faire observer les lois, le Conseil de la Corporation de Gayhurst, alarmé par le progrès que fait le travail le dimanche dans notre province et convaincu que seul le gouvernement peut y mettre fin prie instamment les autorités provinciales de vouloir bien prendre les moyens de faire observer parfaitement la loi dominicale."

En 1942, le conseil fait des pressions auprès du ministre des Transports pour que le service d'autobus Mégantic-Québec soit maintenu.

En 1944, eut lieu la consécration et la municipalité et, au livre des minutes, on trouve la prière de consécration: "Divin Sauveur, daignez recevoir les vœux de vos serviteurs désireux de répondre à votre invitation et de mériter pour leur municipalité la réalisation de vos miséricordieuses promesses. Déjà, Ô Jésus, nous vous appartenons tout entier puisque nous n'avons rien dont nous ne soyons redevables à votre amour. Prendre ses désirs pour règle de notre vie privée et de notre vie publique et faire servir toute notre influence avec triomphe de ses divins intérêts." Par résolution, le conseil municipal consacre officiellement la municipalité au Sacré-Coeur.

En 1948, on demande au ministère des Travaux publics la construction d'un nouveau pont en béton pour remplacer le pont de bois.

En 1951, le conseil accorde des primes de \$10.00 à quiconque abattra un ours. En 1957, la prime existe toujours.

En 1953, le conseil demande au député fédéral que les allocations familiales soient doublées.

Le 4 avril 1954, le conseil accepte la résolution suivante: "Sur demande du Conseil du village de contribuer au coût des lumières du pont, que ce Conseil accorde le coût d'une demi-lumière, soit sept dollars et demi (\$7.50) pour l'année 1954."

Le premier octobre 1957, on accepte la numérotation de 1 à 6 pour les sièges des conseillers.

En 1963, la municipalité achète, au coût de \$22,000.00, de la machinerie pour l'entretien des chemins d'hiver.

Le 6 octobre 1980, le conseil accepte la proposition de la Commission de Toponymie pour les noms:

- Premier rang
- Route du Premier-au-Troisième-rang
- Deuxième rang

En 1983, la municipalité achète de Jean-Guy Roy, sur le lot 98, un terrain de 300' par 500' pour l'enfouissement des ordures. Toujours en 1983, la municipalité achète un camion Ford 800, Modèle LN 800, année 1974, avec équipement (sableuse) et une niveleuse de marque Gallion, année 1985.

En 1983, le conseil accepte un règlement interdisant de placer le bois sur les fossés ou en dedans des fossés afin de ne pas nuire à l'entretien des chemins d'hiver.

Le 6 juin 1987, la municipalité achète un camion à neige 4 x 4, diesel & harnais.

En avril 1989, le conseil adresse une demande de fusion des trois municipalités au ministère des Affaires municipales.

En 1991, le conseil accepte le projet d'armoiries représentant les trois municipalités avec la devise: "Grandir ensemble".

Les contrats d'entretien des chemins d'hiver ont été accordés aux personnes suivantes: Réal Beauchesne (Lac-Drolet), Philippe Beaudoin, Gérard Beaudoin, Léon Beaudoin, Gérard Fluet, Jean-Guy Roy, Herman Faucher, Henri-Paul Sirois, Fernand Blais et Jean-Louis Pépin.

Les salaires varient au cours des ans: en 1919-1920, la municipalité payait \$0.50 l'heure pour une personne avec deux chevaux et \$0.25 l'heure pour une personne seule travaillant à l'entretien des chemins d'hiver. En 1921—1922, le conseil accorde \$5.00 par jour pour une paire de chevaux, \$3.00 par jour pour un homme seul et \$4.00 par jour pour le conducteur de grande charrue. En 1952, le prix accordé aux inspecteurs de voirie était de \$0.75 l'heure et le prix accordé aux travailleurs était laissé à la discrétion de l'inspecteur. En 1953, les évaluateurs sont payés \$0.50 l'heure. En 1961, le salaire horaire était de \$1.10. En 1979, la municipalité paie \$10.00 l'heure pour un homme avec son tracteur (\$4.00 pour l'homme et \$6.00 pour le tracteur). En 1990, le salaire d'un homme avec son tracteur est fixé à \$30.00 l'heure (\$8.00 pour l'homme et \$22.00 pour le tracteur).

Les personnes suivantes se sont succédées à la mairie: Omer Giguère (1904), Romain Dallaire (1909), Édouard Chabot (1912), Joseph Lessard (1913), Majorique Giguère (1914), Thomas Trépanier (1916), Normand Dallaire (1917), Majorique Giguère (1919), Georges Rodrigue (1920), Joseph Bégin (1921), Gaudias Roy (1927), Xavier Beaudoin (1930), Omer Vachon (1936), Zéphir Blouin (1941), Gaudias Roy (1947), Antonio Bégin (1951), Émile Carrier (1957), Joseph Blouin (1961), Wilfrid Beaudoin (1969), Georges Rodrigue (1970), Adrien Morin (1972), Adrien Blais (1977), Roland Roy (1979), Berchmans Pépin (1989).

Ont été secrétaires: Alphonse Couture (1904), Georges Lemieux (1919), Xavier Beaudoin (1922), Gamille Blais (1926), Roland Rodrigue (1953), Léon Morin (1953), Jean Trudel (1959), Adrien Blais (1962), Yvette Roy (1977).

Le conseil de la municipalité est ainsi formé depuis le 13 octobre 1989: Berchmans Pépin, maire; Donald Robert (siège n° 1), Mario Trépanier (siège n° 2), Denis Beaudoin (siège n° 3), Normand Morin (siège n° 4), Bernard Blouin (siège n° 5), Henri-Paul Lessard (siège n° 6), conseillers; Yvette Roy, secrétaire. Ces personnes sont en fonction jusqu'en octobre 1993 puisque les élections ont maintenant lieu en bloc, tous les quatre ans.

Chapitre VIII

La vie agricole

LA VIE AGRICOLE

*La pierre d'assise de la nation canadienne,
c'est le laboureur, le colon.*

S'il était donné aux bâtisseurs, aux défricheurs de revenir faire un tour sur leur terre, ils n'en reviendraient tout simplement pas de la métamorphose qui s'est accomplie. Ils ouvriraient bien grand leurs yeux de voir la forêt reculée jusqu'à son extrême limite. Les grandes superficies de belles terres, les maisons modernes, les bâtiments, les silos, les laiteries, les longues remises pour abriter la lourde et coûteuse machinerie.

Plusieurs ne retrouveraient plus leur maison et dépendances construites jadis de leurs mains. Leur lot de cent acres fait maintenant partie d'une agglomération de trois à quatre cent acres et même plus.

Où sont allés également les tas de roches éparpillés ça et là dans les champs, sans oublier les longues digues qui séparaient la terre en trois parties. À elles seules, elles servaient presque de clôture.

Mais autres temps, autres mœurs.

La vie de nos prédécesseurs n'a pas été que peines et misères. Ils étaient heureux de vivre si près de la nature et de son Créateur.

1- L'APPORT DE LA FEMME ET DES ENFANTS À L'AGRICULTURE SELON LES SAISONS.

De tout temps, la femme a été omniprésente dans la colonisation, l'agriculture. Son apport, bien que peu reconnu dans la petite histoire a été considérable. Pour citer les paroles de J. Alphonse Richard dans l'historique de la paroisse de St-Sébastien: "Souvent le cultivateur à qui on offrait un marché d'or disait: "J'vas en parler à ma femme". Plus cultivée et débrouillarde que son homme,

la paysanne avait l'oeil à tout. Elle ne laissait sortir l'argent gagné qu'en miettes en cas extrême."

Le mot prévoyance est à l'honneur. On ne doit rien laisser se perdre.

La première récolte au printemps, celle du sucre d'érable, est consacrée aux besoins de la famille et aux amis. Les gros pains de sucre, les petits en forme d'église, de coeur, etc... seront à peu près les seules douceurs au cours de l'année.

Il n'y avait rien de meilleur, disait grand-père, qu'une assiettée de *lait de caille* parsemée d'une bonne couche de sucre du pays, hum, que c'était bon!

Anecdote:

L'été 1930 a été particulièrement chaud. Madame Aimé Lapierre voyant que sa réserve de pains de sucre étaient en train de fondre, les transforma en sirop. Avec l'aide de son beau-frère Joseph, ils se rendirent au Lac-Mégantic, vendre ce sirop qu'ils avaient mis dans des bidons servant au transport de la crème.

Les femmes venaient à la voiture avec de petits contenants, n'ayant pas d'argent pour en acheter plus. Cette année-là, le sucre se vendait quatre sous la livre et on était chanceux de trouver preneur.

Une fois le grément de cabane remis, le colon s'attaque à ses clôtures de perches. La neige a versé plus d'une *pagée*. Bientôt les bêtes folles comme des foins retrouveront leur liberté.

Puis vient le temps des semailles. Il en prend souvent de deux à trois semaines pour enlever les roches sur le labour et presque autant sur le hersé. Une fois la terre ameublie, le cultivateur, semoir au cou, arpente son terrain en esquissant des gestes monotones, en jetant une poignée de grains à tous les deux pas. Plus tard, le semoir



Victor Dupuis et son fils Joseph, au 9e rang

mécanique viendra faciliter la tâche.

Aux grains de semence de l'avoine principalement, on ajoute des grains bénits durant les Rogations (trois jours de prières précèdent l'Ascension et en la fête de St-Marc) pour attirer les bénédictions du ciel.

On sème également du sarrasin et des pois. Avec le sarrasin, on fabrique du pain et des "pitouines". C'était bien bon, mais lorsqu'on en mange tout l'hiver, on a hâte de changer de menu. Tant qu'au pois, cuits dans une bonne soupe avec une brique de lard salé, des fines herbes, des pommes de terre, on obtient un repas substantiel.

C'est aussi le temps de faire couvrir une poule ou deux. On leur met une douzaine d'oeufs, treize pour la chance. Au bout de vingt et un jours, les enfants émerveillés voient éclore les poussins. Au fond de la cour, une cabane est prête à les abriter. On a soin toutefois d'attacher une corde à la patte de la mère afin qu'elle ne s'éloigne pas trop. Si quelques rôdeurs s'aventurent de trop près, vite... elle cache ses petits sous ses ailes, ses plumes se hérissent et elle laisse entendre des gloussements rauques qui font fuir l'importun.

Comme à la maison, à chaque année ou presque, il y a une bouche de plus à nourrir, on agrandit le patrimoine de quelques arpents de terre neuve. On disait à l'époque que pour vivre, il fallait une vache par enfant, deux pour le père et la mère.

Faire de la terre neuve n'est pas une sinécure. Il faut d'abord débroussailler et couper les arbres. On met de côté le bois utile pour la charpente et le bois de chauffage. Tant qu'au bois franc, on doit le brûler, faute d'acheteur. La cendre du bois franc apporte une richesse au sol, on sème à travers les souches et l'avoine donne de bons résultats.

Après quelques années, les souches ayant perdu de leur ténacité, on les entasse et on les brûle, c'est ce qu'on appelait faire de l'abattis. Après cette opération, débute la véritable corvée du labour dans un sol jonché de roches... Au début des années 30, Majorique Giguère, ensuite Édouard Beaudoin possédaient un arrache-roches. On enlève ainsi les plus nuisibles. Pour celles qu'on ne



Jean-Baptiste et Antonio Bégin avec un arrache-roche.

peut bouger, la dynamite s'avère être le seul moyen. C'est un procédé plus dangereux. Avec du travail et de la persévérance on arrive à faire de belles prairies.

La coupe du foin commence à la troisième fleur, c'est-à-dire vers le 10 ou le 15 juillet. Avec des chevaux ou des boeufs parfois les deux, car une épidémie à un moment donné a décimé la race chevaline. Avec des boeufs, il fallait faucher tôt le matin avant que les guêpes n'excitent trop les bêtes. Les endroits inaccessibles comme le bord des clôtures, des tas de roches ou de l'abattis étaient coupés à la petite faux.



Emmanuel Gagnon en train de faucher

Dans les familles où les grand-parents demeuraient avec "les jeunes", c'est à la grand-mère que revient la tâche de s'occuper des tout-petits et de préparer l'ordinaire (repas). La mère et les enfants vont aux champs. Pour se protéger du soleil, les femmes portent un grand chapeau de paille et elles se couvrent les bras de manchettes faites avec des jambes de bas d'enfants.

L'ouvrage des femmes comprend: la fenaison, râtelier le foin au grand et au petit râteau, faire les "vailloches". Dans la charrette, les jeunes placent et foulent le foin que leur donnent le père et parfois le grand-père. Une fois le voyage rempli, on le peigne pour ramasser les brins qui pendent de chaque côté. Le père grimpe sur le voyage et en route vers la grange. Les jeunes se sont gardés une place en arrière pour s'enfoncer dans le foin. Ils trouvent merveilleux cette ballade.

Durant ces périodes de gros travaux, la traite des vaches est souvent l'affaire des femmes. La fin de la journée est souvent bienvenue. Les enfants fatigués se sont endormis après le souper. Les parents les réveillent pour la prière du soir qui commençait par: "Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-Le". Là, défilent les prières, commandements, actes de foi, etc... Rendu au chapelet, voyant les jeunes pas mal somnolents, maman disait: "On va dire le chapelet de Ste-Anne". Bonne Ste-Anne priez pour nous! C'est plus rapide que réciter les Avés! Je nous soupçonne d'avoir parfois joué les endormis afin que maman raccourcisse la grande prière. Vite... on allait se coucher sans oublier de faire son signe de croix

en trempant ses doigts dans le petit bénitier accroché à la tête de son lit.

Le lendemain, on reprend le travail. Dès qu'un champ est terminé, on passe une seconde fois le grand râteau pour les râtelures. Les femmes suivent les chargeurs avec des petits râteaux de bois. Pas un brin ne reste sur le champ.



Esquisse Paysanne râtelant au petit râteau.

Les jours de pluie, nous les jeunes, on s'affilait les griffes pour tourner la meule. Le père profitait de ces journées pour aiguiser à fond ses faux. On se relayait pour tourner inlassablement la meule qui trempait dans un auget rempli d'eau. Pendant ces jours où l'on ne pouvait travailler à l'extérieur, notre grand plaisir était d'aller dans la grange pour sauter dans la "tasserie" de foin. Le



La Rougette de Roméo Bizier a adoptées trois orphelins. Le petit bonhomme avec son grand-père est Gaétan.

Bon Dieu ou notre Ange Gardien ont dû nous protéger bien souvent.

Le dernier voyage engrangé, c'était la fête à la maison. Dans la paix et la quiétude du soir, on n'entend plus dans les champs que le hennissement des chevaux ou la clochette attachée au cou de la jersey, la plus fouineuse du troupeau, celle qui entraîne parfois ses soeurs dans les broussailles ou au "tré-carré". Le tintement de la clochette permet de mieux localiser les bêtes au petit matin ou à la brunante le soir.

À peine les foins terminés, toute la maisonnée reprend le travail laissé en plan (ramassage d'abattis, de roches) sans oublier la cueillette des framboises et des bleuets.

À la fin d'août, début septembre, commence la coupe du grain à la petite faux ou à la faucheuse. Le grain restera sur le champ de dix à quinze jours pour le laisser javeler. La pluie durcira le grain et le rendra de meilleure qualité. Vers 1920, quelques-uns ont des moissonneuses lieuses. Le grain ainsi ramassé en "stouques" (gerbes) est facile à manier. On le monte en paquet de quatre à six et il peut rester sur le champ longtemps sans aucun problème.

Le battage du grain jusqu'en 1910 environ se faisait au "flo" (fléau). C'est un instrument bien simple composé de deux baguettes de bois reliées par un lacet de cuir, des deux mains on tient le "maintien" pour laisser tomber fortement le "batte" sur les épis. Pour enlever les saletés, il suffit de passer le grain dans un vanneur. Plus tard les batteuses ont pris place. Les premières sont actionnées par une grande roue plate montée sur un pivot. Un cheval ou un boeuf faisait tourner la roue. Ce système fut remplacé par le "hospar" actionné également par les bêtes.



Corvée Chez Albert Gaulin en 1919 (rallonger la grange).

1ière rangée: Irénée Faucher, Narcisse Morin, Delphis Faucher, son épouse, Claudia Lacasse, Armande et Fernand Gaulin, Alice Gagnon, Berthe, Alma et Albine Gaulin.

2e rangée: Florian Lessard, Joseph Talbot, Alphonse Gagnon, Albert Gaulin, Généré Lessard, Mme Albert Gaulin, Joseph Gagnon et Josaphat Faucher.

Tous ces gens étaient cultivateurs au 2e rang.

Vers 1920, les engins à gazoline actionnent la batteuse. Quelques cultivateurs en possèdent et font le tour de la paroisse. La grande corvée du battage commençait dans les rangs. Les hommes sont heureux de travailler en "gang". Des corvées du genre il y en avait de temps en

temps pour "lever" des granges, aider un cultivateur malade... c'était presque la fête ces journées-là.

Les labours terminés, le cultivateur huile sa machinerie et la remise dans le bas côté ou le hangar. C'est avec un pincement au cœur qu'on entre les bêtes à l'étable pour l'hiver. On a déjà vendu à Sylvio Bolduc, commerçant, les animaux en trop. Selon les souvenirs de Mme Rose-Anna Lachance. Ces bêtes étaient acheminées à pied aux abattoirs à Québec, par son père Pierre, son frère Joseph et d'autres personnes dont les noms ont été oubliés. Au début de novembre, on n'expédie plus de crème à la beurrerie. On la réserve pour faire sa provision de beurre. Il sera conservé dans des jarres de grès, dans une saumure légère. Maintenant on peut tarir les vaches, à l'exception d'une ou deux, selon les besoins de la famille. Il est à noter que les fabriques de beurre ou de fromage fermaient leur porte à la Toussaint. Le volume de lait ou de crème étant trop minime pour continuer les opérations.

L'hiver est la saison la plus difficile pour les femmes. Les hommes sont partis aux chantiers. Parfois il ne revenaient même pas pour Noël. Tous ne s'éloignaient pas autant. La compagnie Breakey avait des chantiers dans les bois de Dorset, et de là, on revenait toutes les semaines.

Les femmes ont la responsabilité de la maisonnée en plus du "train" deux fois par jour. À l'étable, les plus âgés accompagnent leur mère, chacun a ses responsabilités: soin des poules, des moutons, étendre la litière, etc. Le travail est fait à la faible lueur d'un fanal. Même le jour, il y régnait toujours une pénombre. Les carreaux remplis de givre laissent à peine filtrer la lumière.

Après le départ des enfants pour l'école, la mère retourne jeter un coup d'oeil à l'étable, voir si tout est en ordre. son "barda" de maison terminé, elle s'assoit enfin. tout en tricotant, elle berce du pied le ber où repose son tout-petit. Elle fredonne la ritournelle de plus en plus bas à mesure que progresse le sommeil de l'enfant.

Le soir, pour tromper l'"ennuyance", elle sort son "flasage" (broderie). À la lumière de la lampe à l'huile, elle brode des fleurs des papillons sur des taies d'oreillers ou des tabliers. Elle songe à son époux, qui comme elle, trouve la séparation douloureuse.

Le printemps reviendra, car bientôt dans l'étable comme dans la nature le vie reprend ses droits et la ronde des saisons recommence.

Quand le cultivateur pourra-t-il vivre de sa terre sans aller dans les chantiers?

Ce qui empêche l'agriculture de progresser plus rapidement, c'est surtout le besoin d'argent, le manque



Thomas Trépanier fier de sa belle bête.

de bons animaux, des routes convenables et une forte attirance pour les chantiers. La forêt demeurait la première industrie et leur apportait le manque à gagner.

Les agronomes insistaient pour que les cultivateurs achètent des animaux de race et sèment les meilleures grains. Une faible minorité pouvait se le permettre. C'est difficile aussi de déraciner les idées, les habitudes des générations précédentes.

Pour donner une idée des revenus dans les années 30, disons que le boeuf se vendait 3 sous la livre, les oeufs 12 sous la douzaine et le beurre 12 sous la livre.

On comprend qu'à cette époque ce sont les chantiers qui font vivre la terre.

En 1938, 225 familles sur les 300 que composent la paroisse vivent sur des fermes. Le cheptel laitier s'élève à 1 900 vaches laitières. Sur la ferme on produisait presque tout pour sa subsistance: beurre, lait, viande, oeufs, fruits, légumes, la laine de nos moutons et le lin pour la toile. Si on "perdait" un cheval, on envoyait tanner la peau chez Royer de St-Samuel pour en faire des bottes de travail et des parties de harnais.

C'est l'époque de l'agriculture familiale où la famille vit tricotée serrée dans la chaleur et le réconfort du foyer.

2- L'ESSOR D'APRÈS GUERRE.

Comme la chenille devient un joli papillon, l'agriculture d'après guerre connaît une belle évolution.

Plusieurs facteurs ont contribué à cette évolution.

La **mécanisation** commence timidement dans les années 1945-55 et finalement on ne boude pas le progrès. On garde encore des chevaux pour certains travaux. Les cultivateurs les aiment et sont tellement fiers de leurs beaux attelages, mais le tracteur avec tous ses accessoires, c'est tellement plus rapide!

L'**électrification** rurale en 1948-49 complète la mécanisation tels: les trapeuses mécaniques, les moteurs pour le centrifuge (séparateur à lait), pompe à l'eau, etc... Quand ce ne serait que pour la "lumière", l'électricité, quelle merveille!

Le travail constant des agronomes, les concours de ferme, les expositions agricoles encouragent les agriculteurs à se surpasser. La grandeur des terres en culture et le cheptel augmentent considérablement d'année en année, non seulement en quantité mais en qualité.

Dans les années 60, les cultivateurs envoient leur lait à des usines de transformation, d'abord à la Co-op de Lac-Mégantic, chez Vermette et Fils de Beauceville. Depuis 1975, les producteurs sont sociétaires d'Agrinove qui dans le temps s'appelait la Co-op laitière du sud du Québec.

Les améliorations à la ferme vont changer le mode de vie à la campagne dans les années futures. Les parents n'ayant plus besoin de l'aide de toute la famille, les garçons comme les filles poursuivent des études spécialisées ou professionnelles et quittent le foyer. D'autres sont employés dans des commerces ou des industries. Il ne reste qu'une infinité de jeunes qui se destinent à la relève. Plusieurs s'y préparent en faisant des stages dans des écoles d'agriculture.

3- LES ASSOCIATIONS AGRICOLES

Au niveau régional il y a la Société d'Agriculture. Dans la paroisse vers 1920, on fonde le **Cercle Agricole**. Le premier secrétaire fut Amédée Rodrigue et les derniers Rosaire et Émilienne Lapierre.

En plus de promouvoir l'agriculture par le biais de conférences, le Ministère de l'Agriculture verse des octrois au Cercle Agricole pour promouvoir l'achat de machineries mises en commun. Une contribution de 50 sous permet aux membres, l'utilisation du : crible à grains, arrache-roches, gratte à chemin, blanchisseuse, coupe-cornes, etc... sans oublier des prix en argent pour les expositions d'animaux et de jardinage.

Peu à peu, les Cercles Agricoles font place à l'**U.C.C.** (Union Catholique des Cultivateurs) vers les années 30. M. Xavier Beaudoin (qui demeurait sur la terre de Gérard Beaudoin) fut un des premiers instigateurs, M. Léon Morin était secrétaire.

Au congrès de l'U.C.C. à Ste-Marie le 15 octobre 1931, M. Beaudoin donnait comme remède pour contrer les effets de la crise économique: l'étude et l'union dans les cercles et mettre plus de charité chrétienne dans nos vies. M. Beaudoin était un homme instruit, bon orateur. Tout en cultivant sa terre, il occupait le poste de shérif.

L'U.C.C. a l'appui inconditionnel du clergé. Chez nous, les curés Soucy, Garneau et plus tard le curé Lévesque invitent les cultivateurs à faire partie de leur union. "Mêlez-vous de vos affaires disaient-ils, mais mêlez-vous en". En 1942, il en coûte 2\$ pour être membre et on reçoit en prime "La Terre de chez-nous."

L'U.C.C. a bien des défis à relever. Un des plus importants c'est bien de donner aux cultivateurs la fierté de leur profession. Parmi les demandes les plus urgentes, notons: l'accessibilité du Crédit Agricole, des chemins praticables hiver comme été, l'électrification rurale, des prix de soutien pour les produits, apporter des solutions au surplus de beurre, on demande des octrois pour l'égouttement des terres. Tous ces facteurs sont autant d'atouts qui permettront de relever le niveau de vie à la ferme.

La ténacité et le bénévolat de ses membres ont permis aux dirigeants de mettre en place: La Mutuelle de Paroisse (assurance-incendie), les coopératives agricoles, les Caisses Populaires et ils ont aidé à la formation des Caisses d'établissement.

"Les premiers plans conjoints régionaux de mise en marché sont négociés en 1958 pour les produits de l'érable, en 1965 pour le lait nature et en 1966 pour le bois et les oeufs de consommation. Ces accords régionaux [...] assurent aux agriculteurs une rémunération plus juste pour leur travail". (1)

En 1972, l'U.C.C. cède sa place à l'**U.P.A.** (Union des Producteurs Agricoles). Les 60 syndicats de l'U.C.C. de la Beauce sont regroupés en 12 syndicats de base.

Les paroisses de St-Ludger, St-Gédéon, St-Robert et Lac Drolet font partie du Syndicat des Côteaux.

Les **Jagribecs** (Jeunes Agriculteurs de la Beauce). au début, c'était des réunions de "jeunes" intéressés à se

lancer en agriculture. On communiquait ensemble afin de préparer un mémoire à l'U.P.A.. Leur voix fut entendue, en 1980 un de leur représentant fait partie du C.A.. Ils ont eu droit de l'information pertinente sur les transferts de ferme, la gestion du troupeau, la médecine préventive, les prêts, etc. . .

La Fédération de l'U.P.A. apporte son support aux **femmes collaboratrices** en agriculture vers 1980. Aujourd'hui, la plupart des femmes forment une société. Si la femme détient 20% des parts et a moins de 40 ans, elle est éligible à la prime à l'établissement de 15 000\$ au même titre qu'un fils. Elle doit payer sa cotisation de 170\$ à l'U.P.A..

4- STATISTIQUES

En 1965, le prix du lait contenant 3,5% de matières grasses est payé 2,80\$ du 100 livres.

En 1969: 3,55\$.

En 1992: 10,34\$.

«Nombre de producteurs

	Quota total	Quota moyen
En 1977, 70 producteurs	249 854 kg	3 569 kg
En 1985, 57 producteurs	315 924 kg	5 543 kg
En 1988, 44 producteurs	331 239 kg	7 528 kg

(7 528 kg donnent 475 075 livres de lait), il s'agit de la moyenne par producteur.

En 1988, la moyenne provinciale est de 7 359 kg, la moyenne régionale est de 5 637 kg et la moyenne pour St-Ludger est de 7 528 kg.

En 1991, le nombre de producteurs laitiers est de moins de 40, leur production s'élève à 22 millions de livres. Le revenu brut provenant de ces ventes de lait se situe à environ 3 650 000\$ auquel nous pouvons ajouter le subside fédéral de 365 000\$» (2)

5- L'AGRICULTURE EN 1992

La production laitière demeure la principale industrie du monde agricole. On compte en moyenne de 40 à 45 laitières par ferme.

Dans une exploitation, depuis 6 ans, en plus de la production du lait, on vend des vaches pour la reproduction, des embryons surtout en Ontario, des taureaux à des centres d'insémination au Québec, en Ontario et aussi loin qu'en France. Les revenus de ces ventes représentent 25% du revenu annuel.

Une autre ferme s'est méritée la médaille d'argent de l'Ordre du Mérite Agricole en 1987. Participeront-ils cette année pour la médaille d'or?

De 7 à 8 fermes font en partie ou exclusivement des animaux de boucherie.

Une autre production importante est celle du sirop d'érable. On compte une quarantaine d'érablières de 3 000 à 3 500 entailles de moyenne, toutes installées sur tubulure.

Il y a la vente du bois de commerce et de chauffage.

On compte aussi une ferme avicole de 29 000 pondeuses.

L'élevage du porc a complètement disparu suite au règlement voulant que les vaches et les porcs "n'habitent

pas sous le même toit".

La valeur des fermes est de 200 000\$ à 800 000\$, le quota (permis de produire) y est pour près de 50%.

L'évolution n'arrête pas, l'informatique donne en peu de temps le C.V. de chacune des bêtes. Fini le temps où on gardait les animaux par sentiments, maintenant ils doivent performer.

En 1992, l'agriculture a encore des défis à relever: la relève agricole, le prix des quotas trop élevé. De plus, les négociations du GATT inquiètent les producteurs et productrices.

Du Réveil Rural de notre enfance à la Semaine Verte d'aujourd'hui, avec La Terre de Chez Nous, Le Bulletin des Agriculteurs et autres périodiques, on constate que l'agriculture a fait ses classes, grâce aux prédécesseurs et à vous agriculteurs d'aujourd'hui.

(1) *La Beauce et les Beaucerons. La Fédération de l'U.P.A. de la Beauce.*

(2) *Fédération U.P.A. de la Beauce*

LES CHANTIERS ET LA DRAVE

D'AUTREFOIS par Louise Beaudoin

Il arrivait souvent, le soir, après souper, avec, dans sa poche, son tabac blond, sa pipe et ses histoires. Les plus jeunes soupiraient, encore un soir où ils se coucheraient tôt, trop jeunes encore pour participer à la magie. Mais nous, les plus vieux, captivés, nous l'écoutions jusque tard dans la soirée, trop tard au gré des parents qui pensaient au lendemain, mais qui étaient dans le fond bien ravis d'écouter l'oncle raconter.

Mais ce soir-là, il nous arriva un peu plus triste, un peu plus lourd que d'habitude. Il avait perdu sa jument, compagne de tant d'aventures. Elle avait pris froid, disait-il. Mais nous, nous savions. C'était un si vieux cheval... Nous nous sommes assis autour de lui, comme à l'accoutumée. Sûr, il nous raconterait des histoires de chevaux et de chantiers. Mais il savait faire bien des détours avant d'arriver au vif d'une histoire.

"On partait fin octobre, commença-t-il, après toutes les récoltes, après que tous les travaux de la terre étaient terminés. Archelas, le "djobbeur"(1), nous engageait, mon père, deux de mes frères, quelques autres, pis moé. On travaillait à Dorset. L'endroit était choisi par les Breakey. On s'installait pas loin d'une p'tite coulée.

On se "swampait"(2) un chemin jusqu'à la coulée. Pis là, on choisissait l'endroit où on bâtirait notre campe. Mais avant il fallait ben penser au soir le plus proche. On "clairait"(3) une place au "galendart"(4). Pis on se bâtis-

(1) *Djobbeur: vient du mot anglais "job". Il signifie entrepreneur.*

(2) *Swamper: vient du mot anglais "swamp" qui signifie marais, savane. Swamper: débroussailler.*

(3) *Clairer une place: vient du mot anglais "to clear". Il a ici le sens de débarrasser, ôter, faire place nette.*

(4) *Galendart: du vieux français, "godendart". On utilise aussi gegendart, calendart, golendart.*

sait un p'tit abri, quatre poteaux un toit, juste bon pour se protéger du vent pis du méchant temps. On couchait à la belle étoile, nos "jouaux" à côté.



Chantier Aimé Morin. On peut reconnaître: Aimé Morin, Gino Morin, Ernest Lapierre, Patrick Pépin, François Blais, Réginald Gagnon, Gérard Thivierge, Hervé Quirion, Adrien Blais, Jean-Louis Pépin, Albert Trudel, Charles-Edouard Fortin et Louis Turgeon

D'ordinaire, ça nous prenait une s'maine et demi à deux s'maines pour tout installer. On commençait par sûr par bâtir le campe. On choisissait le bois pour la grandeur du carré du campe. Pis on bâtissait "pièce sus pièce". Même les chevrons étaient en bois rond. On n'était pas r'gardant sus le luxe. Quand on avait la chance d'avoir des planches pour le toit pis le plancher, on était content. Autrement, on faisait le toit comme on pouvait, pis on le finissait avec du papier noir goudronné. C'était bon pour un hiver. Si on r'venait à la même place l'hiver d'après, on ajoutait un autre papier noir par-dessus. Le plancher, on le faisait en "logs"(5) équarris. Pis là, on "galfetait"(6) avec de l'étoffe ou de la guenille. Ça pouvait aller jusqu'aux fêtes avant qu'on soit ben au chaud dans notre campe.

Il y avait pas de divisions dans ces p'tits camps-là. C'était pas comme aux États, dans les gros camps, qui pouvaient avoir deux étages. On plaçait les "bèdes"(7) d'un côté, pis la table pis le poêle de l'autre. Les "bèdes"



"L'office." Aimé Morin (boss), Adrien Blais (commis) Gérard Thivierge (contremaître).

étaient le plus souvent faits en planche, à deux étages, pis garnis avec du foin. On "s'abriait"(8) avec un "spread"(9). C'était une grosse "couvarte" grise, en "étoffe"(10) à deux ou trois épaisseurs, piquée de place en place.

Pour la nourriture, on bâtissait une p'tite armoire en dehors du campe, avec du "scrim"(11) pour protéger la viande des mouches.

On faisait ensuite la "hâvel"(12). C'était important que nos "jouaux" soient ben à l'abri. Une "hâvel", ça avait quatre murs, un toit, avec une séparation en dedans pour chaque "team"(13) pis une p'tite allée en avant pour le "soignage". Il y avait aussi un abri fait avec des branches pour le foin pressé et l'avoine. On montait ce foin-là sur des "bâgons"(14), sorte de "sleigh" en bois, ou sur nos "trucks" à bandages.

Nos chantiers, dans Dorset, étaient pas ben loin de St-Ludger. On pouvait r'venir de temps en temps. Pas souvent. Des fois, nos femmes v'naient nous porter du manger. Mais quand on s'installait, on r'faisait un voyage pour tout apporter le grément. On avait chacun un coffre en bois avec des poignées de cordes. On les remplissait de nourriture: des poches de pain, des tartes, des "beignes", des galettes à m'lasse. On s'apportait un gallon de m'lasse. De la vaisselle, des chaudrons en "granit" ou en fer, une "bombe"(15), etc. Le poêle, c'était un poêle Castor (parce qu'il y avait un gros castor dessus) ou un "boxstove"(16). On apportait aussi notre gallon d'huile de charbon parce qu'on s'éclairait au fanal. Le gallon de m'lasse pis le gallon d'huile de charbon, ça se suivait tout le temps.

Chacun faisait son manger. Chacun avait sa vaisselle pis sa nourriture. Le matin, on mangeait du gruau pis des "bines" avec du pain beurré pis rôti sus le poêle. Ça c'était bon! On buvait du thé. Le midi, avant de déteiler nos "jouaux", on mettait nos patates sus le feu. Quand on r'venait, c'était cuit. Quand on avait de la viande, on la

(5) Logs: mot anglais: billes de bois en grume.

(6) Galfeter; galfeteur; calfeutrer, calfater.

(7) Bède: du mot anglais "bed": lit.

(8) Abrier: du vieux français; couvrir avec des couvertures.

(9) Spread: de l'anglais "bed spread": dessus de lit, couvre-lit.

(10) Étoffe: tissu de laine très épais fabriqué par les ménagères canadiennes.

(11) Scrim: de l'anglo-canadien "door screen"; Window screen: fenêtre et porte-moustiquaire.

(12) Hâvel: du mot anglais "hovel". Désignait un endroit couvert pour abriter les animaux dans les chantiers.

(13) Team: mot anglais. désignait une paire de chevaux.

(14) Bâgon: peut venir d'une déformation de wagon ou d'une adaptation des mots "to bob": charroyer au traîsois et "bog": marécage.

(15) Bombe: bouilloire.

(16) Boxstove: des mots anglais "box": boîte et "stove": poêle. Désignait un poêle sans fourneau.

mettait cuire la veille pour le lendemain. Les “bines” itou. Ça cuisait tranquillement toute la nuit. On se faisait des “bisquettes”(17) itou avec de la farine pis de la graisse. Le soir, on se faisait un p’tit repas. Des oeufs, des patates rôties, des restes du midi. Pas de “bines”. Pis on buvait notre thé.

Le dimanche, on aimait ça. Parce qu’après avoir dit nos prières pis “affilé” nos outils, on allait chasser le “chevreux”. Pas les méres ben entendu. C’était défendu. On n’avait pas le droit de chasser pendant les chantiers. les compagnies, les garde-chasse nous guettaient. C’était dangereux pour les accidents. Mais dans nos p’tits camps, on y allait pareil. Pis après on se faisait du steak de “chevreux” cuit dans le beurre. C’était bon!!! On accrochait notre “chevreux” après un arbre, pis on enlevait la peau. Il cuisait au soleil sus un pouce d’épais à peu près. Mais le reste en dessous était bon. Ça pouvait durer deux s’maines un “chevreux” comme ça.

Le soir, on se couchait de bonne heure. Les journées étaient longues. On se racontait quelques ment’ries, des histoires pour rire, pis on r’tournait faire boire nos “jouaux”. Après on se couchait. Le lendemain, quand notre “cadran” sonnait vers cinq heures, on r’gardait le portrait de notre blonde dans notre montre de poche, pis on r’partait pour une autre journée.

On s’habillait chaudement. On portait toujours nos grandes “souttes”(18) à panneau faites par nos méres ou nos femmes. On mettait par-dessus ça des chemises de “flannalette”(19) pis des culottes d’“étoffe”. On mettait aussi nos “leggings”(20) qui r’montaient par-dessus nos jambes de culottes, pis nos bottes. C’étaient des bottes avec un quartier de caoutchouc et des jambes en cuir, lacées. On taillait nous autres-mêmes nos lacets dans des vieilles mitaines de cuir.

Pour travailler, on mettait notre “mackanaw”(21), mais pour bûcher, on portait seulement une veste de laine tricotée comme nos “leggings”. On ajoutait dans le dos un morceau d’“étoffe”. On portait aussi une “calotte” de feutre avec des oreilles ou la plupart du temps des “bonnettes” en laine. On avait aussi des mitaines de laine tricotées comme nos “leggings” et des mitaines de cuir par-dessus.

Quand, à la fin, on était tout installé, on commençait à bûcher. Là c’était la fête! On était joyeux. On avait “affilé” tous nos outils, le “galendart”, le “bucksaw”, les haches; on avait préparé les attelages, les chaînes, etc. Pis là on partait un “crew”(22) de bûcheux: deux qui bûchent, un qui “djarde”(23); moé je “djardais”. On coupait ce qui nous avait été demandé. Des fois du bois mou, des fois du bois dur, des fois les deux. On commençait par le bois mou. On choisissait la grosseur demandée. La plupart du temps, le bois dur était assez gros, à peu près vingt-quatre pouces, mais le bois mou, c’était entre quinze pis vingt pouces. C’était quand même pas mal des gros arbres! On charriait le bois avec les “jouaux” pis on l’empilait à bras, le long des ch’mins qu’on faisait à mesure qu’on avançait.

Couper un arbre, c’était toute une “job”. Dans les

gros camps il y avait des “notcheux”(24). Nous autres, on se débrouillait. On commençait par r’garder de quel côté l’arbre penchait naturellement. On le “notchait” de ce côté-là. Pis on le sciait de l’autre côté au “galendart”. Pas complètement. C’est dangereux de couper un arbre “à d’meure”(25). Quand l’arbre tombait, on criait “watch out”(26). c’était rare qu’on avait des accidents. Parfois des branches nous frappaient ou on s’estropiait avec la hache. Mais c’était assez rare.

On travaillait dur! C’était à qui aurait coupé ou “djardé” le plus de “cordes”(27) dans une journée. Mais on aimait ça, la vie dans le bois.



Assis sur le voyage: Joseph Dumas, Alcidas Dumas

(17) Bisquettes: sorte de biscuit fait avec une pâte à tarte.

(18) Soutte: du mot anglais “suit”. Désignait une combinaison la plupart du temps en laine, réunissant le gilet et le caleçon à jambes longues.

(19) Flannallette: du mot anglais “flannellette”. Désignait une étoffe de coton croisé dont l’envers est pelucheux.

(20) Leggings: du mot anglais “leggings” qui signifie jambières. Ce mot, accepté en français, signifie habituellement jambière de cuir, de toile. Il avait ici le sens de bas de laine à longues jambières qui remontent jusqu’aux genoux, tricoté à deux laines avec des carreaux.

(21) Mackanaw: du mot amérindien “mackinaw” et qui signifie une veste-chemise de bûcheron ou de chasseur confectionnée dans un tissu de laine à carreaux.

(22) Crew: mot anglais qui signifie équipe.

(23) Djarder: du mot anglais “yard” qui signifie chantier, dépôt de bois. Ce travail consistait à transporter le bois, à le mettre en cordes.

(24) Notcheux: du mot anglais “notch”. Le “notcheux” est celui qui entaille l’arbre afin qu’il tombe du bon côté quand on le coupe.

(25) À demeure: complètement.

(26) Watch out: mot anglais, signifiant “attention”.

(27) Cordes: piles de bois habituellement coupé en quatre pieds, de quatre pieds de haut et de huit pieds de long.

Jusqu'aux fêtes à peu près, on coupait le bois pis on l'empilait le long du ch'min. Mais après les fêtes, on faisait le "hâlage"(28).

Certains pell'taient la neige qui était sus les tas de bois; d'autres charroyaient; d'autres faisaient les "branlages"(29). On chargeait sur des "sleigh" doubles, c'est-à-dire deux "sleigh" attachées ensemble par des chaînes croisées. Ces chaînes croisées-là, c'était pour que la deuxième "sleigh" suive la première comme il faut. On faisait pas mal des gros voyages. Pis on "landait"(30) ce bois-là au moulin à scie ou dans les cours pour les compagnies ou le long des rivières pour la drave.

Quand on travaillait dans les montagnes, c'était un peu plus dangereux. J'ai travaillé, moé, au neuf de St-Ludger. Ça nous prenait des "jouaux" ben domptés. Il fallait être habile itou. Avant de descendre notre voyage, on mettait les "brake chain"(31), ou le câble de "snub"(32). On accrochait le voyage avec le câble autour d'une souche et on devait "braker" le voyage doucement, sans donner de coup. Quand le voyage "slouçait"(33), on n'avait plus de contrôle, et des fois on "pardait" nos "jouaux" comme ça. Ils se faisaient écraser par le voyage..."

L'oncle se rembrunit quelques minutes. Sa voix était devenue un peu rauque. Un souvenir pénible remontait à sa mémoire.

"C'est ça que je voulais vous raconter, reprit-il, mon aventure avec ma Djéne. Pas celle qui vient de mourir. Mon autre à qui elle ressemblait. Ça c'était une jument "dépareillée"(34)!

Vous savez, nos "jouaux", c'était notre outil, notre machine de travail, notre gagne-pain. On les traitait aux p'tits oignons. On les soignait autant qu'on pouvait. Pour qu'ils soient résistants. Pour pas qu'ils prennent le "souffle"(35). On leur donnait de l'avoine à tous les jours. Ils mangeaient juste ce qu'il fallait quand on les soignait à l'avoine. Pis on était ben scrupuleux sus l'eau. Il fallait leur en donner au moins une heure avant de partir pour l'ouvrage. Le midi, quand on arrivait, on les "abriait" dans la "hâvel", avec une "couvarte" à "jouaux", jusqu'à ce que la "hâvel" soit ben réchauffée. On les laissait se reposer un peu, pis on leur donnait à boire et à manger.

Ensuite, on les "désabriait" pour pas qu'ils viennent en sueur. Le soir itou. Pis avant de se coucher, on r'tournait y voir.

Moé mes "jouaux", je les domptais autant que je pouvais. Je leur parlais, je les flattais. Ils m'écoutaient ben. J'avais juste un mot à dire. Ma Djéne surtout!

Ce jour-là, j'avais un gros voyage dans la montagne. Mon frère était en bas. J'ai mal placé mon "brake chain" ou je sais pas trop quoi. Mais j'ai "sloucé" mon voyage. La peur m'a pris. J'ai suivi mes "jouaux" tant que j'ai pu. J'ai crié à mon frère pour qu'il "claire" la place. On allait s'écraser sus un gros érable. Je sais pas pourquoi on l'avait laissé là celui-là. Juste comme on arrivait près de l'arbre (ça descendait ben vite), j'ai donné un bon coup sus mes cordeaux vers la gauche. Mes "jouaux" ont fait un écart: le voyage s'est écrasé sus l'arbre. Mais mes

"jouaux" étaient "corrects". J'ai félicité ma Djéne trois jours de temps après. Elle avait eu peur. Elle voulait "pu" descendre des voyages de la montagne après. Mais j'ai appris à être deux fois plus prudent".

L'oncle se tut quelques instants. Il toussota un peu. Le souvenir de sa belle jument le rendait nostalgique. Il avait aimé cette période de sa vie. "C'était la vraie vie, dans le bois," nous a-t-il dit.

"Mais c'est pas là que je l'ai perdue, ma Djéne. C'est plus tard. Je vais vous raconter.

Cet hiver-là, notre chantier était pas mal avancé. On avait presque fini le "hâlage" au bord de la rivière. J'avais un autre de mes frères plus vieux qui lui était pas un ben bon "bûcheux". Il faisait un peu de "hâlage" mais il gardait ses forces surtout pour la drave. Là il était bon. Il était connu! Les "djobbeux" se l'arrachaient. Il devait aller cette fois-là proche des "lignes"(36) américaines. Il devait commencer par aider à transporter le bois sur un lac qui donnait sur une bonne rivière. Ça prenait presque une semaine pour se rendre là. Mais juste comme il devait partir, son "joyal" s'était blessé à une patte. Faut dire qu'il n'était pas ben bon non plus avec les "jouaux"! Et il voulait prendre ma Djéne. J'étais pas ben ben en accord avec ça. Elle était "varteuse"(37) et travaillait ben qu'avec moé. Mais il fallait qu'il parte vite. Pis j'avais presque fini ma "job". Mon père m'a dit: "Laisse-le faire. Mais va avec lui pour soigner les "jouaux". Tu trouveras ben à t'engager à quelque chose".

Ça fait que toujours, on est parti!

Il restait encore pas mal d'ouvrage sus ce lac-là. Les "logs" avaient été percés et "juillés"(38) pour pas qu'ils se noyent. C'était un peu plus chaud que par chez-nous. Le printemps venait assez vite. Ça commençait à être dangereux. On sentait que la glace avait envie de baisser.

(28) *Hâlage*: du mot français "hâler". désignait l'action de transporter les charges de bois, de les sortir de la forêt.

(29) *Branlage*: menus travaux.

(30) *Lander*: du mot français "landaine" qui vient de l'anglais "landing". Signifiait "aller déposer le bois aux endroits prévus le long des cours d'eau ou des cours de moulin à scie."

(31) *Brake chain*: mot anglais "brake": freiner et "chain": chaîne.

(32) *Câble de "snub"*: de l'anglais "snub line": câble à freiner.

(33) *Sloucer*: de l'anglais "sluice": écluse. "Sloucer": faire passer les billes de bois par une porte d'écluse. A ici le sens de glisser comme les billes dans une porte d'écluse

(34) *Dépareillée*: incomparable.

(35) *Souffle*: maladie des chevaux caractérisée par l'essoufflement.

(36) *Lignes*: frontières.

(37) *Varteuse*: mot français: vertueuse.

(38) *Juillés*: chevillés.

Mais il restait encore du bois à placer et mon frère, lui, il avait jamais peur de rien.

Il est parti avec ma Djéne, un matin, pis un bon voyage. Je sais pas quel "brantage" j'avais à faire; mais j'étais pas avec lui. Son voyage était trop pesant. La glace a baissé sur un bon quatre pieds. Les "jouaux" étaient pris dans l'eau. Mon frère a crié. Tout le monde s'est dépêché avec des câbles. Ils ont coupé tous les attelages. Pis il ont essayé de tirer ma Djéne. Elle voulait rien savoir. elle en avait quasiment jusqu'aux reins. Ils ont réussi à tirer l'autre jument.

Ils l'ont frictionnée tant qu'ils pouvaient en l'emmenant au bord. Quand j'ai su ce qui se passait, j'ai couru tant que j'ai pu. Je la voyais toute seule qui calait. J'étais en beau désespoir. Je lui ai crié. Elle a tourné la tête. J'ai encore crié. elle m'a reconnu. Pis d'un élan, elle a sauté sur la glace et elle est venue vers moé. J'avais jamais vu ça. Il fallait qu'elle soit ben forte pour faire ça. Je l'embrassais. Je la flattais. Je la frottais. J'étais si content. tout le monde était excité. Mais elle avait pris un bon coup de "frette". Mon frère était un peu gêné. Il n'osait pu me parler. Moé, je soignais ma jument. Le lac avait fini par caler. Mon frère allait "bômer"(39) le bois avec les autres. Ils tiraient tout ce bois-là avec leurs bateaux. Ça avait pris au moins deux jours à faire partir ça vers la rivière. Pis moé, je soignais ma Djéne. Je voulais pas la

"pardre". Mais je savais qu'elle était finie. Ça me fendait le coeur. Elle avait tant de misère à respirer. Elle me regardait avec ses grands yeux. On aurait dit qu'elle me parlait pour me dire de pas l'abattre. J'ai dû m'en défaire pareil. C'était quasiment comme une peine d'amour...

J'étais pas mal fâché après mon frère. Il était donc pas "adret" avec les "jouaux". Je suis parti. Tant qu'à draver, on va draver. Je suis allé m'engager sus la rivière. J'ai trouvé l'équipement, les bottes "cocsées"(40), le "picaroune"(41), pis tout.

J'étais pas un ben bon "draveux". Mais j'étais si fâché d'avoir "perdu" ma Djéne que je me défonçais à l'ouvrage.

Le "boss" a vu que j'avais pas beaucoup d'expériences là-dedans. Il m'a placé à l'arrière pour faire la rive. Les autres avaient jeté le bois à l'eau quand l'eau montait. Il nous restait à nettoyer les côtés après. C'était beaucoup

(39) *Bômer*: de l'anglais "boom": estacade flottante. signifiait: retenir le bois flottant au moyen d'estacades.

(40) *Cocsées*: l'origine de ce mot n'a pas été relevée. Désignait des bottes cloutées en cuir avec des chevilles en bois dans la semelle.

(41) *Picaroune*: de l'anglais "pickaroo": perche munie d'une pointe.



Drave sur la rivière Chaudière vers les années 1910

d'ouvrage. L'eau avait monté pas mal. Il restait "passablement" de bois sus les bords. Mais j'aimais ça. Des fois j'entendais parler de mon frère qui travaillait plus bas. Il était expert pour briser les "djams"(42). Il y en avait eu une bonne et c'est lui pis un autre gars qui avaient réussi à la débloquer. Il avait pas eu besoin de dynamite. C'était pas comme moé le printemps d'après. Mais avant je veux vous dire qu'on était r'venu chez-nous, mon frère pis moé, à la fin de la drave. Il avait un grand cœur. Il m'avait aidé à me payer un autre "joual". Je savais ben que c'était pas complètement de sa faute, que c'était un accident. Mais ça me rendait pas ma Djéne. Pis quand on est jeune, vous savez, on est pas mal plus "malin".

Le vieil oncle chercha encore un peu dans ses souvenirs, puis continua.



Elzéar Fillion, Philippe Dallaire, Amédée Rodrigue

"Ça fait que toujours le printemps d'après, comme j'avais un peu d'expérience à la drave, je me suis engagé icit sus la Chaudière, après mon chantier. J'étais pas expert mais je faisais ben mon ouvrage. On avait commencé icit à St-Ludger, en face de moulin, à peu près. Après que les glaces ont été parti, les gars s'étaient dépêché à jeter le bois à l'eau, comme toutes les autres équipes le long de la rivière. Moé, le "boss" m'avait dit d'aller guetter à une place où ça pouvait "djamer". J'attendais. Il y avait un gros érable de tombé et le bois pouvait rester pris. Je trouvais le temps long un peu. Une drôle d'idée m'a pris. Je suis allé chercher de la dynamite. Il y en avait toujours de prête au cas où. Je l'ai placée sous l'arbre. Quasiment tout une boîte. Je vous dit une idée de

fou! J'ai installé ma "ratelle"(43). Pis j'ai mis le feu. Ça fait une si grosse explosion qu'on pensait que toute la rivière sautait! L'eau avait r'volé, l'arbre s'était tout défait en miettes!

Le "boss" m'a pas trouvé drôle "pantout". "D'abord que t'as fini de surveiller là, tu vas aller à une autre place" qu'il m'a dit.

Mais j'avais aimé mon expérience quand même.

Je suis descendu plus bas et quand tout le bois avait été passé, je suis descendu encore plus bas. Ou j'aidais à faire la rive ou je guettais d'autres endroits. On couchait chez des cultivateurs, dans des granges ou dans les maisons. Notre "cook"(44) nous faisait du ben bon manger mais les "bines" r'venaient souvent. Des fois à tous les repas. Le "cookie"(44) arrivait avec ses chaudières pleines de "bines" au lard et on mangeait dehors. C'était la vie dure.

On avait comme ça reconduit le bois jusqu'à Breakeyville. Moé je m'étais pas rendu jusque là, mais beaucoup d'autres, oui. Il y avait là le moulin des Breakey.

Mais la dernière drave qu'on a fait, icit, à St-Ludger, ça a été en 1938. Un dimanche, il faisait beau, pis l'eau était haute. On n'avait pas le choix. Même si c'était un dimanche, il fallait ben y aller avant que l'eau baisse. On avait commencé le samedi, il fallait ben continuer. C'était l'ordre des Breakey. Ça fait que toujours, on y était allé quand même. Mais sus l'heure de la messe, on avait arrêté. On avait dit notre chapelet. Un peu plus tard, on a vu arriver deux ou trois femmes. Les soeurs pis la femme d'un gars, elles pleuraient. On croyait qu'un malheur était arrivé. Pour malheur, c'en était un. Le curé nous avait tous envoyé en enfer parce qu'on travaillait un dimanche. Nous autres on faisait ça parce qu'on était obligé. Mais lui, le curé, le chialleux, excusez l'expression, il l'avait pas vu de même. Et nos femmes avaient eu peur. Certains de nous autres itou. Mais pas moé! J'avais fait ce qu'il fallait faire ce jour-là. Pis c'est out.

Je pense ben, les jeunes, que vous devriez aller vous coucher," nous dit le vieil oncle avec affection. "Pis moé itou"!

D'avoir raconté ses histoires, cela lui avait fait du bien. Il était redevenu de bonne humeur. Il repartit avec sa pipe et son tabac blond, nous laissant en cadeau ses histoires. Il faisait revivre pour nous le bon vieux temps, et nous enseignait, sans trop le savoir, le force et le courage de tous ceux qui avaient bâti notre belle paroisse de St-Ludger.

(42) Jam: du mot anglais "jam". Signifiait une accumulation de glaces ou de bois poussés par le courant et bloquant un cours d'eau.

(43) Ratelle: de l'anglais "rat tail": désignait une mèche de dynamite.

(44) Cook; cookie: mot anglais signifiant "cuisinier". "Cookie" est un diminutif dans la langue familière. Il désignait un aide au "cook".



Chapitre IX

Les associations paroissiales



LES ASSOCIATIONS PAROISSIALES

Le premier mouvement dans la paroisse, date de 1898, c'est la confrérie du scapulaire bleu de l'Immaculée Conception. La Croix de Tempérance, et l'association du chemin de croix datent possiblement du même temps.

Dans les années 40 apparaissent les confréries: la Ligue du Sacré-Coeur, les dames de Ste-Anne et les enfants de Marie.

Le premier conseil des enfants de Marie se compose de:

Bernadette Bolduc, (présidente); Lucille Lemieux, (vice-présidente); Yolande Carrier, (secrétaire); Conseillères: Simonne Dallaire, Florida Rousseau, Félixine Mathieu, Lorraine Gagnon, Anézic Beaudoin, Laurette Lapière, Gabrielle Bolduc, Aurore Morin et Clarisse Isabelle.

CONSEIL DU C.P.P.

Les membres du Conseil Paroissial de Pastorale sont heureux et fiers d'apporter leur contribution au bien commun de la communauté paroissiale de St-Ludger. De fondation plus récente que les Conseils de Fabrique, les Conseils de Pastorale sont moins bien connus quant à leur nature et quant à leur fonction.

Le Conseil de Pastorale est un conseil permanent qui favorise la coresponsabilité des prêtres, religieux et laïques afin de bâtir une Église locale vivante. Il appartient au Conseil de Pastorale d'étudier les besoins et les requêtes des paroissiens, de les interpréter, d'établir les plans d'action et les priorités en lien avec la région et le diocèse, d'évaluer les activités et l'efficacité des services dispensés aux paroissiens. C'est donc une prise en charge commune par le pasteur et par les laïques mandatés dans ce conseil.

Le Conseil de Pastorale agit à la manière d'un conseil de direction: il a pour rôle de penser, d'orienter et

d'animer l'ensemble des activités de la paroisse. Il réalise ses activités au moyen de comités qui visent chacun un but particulier. Ainsi le Comité de Liturgie favorise des célébrations qui invitent au recueillement et à la participation au moyen du chant, de la musique, de l'aménagement visuel, etc.... Le Service de Préparation au Baptême vise une meilleure compréhension de ce sacrement en organisant des rencontres avec les parents. Le Service d'Initiation Sacramentelle met sur pied les catéchèses préparatoires aux sacrements du Pardon, de l'Eucharistie et de la Confirmation; il planifie et réalise également la célébration de ses sacrements. Enfin un comité de bénévoles assurent, auprès des résidents du Pavillon St-Ludger, certaines activités pastorales, le premier vendredi du mois par exemple.

Le Conseil de Pastorale pour l'année 1990-91 était composé des membres suivants: Myrienne Lacroix, présidente; Maryse Simoneau, secrétaire; Sylvain Gagnon: Alain St-Onge; Claude et Reine Lacroix; Marie-Marthe Trépanier; Suzanne Maheux; Adrien et Thérèse Blais; l'abbé Jacques Ferland.

En cette année du Centenaire, nous jetons un regard sur le passé. Nous y découvrons la foi vivante de nos ancêtres, la ténacité parfois héroïque pour bâtir des communautés viables. Héritiers et dépositaires de ces mêmes valeurs, il nous incombe de relever les défis d'aujourd'hui avec des ressources et des moyens nouveaux. Il y a 100 ans, la responsabilité de la pastorale reposait avant tout sur le prêtre, curé de "sa" paroisse; aujourd'hui la vitalité de la communauté passe par la coresponsabilité prêtres-laïques, par l'implication de tous et de chacun. Notre paroisse s'est résolument orientée dans cette direction, ce qui augure bien pour l'avenir.



Assis: Suzanne Robert, Reine Lacroix, Thérèse Blais, Marie Trépanier
Debout: Jacques Ferland, curé, Claude Lacroix, Sylvain Gagnon, Adrien Blais



Myrienne Lacroix



Maryse Simoneau



Alain St-Onge

LE MOUVEMENT DES FEMMES CHRÉTIENNES

La Confrérie des Dames de Ste-Anne est fondée en 1941, sous le règne de l'abbé Nelson Lévesque (d'après le livre des prônes), mais dans nos registres, le 1er conseil date de 1946 et se compose ainsi:

Mme Aimé Giguère (présidente), Mme Joseph Gilbert (vice-présidente), Mme Joseph Fluet (secrétaire), les conseillères: Mme Henri Rioux, Mme Albert Gagnon, Mme Pierre Carrier, Mme Wellie Fluet, Mme Delphis Doyon, Mme Odias Bégin, Mme Ernest Lamontagne, Mme Napoléon Gilbert, Mme Dominique Bolduc, Mme Joseph Gagné, Mme Albert Fluet, Mme Léon Morin, Mme Josaphat Faucher ainsi que l'aumônier l'abbé Rosaire Giguère.

À ce moment, on compte 170 membres. Les réunions présidées par le curé, consistent en prière, boîte à questions, explication d'une parole biblique et diverses recommandations.

En 1966, à la demande des évêques canadiens, le M.F.C. (Mouvement des Femmes Chrétiennes) prit naissance. D'une association pieuse on passe à un mouvement d'Action Catholique dont le but est de transformer la mentalité des membres, les habituer à regarder leur vie à la lumière de l'Évangile et travailler selon la méthode éprouvée du Voir-Juger-Agir.

Le mouvement comme tel voit le jour dans la paroisse en 1981. De 1966 à 1981 on le nomme soit "Femmes chrétiennes" ou "Dames de Ste-Anne". Les cotisations sont perçues, les réunions rares.

Le M.F.C. regroupe des femmes de tout âge et de toute condition qui ensemble, cherchent à se réaliser sur le plan humain, social, intellectuel et spirituel. Chaque année nous abordons un thème nouveau.

Le M.F.C. est affilié à l'Archiconfrérie de Ste-Anne de Beupré et à la Fédération Nationale du M.F.C.

Le conseil actuel (1991) comprend: Marie-Paule Roy (responsable), Laurette Bisson Gagnon (secrétaire), Gilberte Rodrigue (trésorière), les équipières: Émilienne Larochelle, Éliane Lacroix, Diane Nadeau, Isabelle L. Carrier ainsi que l'abbé Jacques Ferland (aumônier).



Assis: Diane Nadeau, Laurette Bisson, Marie-Paule Roy, abbé Jacques Ferland
Debout: Isabelle L. Carrier, Eliane Lacroix, Emilienne Larochelle et Gilberte Rodrigue

RENOUEMENT CONJUGAL

Le renouement conjugal est un mouvement qui se définit comme une aide aux gens mariés et qui veulent améliorer leur vie de couple; car "aimer est une décision" et c'est en approfondissant leur relation de couple durant un fin de semaine qu'ils apprennent à communiquer l'un l'autre pour s'aider mutuellement dans leur quotidien. La plupart de ceux qui l'ont vécu en sont ressortis enrichis et désireux de continuer pour partager dans ce qui est appelé "cellule d'amour".

LE RENOUVEAU CHARISMATIQUE

Le Renouveau Charismatique est un mouvement de prières, approuvé par le pape, et qui aide à mieux vivre notre vie de baptisés. Dans notre paroisse, ce mouvement existe depuis 1973.

Le groupe du Renouveau Charismatique se réunit une fois par semaine pour prier et recevoir, à la suite de la célébration eucharistique, l'enseignement de la parole de Dieu.

Plusieurs tendances caractérisent aujourd'hui le Renouveau Charismatique; les principales se résument ainsi: -intérêt pour l'évangélisation en faisant des efforts pour rejoindre les jeunes; -implication dans les différents champs de pastorale au niveau paroissial et diocésain; -fidélité dans la participation aux réunions de prières hebdomadaires; -développement de liens avec le bureau international de Rome....

Les membres du Renouveau Charismatique souhaitent à tous d'heureuses célébrations à l'occasion du centenaire de St-Ludger. Nous qui aimons nous souvenir des exploits de nos ancêtres n'oublions pas, comme le mentionnait Jean-Paul II, lors de sa visite au Canada, que "De tous les biens de la vie, la foi est le plus précieux, le plus beau".

M.I.D.A.D.E.

Mouvement International D'Apostolat Des Enfants

Le mouvement débute en France sous le nom des "Coeurs Vaillants". Fondé par l'abbé Gaston Courtois de France. En 1976, il change de nom pour MIDADE. Il est reconnu comme mouvement international par l'assemblée des Évêques en 1985. Au Québec c'est en 1983 que les premières équipes voient le jour. On retrouve présentement le MIDADE dans 50 pays.

Mme Thérèse Boulanger entend parler du MIDADE pour la première fois en mai 1985 par Mgr. Marc Leclerc. Elle décide alors de travailler à l'implantation du mouvement dans la paroisse. Après plusieurs démarches le premier groupe se forme en mai 1989 et débute ses activités. Les jeunes se forment une équipe de neuf membres et demandent eux-mêmes leurs accompagnatrices: Marie-Reine Lacroix et Jacqueline Purcell.

Le MIDADE est un mouvement de formation où l'on cherche à développer chez les jeunes les vraies valeurs chrétiennes et humaines. Par exemple: favorise le sens

des responsabilités, la justice, les valeurs religieuses et morales, le respect de soi, des autres et de l'environnement.....

Le MIDADE, c'est important pour nos jeunes. Aidons-les à s'épanouir pleinement à travers ce mouvement par notre soutien. Ensemble nous réussirons à être une présence active au coeur de nos jeunes et de leur avenir.

Présentement le groupe MIDADE se compose de sept jeunes: Steeve Purcell, Nadine Lacroix, Karine Pépin, Mélanie Pépin, Martine Purcell, Caroline Lemieux, François Lemieux.

LE MOUVEMENT DU TIERS-ORDRE

Pour répondre aux attentes de M. le curé Gérard Dallaire qui désirait une fraternité du Tiers Ordre dans la paroisse, le père Léon Pascal Leblanc, O.F.M., érige cette dite fraternité le 3 octobre 1963, en la veille de la fête de Saint-François d'Assise.

Selon l'article 122 des Constitutions, le conseil est ainsi formé:

Aumônier: Abbé Gérard Dallaire
Présidente: Mme Gilberte Rodrigue
Secrétaire: Mlle Raymonde Quirion
Trésorière: Mlle Lise Paré

Marraine des Cordigères: Mme Thérèse Boulanger
Une dizaine de conseillers appelés "discrets" complètent le "discrétoire".

En cette journée, 95 personnes soit 22 hommes et 73 femmes reçoivent le scapulaire de Saint-François et s'engagent à vivre selon l'évangile à réciter chaque jour les 12 Pater, Ave et Gloria ainsi qu'à porter le cordon et scapulaire.

Comme 12 tertiaires viennent de l'extérieur, ils s'ajoutent à notre nouvelle fraternité qui débutera avec 107 membres. 17 cordigères (jeunes de 10 à 14 ans) sont aussi de l'ordre de Saint-François.

Les réunions ont lieu tous les mois, ça démarre bien, l'assistance est nombreuse, mais décline graduellement; faute de relève le Tiers-Ordre n'a duré que 6 ans.

Le Tiers-Ordre veut dire 3e ordre fondé par Saint-François d'Assise. Le 1er étant Les Franciscains; le 2e, Les Clarisses; le 3e, Les Tertiaires ou laïcs franciscains.



CHEVALIERS DE COLOMB CONSEIL 9738 ST-LUDGER

Avec beaucoup de courage, de recherches, d'ambition et de détermination, un Conseil de Chevaliers de Colomb se forma à St-Ludger. Le Conseil reçut sa charte le 10 mai 1988 sous la présidence de M. Bruno Bellegarde, appuyé des 52 membres fondateurs. Le Conseil de St-Ludger fut parrainé par le Conseil 8657 de St-Gédéon et le Député du District 38, M. Jean-Louis Nadeau. À compter de ce jour, tous les membres se mirent à travailler pour les mêmes principes de l'ordre qui sont: la charité, l'unité, la fraternité et le patriotisme.

L'exécutif du Conseil est formée de 16 officiers et de l'aumônier de la paroisse, l'Abbé Jacques Ferland, qui a été mandaté par Mgr l'Archevêque de Québec. Pour le bon fonctionnement du Conseil, il y a d'établi, un programme colombien, des activités religieuses, communautaires, fraternelles et jeunesses. Cette année, le thème de la Chevalerie est "Ensemble... pour nos familles" et c'est dans cet optique que tous les Frères Chevaliers se donnent la main pour accomplir leur tâche chevaleresque.

Le 5 février 1989, 32 nouveaux membres s'ajoutèrent au groupe fondateur. Le 6 mai 1990, 39 autres

joignirent les rangs de la Chevalerie et 10 autres firent leur réadmission au Conseil de St-Ludger pour un total de 133 membres.

Le Conseil 9738 fut dirigé par le Grand Chevalier M. Bruno Bellegarde pendant un peu plus de deux ans, soit du 10 mai 1988 au 30 juin 1990. L'expérience acquise lors de son mandat profitera sûrement à tous ses successeurs. Le 1er juillet 1990, M. Jacques Boulay fut nommé en élection pour prendre la relève au poste de Grand Chevalier. Pour des raisons personnelles, M. Boulay dut démissionner de son poste de Grand Chevalier le 31 octobre 1990. Son successeur, M. Goderic Purcell qui occupait le poste de Député Grand Chevalier, accéda au poste de Grand Chevalier pour terminer le mandat et voir au bon fonctionnement du Conseil de St-Ludger.

Le 1er juillet 1990, M. J.-Marie Hamel, membre du Conseil 9738 de St-Ludger, fut nommé au poste de Député de District pour remplacer M. J.-Louis Nadeau. Sa fonction est de guider et d'aider les Grands Chevaliers à atteindre leurs objectifs. Tous les membres sont heureux de cette nomination et feront tout en leur pouvoir pour alléger sa tâche. Ainsi le Conseil pourra continuer dans l'unité, à progresser.



Remise de la charte des Chevaliers de Colomb

CHEVALIERS DE COLOMB (4E DEGRÉ) ASSEMBLÉE TÉLESPHORE SOUCY 2200

Dans l'ordre des Chevaliers de Colomb, il existe un 4e degré qui a pour but de servir davantage l'Église et les membres du clergé, aussi d'aider leurs frères membres au 3e degré. Les Sires Chevaliers doivent développer un vrai esprit chevaleresque et patriotique. Pour accéder au 4e degré, il faut avant tout être membre en règle au 3e degré et avoir pris une certaine responsabilité au conseil de la paroisse.

Les Chevaliers 4e degré de St-Ludger font partie de l'Assemblée Télésphore Soucy 2200 du District 10 de St-Martin de Beauce qui a reçu sa charte le 8 septembre 1990 et qui compte présentement dans ses rangs 102 membres. Les Sires Chevaliers de chacune des paroisses de la nouvelle assemblée furent invités à participer à un concours afin de donner un nom à la nouvelle assemblée. Un parchemin fut présenté décrivant le curriculum vitae du curé fondateur de la paroisse de St-Ludger. La présentation

des Sires Chevaliers de St-Ludger fut retenue et c'est pourquoi la nouvelle assemblée porte le nom Télésphore Soucy. Ce fut une immense joie et une grande fierté pour les Sires Chevaliers de la paroisse.

À l'heure actuelle, le conseil de St-Ludger compte dans ses rangs sept (7) Sires Chevaliers. Ceux qui en font partie sont les Sires Jean-Marie Hamel, Charles Montminy, Bernardin Gagnon, Camille Gilbert, Abbé Jacques Ferland, Goderic Purcell, Raymond Roy (rang 7). Ces derniers seront toujours prêts à parrainer et fiers d'accueillir de nouveaux membres dans l'ordre du 4e degré. Nous souhaitons aux membres fondateurs et aux officiers de la nouvelle Assemblée Télésphore Soucy une longévité des plus prospère.

En terminant, nous aimerions souligner la présence de deux (2) autres Sires Chevaliers dans notre paroisse qui font partie de l'Assemblée Philibert Cliche 2067 de Lac-Mégantic du district 04. Ce sont les Sires Lucien Leblanc et Adrien Bolduc.



Les Sires chevaliers Raymond Roy, Jacques Ferland, Charles Montminy, Bernardin Gagnon, Jean-Marie Hamel, Camille Gilbert et Goderic Purcell

LE CLUB MISSIONNAIRE

*(Il est bien de donner lorsqu'on est sollicité,
mais il est mieux de donner
sans être sollicité par compréhension)*

(Kabil Gibran)

Le comité d'entraide missionnaire sous la présidence de l'abbé Victor Veilleux est fondé le 6 novembre 1972.

Gabriel Cliche est nommé président, son travail l'oblige à démissionner en mars 1973.

Le conseil se compose alors de Mmes Jeanne Morin, à la présidence, Julienne Roy et Bibianne Giguère comme 1^{ère} et 2^{ème} vice-présidente. Simone Beaudoin secrétaire, Sr Cécile Leblanc trésorière. Plusieurs se sont jointes à elles, notons: Aline Giguère, Bibiane Lapierre, Rita Couture, Marie Fillion, Réjeanne Gagnon, Hélène Faucher, Eva Fillion, Marguerite Gagnon et Mme Davila Gaulin.

Avec ce comité, on veut ainsi, mieux cadrer l'aide que la paroisse donne depuis toujours à ses missionnaires.

Parlons surtout de Gaétan Giguère O.M.I. qui oeuvra 17 ans en Bolivie, Clermont Carrier P.B. d'Afrique, qui



Le père HLALELE, le jour de son ordination

donna 14 ans aux missions du Zambi & d'Ungava et Sr M. Blanche Bizier, qui est demeurée 38 ans dans les missions du Lesotho (Afri.).

Le comité missionnaire par ses activités et ses initiatives a permis de remettre aux missionnaires des sommes d'argent, des caisses et des caisses de linge et du matériel scolaire.

Le 30 septembre 1977, le comité prend à sa charge l'instruction du séminariste Bernard Hlalele du Lesotho. soit \$200.00 par année durant 5 ans. Le père Bernard est ordonné le 28 novembre 1982.

Sr. Monique Lapointe missionnaire consœur des religieuses de St-Ludger de même que le père Domingo, protégé de Fernande Quirion, ont bénéficié de l'entraide missionnaire.

Gaétan, Clermont, de même que Marie-Blanche gardent en mémoire l'esprit missionnaire des gens de St-Ludger. Ils signalent l'intérêt porté à la cause missionnaire par les professeurs et les élèves du couvent et du collège. Également l'accueil sympathique et chaleureux des curés et résidents du Pavillon de St-Ludger.

Quelques notes personnelles de Sr. Marie-Blanche: Durant ses 38 années au Lesotho, se promenant de hutte en hutte, à dos d'âne, elle a enseigné aux femmes, l'art de la couture, les règles d'hygiène, la cuisine. Elle savait mettre à profit tout ce qui lui tombait sous la main. Avec les caisses de bois qui contenaient des vêtements, qui lui venaient de Sherbrooke, elle construisait des armoires pour leurs huttes.

Elle doit revenir au pays pour cause de maladie. Elle demeure à la maison mère "Les Soeurs Filles de la Charité de Sherbrooke".

Cette année elle fête ses 60 ans de vie religieuse.

Cette oeuvre humanitaire prend fin en juin 84, avec la démission de Jeanne Morin, comme responsable.

Toutefois, la page n'est pas tournée, les gens donnent encore argent et vêtements aux missions.



Sr Marie Blanche Bizier au Lesotho

**LES CERCLES LACORDAIRE
ET STE-JEANNE D'ARC
"HONNEUR SANTÉ BONHEUR"**

*L'alcool est un océan où bien
des malheureux se noient.
Être abstinent c'est être libre."*

Les Cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne d'Arc étaient des mouvements antialcooliques. La formule Lacordaire était très rigoureuse: abstinence totale.

Les hommes et les femmes qui en faisaient partie promettaient sur leur honneur de ne pas absorber de boissons alcooliques, ne pas en offrir ni d'en garder, ne pas en acheter ni en vendre et combattre les habitudes alcooliques.

Si par malheur on "succombait à la tentation" on transgressait un de ces commandements on devait remettre son "bouton" signe de notre appartenance à ce mouvement. Pour pouvoir réintégrer le cercle, il fallait refaire une période de probation.

À St-Ludger, nos cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne d'Arc ont été fondés le 12 novembre 1939 par l'abbé Godric Blanchette vicaire à St-Georges.

Il y eut bien des adhérents, beaucoup ont fêté leur 10 ans d'appartenance à ces cercles et plusieurs ont reçu un certificat d'honneur pour leur 25 ans de sobriété.

Monsieur le Curé J.N. Levesque fut nommé président honoraire et l'abbé Émile Blais, vicaire aumônier.

Président-Présidente: M. Mme Henri-Louis Fillion

Vice-président-Présidente: M. Mme Donat Levesque

Secrétaire: M. Mme Émile Paré

Directeurs-Directrices: M. Mme Joseph Gilbert

M. Mme Xavier Beaudoin

M. Mme Gaudiause Dallaire

Mlle Simone Dallaire

Voilà les personnes qui furent élues pour former le premier conseil de ces deux cercles.

Beaucoup d'autres ont aussi oeuvré au sein de ces organismes: Mme L.P. Boulanger, Mme Ferdinand Bizier, Mme John Poulin, Mme Florian Mathieu, Mme Benoit Lapierre, Mesdemoiselles Ghislaine et Josette Poulin, Patricia Dumas, Céline Mathieu.

La dernière présidente Mme Germain Fluet et dernière secrétaire Mme Jeanne Morin.

La dissolution des cercles eut lieu le 6 février 1977.

Ce mouvement Lacordaire a été un bienfait pour la paroisse, il en a aidé plusieurs à traverser des moments difficiles.



LE CERCLE DES FERMIERES

De toutes nos associations féminines celle qui a rendu et rend toujours bien des services, c'est le Cercle des Fermières. On se donne la main, on s'entraide. Dans tous les domaines, fêtes paroissiales, ou événements douloureux on y voit des "Fermières."

Le Cercle des Fermières de St-Ludger a été fondé en 1937. Mlle Michaud technicienne au service du ministère de l'Agriculture, auquel étaient rattachés les Cercles des Fermières, a présidé la fondation et l'organisation du nôtre.

Le premier bureau de direction était composé de Mesdames: Éloi Carrier présidente, Aimé Lapierre vice-présidente, Mlle Bella Dallaire secrétaire Mme Albert Fluet bibliothécaire, conseillères Mme Émile Carrier, Mme Alfred Gosselin Mlle Rose Létourneau (Mme Roger Bégin). Ces femmes élues possédaient une grande expérience de la vie, on disait d'elles: Elles savent tout faire! Avec enthousiasme elles se mettent à l'oeuvre.

*"Ces aînées, dont le coeur suppléait à la science,
Point avares de leurs connaissances
Elles enseignaient à la jeune mariée
Les arts domestiques, le partage et la charité."*



Madame Eloi Carrier, présidente fondatrice

En cette première année, cent cinq personnes ont adhéré au mouvement. Le montant de la cotisation était de \$2.00 par année. Les assemblées se tenaient dans un local situé au-dessus de la boutique de M. Eugène Dumas, seul endroit disponible, on lui a versé \$7.00 pour le loyer d'une année.

Le gouvernement soucieux d'aider la femme et la famille, accordait aux groupes organisés outre une petite subvention, du support. Tour à tour nous recevons des techniciennes, des agronomes viennent donner des conférences même distribuer des graines de semences et des infirmières nous prodiguer leurs conseils.

1938-Nous obtenons un premier cours, à notre demande ce fut en couture.

1939-Le Cercle achète un métier à tisser, une machine à boutonnères, deux sertisseuses plus tard s'ajouteront deux autres métiers, un de 48" et de 90". Cette même année, une première exposition est organisée, 40 personnes y participent. Suite à ce succès, il est convenu d'en faire un événement annuel.

1949-Le cercle tout en dispensant connaissances et assistance à ses membres, n'oublie pas les déshérités. C'est dans cet esprit de charité qu'on répond à une demande de la Croix-Rouge. Afin de secourir enfants, et vieillards de l'Europe qui se relève difficilement des misères de la guerre, 13 caisses bien remplies d'aliments en conserve, cueillette faite parmi les membres, leur sont

expédiées. On a aussi aidé la Crèche de Québec en envoyant savon, laine et vêtements d'enfants, etc.

1950-À St-Ludger se tient l'exposition inter-Cercles de Beauce et Frontenac, 34 cercles sont représentés et 500 femmes prennent part à cette journée extraordinaire.

1987-Au mois de novembre, dans un grand déploiement on célèbre les 50 ans d'activités du Cercle. Jour mémorable qui débute par une messe solennelle, banquet et soirée au cours de laquelle on honore les dix militantes de la première heure, qui sont encore là.

Le cercle... c'est l'occasion de rencontres. Si on y cultive ses talents on s'y amuse aussi! À Noël grande soirée, échange de cadeaux. En mai, on fête les mères et les pères. On fait des pique-niques, des "fêtes à la tire" des voyages et chaque assemblée mensuelle réserve des surprises.

13 présidentes se sont succédées, toutes ont fait un travail sérieux, et relevé le défi de procurer à la femme et famille un peu plus de bien-être.

Toutes les Fermières, dans un même sentiment d'allegresse, chantent les mérites de nos fondatrices et disent leur reconnaissance à tous ceux et celles qui ont bâti St-Ludger!

Souhaits et félicitations aux comités organisateurs des fêtes du centenaire. Notre plus cher désir c'est qu'un jour le Cercle vive le sien!



Le conseil actuel.

1ère rangée: Germaine St-Pierre, Hélène Lacasse et Annette Bégin

2e rangée: Flore Audet, Colombe Quirion, Gisèle Grenier.

CLUB DE L'ÂGE D'OR

Un rêve que caressait depuis longtemps Berthe Dallaire: réunir les aînés et les retraités pour fraterniser et se distraire. À cette fin, elle organise un "club de cartes". Les adeptes de ce passe-temps se réunissaient quelques fois par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour de fameuses parties de cartes.

Il n'y avait qu'un pas à faire pour qu'un Club de l'âge d'or prenne vie! Le 24 mars 1973, on invite Mesdames Donat Carrier et Henri-Louis Lacroix, présidente et secrétaire du Club de l'âge d'or de Lac Mégantic et, avec leur concours, on procède à la formation du premier conseil de notre Club. Sont élus: présidente Rose-Aimée Paré, Vice-présidente Jeannette Baillargeon, Secrétaire Jeanne Morin. L'Abbé Victor Veilleux, notre curé, accepte d'être l'aumônier; les directeurs sont: Ovide Paré, Roland Roy ainsi que Bibiane Lapierre et Isabelle Baillargeon; Gilberte Rodrigue est l'organisatrice des loisirs et voyages.

Pour avoir un local, on s'adresse à M. Marie-Louis Audet, commissaire, afin qu'il nous obtienne de la Commission Scolaire des Cèdres, une salle au collège. En 1974, une subvention gouvernementale nous permet d'acquérir une table de billard, des meubles et d'organiser une cuisinette.

Nos principales activités: parties de cartes chaque semaine, soirées "canadiennes" tous les mois et, à l'occasion, repas communautaires. Nous n'oublions pas nos membres défunts: nous faisons des visites et prières au salon funéraire et leur payons des messes.

En 1978, Ovide et Rose-Aimée Paré quittent la paroisse. Étienne Morin accepte la direction du Club; il est président depuis ce temps.

Tour à tour, Eva Fillion, Émilienne Lapierre, Lucienne Gaulin, Émilienne Faucher, Laura Roy, Thérèse Létourneau, Gérard Blais, Léon Isabelle, Hilaire Faucher, Jean-Baptiste Boulanger et Émile Carrier ont fait partie du conseil.

Notre Club de l'âge d'or est aussi vivant que le premier jour de sa formation. Ses membres, toujours optimistes, sont heureux de voir arriver l'année du Centenaire, et souhaitent que ces fêtes soient un grand succès.



Le premier conseil: de l'arrière vers l'avant: Ovide Paré, Étienne Morin, Roland Roy, Rose-Aimée Paré, Jeanne Morin, Isabelle Baillargeon, Eva Fillion, Bibiane Lapierre, Jeannette Baillargeon, l'Abbé Victor Veilleux.



Le Conseil actuel: Jeanne Morin, Étienne Morin, l'Abbé Jacques Ferland, Thérèse Létourneau, Émilienne Faucher, Jeannette Baillargeon, Laura Roy, Jean-Baptiste Boulanger, Léon Isabelle, Gérard Blais, Émilienne Lapierre et Émile Grenier.

CLUB OPTIMISTE

Le Club Optimiste de St-Ludger a maintenant franchi le cap des 15 ans.

Les gens de notre milieu sont en mesure d'évaluer ce que le Club a fait pour la paroisse et pour les jeunes. L'évolution des loisirs et des sports nous permet de constater de grandes réalisations: terrain de tennis, optiparc, etc.... Le Club Optimiste est aussi l'instigateur du débat oratoire chez les jeunes du primaire.

Notre Club apporte une aide financière appréciable à différentes activités chez les jeunes (club de danse, chorale, voyages scolaires, etc.). Notre principal moyen de financement est la vente annuelle de billets.

Dans le but d'atteindre un des objectifs du Club, qui est l'amélioration du milieu dans lequel vivent nos enfants, les jeunes jouissent de notre confiance; nous leur fournissons ainsi l'opportunité de faire quelque chose de bien autour d'eux.

Liste des présidents et secrétaires depuis la fondation

Dates	Présidents	Secrétaires
1975-1976	Raymond Boisvert	Jean-Pierre Dallaire
1976-1977	Robert Dallaire	Jean-Pierre Dallaire
1977-1978	Michel Fecteau	Jean-Pierre Dallaire
1978-1979	Georges Paradis	Martial Veilleux
1979-1980	Gaétan Morin	Martial Veilleux
1980-1981	Renaud Dallaire	Hector Bureau
1981-1982	Jean-Claude Lacroix	Marc Langlois
1982-1983	Jean-Pierre Dallaire	Georges Paradis
1983-1984	Godric Purcel	Gaétan Morin
1984-1985	Raymond Roy	Noël Morin
1985-1986	Marc Carrier	Roger Gagnon
1986-1987	Simon Dallaire	Jacquelin Veilleux
1987-1988	Gaétan Grenier	Raymond Roy
1988-1989	Jean-Pierre Favreau	Georges Paradis
1989-1990	Jacquelin Veilleux	Marc Carrier
1990-1991	Fabier Nadeau	Laval Dulac
1991-1992	Daniel Carrier	Benoît Carrier

Ont été lieutenants-gouverneurs:

1984-1985	Godric Purcel
1986-1987	Marc Carrier

A été adjoint au gouverneur:

1986-1987	Godric Purcel
1989-1990	

CLUB CHASSE ET PÊCHE ST-LUDGER INC.

Organisme qui a fait sa place au sein de la communauté de St-Ludger.

En 1959 plusieurs sportifs de notre paroisse faisaient partie du "Casting Club" de Ville St-Georges.

En 1962 le groupe décide de fonder ici, leur propre club et au mois d'août, ils reçoivent leur charte. Alors les activités commencent:

On enseme la Rivière Chaudière de 150,000 truites et la rivière Samson en reçoit 25,000.

Des concours de chasse et pêche sont organisés, l'activité principale, le souper annuel qui remporte un succès formidable.

En 1970, le club acquiert la terre d'Étienne Morin et un lot d'Ernest Lapiere, ce qui donne 90 emplacements pour chalets et roulottes.

En 1973, une piscine est creusée.

En 1974, on bâtit le chalet du club et on aménage un terrain de camping.

Maintenant on y trouve une quarantaine de résidences d'été, un parc d'amusements fort bien aménagé. En 1988, on installe des glissades d'eau.

1992, le Club s'associe à la population pour fêter le centenaire de notre paroisse, les membres sont heureux et fiers d'avoir contribué au développement de la communauté.

Liste des présidents:

Valère Roy	Jean Marie Hamel
Henri Boisvert	Florian Mathieu
Laurian Lacroix	Bernard Rodrigue
Roger Bégin	Mme Isabelle Nadeau Carrier
Jean-Luc Boulanger	



Les glissades d'eau

LES MOUFLONS DES MONTAGNES DE ST-LUDGER

Le sport de la motoneige a fait son apparition vers les années 1967.

En 1973, le club motoneige "Lachaudière" fut formé par des gens de la place.

Il sera en fonction jusqu'en 1980. Depuis, les motoneigistes de St-Ludger font partie du club les "Mouflons des montagnes". Celui-ci regroupe huit paroisses.

Sur la photo, on voit le relais de St Sébastien. C'est le lieu privilégié des amateurs. On aperçoit également l'équipement pour l'entretien des sentiers.

Le club a pour président: François Fortin; Secrétaire: Régine Boulanger; Directeurs: Guy Fluet, Robin Gagnon, Ludger Boisvert et Gaétan Boisvert.



Le chalet



Randonnée de motoneigistes au Lac St-Jean. À l'avant-plan, on reconnaît Guy Fluet

Chapitre X

La vie économique

Sous la rubrique la vie économique, nous avons cru bon de mentionner le nom des commerces, des industries, et des services à la population; autant ceux d'hier que ceux d'aujourd'hui. Vous trouverez leur histoire dans les pages de famille.

LA BEURRERIE

Le premier propriétaire de cette bâtisse fut Georges (Georgy) Beaudoin. Il résidait au premier étage, au rez-de-chaussée, il y avait une fromagerie.

En 1917, Napoléon Choquette l'acquiert, il installe à l'étage supérieur des bassins pour recevoir le "petit lait" (lait de beurre). Il commence la fabrication du beurre, tout en continuant celle du fromage. C'était la variation des prix du marché qui déterminait quel produit il fallait faire, soit du beurre ou du fromage?

Tour à tour, Napoléon Choquette, Edmond Taschereau, Alfred Cliche et la Coopérative de St-Ludger en furent les propriétaires; c'est sous le régime de la Coopérative que commence le transport du lait vers l'extérieur et aussi disparaissent les écrémeuses communément appelées: "séparateur ou centrifuge".

Dans la paroisse, il y eu aussi deux (2) fromageries, une à mi-rang de Risborough, elle a existé jusque vers les années 1940. La seconde au premier rang était située au pied de la côte qui mène à travers bois au "2", près de chez Rolland Roy. Ces deux fromageries étant peu rentables sont achetées par Alfred Cliche; les cultivateurs apportent donc leur crème au village; on a compté jusqu'à 165 patrons.

Notre beurrier le plus célèbre est M. Noël Roy, il a travaillé simultanément pour tous les propriétaires. Lui succède Gérard Cliche qui a exercé ce métier 28 ans et c'est avec M. Roy, qu'à l'âge de 18 ans, il fait son entraînement. Pour obtenir une "licence" de beurrier, il fallait faire 2 ans d'apprentissage pour être accepté à

l'École de Laiterie de St-Hyacinthe, seul institut qui délivrait le "Certificat d'Expert Essayeur de lait".

C'est Gérard Cliche qui a initié les autres beurriers: Aimé Cliche, Henri Rodrigue, Roger Blouin. Renaud Bernier a aussi travaillé, il est décédé accidentellement lorsque l'autobus qui le voyageait à Lambton, verse et est détruite par le feu.

Etre beurrier était un dur labeur. La journée commençait à 3 heures, on barattait la crème pasteurisée la veille. Le beurre devait être fini et emboîté pour 15 heures. À travers cela, il y avait entre 7 heures et 9 heures, réception de la crème qu'il fallait peser, vider et laver les bidons. Un jour c'était les patrons du côté sud de la rivière qui apportaient leur crème, le lendemain ceux du côté nord; les gros producteurs venaient tous les jours. La réception finie, on procédait aux tests.

Chaque minute était employée. Un petit atelier avait été aménagé afin d'assembler les boîtes "rondes" pour le fromage au temps où on en fabriquait. Alphonse Boulanger fournissait les couvercles et les fonds de boîtes. Le bois qui servait à faire les côtés venait de Lac-Mégantic; ces minces feuilles devaient séjourner dans l'eau afin de pouvoir leur donner la forme ronde d'une meule de fromage. Peu de repos, l'hiver il fallait remplir la glacière et faire le bois pour chauffer la bouilloire qui fournissait la vapeur, l'élément essentiel pour faire marcher l'usine. La vapeur servait à pasteuriser la crème et stériliser les bidons, à actionner le moteur qui faisait tourner la baratte, à pomper l'eau du puits artésien et faisait vibrer le sifflet qui avertissait que le temps de réception de la crème expirait.

Notre beurrier est toujours là, tel un vieux monument, elle a passé à travers les ans et son apparence est à peine modifiée. On n'y fait plus de beurre mais elle est encore utile comme entrepôt. Sous le marteau des démolisseurs, finira-t-elle un jour?

LES LAITIERS

Georgette, âgée de 12 ans, fille d'Aimé Lapierre fut la première à livrer le lait au village de St-Ludger.

Ses premiers clients furent: le notaire Veilleux, le Dr Jutras et Omer Giguère. Des chaudières de 5 livres, vides de graisse servaient de contenants. La clientèle s'accroît, il faut se moderniser. Georgette vendra son lait dans des pintes de verre entassées dans un chariot. La livraison se fait tous les matins. À l'époque le lait coûtait 5¢ la pinte.

Pendant les 8 ans que dura son commerce, elle n'eut qu'un accident. "Tibert" Mercier ne l'ayant pas vue, recula sur son chariot avec son auto. Imaginez l'affolement d'une adolescente de 13 ans, de voir ses pintes cassées et le lait plein la rue!... Elle n'eut pas moins de chagrin que Perette dans la fable de Lafontaine.

Le commerce fut repris par Oscar Lapierre. Comme la demande est de plus en plus grande, son fils Rosaire s'équipe d'une voiture de laitier et distribuera le lait pendant 20 ans, dans la partie est du village, tandis qu'Adélar Carrier approvisionnera la partie nord, de 1950 à 1962.





À compter de 1962, ce sont les laiteries: St-Georges, puis Purdel et Québon. Ces deux dernières compagnies se fusionneront pour former Natrel.

Depuis 4 ans, l'agent distributeur pour la compagnie Natrel (Cité, Québon, etc...) est Marius Lachance de la paroisse. Deux fois par semaine il fournit les épiceries et fait également du service à domicile, pour une foule de produits laitiers.



LA BOULANGERIE

Plusieurs se souviennent du premier boulanger de la paroisse. C'est au début des années 30 qu'Amédée Rodrigue achète la maison occupée aujourd'hui par Antonio Roy. Il s'équipe pour fabriquer le pain et en faire le commerce. Comme l'électricité n'est pas encore à nos portes, tout se fait manuellement. Dans une grande huche

de bois, il vide un sac de 100 livres de farine, une livre de fleishman (levure), de la graisse en seau de 20 livres, ajoute une chaudière d'eau et on pétrit ce mélange à la main.

Son épouse Anna le seconde dans son travail, elle pèse la pâte et la moule dans des casseroles graissées. Le pain est cuit dans un four chauffé avec des croûtes du moulin Dallaire.



Armand Morin, Henri Bilodeau, Maurice Gilbert

Avec une brouette, Amédée fait la tournée du village. Ses bonnes pratiques reçoivent leur pain enveloppé dans du journal. Le pain se vend en quart pour 7 cents, le pain complet comprenant 4 morceaux pour 28 cents.

Une telle besogne devient vite épuisante. Après 15 ans, il vend sa boulangerie à Henri Bilodeau. Celui-ci la modernise, achète une voiture spéciale et c'est avec sa "Dooley" (jument) que commence la livraison dans toute la paroisse et même à l'extérieur. Armand Morin a été le premier cocher. Après un accident mortel devant le garage Jos Fluet, Victor Bilodeau lui succède.

Maintenant que les chemins sont entretenus l'hiver, la "Dooley" est remplacée par une camionnette Ford. La boulangerie compte plusieurs employés qui se sont succédés, entre autres: Gilles Bilodeau, Paul Létourneau, Gabriel Arguin, Rosaire Grégoire, Laurent, Bernardin, Maurice Gilbert, Laurier Bégin, Grégoire Dumas et Fidèle Nadeau.

En 1948, un incendie ravage l'établissement. On reconstruit.

En 1953, Henri vend son commerce à Larochelle et Frères, qui avec la boulangerie Doyon de St-Côme, desservent notre municipalité. Il reste encore plusieurs ménagères qui cuisent du bon pain de ménage!... hum...

LES BOUCHERIES

Les bouchers épiciers suivants ont alimenté les gens de la paroisse durant nombre d'années, à l'époque où en été, il n'est pas possible d'avoir souvent de la viande fraîche chez-soi, une fois la semaine, ce sont: Omer Doyon, Jean (John) Poulin, Jean-Baptiste Bégin, Émile Paré. Ceux-ci parcouraient la paroisse.

Aujourd'hui, Julien Lacroix a pris la relève de son

père J.-A. Lacroix, à la boucherie. Il se spécialise, en préparant la viande (de l'étable à la table). À l'automne, le grand nombre de bêtes des bois qu'il doit dépecer, renseigne Julien sur l'habileté des chasseurs.

LES COMMERCES

La Société Coopérative Agricole

En l'an 1943, la coopération étant à son meilleur dans le milieu agricole, un groupe de cultivateurs décide, après étude, de se regrouper afin d'améliorer leur sort.

C'est ainsi que le 27 novembre 1943, l'avis de fondation de la Société Coopérative Agricole de St-Ludger est publié dans la gazette officielle.

Un mois plus tard, soit le 28 décembre 1943, on assiste à l'assemblée de fondation à la salle publique. Le premier bureau de direction est composé comme suit: M. Napoléon Lapierre, président; M. Josephat Faucher, vice-président; M. Joseph Blouin, M. Henri Fillion et M. Louis Fecteau, administrateurs; M. Léon Morin, secrétaire.

Lors de la première décennie, on consacra les efforts à la fabrication du beurre et à la vente de fournitures agricoles. Pour ce faire, on loua la beurrerie de M. Alfred Cliche et un espace dans le magasin de M. Henri-Louis Fillion.

Ce n'est qu'en 1945 que la Société Coopérative fit l'achat de la beurrerie de M. Cliche, avec tout l'équipement requis.

Puis en 1952, elle fait l'acquisition du magasin général de M. Fillion. Ce dernier fut déménagé sur son site actuel en 1958.

C'est en 1966, que sera vendu le permis d'exploitation de la beurrerie ainsi que ses équipements, à la Société Coopérative Agricole de Lac-Mégantic.

Ce n'est qu'en 1979 que l'on verra des modifications majeures à la Coopérative. La construction d'une quin-

caillerie et le réaménagement complet de l'épicerie permettent une nouvelle orientation pour la Société Coopérative Agricole qui deviendra le Magasin Coop de St-Ludger, favorisant ainsi l'entrée de nouveaux membres parmi les non producteurs agricoles.

Au cours des dernières années, l'accent fut mis sur l'amélioration des équipements et l'entretien des bâtiments. De plus un système de comptabilité informatisé fut implanté en 1990.

Tout ceci afin de mieux répondre au besoin de notre clientèle.

Parmi les gérants qui se sont succédés, il faut retenir: M. Jean-Paul Gagnon (1944-1947); M. Gérard Boisvert (1947-1966); M. Roger Blouin (1966-1982); M. Martial Veilleux (1982-1987); M. Benoît Carrier (1987-encore en poste).

LES COMMERCES

Épicerie Bonichoix, prop: Bernard Bégin.

Accommodation Camille Gilbert.

Dépanneur Du Pont, prop: Chantal Fecteau.

Yves Carrier Meubles, prop: Michel Fecteau, le premier marchand de meubles fut Laurian Gagnon.

Le magasin de la manufacture Ray Boisvert.

Luminaires 204, prop: Mariette Paré.

Cordonnerie Benoît Morin.

MOTEL, HÔTELS, RESTAURANTS

Le Domaine La Chaudière, prop: Patrice Nadeau & Jean-Luc Tanguay.

Hôtel Central, prop: Gaétane, Steve et Gino Paré.

Le Bar salon Jean-Yves Richard.

Restaurant Du Pont, prop: Gaétan & Richard Morin.

Cantine Kiri, prop: Clairette P. Fortier.

Quelques statistiques sur denrées alimentaires.

Le petit journal du 4 décembre 1966. Source Mme Gérard Duclos de Chambly.



Viandes	1948	1966	1992
1 lb bacon	.44	1.19	2.89
1 lb saucisse	.22	.79	2.48
1 lb boudin	.15	.49	2.29
1 lb steak haché	.40	.79	2.39
1 lb jambon	.30	1.19	3.12
1 lb saumon rouge	.22	.45	2.89
<i>Fruits et légumes frais.</i>			
1 citron	.03	.08	.29
1 pamplemousse	.05	.10	.49
12 oranges	.35	.79	2.29
1 cantaloup	.23	.49	1.00
10 lbs pommes de terre	.30	.59	1.19
1 pied de céleri	.18	.35	.99
1 sac d'épinards	.07	.15	1.79
1 chou moyen	.10	.45	.79
1 lb carottes	.10	.15	.40
1 chou-fleur	.20	.45	1.69
<i>Divers</i>			
1 lb beurre	.73	.74	2.95
1 dz d'œufs	.40	.81	1.69
1 soupe en boîte	.10	.20	.65
1 ampoule électrique	.15	.30	1.12 + tx = 1.29
1 bte de Ritz	.19	.35	3.50
Rice Krispies	16	33	2.79
1 Corn Flakes	14	31	2.49
1 lb de Crisco	.35	.57	1.65
1 savon de toilette	.08	.18	.65 + tx = .75
1 cirage à soulers	.15	.25	1.29 + tx = 1.49
1 lb cassonade	.09	.24	.92
Old Dutch	.15	.22	1.09 + tx = 1.26

LES INDUSTRIES

Le moulin à scie Dallaire

Avant l'avènement de l'électricité, nos ancêtres savaient utiliser les cours d'eau pour en tirer de l'énergie.

Cette photo de 1907, nous rappelle la construction d'un barrage en haut du village de St-Ludger, qui alimentait le moulin à turbine, situé sur le terrain de la boutique de Marcel Boulanger aujourd'hui. Ce moulin était la propriété d'Édouard Bureau depuis 1895. Il servait à moudre le grain et à scier le bois de construction des colons. Un canal d'une profondeur de 7 pieds, recouvert de bois, traversait sous la beurrerie et sous le bureau de poste pour y conduire l'eau jusqu'au moulin.

En 1901, Romain Dallaire de Lambton en fait l'acquisition et l'opère avec ses fils durant plusieurs années. En 1920, un incendie ravage le tout. Romain le reconstruit à l'endroit où il se trouve encore aujourd'hui et le modernise. En 1928, ce sont ses deux fils "Gaudiose et Joseph" qui en prennent possession. Selon Romain, leur père, cette entreprise était assez rentable pour faire vivre deux familles. En effet, ces calculs se sont avérés justes.

Antoine, leur frère fut employé comme "scieur" pendant plus de 20 ans. Il débitait jusqu'à 600 billots par jour.



Le premier propriétaire du moulin et son épouse: M. et Mme Edouard Bureau



Construction de la dam



Famille Romain Dallaire: de gauche à droite, en arrière: Henri-Louis, Jean, Arthur, Antoine.
 Au centre: Ernest, Albert, Joseph, Gaudiose, Émile.
 En avant: Marie-Anna, Mina, Clarida, Romain, Lucie, Marie-Rose, Zélia, Rose-Anna.

Les chantiers des "Breaky" furent une bonne source de revenus pour cette industrie. Ajoutons aussi que les cultivateurs de la paroisse contribuaient au fonctionnement du moulin par l'apport de leur bois en période hivernale. Ce fut aussi le gagne-pain de plusieurs villageois. En été, on fabriquait le bardeau qui servait aux toitures de tous les bâtiments. Le surplus était acheminé à la firme "Cauchon" de Québec de même que "Chassé" de Ste-Marie de Beauce. Bernardin, le fils aîné de Gaudiose n'avait que 13 ans et rêvait de travailler au moulin. Il fut assigné au charroyage des "croûtes" et de la sciure de bois à l'aide d'un cheval et d'une charrette. Après quelques temps, il aurait préféré être sur les bancs d'école; les journées étaient longues de 7 heures le matin à 18 heures le soir, y compris le samedi. La pause-café n'existait pas à ce moment-là. son cousin Philippe, le fils de Joseph, connut lui aussi les rouages de cette besogne qu'il abandonna pour l'entraînement militaire. en 1935, un second incendie rase la scierie. Avec le support de chacun, on repart à nouveau l'entreprise. en 1950, Benoît devient le propriétaire et l'exploite avec ses fils jusqu'en 1980.

C'est ainsi que quatre générations se sont succédées durant près de 80 ans, dans cette industrie qui fonctionne toujours mais sous une autre raison sociale: Les bois Poulin Inc.

Le premier atelier de couture à St-Ludger

C'est en 1947 que Lucien et Françoise Cliche montent un atelier de couture, le premier à St-Ludger et dans la région.

Pour partir cette industrie nous avons dû acheter la raison sociale et la machinerie d'une compagnie "Castle Fashion" de Montréal qui s'engageait à nous fournir du travail.

Pour apprendre le métier nous avons envoyé à Montréal, Mlle Alette Baillargeon, jeune fille habile et surtout sérieuse. À son retour, nous commençons les opérations en confectionnant de bien simples robes de coton. Nos premières employées outre Alette Baillargeon, furent Carmelle et Suzanne Doyon, Candide Mercier, Aurélie Fillion,.

Après quelques mois d'opération, Georges Goulet de Courcelles, manufacturier de chemises, apprend notre

existence et vient nous rencontrer, il constate notre travail et nous propose un contrat; son offre était intéressante mais le travail demandait plus de machineries et plus de dextérité. On accepte, et à mon tour d'aller à l'école.

En quelques jours j'ai dû apprendre le fonctionnement d'une machine à 2 aiguilles et tout le processus de la fabrication d'une chemise. Nous avons fait des chemises de tout matériel et de divers styles, de même que du Pyjama.

Nous avons trimé dur, sans aucune aide financière; notre municipalité ne voulait pas s'impliquer. Le maire de l'époque avait dit: "laissons-les partir, si ça marche et que c'est payant, nous l'achèterons!"

La Caisse Populaire avait risqué un prêt de 1 000.00\$ sur endossement de 20 contribuables.

Tout de même, nous avons fonctionné quelques années, dans un local très exigü.

Un jour, Syllas Berberi de St-Georges de Beauce qui désirait lui aussi ouvrir une manufacture dans la Beauce; nous fait une offre assez alléchante pour notre entreprise, et nous la lui cédon.

Nous avons été dans ce domaine, des pionniers. Nous avons participé à l'organisation de manufactures à Lac-Mégantic avec Paul Tanguay. Nous avons aidé Lambton, puis St-Georges; et nous avons enseigné à bien des femmes, le métier de la "couture industrielle".

La manufacture Ray. Boisvert
Les Équipements Donald Lapierre inc.
Les Fabrications Pierre Fluet Inc.



Usine construite en 1988 par Pierre Fluet

En 1982, après trois années d'études, Pierre Fluet obtient un D.E.C. en machinisme. Il commence alors à travailler chez un concessionnaire de machineries agricoles à titre de mécanicien. Août 1983 est le début officiel de l'entreprise dans un atelier aménagé à la ferme de son père. En 1988, l'expansion de l'entreprise nécessite une relocalisation de la construction de l'usine actuelle.

Les Fabrications Pierre Fluet Inc., qui compte aujourd'hui sept employés, effectue entièrement la conception et la fabrication de ses produits. On fabrique principalement des chargeurs à bois, des rétro-caveuses, des vérins hydrauliques et de l'équipement pour scierie. Cependant, beaucoup d'autres machines sont manufacturées selon les spécifications des clients. Des services de

vente et de réparation de machinerie font aussi partie des opérations de l'entreprise.

La clientèle de l'entreprise est constituée principalement d'entrepreneurs forestiers, de scieries, de producteurs agricoles et d'autres industries manufacturières.

LES ENTREPRENEURS EN CONSTRUCTION

Les Excavations Réjean Paré Inc.

Construction Jacques Bolduc.

Construction Bernard Rodrigue.

Les Constructions & Isolations Grenier Inc.

Menuiserie, Marcel Boulanger.

Entrepreneur en plomberie et chauffage, Guy Giguère.

Renald Lacroix, électricien.

LES INSTITUTIONS FINANCIÈRES

La Banque Canadienne Nationale, donne ses services à compter de 1919. Le premier local est situé dans la maison du notaire Veilleux, (aujourd'hui Yves Carrier), puis chez le notaire Audet, quelques années.

En 1928, les bureaux de la banque sont transportés chez Alfred Cliche. De 1940 à 1945, ce fut dans la maison d'Adrien Cliche.

Enfin de 1945 à 1969, année de sa fermeture, elle est située dans la demeure d'Alphonse Boulanger.

La Caisse Populaire Desjardins de St-Ludger de Beauce

La Caisse Populaire de St-Ludger a été fondée le 31 juillet 1941.

Faisaient partie du premier conseil d'administration: Xavier Beaudoin, Henri Fillion, Edmond Taschereau, Napoléon Lapierre, Louis Fecteau.

Commission de crédit: Omer Vachon, Ferdinand Bizier, Amédée Rodrigue.

Conseil de surveillance: L'abbé J. Nelson Lévesque, curé, Émile Paré, Pierre Gobeil.

Le 10 août 1941, on tient la première assemblée. Ont été nommés: président: Napoléon Lapierre; vice-président: Xavier Beaudoin; secrétaire-gérant: Edmond Taschereau.

Ce dernier s'engage à fournir le local dans sa maison (aujourd'hui propriété de Roger Blouin) ainsi que les meubles et le coffre-fort. Il s'adjoint une secrétaire, sa fille Marie-Paule. La première année, il reçut la somme de "un dollar" pour tous ces services.

Les premiers sociétaires, au nombre de 62, ont acheté chacun une action au prix de 5,00\$.

Le nombre de parts qu'un membre pouvait acheter était fixé à 40 parts.

Le montant maximum d'un prêt consenti à un seul sociétaire était de 200,00\$ à 6% d'intérêt.

En juillet 1943, un salaire de 35,00\$ par mois est voté au gérant pour les années 1942 et 1943.

En 1944, M. Évariste Boisvert est nommé directeur-gérant et Mlle Marie-Paule Taschereau est embauchée secrétaire.

En 1945, la Caisse Populaire loue chez M. Boisvert un local à raison de 10,00\$ par mois (aujourd'hui propriété de Hercule Bellavance).

Le 30 novembre, une résolution est passée pour fermer la Caisse le dimanche.

La Caisse est maintenant assez rentable et songe à posséder sa propriété.

Le 5 mai 1961, on achète un terrain sur la rue Principale, près de l'église, puis une école neuve, non occupée, au prix de 2 950,00\$. Cette école sera déménagée sur le terrain acquis et deviendra la Caisse Populaire. Au mois d'août commencent les travaux de rénovations qui se termineront au printemps de l'année suivante. Le tout aura coûté 25 000,00\$.

Le 19 juillet 1962, M. Alcide Fillion est nommé gérant au salaire de 100,00\$ par mois. Il est demeuré à son poste jusqu'à son décès en 1979.

Le 30 août 1979, Denis Poudret prend la relève et travaille 3 ans.

En mai 1982, Paul-André Morin est le nouveau gérant.

En 1988, un nouvel agrandissement s'impose, on double la surface actuelle et on ajoute un stationnement, le tout pour un coût total de 285 300,00\$. St-Ludger se voit doté d'un édifice ultra-moderne.



en 1946, l'actif était de 209 319,00\$ et 1990 de 14 837 171,00\$.

En 1991, la Caisse Populaire fête ses 50 ans d'existence.

La population de St-Ludger est fière de cette belle réussite, due à tous ses actionnaires.

sincères félicitations et hommages à nos vaillants bâtisseurs.

Le curé Lévesque a été un des promoteurs de la Caisse Populaire et de la Coopérative Agricole.

SERVICES À LA POPULATION

Pavillon St-Ludger

Une des réalisations dont nous sommes très fiers c'est notre centre d'accueil le "Pavillon St-Ludger Inc".

Le 12 octobre 1967 à une assemblée paroissiale, une corporation est formée, sont élus: président: Yves Carrier; vice-président: Lucien Cliche; secrétaire: Henri Fillion; directeurs: l'abbé A. Châteauvert, Albert Gagnon, Rosaire Boulanger et Joseph Blouin.

Après bien des requêtes signées par des gens âgées de St-Ludger et des paroisses environnantes et bien des démarches, le projet est accepté par le gouvernement. Les plans et devis sont préparés par les architectes "Caouette" et la construction confiée à la firme Marquis



Albert Gagnon, Joseph Blouin, Lucien Cliche, Henri Fillion, Yves Carrier, l'abbé Albert Châteauvert, Rosaire Boulanger

& Frères. C'est au printemps 1969 que les travaux sont terminés.

Les religieuses de la Charité de St-Louis acceptent la direction du foyer et Sr Florence Bélanger est la première directrice. En 1972, pour des raisons de santé, elle quitte et Sr. Jeanne d'Arc lui succède. Depuis 1986, c'est Marcel Racine qui en assume la responsabilité.

Le 23 septembre a lieu l'inauguration, le ministre des Affaires sociales est présent ainsi que les 4 pensionnaires qui viennent d'entrer: Madame Joseph Bilodeau, Madame Joseph Taillon, Monsieur et Madame Achile Godbout. Fin de décembre, ils sont 19 sur une possibilité de 39. Madame Antonio Gosselin, une des premières bénéficiaires est la seule qui y demeure encore. Depuis l'ouverture du centre, un peu plus de 185 personnes y ont résidé.

Aux premiers jours de sa fondation, on acceptait que des personnes autonomes; maintenant les chambres sont réservées aux personnes en perte d'autonomie, après que le C.L.S.C. Maria Thibeault en ait fait l'évaluation médicale et sociale.

Voici les personnes qui ont oeuvré au début: adjointe à la directrice: Sr Marguerite Morin et Sr Gilberte Jolicoeur; secrétaire-réceptionniste: Berthilde Grenier. Depuis son départ, Denise Audet occupe le poste. Le premier chef cuisinier: Marius Dumas; le concierge: Wilfrid Dumas, remplacé par Mario Dulac.

Après 21 ans d'existence, il y a 35 employés qui y travaillent soit à temps complet ou partiel.



Pavillon St-Ludger

Notre centre d'accueil rend des services inestimables et de qualité aux personnes âgées. Avec un personnel très dévoué et les soins médicaux prodigués, les bénéficiaires se sentent en sécurité.

L'Escale (résidence pour personnes autonomes)
Le Salon Funéraire.

LES MÉDECINS

Avant 1903, il n'y a eu aucun médecin résidant à St-Ludger. Quand il y avait de la maladie, c'est en voiture à cheval, qu'on se rendait chercher un docteur à Lac-Mégantic ou à St-Sébastien. Des personnes s'en rappellent pour en avoir entendu parler par leurs parents, du bon docteur Doyon de St-Sébastien.

Il y a aussi Marie-Louise, la sauvagesse, qui habite sur les bords de la rivière Chaudière entre St-Samuel et St-Ludger. Elle soigne avec succès, avec des plantes. Le rôle des sages femmes, et les remèdes de bonnes femmes prirent toute leur importance, pendant ces années-là.

Le Dr Massé arrive en 1903, suivi des docteurs Massicotte, Grégoire, Boutin et Lincours, pour de courts séjours.

Le docteur Rousseau est resté plusieurs années et a laissé de bons souvenirs. Valère Groleau, Charles Boisvert (un concitoyen), Georges Grondin (père du cardiologue) et Alfred Jutras ont été les derniers médecins résidants aux environs de 1940.

Durant plusieurs années, les soins médicaux sont donnés une fois la semaine à l'hôtel Quirion, et sur demande, quand le médecin doit se rendre à la maison.

Les docteurs: Viateur Bolduc, Jos. Aubut, Georges Durand, mais c'est surtout le Dr Gérard Noël qui se dépensa le plus pour la population. En hiver, il venait de St-Gédéon, sur la rivière Chaudière, avec son "snow" à

hélice, un passager. Il devait souvent utiliser la force pour se rendre à destination. La population lui garde une grande reconnaissance.

De nouveau, d'autres médecins résident dans la paroisse. Les docteurs: Savoie, Soucy, Cossette et Lemay.

Puis un garçon de la paroisse, Venant Rodrigue, bien qu'il soit médecin à St-Samuel, vient faire du bureau une jour semaine.

Le dernier médecin résidant est le Dr Sylvie Beaudoin, (également enfant de la paroisse). Aujourd'hui, elle fait du bureau à son appartement rue Du-Pont et au Pavillon St-Ludger, une fois la semaine.

Le docteur Valère E. Groleau

À St-Ludger, nous avons eu plusieurs médecins, tous très dévoués. Dans cette liste, il y en a un qui a vu son travail et ses longs services reconnus. En 1925, le Dr V. Groleau, gradué de la Faculté de Médecine de l'Université Laval arrive à St-Ludger et fait l'apprentissage de la dure vie de médecin de campagne.

En 1976, après 51 ans de vie professionnelle active, il est nommé membre de l'Ordre du Canada. "L'humble médecin de campagne est élevé au-dessus des sommités médicales".

Il est décédé à East Broughton le 19 avril 1991 à l'âge de 97 ans.

LES NOTAIRES

Le notaire Beauchesne et sa famille arrivent à St-Ludger en 1905. Ils habitent la maison (aujourd'hui de Mme Bernardin Fecteau) face au presbytère. Il tient son étude de notaire jusqu'en 1913.

La même année, le jeune notaire Louis-Maurice Veilleux et son épouse prennent la relève.

En premier lieu, ils habitent la maison d'Alphonse Boulanger puis celle qu'occupe aujourd'hui Yves Carrier. Après quelques années, il achète la demeure de Eleucippe Bergeron, cette grande maison sise au coin de la "petite rue".

On peut dire que le notaire Veilleux a rédigé la plupart des contrats de mariage de la paroisse. Il se réservait le privilège d'embrasser la future mariée.

Le notaire Veilleux et sa famille résidèrent pas loin de 45 ans chez nous.

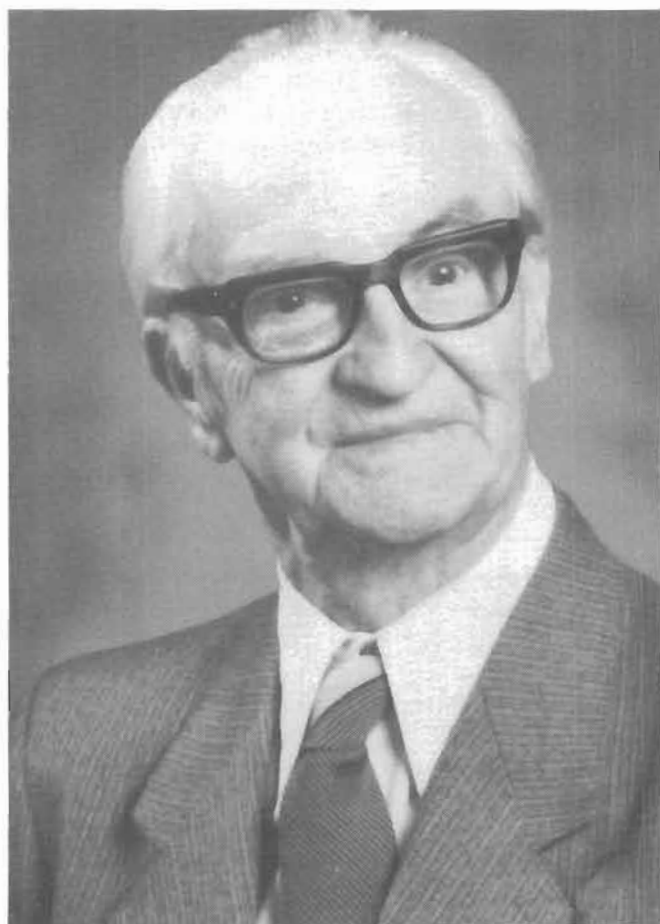
Le notaire Audet, célibataire, et sa soeur sont demeurés en 1926 et 27.

Aujourd'hui, les notaires André Veilleux (petit-fils de L.M.) de Lac Mégantic et Yves Bouffard de St-Martin desservent la population une fois la semaine.

LES SALONS DE COIFFURE

Le premier salon de coiffure, situé dans la maison de Mme Aimé Giguère, ouvre ses portes, en 1941, Hélène Paré en est la propriétaire, elle coiffe jusqu'en 1945.

Le même année, Benoît Lacroix et son épouse inaugurent leur salon dans la maison d'Henri Fillion, face au restaurant. Ils changent d'endroit à deux reprises, dans un premier temps, dans la salle Cliche, annexée au restaurant, puis après le départ de Pierre Lessard, ils emménagent



Le docteur Valère E. Groleau

gent dans sa maison située dans l'édifice attenant au bureau de poste. Ils occupent ce local jusqu'en 1959.

Plusieurs propriétaires de salon se succèdent: Lyne Cliche, Odette Lacroix, Lise Lachance, Sylvie Lapierre. Aujourd'hui, le salon "Riviera", prop.: Chantal Boutin et le salon "Détente", prop.: Sophie Trépanier, desservent la population.

Il y a aussi Fernand Lacroix, barbier depuis plusieurs années.

LES PHOTOGRAPHES

Les photographes sont les historiens les plus véridiques qui soient. Leurs oeuvres sont des témoins réels des gens et des choses d'autrefois. Ils nous livrent l'histoire dans toute son authenticité.

Adélarde Lessard est le premier photographe connu qui a monté un studio à St-Ludger; il demeurait sur "la côte" dans la maison de Rosaire Lapierre. Son atelier situé près de la rue était bien organisé, même une partie du toit et de la bâtisse étaient vitrés. Si on garde mémoire de tout ceci, c'est à cause d'un fait: un jour que ses gamins de neveux lui rendaient, visite, l'un grimpe sur la couverture, il glisse et passe à travers le toit et se ramasse au milieu de films et de photos (Gérard Cliche).

Plus tard, on le retrouve "rue du Passage", son atelier installé au bout du jardin d'Alphonse Boulanger, en 1919 la débâcle l'emporte. Il quitte la paroisse pour les États-Unis; son frère Dorégné, en amateur continue le métier.

Yolande Roy vers 1945, aménage chez Alexandre Roy et fera de la photographie quelques années.

C'est en 1954 qu'un autre studio s'organise et c'est Benoît Lacroix qui en est le propriétaire.

À son départ en 1958, Gabriel Cliche l'achète. À ce temps là, pour pouvoir exercer ce métier, fallait avoir une carte de compétence et faire partie de l'association des photographes. Benoît Lacroix l'avait initié, les Studios Irénée de Thetford lui ont prodigué bien des conseils, mais il ne possédait pas la fameuse carte. Malgré l'acharnement de certains photographes des alentours qui lui firent payer amendes sur amendes, à St-Ludger, il a donné bien du service: mariages, événements paroissiaux, sportifs ou tout autre, Gaby devait prendre des photos. Aujourd'hui, il possède une belle collection de photographies prises depuis qu'il a acheté sa première caméra.

LE TÉLÉPHONE

La paroisse était fondée, mais la communication avec les gens de l'extérieur ne s'est pas organisée immédiatement. En 1902 pour téléphoner, il fallait se rendre à St-Gédéon. Les Breaky avaient construit une ligne qui les reliait à leur bureau de St-Georges et en faisaient bénéficier la population.

Environ 20 ans après la fondation de St-Ludger, nous avons notre première ligne de téléphone qui nous relie à Lac-Mégantic. C'est la Compagnie Renaud qui l'installe et pose la première boîte au Syndicat Nadeau. À son tour Beauce Téléphone vient nous rejoindre et met un autre téléphone au magasin Pagé. Nous voilà raccordés à la Beauce.

Plus tard, un groupe de la paroisse fonde une société qu'il nomme La Compagnie de Téléphone de Risborough; elle a connu bien des difficultés, on a dû la réorganiser une seconde fois. Avec les actions émises, une saine administration, elle a desservi la paroisse jusqu'en 1966. Cette année-là, la Compagnie achète toutes les actions détenues par les sociétaires et le réseau est vendu à la compagnie Continental, elle modernise le tout, les appels se font automatiquement et notre bureau est fermé. Aujourd'hui, c'est la "Cie Sogetel" qui nous dessert.

Voici un souvenir des années passées: au mois d'avril 1902, Edmond Chabot part du village et se rend à pied à St-Gédéon, téléphoner à ses frères qui demeurent à St-Zacharie, pour leur apprendre que leur père est gravement malade. Les mauvaises routes, et le temps qu'il a fallu pour venir ont fait que, lorsqu'ils arrivent à St-Ludger, il était décédé et le service avait eu lieu le matin.

Voilà en bref, quelques notes historiques du "téléphone" à St-Ludger.

BUREAU DE POSTE ST-LUDGER

par Françoise Cliche

Pour être facteur, il faut avoir du coeur!

La poste a toujours été un lien entre les paroisses, entre les familles et les individus. Au début du siècle, c'était un service essentiel. Lorsque le postillon arrivait, c'était de la vie qui entraînait dans la communauté.

À St-Ludger, le bureau de poste a logé à divers endroits. En 1900, il était dans la maison d'Édouard Beaudoin (aujourd'hui Paul-Émile Boisvert), sous la gérance de Mlle Frébonia Bélanger (Mme Cléophas Dallaire). Édouard Beaudoin, trois fois par semaine, allait chercher le courrier qui arrivait par train à la gare de St-Samuel.

Puis le bureau change de local, traverse la rivière, est installé dans le Syndicat Nadeau. Quelques années plus tard, Omer Giguère l'obtient, l'organise dans sa maison (Laurier Faucher), il reste là jusqu'en 1945. Ont travaillé sous sa responsabilité: Mme Georgiana Giguère (Mme Omer), Mlle Rose-Aimée Lessard, Jeanne, Adrienne, André Giguère et Mme Jeanne d'Arc Gosselin.

Lucien Cliche nommé à son tour maître de poste, le déménage dans la bâtisse du "restaurant", l'ancien Syndicat Nadeau. En 1947, il est déplacé encore une fois, dans un édifice nouvellement bâti, où il se trouve aujourd'hui.

En 1958, Mme Françoise Cliche devient maîtresse de poste; elle démissionne en 1982 après 25 ans de service; c'est Gabriel Cliche qui obtient le poste.

1930: pour être facteur, il faut avoir du coeur, dit la chanson. Pour travailler dans ce domaine il fallait aussi avoir de l'endurance. Le bureau était ouvert 8 heures par jour, 6 jours par semaine et quelques heures le dimanche après la messe; même à Noël et les jours de fêtes "d'obligations", il fallait donner du service.

Le bureau de poste était un lieu de rendez-vous, pour les retraités et au sortir des classes les jeunes ne pouvaient passer sans y arrêter!

Ces années-là, les envois de circulaires n'existaient

presque pas, mais chaque jour, il y avait en plus des lettres, des sacs de journaux à distribuer. L'Action Catholique était le principal quotidien, tous les mois arrivaient des centaines d'annales: Ste-Anne, St-Joseph, etc.

Nous recevions chaque printemps et chaque automne, les fameux catalogues Eaton, Simpson et Dupuis. Les catalogues c'était notre "boutique de mode"... notre centre d'achat, aussi les colis étaient-ils très nombreux, par la poste presque tout peut s'envoyer: des plantes, des animaux: poussins et abeilles.



Visite guidée des élèves de 5e année à l'occasion de la semaine des postes. Maîtresse de poste: Françoise Cliche.

Durant bien des années, notre courrier arrivait à la station de St-Samuel. Le postillon, 6 fois par semaine faisait ce trajet de 18 milles en voiture à cheval, à l'occasion, il acceptait des passagers.

Celui qui a fait le plus longtemps ce transport est M. Napoléon Mercier, il était ponctuel, arrivait vers 10 heures au bureau et retournait à 15:30 heures. Rares sont les jours où il n'a pas réussi à faire le voyage.

Avec le progrès, l'auto a remplacé le cheval. C'est en autobus ou auto-neige que pendant bien des années, la malle a voyagé. À partir de 1940, elle nous arrive de Lac-Mégantic, notre centre de distribution, puis le contrat est accordé à des particuliers. Depuis 1960, le courrier nous parvient de Ville-St-Georges.

En 1935, pour donner du service à tous les gens de la paroisse, le Ministère des Postes accorde 2 malles rurales. La R.R. no-1, desservait Gayhurst le long de la rivière et les rangs 1 et 2.

Le courrier de la R.R. no-2, desservait une partie de Risborough, le rang 9 en entier, le 11^{ème} rang et le long de la rivière jusqu'à la limite de St-Gédéon.

Les premiers facteurs furent Édouard Beaudoin, Sylvio Faucher et Edmond Tascherou.

En 1980, il y a eu fusion des 2 routes rurales, c'est Gérard Fluet qui obtient le contrat.

Les postillons, ces transporteurs infatigables devaient affronter les forces de la nature, pluie, froid, neige, chemins impraticables; rien ne les rebutait. Pour réussir

à faire leur livraison, ils ont utilisé: cheval, automobile, camionnette. Adrien Cliche a même eu une auto-neige actionnée par une hélice. Ce véhicule était léger et lui permettait de passer partout, de faire les 30 milles de sa tournée dans un temps record. Parfois, quelques-uns, à pied, ont desservi des clients parce que la route était fermée, d'autres devaient déblayer des boîtes pour pouvoir y déposer le courrier.

Oui: fallait avoir du coeur en ces années-là pour être facteur.

À St-Ludger, nous avons un local spacieux et moderne, il a été aménagé par Lucien cliche, en 1955, selon les plans du Ministère des Travaux Publics.

En 1955, il en coûtait 0,05\$ pour maller une lettre.

LES POMPIERS

C'est d'un commun accord, que les trois municipalités ont pris la décision de s'équiper d'un système pour combattre les incendies.

On se souvient de la première caserne avec une tour construite en 1945 par Philippe Labrecque & Robert Létourneau, dans la Municipalité du village (côté Nord).

On se procure une pompe à incendie, que l'on devait déplacer avec une "jeep" acquise des surplus de guerre. L'entretien fut confié à Joseph Fluet (garagiste).

Rosaire Boulanger fut le premier chef. Après 10 ans de service, Victor Bilodeau lui succède pour une période de 12 ans, Jean-Marie Hamel durant trois ans et depuis plus de vingt ans, Jacques Fluet est le chef et assume l'entretien du système.

Antoine Dallaire fut désigné pour actionner l'alarme avertissant les pompiers et Philippe Boulanger devait s'occuper de chauffer la caserne.

Le premier incendie important fut la maison de Napoléon Lapierre en 1948 et l'hôtel (Ti-Lou) en 1958 qui appartenait à Maurice Fillion. Il y eut aussi la grange d'Auguste Blais, le garage Albert (Tibert) Mercier; et d'autres. En 1967, on remplace le vieil équipement par un camion citerne fabriquée à Pierreville au coût de 24 000,00\$, on devra construire une nouvelle caserne



En 1989, pour répondre aux normes de l'association, un cours obligatoire de protection et de prévention, est suivi par plusieurs nouveaux pompiers et quelques anciens. Ces pompiers volontaires sont: Jacques Fluet, Charles Montminy, Laurier Faucher, Bernard & Gilles

Fluet, Robin Gagnon, Vincent Morin, Stéphane Pépin, Simon Dallaire, Guy-Noël Mathieu & François Fluet, Gaétan Bellegarde.

Nous leur disons merci pour la protection qu'ils nous donnent.

L'HISTOIRE DE NOS GARAGES

Les premières automobiles vues à St-Ludger étaient des véhicules de l'armée, de grosses voitures à trois sièges qui parcouraient les campagnes à la recherche de conscrits.

L'année 1918 marque la fin de la guerre et le commencement de l'ère de l'automobile. Quelques-uns de nos concitoyens font l'achat de cette nouvelle machine. Octave Dubé, Louis Dallaire, Gaudias Dallaire furent parmi les premiers à en posséder une.

Démarrer et conduire une auto demandait une dose d'habileté et de témérité, ces engins étaient loin d'être indéfectibles, il fallait donc un réparateur. Louis Dallaire avec son fils Philippe, s'installent dans le hangar à l'arrière du restaurant pour faire de la mécanique et de la réparation d'automobiles. Ce fut notre premier garage.

Vers 1928, il y avait quelques camions et plusieurs automobiles dans notre paroisse, il était nécessaire d'avoir un garage avec mécanicien compétent. Omer Doyon décide d'en bâtir un et il embauche son beau-frère, Gustave Mathieu de Beauceville. Le tout fonctionne un certain temps. La dépression économique de ces années oblige plusieurs propriétaires à remiser leur voiture, le garage doit fermer ses portes. Ce n'est qu'en 1936 que reprennent les opérations. Omer Doyon engage Armand Paré puis il lui vend le commerce qu'il exploita jusqu'en 1951, c'est Joseph Fluet qui devient le nouveau propriétaire.



Garage Joseph Fluet

1960, le vieux garage est démoli pour faire place à un neuf plus adéquat.

1977, sonne l'heure de la retraite pour "Jos", il cède à son fils, Jacques, son beau garage situé au pied de la côte "d'Esdras" et c'est lui qui l'opère encore.



Garage Albert Mercier

Le premier garagiste, Gustave Mathieu demeurait sur la côte, dans la maison aujourd'hui propriété de Raymond Mercier. Après la fermeture du garage "Doyon", tout en s'occupant d'un petit restaurant, il s'organise un atelier de mécanique dans l'ancienne écurie située à l'arrière-cour et continue à faire de la réparation.

En 1935, il quitte St-Ludger et vend le tout à Albert Mercier. Celui-ci agrandit et outille l'atelier et c'est pour St-Ludger, un second garage.

1967, un incendie rase la bâtisse, Albert Mercier reconstruit, son fils Raymond l'acquiert.

1991, il devient la propriété de Fernand Blais et Raymond demeure le mécanicien attitré.

En 1954, Jean-Marie Hamel construit une station de service à l'entrée "est" du village et l'exploite trois ans.



Garage Dupuis et Frères

1957, Conrad Hamel prend la relève, le garde jusqu'en 1972, le revend à Gaétan Morin. Depuis 1988, les frères Dupuis en sont les propriétaires. Avec les années, c'est devenu un garage bien organisé.

C'est en 1948 qu'une industrie connexe voit le jour, celle du "débosselage". Charles Bolduc, fils d'Alyre s'installe dans le garage de son père, aujourd'hui chez Gino Fecteau, pour pratiquer ce métier. Charles commence en amateur et devient vite spécialiste. Le commerce est florissant, ça demande de l'expansion. Il achète la grange du notaire Veilleux qu'il déménage sur la rue Dallaire, son local étant plus spacieux il a même une chambre pour la peinture.

Après cinq ans de travail, il vend à Laurian Lacroix "Ti-Lou" qui continue l'entreprise jusqu'en 1967, puis c'est Julien Rancourt qui l'achète et l'opère dix-sept ans. Aujourd'hui, c'est la propriété de Germain Pépin, il l'a rénové pour en faire un moderne bâtiment.

Nous n'avons pas perdu notre usine de débosselage et de peinture, c'est Laurent Thivierge qui exerce ce métier, sur sa propriété.

Il y a aussi une station de service construite par M. Ferdinand Tanguay et propriété d'Hector Bureau, présentement.

LES ÉCURIES

Après la fondation de la paroisse et la construction de l'église terminée, la population augmente surtout dans les rangs. Le seul moyen de transport était la voiture à chevaux.

Pour venir au village, plusieurs devaient parcourir cinq à sept mille et même plus parfois, dans des chemins

impraticables. L'hiver, il était de toute nécessité d'avoir des endroits pour abriter les chevaux. Plusieurs résidents du village qui possédaient des écuries, louaient aux voyageurs, les places libres qu'ils avaient. Les dimanches d'hiver, les étables étaient remplies. Parmi ceux qui offraient ces services il y avait: Romain Dallaire, Noël Roy, l'hôtelier Dallaire (Maillet), Aimé Lapierre, Alphonse Bégin (Ti-Rose) et bien d'autres.

Constatant les besoins qui, chaque année grandissaient, Adolphe Bolduc construit une écurie commune qui pouvait recevoir 75 chevaux, il louait ces "parts", 2,00\$ par année. De plus, il mettait sa cuisine d'été à la disposition de ses locataires afin qu'ils puissent se réchauffer en attendant l'heure de la messe. Certains dimanches, il y avait tellement de personnes dans cette pièce que tous devaient se tenir debout!

Aujourd'hui, toutes ces dépendances, même la maison, sont disparues, seules quelques personnes gardent de tout cela un souvenir un peu flou.

SERVICES AUX AGRICULTEURS

Machinerie Réginald Gagnon Ltée.

Jean-Luc Lamontagne, Commerçant d'animaux.

C.I.A.Q. Inséminateurs, Goderic Purcell & Normand Paré.

Transport Guy Fluet Inc. (lait)

Pépin & Fils, Dépositaires engrais Nutrite.

ASSURANCES GÉNÉRALES

Assurances générales, courtier Noël Morin.

Société Mutuelle d'Assurance, représentant: Robert Dallaire.

LES TRANSPORTS

Les moyens de transport d'autrefois sont devenus un sport de luxe. Aujourd'hui, un bel attelage de chevaux fait plus d'effet qu'une voiture de l'année.

Autrefois, c'était avec des chevaux qu'on faisait tous les transports de marchandises: en été, c'était avec des "trucks" à bandage, en hiver, des "sleighs". Il n'était pas rare de voir plusieurs "teams" de chevaux se suivre pour aller chercher les effets pour les marchands à la gare de Lac-Mégantic ou à la station de St-Samuel.

Dans la plupart des écuries, en plus des chevaux de trait, on possède un trotteur pour les voitures fines. Les hommes sont orgueilleux de leurs chevaux. Les chevaux aussi ont leur orgueil et n'aiment pas se faire doubler.

Anecdote:

Un dimanche, on remontait chez-nous après la messe. Une voiture nous suivait de près; mon père n'ayant pas un bon trotteur, se range sur le côté du chemin pour la laisser passer. Notre cheval, très insulté, suivit l'autre attelage comme on dit, le nez dans la voiture et ce, même si mon père essayait de le retenir, les deux mains dans les cordeaux.

En 1915, Octave Dubé est le premier à posséder une voiture de marque Ford, au prix de 600,00\$. elle ne montait pas les côtes d'avant mais à reculons. Peu à peu, quelques automobiles font leur apparition dans la paroisse.

Comme on a que des chemins de terre, par beau temps, ça va bien, mais après une pluie, les voitures s'enlisent dans la boue. On s'en sort au moyen de perches au grand mécontentement du colon qui se demande si toute sa clôture ne va pas se retrouver dans le chemin.



Fortunat Blais et son cheval King

Les premières femmes à conduire ces automobiles furent Alexandra Baron, Madeleine Leblanc, Madame Omer Doyon.

Heni-Louis Dallaire est l'un des premiers propriétaires de camion. Il charroie le bois de sciage au moulin de son père Romain.

Alyre Bolduc transporte des animaux aux abattoirs de Québec pour son frère Sylvio, commerçant et marchand général. Comme on doit partir tôt le matin, on ramasse les animaux la veille. Ceux-ci passeront la nuit dans la boîte du camion garé face au magasin de Sylvio (aujourd'hui Guy-Noël Dallaire). Inutile de dire que cette nuit-là, les gens des alentours avaient droit à un concert diversifié.

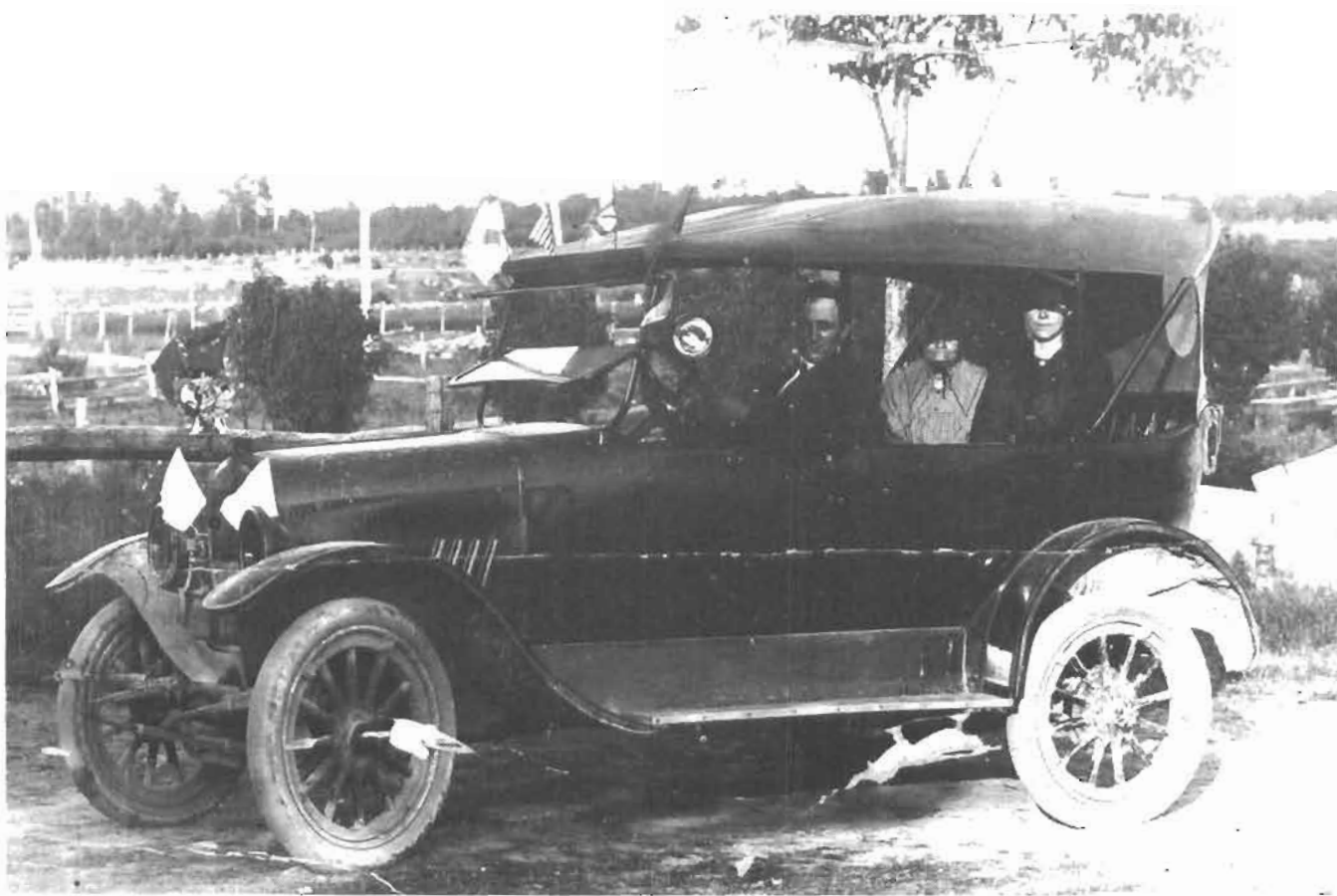
Vers 1934, Alyre achète un camion à deux "sets" de roues, ce qui a impressionné plusieurs personnes. aujourd'hui, les camions ont ??? roues?

D'autres camions viendront s'ajouter; parmi les propriétaires, mentionnons: Louis Hamel, son fils Conrad, Albert Gagnon (village) qui a transporté le beurre et le fromage à Québec de 1939 à 1948, Albert Dumas, Alexandre Roy, Armand Rodrigue, Aimé et Étienne Morin. Le transport par camion fut et demeure encore le gagne-pain de plusieurs personnes.

Vers 1940, le Dr Viateur Bolduc de Lac-Mégantic et M. Louis Roy de St-Samuel organisent un transport d'autobus Lac-Mégantic-Québec. En hiver, le

"snowmobile" est l'unique transport; c'était un circuit fermé St-Gédéon-Lac-Mégantic. Dans la voiture de 10 places, vingt passagers y montaient. Plusieurs transporteurs se sont succédés. Depuis 5 ans, nous sommes desservis par Autocars Sartigan de St-Georges.

Parmi les chauffeurs de taxi, qui n'a pas connu Jos Dallaire? Il est fidèle au poste de 1925 à 1969, Albert Dumas: de 1925 à 1935 environ, Phydime Morin de 1938 à 1981 et Henri-Louis Hamel de 1953 à ce jour. Antoine Dallaire, Lucien Richard et René Mercier ont également été chauffeurs de taxi.



Auguste Bizier, vers 1920 avec sa mère et son épouse.



Chapitre XI

La vie sportive



SPORTS ET LOISIRS. LES DÉBUTS DU HOCKEY

Vers la fin des années 30, le hockey commence à devenir populaire. La première patinoire (mis à part la rivière Chaudière) est située sur le lac artificiel de GAUDIOSE DALLAIRE, voisin de la maison de ALEXANDRE ROY.

En 1948-49, on aménage (sur le terrain aujourd'hui des manufactures BOISVERT) une patinoire avec un chalet pour plus de services. Le tout se fait, grâce à la générosité des gens et le support des professeurs OVILA PÉPIN et ÉMILE CARRIER.

À tous les dimanches, ou presque, les équipes des environs viennent rencontrer nos joueurs. On dispute de fort belles parties avec autant d'entrain que si l'enjeu final était la coupe STANLEY.

BALLON BALAI (HOMMES)

Le ballon balai a fait son apparition dans les années 60. C'était dans le temps, un sport de 2ième ordre, un sport que l'on pratiquait à partir de février, alors que la glace n'était plus propice au hockey. On organisait des tournois qui regroupaient un certain nombre de paroisses.

Le nombre d'équipes acceptées était habituellement

de seize (16). L'équipement de début, était le linge et chaussures qu'on avait sur le dos, sans aucune protection. Un moment donné, les plus avant-gardistes, ramassaient les sièges de certaines autos au rebuts. Dans certains sièges, on prenait le "foam" pour le coller sous ses espadrilles. Comme balai, on se servait de balai de maison qu'on coupait chacun à sa façon.

Quand il y avait un tournoi à St-Ludger, les gens du village, qui laissaient leur balai sur la galerie les perdaient presque tous. (Dans la noirceur, les vilaines sorcières se plaisaient à piquer des balais pour les équipes visiteuses.

De ces tournois sont nées plusieurs équipes assez représentatives. Telles: le magasin Dallaire, Yves Carrier Meubles, Boisvert et Fils Café Paré, Supertest, et sûrement d'autres.

Ces équipes ont fonctionné un certain nombre d'années. Le Yves Carrier Meubles, a cependant duré jusqu'en 1975. En 1967, cette équipe adhère au circuit Jacques Bellefleur, de Lac-Mégantic, où elle a gagné la plupart des championnats jusqu'en 1975. En 1971, l'équipe adhère à un 2ième circuit, Laurentide de St-Georges, où elle rencontre une très forte opposition, mais elle triomphe quand même des (O PUB) dans les séries 1974.



Nous reconnaissons sur la photo: de gauche à droite: Albert Mercier (Ti-ber), arbitre, Abbé, Rosaire Giguère (curé), Émile Carrier (entraîneur), Philippe Labrecque, Ovila Pépin, Clément Dallaire, Clément Bégin, Lionel Dallaire, Benoît Dallaire, Émile Carrier (pro.), Clément Fillon, Guy Giguère, Guy Dallaire et Jean-Paul Rodrigue, gardien de buts.

Les moments les plus intenses, furent le gain de la médaille d'or dans la grande région de l'Estrie au dépens du club sportif de Sherbrooke. (1 à 0) Cette médaille d'or, qualifiait l'équipe pour le championnat provincial à Montréal.



ÉQUIPE: YVES CARRIER MEUBLES, médaille d'or

Rangée du bas de gauche à droite

Michel Dallaire, Gérard Boulanger, Claude Lacroix, Renaud Dallaire, Gaétan Morin, Yvon Giroux, Martial Veilleux, Laurier Bégin, Rosalre Godbout, Yves Carrier.

Debout:

Ghislain Paré, Michel Beaudoin, Jacques Blouin, Jean-Yves Blouin, Bernard Bégin, Marcel Blouin, Richard Veilleux, Léonide Busque, entraîneur, (Paulo Lachance, absent).

en 1975-76, l'équipe se restructure et opère sous le nom HOTEL-TI-LOU. toujours efficace, l'équipe remporte le championnat de la ligue à St-Georges, à Lac-Mégantic, et le prestigieux tournoi du carnaval de Québec. Hommage à Gaétan Morin qui fut un rouage important dans le sport du ballon balai. Champion compteur à plusieurs reprises, il est considéré comme un des meilleurs joueurs de la région. Merci à Micheline, son épouse, pour son travail de statisticienne.

BALLON BALAI (FILLES)

Le ballon balai pour les filles, s'est instauré dans les années 1970. Une équipe commanditée par Hôtel Lacroix, adhère au circuit LABATT 50 de Lac-Mégantic vers 1971, et déjà en 1974 on se mérite un trophée.



1^{ère} rangée: Jacinthe Fillion, Rita Létourneau, Nicole Lapierre, Christiane Pepin, Aline Boisvert.

2^{ème} rangée: Brigitte Carrier, Marjolaine Bégin, Suzanne Hamel, Johanne Carrier, Murielle Dallaire, Laurian Lacroix, COMM., Ghislaine Paré.

Dans les années 1976-77, Laurian Lacroix commandite maintenant sous l'appellation (Hôtel Ti-Lou) et l'équipe modifiée représente bien St-Ludger.



1^{ère} rangée: Dorene Bégin, Johanne Fecteau, Jacinthe Lachance, Lise Boisvert, Guylaine Fecteau.

2^{ème} rangée: Manon Dumas, Julie Carrier, Élise Carrier, Ginette Dumas, Julie Giguère, Michèle Paré.

3^{ème} rangée: DENIS POULIN (inst.), Nicole Bolduc, Carole Rémillard, Linda Beaudoin, Lisanne Dumas.

C'est à partir de 1978, que l'équipe de St-Ludger connaît ses plus grands succès. Elle fonctionne sous l'appellation (RAY. BOISVERT). En 1979, l'équipe remporte le championnat de la ligue en saison régulière, et éliminatoires au championnat provincial juvénile tenu à Lac-Mégantic. En avril 1979, l'équipe se mérite la médaille d'or. Lisette Paré remporte le championnat des compteurs. Johanne Fecteau remporte le trophée meilleur gardien de buts. Les deux athlètes sont honorées lors du championnat provincial. Johanne Fecteau lit le serment de l'athlète, Lisette Paré porte la flamme du championnat.

ATHLÉTISME

Parmi les enfants de la paroisse qui se sont distingués dans le monde sportif, à l'étranger. Notons en athlétisme: Isabelle, elle est la fille de Roland et Marie-Paule Roy.

Isabelle se rappelle encore, avec beaucoup de plaisir, le jour où "haute comme trois pommes", elle est rentrée à la maison décorée de cinq rubans d'or. Ces rubans, elle les avait remportés lors de sa première compétition d'athlétisme. Elle était alors en première année.

Ensuite à l'école secondaire, ses performances réalisées au championnat provincial scolaire d'athlétisme, ont été soulignées. Elle a été nommée deux années consécutives "athlète Beauceronne en athlétisme".

Elle évolue avec le club d'athlétisme de Sherbrooke depuis sept ans. Elle a compétitionné surtout dans les épreuves de 100 et 200 mètres, mais depuis quelques années, elle se spécialise dans le 400 mètres. Elle a participé à plusieurs championnats Canadiens juniors et seniors. Elle a représenté le Québec aux derniers Jeux du Canada à Saskatoon où l'équipe de relais 4*400 mètres dont elle faisait partie, a remporté la médaille d'or. Également, elle a participé aux derniers Jeux de la Francophonie disputés au Maroc.

Durant toutes ses années d'études universitaires, elle a représenté l'université de Sherbrooke aux champion-

nats Canadiens. Elle a récolté à ces championnats douze médailles, dont six individuelles et six d'équipe de relais. Avec ce nombre de médailles, elle détient le record pour l'athlète de l'université de Sherbrooke toute discipline, ayant récolté le plus de médailles à des championnats canadiens universitaires.



Isabelle possède le meilleur chrono au pays, cette saison au 300 mètres et le deuxième plus rapide au 60 mètres.

Ses objectifs à court terme sont de représenter le Québec au match Québec/France/Espagne à l'été '92 et en '93, de participer aux Jeux de la Francophonie en France. Et bien sûr, elle caresse l'espoir de faire partie de l'équipe canadienne.

Elle pense qu'elle n'aurait pu réaliser ses objectifs sans avoir la passion de l'athlétisme et le soutien de son entourage. Dès son jeune âge, l'école primaire de St-Ludger et la Polyvalente Bélanger lui ont permis de développer cet intérêt. Par la suite, le support de son entraîneur, coéquipiers (ères) d'entraînement, famille et parents l'ont aidée à poursuivre ses buts.

Nous lui souhaitons la meilleure des chances!

SALLE PAROISSIALE: O.T.J.

La salle paroissiale inaugurée en 1941 rue Principale, fut construite par les gens de la paroisse qui y ont

mis bien du bénévolat et apporté leur concours en participant à des corvées. Plusieurs furent très déçus lorsqu'elle fut cédée pour du commerce.

Nous n'avions plus un seul endroit pour tenir la plus petite réunion; même les fermières un jour durent tenir leur assemblée dans l'église, la sacristie étant trop petite, le conseil s'installe dans le chœur et c'est là que nous avons compris pourquoi nos prédicateurs insistent tellement pour que les fidèles se placent dans les bancs en avant, donc, il était urgent qu'une autre salle soit construite.

L'O.T.J. venait d'acheter un terrain au bout de la rue Dallaire pour organiser des sports, patinoire, piscine, etc..., c'était au temps où le Gouvernement Fédéral dans le cadre du "Programme des Initiatives Locales" accordait des travaux d'hiver pour les gens en chômage.

Lucien Cliche, de concert avec les dirigeants de l'O.T.J., prépare une demande de subvention, dessine les plans, fait une maquette et soumet le projet au Haut commissariat à la Jeunesse, aux Loisirs et aux Sports le 11 septembre 1972.



O.T.J. de St-Ludger

Le 31 octobre 1972, ce projet au montant de 77 805,00\$ est accepté. La Caisse Populaire de St-Ludger prête 22 000,00\$ pour l'achat de matériaux et la préparation du terrain. C'est une bâtisse de 40 pieds par 120 pieds que nous entreprenons, 57 personnes ont travaillé sur ce chantier. Dans notre centre de loisirs, en plus de la spacieuse salle et de sa cuisine bien équipée, il y a un autre local qu'on nomme la "Salle des Fermières"; là se tiennent les assemblées du cercle et les séances du conseil de Gayhurst. Il y a aussi des métiers à tisser et on y travaille en tout temps de l'année.

Le sous-sol est aménagé pour les sports, lorsqu'il se dispute des parties de "hockey", de "baseball", nos visiteurs ont leur chambre, il y a aussi un restaurant. 75% de la surface de la cave est disponible. Un puits a été creusé dans ce sous-sol et fournit l'eau qui sert à arroser la patinoire et à remplir la piscine.

La bâtisse était finie, c'était un succès, mais il manquait une piscine. Les dirigeants de l'O.T.J. ne voulaient pas s'impliquer dans un tel projet. Alors un groupe de femmes sous la direction de Mme Françoise Cliche, fondent le "Comité de la piscine", le 28 janvier 1974.



Bénédiction de l'O.T.J.. Hélène Lacasse, Françoise Cliche, Réjean Beaudoin, Fernande Lacroix, Yves Carrier, Rosaire Boulanger, Laurian Lacroix, Adrien Morin, Odilon Laplante, Roger Bégin, Georges Bégin, Claude Tessier, député, Lucien Cliche, Oviła Pépin, au micro, l'abbé Victor Veilleux

Les activités commencent pour recueillir des finances, des raffles, vente de chocolat, kermesse. Pour le bonheur des jeunes, à la satisfaction des personnes impliquées, nous avons enfin notre piscine.

L'inauguration se fait le 30 juin 1974, bénédiction par M. le curé Veilleux, en présence de notre député Claude Tessier; pour rendre encore plus solennel ce jour, Lucien Cliche obtient la visite du corps des majorettes de Lac-Mégantic, elles paraded dans le village et nous donnent une démonstration de leur savoir.

Sur le vaste terrain de l'O.T.J. en plus de la piscine, il y a un jeu de tennis. L'hiver, une grande patinoire est montée, l'été, elle sert de champ de "baseball". Un coin a été aménagé pour les bambins, où on leur a construit des amusements. Chaque automne, le traditionnel tournoi de "tire de chevaux" nous amène des gens de toutes les régions même des États-Unis. Une promenade tout autour de ce complexe permet de faire de la bicyclette et de l'équitation.

Un ajout vient d'être construit pour du théâtre en plein air. On dit que: le succès sourit aux audacieux, et ce projet demandait de l'audace, de l'imagination. C'est ainsi qu'on a doté notre paroisse d'une nouvelle Salle. Fiers de cette réalisation les gens de St-Ludger se donnent la main pour l'entretien et faire les améliorations nécessaires.



Marinière de Lac-Mégantic.

Chapitre XII

Événements marquants



LE FEU DE 1908

Nous remercions l'auteure du texte qui suit, Mme Éva Gagné qui nous a gracieusement prêté ses manuscrits.

Un lundi de septembre 1908, les élèves sont en classe. La journée est des plus curieuse. C'est sombre et cependant on ne voit pas de nuage. Vers deux heures et demie il fait noir. Qu'y a-t-il donc?

Les religieuses doivent interrompre les cours: l'éclairage est nul et c'est impossible, le couvent ne possède pas assez de lampes, seul moyen pour éclairer deux classes.

Après le bonsoir habituel, les élèves sortent de l'école et se dirigent vers leur demeure un peu inquiets. Le ciel est gris-noir, seul le soleil réussit à percer cette atmosphère, il est là comme un ballon rouge. Pour le regarder en face, on n'a pas besoin de verres fumés.

"On dirait la fin du monde" de conclure les enfants qui se rappellent l'évangile de la fin des temps. Il y a du feu et le soleil n'éclaire pas, tant la fumée est compacte.

Vrai temps de sécheresse.

Je ne crois pas qu'il y eut des traîneurs ce jour-là. Chacun se voulait en sécurité chez-soi.

Monsieur le Curé Soucy avait demandé le dimanche de faire jeûner les enfants. "Ceux-là sont les plus puissants sur le cœur de Dieu" disait-il. Au prône, les cultivateurs furent avertis de ne pas faire de feu, mais, au contraire, de faire tout leur possible pour éteindre le moindre petit feu; malgré tout, le feu courait dans la terre, et s'enflammait à la moindre petite branche sèche, aux racines, foin mort et joncs, rejoignant ainsi la forêt de la manière la plus surnoise, obligeant la population à une surveillance constante. Le soir venu, la forêt flambait ici et là. Pour nous, habitants de la partie nord, le rang 9 paraissait le plus sinistre à voir. Le vent s'élevait de temps en temps, obligeant les résidents de la rive sud et nord de la rivière à surveiller leurs bâtisses. Les tisons emportés par le vent étaient une menace continue.

M. Joseph Bégin a éteint le feu près de la grange. Nos fermes étaient éloignées du feu, au moins un demi-mille, peut-être plus. Ce n'est rien si l'on compare cette surveillance à ceux qui luttent contre le feu en pleine forêt. Les plus éprouvés furent les paroisses voisines St-Hubert et St-Samuel.

Un homme descendait du 10 de Mégantic; pour fuir le feu il devait hâter son cheval, et quand il arriva au bord du bois, il aperçut des chevreuils, des ours cherchant sans doute un refuge moins chaud.

Enfin, vers trois heures du matin, un petite pluie bienfaisante mit fin aux angoisses et aux dommages. Et chaque vaillant lutteur regagna son logis pour prendre un repos bien gagné.

Ce matin-là, de nouveau sous un ciel radieux et le cœur léger, nous retournions en classe. Ce n'était pas la fin du monde. Cela aurait pu être pire, si le bon Dieu n'avait pas arrosé ce brasier. Les travailleurs étaient à bout de force, ils voulaient tout abandonner.

Ce feu de forêt a été allumé par une étincelle d'une

locomotive du Québec Central, dans les environs de Lac Mégantic. Une étincelle qui a fait parler d'elle. Cette compagnie de chemin de fer doit en savoir quelque chose. Heureusement, on n'a pas eu à déplorer de perte de vie.

LE CYCLONE DE 1913

En 1913, un orage mêlé de vent très violent fit des ravages considérables dans les réserves de bois et les sucreries, de même que certaines dépendances de cette localité.

La maison appartenant à M. Amédée Rodrigue fut renversée; elle n'était pas tout à fait finie. On devait l'habiter très prochainement. Mme Rodrigue, mère d'Amédée avait monté une pièce au métier à tisser. Heureusement que cette dame n'était pas là ce jour-là.

Autrefois, il y avait une rue le long de la rivière, du côté sud. La maison de M. Ulric Bellegarde était une toute petite maison. Voyant que la maison menaçait d'être emportée, Mme Bellegarde et la petite Yvonne s'engagent dans la rue. Au moment de quitter le logis la fillette est comme emportée tant que le vent la soulève. Sa mère avait beau lui crier "jette-toi à terre", le bruit de la rivière et du vent empêchent l'enfant de saisir les paroles et de faire quoi que ce soit. Quelques secondes plus tard, elle se trouve en face de la maison de M. Aimé Lapière. Sa mère me disait: "Je croyais qu'elle allait être emportée vers la rivière". La maisonnette resta où elle était, mais elle était penchée pas pour rire... Mme Bellegarde déclarait, et cela plusieurs années après, que l'enfant avait probablement contracté une maladie pulmonaire suite à l'effort qu'elle avait dû faire.

Le balcon avant du presbytère a été arraché; il alla choir dans la grange, propriété de la fabrique. La grande fenêtre de la façade du couvent fut enlevée par la violence du vent; on l'a retrouvée dans le champ voisin. La couverture du hangar chez M. Alphonse Godbout fut arrachée et il y eut de la marchandise avariée.

Le village devait se trouver dans l'orbite du cyclone, allant de l'ouest à l'est; c'est dans cette direction que se chiffrent les dommages les plus considérables.

Personne ne fut blessé mais plusieurs ont eu une peur bleue..

LE DÉLUGE DE 1917

(Souvenirs de Paul Turgeon)

J'avais neuf ans, la chaleur était accablante; on avait travaillé au foin toute la journée.

Après souper, le ciel s'est obscurci et au loin on entendait le roulement du tonnerre et il commençait à éclairer. Papa a dit: "On va aller chercher le reste du foin parce qu'il peut mouiller cette nuit". On a été rentrer le foin mais il faisait trop noir pour le décharger; il est resté dans la charrette dans la grange.

Revenus à la maison, on s'est reposé un peu et on a dit le chapelet; puis on est monté se coucher. Le tonnerre se faisait de plus en plus menaçant et les éclairs se succédaient constamment; ça faisait deux heures que ça durait quand papa et maman sont montés pour nous

chercher; j'étais bien content parce que j'avais peur.

Soudain, on a entendu quelqu'un monter l'escalier: c'était mon oncle Xavier qui venait nous chercher pour monter chez eux.

Papa a ouvert la porte pour nous faire sortir et il s'est arrêté vite et il a dit: "la galerie est partie". Il a refermé la porte et, par la vitre de la porte, on voyait passer des arbres debout. Plus tard, on a su que ces arbres provenaient d'un morceau de terre qui avait été arraché par la force des eaux dans un tournant de la rivière. On a dû sortir par le chassis de la cuisine en arrière de la maison; les hommes avaient de l'eau à la ceinture et moi jusque sous les bras.

Maman est montée chez mon oncle Xavier avec le reste de la famille et moi je suis resté pour aider les hommes. Papa a dit: "Paul va venir m'aider à sortir la charrette de foin". Mon oncle, lui, est allé faire sortir les poules de l'étable et, quand on est revenu, on a essayé de faire sortir la truie de l'étable mais, comme elle avait des petits cochons très jeunes, elle n'a pas voulu sortir; quelques instants plus tard, on a entendu un fracas effroyable: c'était le pont qui venait d'être arraché par la force des eaux et, en un rien de temps, le pont et de grosses roches sont venus faire une pression sur la grange qui, à son tour, se mit à bouger. Papa a dit: "sauvons-nous la grange part". On est donc sorti à la course et c'était le grand temps parce qu'en un rien de temps la grange était déjà renversée.

On est resté chez mon oncle jusqu'à ce que l'eau se soit retirée (cela a pris au moins une semaine).

Le lendemain matin, les vaches qui étaient au pacage ne pouvaient pas traverser la rivière; elles ont donc été deux jours sans se faire traire. Ce sont de braves gens du rang 9 qui, ayant entendu parler de la chose, sont venus à notre secours. Matin et soir, ils venaient traire nos vaches; ces gens si généreux étaient: MM Alfred Saint-Pierre, Elzéar Fillion et, je crois qu'il y en avait d'autres, parce que les vaches de mon oncle Xavier étaient, elles aussi, de l'autre côté de la rivière.

Comme on était situé sur une île, et que le pont du ruisseau des Renards avait lui aussi été emporté, il était impossible de sortir pour aller se chercher des provisions. Ce sont des gens du village qui montaient chaque jour pour venir chercher la liste de ce qu'on avait besoin tout en nous apportant ce que nous avions besoin. On donnait notre commande en criant à tue-tête.

Aussitôt que les eaux ont baissé, papa et mon oncle Xavier se sont fabriqué un "cageu" pour pouvoir aller chercher les provisions de l'autre côté de la rivière.

LA GRIPPE ESPAGNOLE 1918-1919

(Notes de Mme Éva Gagné)

La grippe espagnole venait de l'Europe et probablement de l'Espagne. Cette maladie très grave fit un grand nombre de victimes; elle se propageait surtout aux personnes dans la vingtaine. Dans notre paroisse, un dizaine de personnes en sont mortes.

Un grand nombre de gens étaient malades et il était

souvent impossible d'avoir l'aide des voisins. La maladie atteignait presque tous les membres d'une même famille en même temps. Quelques-uns étaient toutefois épargnés. Alors, ceux-là se faisaient un devoir d'aller porter secours dans le voisinage, pour donner les soins aux malades, aller chercher des provisions, remplir la boîte à bois, faire le train, soigner les petits animaux, leur donner de l'eau.

Madame Eugène Faucher me racontait que leur petit garçon de 10 ans, Henri-Louis, est mort et, le lendemain, elle a enseveli une petite fille de 4 ou 5 ans. Elle a été obligé d'ensevelir seule sa fille Émilienne, 16 ans, son mari étant très malade. Un garçon, Alphonse, a pu faire la besogne à l'étable, pendant tout le temps que les autres étaient dans l'impossibilité de sortir.

Les personnes demandées pour porter les corps ne s'arrêtaient que quelques minutes devant l'église pour une prière que le prêtre venait dire. L'église était fermée pour les cérémonies religieuses afin d'éviter toute contagion.

De toutes les épreuves, c'est bien la grippe espagnole qui a laissé le plus de traces. Plusieurs sujets garderont leur vie durant les effets de cette terrible maladie.

LA DÉBACLE DE 1919

La rivière Chaudière, si paisible généralement, connaît des moments moins calmes quand vient la fonte des neiges. Certains printemps, la neige fond monte vite, à ce moment-là les glaces descendent sans faire de dégâts.

Mais, au printemps 1919, jamais personne n'avait vu autant de glaces s'accumuler aux bords du pont couvert du village. Ce pont, fait de bois, avait résisté à bien des assauts depuis un peu plus de vingt ans, mais cette fois, son heure avait sonné.



Grande débacle de glace le 2 avril 1919 à St-Ludger lorsque le pont fut emporté avec 8 bâtisses

À trois heures de l'après-midi, les glaces se pilent les unes sur les autres et au moins trois pieds de glaces dépassent le pavé. Les villageois, ceux dont les demeures sont situées dans le champ de glaces, doivent s'éloigner, emportant avec eux linge, objets indispensables et, enfin, tout ce qu'on peut arracher au désastre qui paraît inévitable à mesure que le temps avance. On aide les sinistrés qui verront leur demeure arrachée des fondations dans quelques instants. Le soir, le pont est emporté, entraînant à sa suite, cinq à six maisons et d'autres dépendances.



D'après J.-H. Dallaire, taxi, les maisons emportées par l'eau étaient celles de Jean Bégin, forgeron, Édouard Beaudoin, Johnny Rodrigue, Céline Bélanger et Ulric Bellegarde. La rue suivait le bord de la rivière.

À la petite île, le pont se casse dans un bruit assourdissant et les glaces continuent, se frayant un chemin en suivant le cours de la rivière et, très souvent, en s'accrochant à d'autres obstacles sur leur passage.

Il faut reconstruire, mais un pont de cette dimension ne se fait pas en un clin d'oeil. Ça prend du bois si vous avez remarqué la structure, vous autres de pas moins de cinquante ans...

Pendant quelques semaines, la traversée se fait en canot; ensuite un pont sur chevalet est fait en attendant d'avoir assez de matériaux et l'autorisation des autorités gouvernementales. Après l'obtention du permis de reconstruction, on fait le pont plus haut que le niveau normal de l'eau. Ce dernier résiste aux glaces et même aux grandes abondances d'eaux. Cependant, le transport par camion use sa structure.

Après un certain temps, il plie l'échine quand un lourd camion passe et il fait entendre des gémissements lugubres qu'on pourrait traduire ainsi: "Mon dos, mon dos n'en peut plus, soyez raisonnables". On est sans pitié et, de plus en plus, le pont montre des signes de faiblesse; on étançonne pour lui donner plus de résistance. De jour en jour, les résidents qui font face au pont sont dans l'anxiété à force d'entendre ces craquements de plus en plus forts. Ils avertissent les autorités municipales pour que celles-ci interviennent auprès du ministre des Transports et des cours d'eau pour qu'ils obtiennent du gouvernement, dans le plus bref délai, un pont, avant qu'un malheur ne se produise.

Depuis 1958, un pont en béton fait l'orgueil de la paroisse. On l'a nommé "Pont Soucy", en l'honneur du 1^{er} curé de la paroisse, l'Abbé Téléphore Soucy. Plusieurs années ont passé et notre pont se porte encore comme au premier jour...

LA GUERRE DE 1939-1945 ET LES MARIAGES DE GUERRE

Premier septembre 1939: la guerre est déclarée dans les pays d'Europe. L'Angleterre appelle sous ses drapeaux les soldats de ses colonies.

Pour commencer, ce sera le volontariat; très peu s'engage. Nos canadiens se disent: "Si c'était le Canada, oui, pour défendre le pays, on prendrait les armes". Notre population canadienne, se croyant en sécurité contre des attaques ennemies, n'a nullement envie de sacrifier sa vie pour les pays d'outremer. On voulait demeurer au pays en cas d'attaque.

Cependant, un tout jeune homme, Henri-Paul Isabelle, fils d'Odilon, s'enrôla dès les premiers mois de la guerre. Est-ce le goût de l'aventure ou l'esprit de patriotisme? Je ne sais trop. Orphelin depuis quelques années, intelligent et bon soldat, il reçut le grade de sergent. Il s'occupait d'une division. Il traversa deux fois l'Atlantique; la durée de la traversée était d'environ 14 jours, de l'Angleterre à Halifax.

Pour éviter d'être torpillé, le bateau devait naviguer en zigzaguant, tantôt à droite, tantôt à gauche ou, quelquefois, il devait s'immobiliser subitement, laissant tous les occupants en alerte. Ce manège se répétait à toutes les 15 ou 20 minutes.

Notre jeune Henri-Paul connaissait le danger qui l'attendait mais, malgré tout, il espérait... En Italie, il attrapa la malaria; aussitôt remis, il fut rappelé à joindre les rangs des combattants.

Il avait vu le Saint-Père et nous disait toute son admiration pour ce chef de l'Église catholique. Le dernier Noël, il chanta à la messe de minuit. C'est sur ce sol italien qu'il ferma les yeux.

C'est dans une atmosphère un peu spéciale et précipitée que des mariages furent célébrés en juillet 1941 parce qu'après le 15 juillet, tous les hommes célibataires étaient candidats au service militaire.

Dans un délai de cinq jours, il a fallu que les couples se préparent au grand jour. C'était la course dans les magasins de Lac-Mégantic et St-Georges; on ne choisissait pas, on achetait. En ce temps-là, aucun mariage n'était célébré le samedi. On dut faire exception le samedi 12 juillet où furent célébrés les unions d'Antonio Roy et Élodie Beaudoin et de Robert Bertrand à Yvonne Beaudoin.

Le lundi 14 juillet, à 9 heures, se marièrent: Joseph Fluet et Cécile Lapierre, Aimé Cliche et Simone Lacroix, Ernest Lapierre et Émilienne Doyon. À la messe suivante Bernadin Dallaire et Gemma Moreau, Siméon Bilodeau et Bernadette Dallaire, Joseph-Aimé Lacroix et Marie-Paule Dallaire et, plus tard, Armand Létourneau et Fernand Fillion s'unirent.

Après la cérémonie, chacun se rendait, pour le repas, dans la famille de la mariée.

Un an auparavant, le mariage d'Albert Gagnon à Marguerite Leblanc, prévu pour le lundi 15 juillet 1940, fut aussi devancé. La parentée de Marguerite arriva de Québec le dimanche, les pressant de se marier le soir même, pour échapper à la conscription. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il était impossible au curé Lévesque de prendre une telle responsabilité et il fallut se rendre à St-Georges pour obtenir la permission de Monseigneur. C'est à 7 heures du soir que leur mariage fut béni.

Odilon Laplante (cultivateur) se croyait bien à l'abri de cette menace mais il fut convoqué pour son entraînement à Lac-Mégantic, trois semaines après son mariage à Madeleine Leblanc. Il en fut de même pour Léonce Blais, époux de Simone Fecteau.

Quelques semaines après son mariage, Rosaire Jibouleau, époux de Jeanne d'Arc Roy, dut, en 1944, traverser en Angleterre pour son entraînement. Il se rendit finalement en Allemagne, goûta aux combats dans les tranchées pendant trois jours, après quoi la paix fut signée, le 8 mai 1945. Il rentra au pays trois jours après Noël, sur le Queen Élisabeth.

Cinquante ans ont passé... Nous célébrons cette année les noces d'or. Toutefois, deux couples, Ernest Lapiere et Émilienne Doyon de même qu'Armand Létourneau et Fernande Fillion ainsi qu'un conjoint, Robert Bertrand, manquent à la fête.

LES ÉLÉPHANTS (1950) - DE LA VISITE RARE À ST-LUDGER

Un camionneur qui transportait des animaux de cirque venant des Caroline se vit obligé de demander de l'aide pour se rendre sur la côte de la Samson parce que son chargement était trop lourd. On fit appel au Garage Jos Fluet.



Arrivé sur les lieux, quelle ne fut pas la surprise du garagiste de rencontrer des voyageurs de taille: des éléphants! Même avec l'aide de la remorque, il fut impossible de faire avancer le camion.

On décida donc de faire descendre les deux plus gros éléphants et de les atteler pour tirer le camion; mais leur maître ne réussit pas à les faire bouger. Peut-être, pensait-il, qu'ils ont soif... Il les envoya donc s'abreuver à la rivière qui se trouvait tout près. Ces mastodontes donnèrent tout un spectacle au public avec leur trompe.

En guise de remerciements, nos deux spécimens se mirent en branle et, d'un pas lent mais sûr, rendirent leur voiture à destination.

La même cérémonie s'est répétée dans la côte d'Orsennens, pour se rendre à Lac Mégantic.

LE 75^{ÈME} ANNIVERSAIRE DE ST-LUDGER - 1967

L'année 1967 commémore de grands événements: Au Canada, les provinces fêtent le Centenaire de la Confédération; à Montréal, se déroule le déploiement de 72 pavillons de l'EXPO et, plus près de nous, nous célébrons le 75^{ème} anniversaire de la fondation de notre paroisse et le Jubilé de Diamant de l'arrivée, à St-Ludger, des Soeurs de la Charité de St-Louis.

Les fêtes du 75^{ème} anniversaire sont célébrées bien modestement mais avec beaucoup d'enthousiasme. Le programme des fêtes se déroule ainsi:

Vendredi et samedi, 7 et 8 juin 1967:

Kermesse et jeux à la salle paroissiale.

Vente de tire par les Chevaliers de Colomb.

Dimanche, 9 juin 1967:

11h00: Grand-messe solennelle.

Concélébration.

Photographie à l'issue de la messe.

12h00: Dîner libre.

14h30: Parade de chars alégoriques. Chevaux et voitures d'époque.

Les Marinières de Lac-Mégantic.

18h00: Banquet

20h30: Soirée historique du 75^{ème} (1).



À la sortie de la messe

Nous voulons souligner le travail de deux paroissiennes qui, sans compter les heures et aidées de bénévoles, ont largement contribué aux succès de ces fêtes: Mme Julienne Dallaire Roy, qui a organisé la Kermesse et Mme Gilberte Gagnon Rodrigue, l'instigatrice de la parade. La paroisse a souvent profité du talent d'organisatrice de ces deux dames.

Le comité organisateur des fêtes était composé de: l'Abbé Albert Chateaubert, Mme Gilberte Gagnon Rodrigue, MM. Victor Bilodeau, Rosaire Boulanger, Yves Carrier, Lucien Cliche, Henri Fillion et Joachim Veilleux.

À toutes ces personnes de même qu'à leurs concitoyens et concitoyennes qui ont travaillé pour le succès de ces fêtes du 75^{ème} anniversaire, nous disons merci!

¹ Extrait du *Programme souvenir - Saint-Ludger - 75^{ème} anniversaire*

LA FÊTE NATIONALE DE LA ST-JEAN (Colette Blais)

Pendant sept ans, de 1980 à 1986, le petit village de St-Ludger, situé aux confins de la Beauce, a réussi à vivre avec une rare intensité la fête nationale de la St-Jean. C'est grâce à des gens comme Rose Legault, l'instigatrice du projet, et Gaétan Lacasse qui en a assuré la continuité que les festivités prirent une expansion incroyable et connurent un succès retentissant. Les gens de St-Ludger vécurent donc une fête nationale à la mesure de leur grandeur d'âme collective.

Chaque année, plusieurs activités étaient répétées dont, entre autres, des "lipsing" organisés par une équipe de jeunes qui ne comptaient pas leurs heures, des marchetons, des rafles, divers soupers. Ces activités avaient pour but de ramasser une partie des fonds nécessaires au déroulement de ces fêtes qui n'ont pas obtenu de subvention gouvernementale. C'est pourquoi, ces célébrations n'auraient pu être organisées sans la contribution financière de différents commanditaires, des commerces et des mouvements de la paroisse, les dons et surtout le bénévolat.

À partir de 1984, un concours fut organisé pour le choix d'un slogan de la St-Jean alors que pendant les années précédentes, un thème était choisi; parmi les thèmes: "Solidarité" - "La St-Jean, on y tient, ça nous appartient" - "Prends l'vent de la St-Jean"...

Les festivités débutaient toujours par le salut au drapeau québécois. Parmi les principales activités annuelles, mentionnons:

- la parade de la St-Jean, qui comptait un général de 35 à 40 chars allégoriques - il y en eut même jusqu'à 50 - différents à chaque année et qui attirait une foule importante de spectateurs.

- les spectacles d'artistes tels: La Bottine souriante, Denise Guenette, Parchoc, Garolou, Tradisson, Pierre Verville, Pierre Bertrand, Kraken, Énergie, L'Autre-temps, Paul Piché, Michel Rivard, Marie-Michelle Desrosiers, Richard Séguin, Claude Dubois, Paradox et la troupe de Jean Collar (la Bastringue) qui est revenue pendant quelques années.

- Le grand feu de la St-Jean, accompagné de feux d'artifice.

En 1984, le comité organisateur se dote d'une charte (La St-Jean St-Ludger Inc.). Cette même année, le comité contracte un emprunt pour la construction d'un "stage" (scène) permanent à même la bâtisse de l'O.T.J. Quelques personnes avaient manifesté une certaine réticence devant l'ampleur de ce projet, mais le comité y alla de l'avant - "si tu ne sèmes rien, tu ne récoltes rien" et "Quand tu mets des graines en terre, es-tu sûr qu'elles vont toutes pousser?", répondit-on aux plus sceptiques? Ce projet fut réalisé par "les Constructions Grenier Inc." de St-Ludger.

La grande majorité des profits réalisés lors de la célébration des fêtes de la St-Jean fut versée à l'O.T.J. et aux organismes paroissiaux.

Un grand merci à tous les bénévoles, aux membres organisateurs et à la population de St-Ludger, plus spécialement les jeunes, qui ont permis que cette fête demeure un événement mémorable et un merveilleux souvenir...



Fête de la St-Jean (Pavillon St-Ludger)

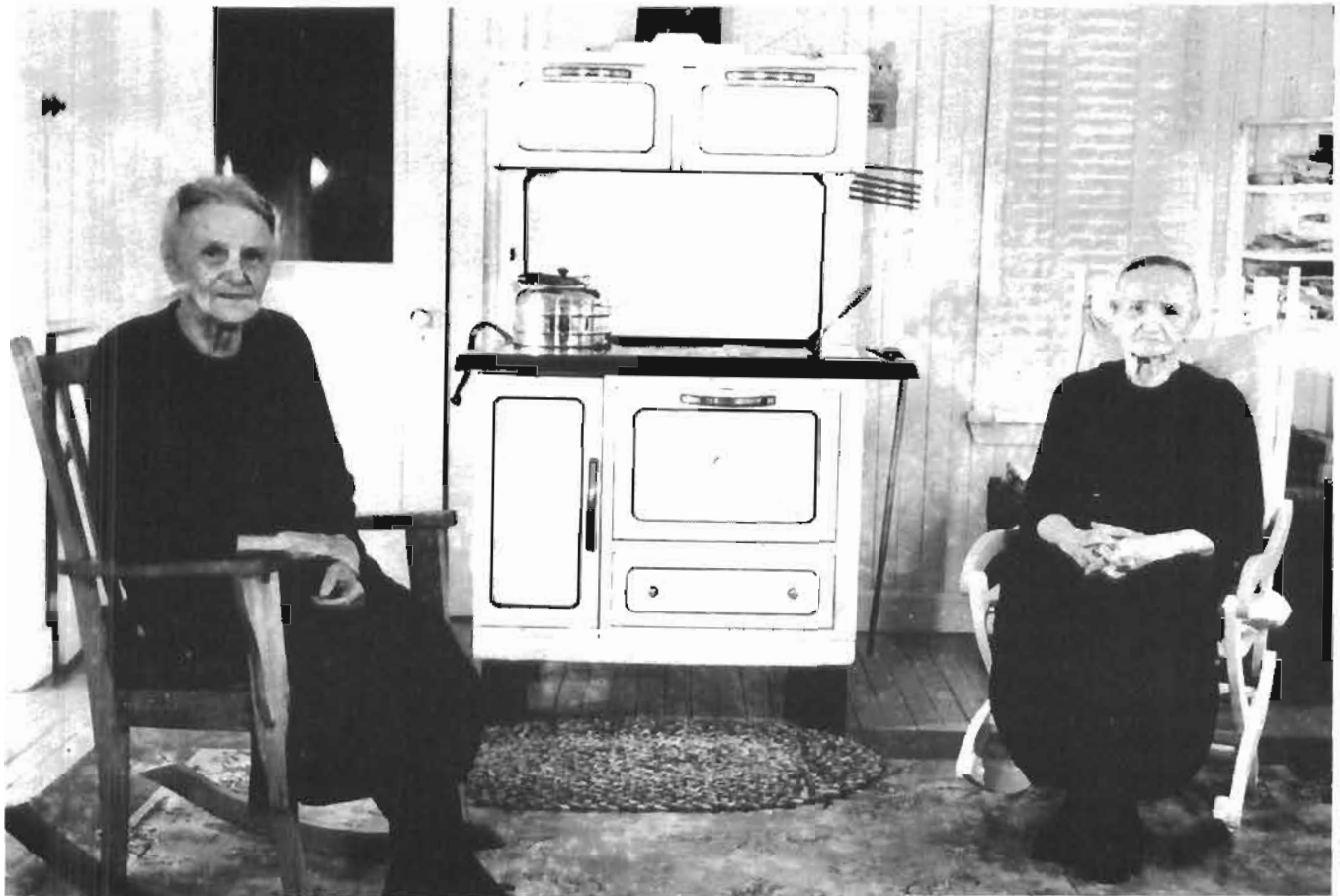


Char allégorique de la St-Jean représentant le S.S. Pape Paul VI

Chapitre XIII

Les us et coutumes





Nos deux pionnières: à droite, Amanda Blais, épouse de Noël Roy (premier beurrier) et à gauche, Marie Blais, épouse de Georges Bolduc



Le brayage du lin



Thérèse Pépín (Boufanger) lavant la laine



AUTREFOIS LE "BARDA"¹ DE GRAND-MÈRE

J'étais revenue à Saint-Ludger, ma paroisse natale, passer quelques jours chez Grand-mère, dans sa vieille maison qui sentait bon le bois, avec sa vieille horloge qui sonnait les quarts d'heures et les heures, et toute l'atmosphère d'un passé présent dans chaque pièce. Elle ne pouvait plus guère se lever et assise dans sa grande berçante, elle m'a raconté sa vie et ses travaux d'autrefois. Elle était une artiste à sa manière; elle savait tout faire. Et j'aurais voulu recueillir et conserver sa large expérience. Je n'ai pu que l'écouter, émue et attentive.

"C'était la vie difficile et dure, avait-elle dit, mais bonne et agréable, car c'était la vraie vie dans ce temps-là, celle qui s'"adonne"² avec les saisons et la nature.

Dès le matin, je me levais de bonne heure pour allumer le poêle, été comme hiver, et je mettais en branle toute la maisonnée. Quand j'avais un p'tit, je le faisais boire pis j'allais ben vite "tirer" ma vache. Il y avait toujours une ou deux vaches "enneuillées"³ chez tous les habitants. C'étaient les "vaches de la maison". La mère les "tirait" avec soin. J'aidais aussi au reste du "train" quand les hommes n'étaient pas là. Pis j'allais ben vite dans la laiterie couler mon lait et le mettre au frais pour pas qu'il caille. Une de mes filles s'est occupée ensuite de ce travail.

Je revenais ensuite préparer le déjeuner: faire cuire les patates à "éplures" et faire mes grillades de lard salé. C'était ce qu'on mangeait le plus souvent le matin quand je faisais pas de bînes. Des fois je faisais des "pitounes"⁴ de sarrasin ou des crêpes. Quand mes filles furent assez grandes, je leur laissais faire la vaisselle. Moi je me dépêchais à faire mon pain. Quand on était "tout" à la maison, je cuisais quasiment tous les jours ou tous les deux jours. Mais après moins souvent.

La veille, j'avais fait mon levain avec la "galette à cuire". C'était une galette d'un demi pouce d'épais et de deux pouces carrés qu'on faisait tremper pour qu'elle gonfle. On l'appelait la galette royale. C'était la marque Royale. Pis dans un grand chaudron, je faisais comme une pâte à gâteau épaisse avec de la farine pis de l'eau. Je mettais un couvercle là-dessus et laissais lever ça toute la nuit, sur le réchaud du poêle, à l'abri des courants d'air. Le lendemain, y en avait plein le chaudron. Je démançais ça en "mottons"⁵. Avant que ton grand-père ait eu le temps de faire ma huche en belles planches de pin, je prenais un grand plat en fer blanc côtelé, avec des poignées qui se baissaient de chaque bord. Je tapissais le fond de mon plat de belle farine ben tassée tout le tour. Pis je vidais l'eau et je défaisais mon levain dans l'eau. Quand c'était ben mêlé, je mélangeais avec la farine. Ça me prenait une brassée de deux ou trois "tasses à tremper"⁶ pour une cuite quand on était toute la famille. Souvent j'ajoutais de la farine de sarrasin. On faisait lever la pâte au moins trois fois. À midi environ, on mettait le pain dans les casseroles et on faisait cuire dans l'après-midi. Comme on n'avait que des poêles à bois et qu'on pouvait pas faire cuire tout le pain en une seule fois, je

m'arrangais pour en mettre une partie dans un endroit plus frais pour que ça lève moins vite. Je pense que je faisais du bon pain. En tous cas c'est ce qu'on me disait.

Pendant que le pain levait ou cuisait, on continuait l'"ordinaire"⁷. On préparait les pois ou le riz pour la soupe; les patates, la viande quand il y en avait. Pis c'était le dîner, ensuite la vaisselle. On continuait nos travaux saisonniers, on s'occupait des jeunes enfants. Pis on retournait encore au "train", vers quatre ou cinq heures. Je "tirais" encore ma vache; je m'occupais des animaux et je retournais ben vite faire le souper. C'était du gruau, des restes du midi, de la sauce blanche, encore des patates et aussi la belle grosse tarte quand j'avais des p'tits fruits.

Après la vaisselle du soir, je pouvais enfin m'asseoir un peu et bercer mes enfants. On se couchait de bonne heure, car les journées étaient longues et le travail éreintant des fois.

C'était en gros le déroulement de nos journées dans ce temps-là. Cette routine peut te sembler ennuyante à la longue, mais ça ne l'était pas. Il y avait tous les travaux saisonniers qui s'ajoutaient, toujours différents. On ne chômait jamais, sauf un peu le dimanche ben entendu.

Par exemple, quand la neige commençait à fondre le printemps, quand les premiers dégels arrivaient, ça commençait à sentir mauvais dans le bas-côté. C'était le temps de faire le savon. L'hiver, on avait fait boucherie. On avait dégraissé toutes les parties pas "mangeables" des animaux qu'on avait tués. Ou si un cochon mourait de maladie, on le passait tout en savon. On le conservait au froid avec tous les autres restes. Même les os étaient gardés. Je t'assure qu'il y en avait de l'odeur, le printemps.

Par une belle journée de soleil, on s'installait donc pour faire le savon. Souvent d'autres femmes des alentours venaient me voir faire. Ma mère passait pour faire le plus beau savon et elle m'avait appris ses secrets.

On installait deux gros poteaux avec une barre transversale pour soutenir le gros chaudron noir. Et on commençait par "faire le consommage". Je mettais tous les restes de viande dans le chaudron, j'ajoutais de l'eau à égalité et un peu de caustique. Si je n'en avais pas, je prenais du "lessi". Le "lessi" se faisait avec de la cendre de bois franc. On mettait à moitié un "sciau" de cendre dans une vieille cuve percée et on vidait à moitié un "sciau" d'eau bouillante par-dessus. L'eau passait à

1- *Barda*: vient du vieux français "berda"; signifie "ménage, travaux domestiques, nettoyage de la maison".

2- *Adonner*: vient du vieux français; signifie "convenir, s'ajuster, s'adapter".

3- *Anneuillées*: vient du vieux français; signifie "qui n'a pas mis bas dans l'année en parlant d'une vache".

4- *Pitoune*: espèce de galette faite avec de la farine et de la crème ou du lait de beurre.

5- *Motton*: petite motte de pâte durcie.

6- *Tasse à tremper*: elle contenait environ quatre tasses ou un litre.

7- *Ordinaire*: "faire l'ordinaire", c'est faire la cuisine et les menus travaux de la maison.

travers la cendre et coulait par les trous. On la ramassait dans une autre cuve. On mesurait la force de notre "lessi" sur la langue. Il fallait pas qu'une seule p'tite goutte pique la langue, sinon c'était trop fort et ça brûlait.

On faisait donc bouillir tout ça jusqu'à ce que le gras se défasse. Pis on le coulait à travers un sac de jute et on le laissait refroidir jusqu'au lendemain. Les restes pouvaient être étendus sur la place du jardin. Quand il refroidissait, le gras montait sur le dessus. On le coupait en p'tits morceaux, ben hachés pour que ça fonde comme il faut. C'était alors le temps de fabriquer le savon et d'inviter les voisines.

Je mettais de l'eau à bouillir dans mon gros chaudron et j'ajoutais du caustique ou du "lessi", pis de la "rosine"⁸. Quand ça bouille, j'ajoutais le gras. Pour une bonne brassée, je mettais à peu près vingt livres de gras dans sept à huit gallons d'eau, dix livres de "rosine", deux pintes de "lessi" et cinq livres de gros sel.

On chauffait pas mal. Ça bouillait. Mais il fallait guetter pour pas que ça gonfle trop. On brassait avec une grande palette de bois. On ajoutait de l'eau ou de la neige si ça gonflait trop, ou on diminuait le feu. On laissait cuire suivant l'aspect que ça prenait; à peu près une quarantaine de minutes selon mon expérience. Quand le bouillon ressemblait à des yeux de poissons, le savon était cuit. On ajoutait alors le gros sel pour aider à séparer le liquide du solide. Le savon caillait comme du sucre à la crème qui "tourne". C'était prêt. On éteignait le feu. On laissait reposer toute la nuit.

Le lendemain on avait hâte de voir la qualité de notre savon. On le découpait en morceaux. Il fallait qu'il soit ni trop dur, ni trop mou et d'une belle couleur dorée. Quand le savon n'était pas assez cuit, il était trop gras et ne savonnait pas ben. Si ce n'était pas à notre goût, on remettait de l'eau, du "lessi" et de la "rosine" et on recommençait à le faire bouillir. Quand il était parfait, on le coupait, on le laissait durcir une couple de jours et on allait l'entreposer au grenier. On en avait pour toute l'année. On s'en servait pour tous les lavages et les nettoyages. Il y avait ben le "savon d'odeur" pour la visite ou les grandes occasions. Mais on ne peut m'enlever mon bon vieux savon du pays. Je trouve qu'il sent bon. J'en ai encore, tu sais. Ta mère l'a mis je sais pas où. Elle veut être moderne, elle. Mais je m'en suis caché quelque part."

Grand-mère alla lentement me chercher un petit pain de savon qu'elle me montra presque avec tendresse comme un bijou chargé de souvenirs. Elle reprit ensuite son histoire.

"Tu sais, ce bon savon, on s'en servait pour tout comme je t'ai dit. Et le printemps en particulier quand on faisait tout le grand lavage et le grand ménage.

Vers la fin de mai, quand ça commençait à être assez chaud, on déménageait dans la maison d'été. Mais c'était pas avant d'avoir fait tout reluire dans la grande maison.

On ramassait les tapis et les catalognes pour les battre dehors. On lavait le poêle et on le noircissait avec de la "mine de plomb". On nettoyait les planchers et les murs. Toute la maison y passait. On serrait les vêtements

d'hiver dans des coffres avec des branches de cèdre ou des boules à mites. Ça sentait le net partout.

Pis une bonne journée de soleil, on se rendait proche de la rivière, en bas, pour faire le grand lavage. On installait nos gros chaudrons avec du feu en dessous pour faire bouillir le linge dans le "lessi". Les housses des paillasses, les draps, les toiles, les rideaux, les nappes, les linges à vaisselle, tout le lin et la laine. On installait des "bancs à laver" et on battait le linge avec un "battoir" pour faire sortir toute la "manivolle"⁹ des tissus. Les taches qui restaient des p'tits lavages de s'maine disparaissaient. Souvent on chantait pendant ce travail. Ensuite on faisait sécher tout ça sur l'herbe, les clôtures, les pagées de clôtures. Ça j'aimais ça faire le lavage avec mes voisines! Ça sentait bon le frais et le printemps!

Et quand tout était propre, on transportait la nourriture et la vaisselle dans la grande armoire en pin du bas-côté. On gardait la grande maison fraîche pour les nuits chaudes. Et ça restait propre. On faisait tout dans la cuisine d'été et on vivait beaucoup dehors.

Une chose que j'aimais donc aussi, c'était faire mon jardin. De bonne heure le printemps, on préparait la couche chaude avec du fumier de cheval ou de mouton. Ça fermentait ce fumier-là et avec le "chassis" qu'on mettait par-dessus, ça restait chaud. On préparait les tomates, les choux, les "choutiam"¹⁰, tout ce qu'il fallait transplanter au jardin. Il fallait ourir la couche chaude de bonne heure le matin pour pas que la chaleur brûle les jeunes pousses. C'était le grand-père qui faisait ça. Et les soirs où ça risquait de g'ler, il fallait l'"abrier"¹¹.

Vers la fin du printemps, quand y avait plus de risques que ça gèle, je faisais mon jardin. Pas trop loin du puits pour pouvoir l'arroser. Mes filles aidaient. C'était presque une fête les semailles des p'tites graines. Je semais de tout. La salade, les oignons, les carottes, les "bettes", les citrouilles, d'autres courges, les pois verts, les patates. On transplantait la couche chaude. On semait pas ça pêle-mêle et n'importe quand. Je faisais des beaux carrés. Je mettais les plantes qui s'"adonnent" ensemble. Je surveillais la lune. Dans le croissant, je semais ce qui pousse au-dessus de la terre, et dans le décours, ce qui pousse dans le sol comme les patates, les carottes.

Pis on installait l'épouvantail, fait avec la vieille veste de ton grand-père et le vieux chapeau d'un de tes oncles. Mes filles s'amusaient ben à le faire. C'était à qui n'aurait pas le plus beau dans le rang.

J'en prenais ben soin de mon jardin, tout l'été. Je ramassais l'eau de pluie pour l'arrosage ou je faisais réchauffer l'eau du puits au soleil pour pas refroidir mes plants. J'aimais donc pas la grêle ou les gros orages. Ça brisait tout. Un été, toutes mes tomates avaient été

8- Rosine: Résine.

9- Manivolle: poussière qui vole au vent quand on secoue un tapis, quand on bat une étoffe

10- Choutiam: choux-navet. Déformation de choux de Siam.

11- Abrier: vient du vieux français. Signifie "mettre à l'abri, couvrir".

fauchées par le vent et la grêle. J'en aurais pleuré. mais je me décourageais pas trop. J'aimais tellement ça des p'tits légumes frais.

Mais ce que ton grand-père aimait encore plus, lui, c'était quand je faisais une belle grosse tarte aux fraises. L'arôme se répandait dans toute la maison et même dehors. Il était si content dans ce temps-là. Pis les enfants itou. Ils "chignaient"¹² jamais pour aller ramasser des p'tits fruits. Je faisais beaucoup de confitures. Je commençais avec la rhubarbe au début de l'été, pis c'étaient les fraises, les framboises, les bleuets, les groseilles, et je finissais avec les pommes et les citrouilles à l'automne. On en avait pour tout l'hiver. J'en fais encore quand on m'apporte des p'tits fruits. Je te ferai goûter. J'ai les vieilles recettes de ma mère et je cuis sur mon poêle à bois. Ça n'a pas le même goût, on dirait, que sur le poêle électrique. On faisait aussi du ketchup avec les tomates, des marinades avec les concombres, les "bettes" et toutes sortes de conserves.

Quand venait l'automne, on finissait de ramasser ce qui n'avait pas été mangé du jardin. On mettait les carottes dans le sable, dans la cave, avec les patates et les choux. Les "choutiames", ça se conservait mieux. On les mettait dans un "por"¹³ de l'étable. On mettait les pois et les "bînes" dans des poches. Il fallait écaler tout ça à la main. On faisait ça tranquillement, le soir, en placotant.

Tu vois comme on ne chômait pas! Mais les travaux les plus difficiles, je pense que c'était tout l'ouvrage qu'il fallait faire pour s'habiller et préparer la lingerie. C'est pas que c'était dur, mais ça demandait pas mal d'expérience.

Je t'ai parlé qu'au printemps, quand ça commençait à réchauffer, quand on commençait à entendre les corneilles, il fallait tondre les moutons? Les hommes poignaient les moutons et les tenaient pendant que je les tondais avec des ciseaux qu'on appelait des forces. Des fois, on les mettait dans la "boîte à cochons" placé sur le côté. Ça aidait pour les tenir. Parce qu'il fallait pas leur faire mal; surtout les moutonnes qui avaient pas encore eu leurs p'tits moutons. Plus tard, quand il y eut des "clipeurs"¹⁴ électriques, ça allait pas mal mieux.

On roulait chaque tonte de mouton et on la serrait un bout de temps. C'était mieux de pas la laver tout de suite. Un peu plus tard, on démêlait la belle laine du dos des crottes. C'est comme ça qu'on appelait la p'tite laine courte des pattes et du ventre. Pis on la lavait à la période du grand lavage. On la mettait dans des grandes cuves. On vidait de l'eau bouillante dessus. on brassait avec des bâtons. Certains avaient des pilons en gros caoutchouc. Y a comme du "lessi" dans la laine et on la lavait seulement avec de l'eau pour pas qu'elle perde toute son huile. Pis on l'étendait sur l'herbe au soleil pour qu'elle devienne blanche et belle. S'il mouillait dessus, c'était pas grave; elle devenait encore plus belle. Quand elle était ben sèche, on la mettait dans des poches. Elle était prête pour l'écharpillage.

Ça c'était plaisant même si ça peut te sembler une corvée. Parce qu'on se mettait à plusieurs. On faisait ça

par temps perdu ou quand les voisins venaient. Alors on chantait, on racontait des histoires, on "mémérait" les nouvelles. On vidait la laine sur un grand drap au milieu de la cuisine; on s'en prenait une grosse poignée pis on enlevait toutes les graines, les brins de foin pis les p'tites saletés. Pis on la mettait de côté. À la fin de la journée, on avait un gros tas de belle laine dans le milieu du drap.

On ramassait tout ça et la laine était prête à carder. Ça j'en ai donc cardé de la laine avant qu'on aille au moulin à Saint-Samuel! Tu sais, il fallait en avoir le tour. La laine qu'on cardait nous autres-mêmes était ben plus fine et moins cassée. As-tu déjà vu ça des "écardes"¹⁵? C'étaient des p'tites planches recouvertes d'aiguilles en fer qu'on passait l'une sur l'autre avec une poignée de laine entre les deux. C'était une sorte de brossage de la laine qui formait des "ondins", des p'tits rouleaux de laine.

En tous cas, nos "échiffes" étaient pas mal plus belles quand on les cardait à la maison. Les "échiffes", c'étaient tous les restes des vêtements ou des lainages usés qu'on tallait en p'tites lisières et qu'on 'échiffait' en p'tits fils. Tout le monde faisait ce travail. Les garçons aussi. On mettait ensuite ces p'tits fils avec la laine courte pour la carder pis la filer. On en faisait des draps, des tricots. La laine d'"échiffe" usait plus vite. Mais on ne gaspillait jamais rien.

Après le cardage, il fallait filer la laine. Ma mère a beaucoup filé au fuseau, mais moi, j'avais un rouet à pédale. Tu l'as déjà vu, je pense, mon rouet, dans le grenier! Quand tu étais p'tite, tu jouais avec et tu faisais tout le temps tomber mes cordes! Les enfants aimaient ce jeu de la pédale sur la grande roue. On donnait un air d'aller à la roue et on continuait à un rythme égal avec la pédale. On étirait la laine en la tordant un peu avec les doigts et le fuseau du rouet l'"avalait". Quand ce fuseau était rempli, on mettait la laine en fusée sur le dévidoir. Ce dévidoir on le faisait faire pour qu'un tour sur les quatre bras nous donne une longueur d'une "aune"¹⁶ de laine. Pour avoir des fusées de la même longueur, à peu près quarante aunes, on chantait la chanson "Je le mène ben mon dévidoué", en suivant la cadence.

Si on avait besoin d'une plus grosse laine, on montait deux fusées ensemble sur le dévidoir, pis on la tordait à nouveau. On utilisait ça pour tricoter des mitaines ou des bas plus épais.

Quand on avait fini de filer notre laine, on pouvait la teindre avec des plantes. Du jaune avec les pissenlits ou des "éplures" d'oignons, du bleu avec du "jargeau", du rouge avec des "bettes", du brun avec de l'écorce d'aulne.

12- *Chigner*: vient du vieux français dialectal. Signifie "pleurmicher, chialler".

13- *Por*: vient du vieux français dialectal. Signifie "parc, enclos".

14- *Clipeur*: vient de l'anglais "clipper". Signifie ici "tondeuse, machine à tondre la laine, les cheveux".

15- *Écardes*: vient du vieux français "escarde".

16- *Aune*: ancienne mesure de longueur de 1,18 mètre environ.

On fixait la couleur avec du vinaigre. Des fois, ça pâlisait au lavage, mais pas tant que ça.

Quand on avait fini le filage et la teinture il nous restait "toute" l'ouvrage du tissage pour les draps et les grandes pièces.

On commençait par faire les "cannelles"¹⁷ avec le rouet à "cannelles". Ce rouet était fait par les hommes de la maison avec une vieille roue de rouet et un pied qu'ils fabriquaient eux-mêmes. On faisait tourner la roue à la main à l'aide d'une p'tite tige de fer fixée à la grande roue.

Nos "cannelles" avaient à peu près dix pouces de long. On mettait dessus de la laine pour les couvertes de laine ou du coton pour les catalognes ou les couvertes d'"échiffes". On achetait une "grosse" de coton qui mesurait déjà quarante aunes. Quand on tissait du lin, ben on les faisait avec du lin. On faisait donc nos cannelles en conduisant à la main la laine ou le coton à mesure qu'on tournait le rouet. On en faisait une vingtaine. Quand on avait fini, on les mettait sur le cannelier. C'était une sorte de cadre avec dix tiges de fer séparées au centre. On mettait donc nos vingt "cannelles".

En plaçant nos "cannelles", il fallait faire ben attention pour ben arranger nos couleurs dans l'ordre qu'on avait choisi pour les motifs sur notre pièce. C'est pour ça qu'on mettait un passe-fil entre le cannelier et l'ourdissoir. On voulait pas que nos fils se mêlent.

L'ourdissoir, c'était comme un immense dévidoir fixé au plafond et au plancher. On avait un p'tit trou dans le plafond pour ça et un autre sur une planche fixée au plancher. Une tige en bois retenait ainsi les croisées du haut et du bas de l'ourdissoir et permettait de le faire tourner. L'ourdissoir servait à mesurer et à marquer nos portées de laine ou de coton. "Tout dépendant" de la longueur de notre pièce, on faisait à peu près entre trente-deux portées pour une catalogne et trente-quatre ou trente-six pour une couverture de laine. Une portée, c'est l'équivalent des vingt brins du cannelier tournés en spirale sur l'ourdissoir. On commençait par placer une grosse corde d'une longueur de quarante aunes environ, attachée à une cheville du haut de l'ourdissoir. On la descendait en spirale, espacée selon la longueur de notre pièce. On l'attachait sur une autre cheville en bas de l'ourdissoir. Pis en suivant notre torsade avec nos vingt brins, on descendait en tournant l'ourdissoir toujours à la même vitesse. Rendu en bas, on croisait les brins en huit pour que ça fasse une sorte de boucle sur les deux chevilles du bas et on remontait en suivant la première spirale. On avait alors deux portées. Pis on faisait encore une croisée en huit sur les deux chevilles du haut et on redescendait. On faisait ce travail jusqu'à ce qu'on n'ait plus de laine ou de coton sur nos "cannelles".

Quand on avait fini d'ourdir, on attachait toutes nos portées en une grosse couette. À chaque portée, on attachait les brins en haut ben solides, et on les sortait des chevilles. On construisait notre couette à mesure en formant, à la main, comme une chaînette au tricot de crochet. On détournait lentement l'ourdissoir en gardant ben la tension de notre couette jusqu'en bas. Pis on

l'attachait encore ben serrée.

Quand notre couette était prête, on la mettait de côté. Si un ourdissoir était installé dans une maison, plusieurs voisines pouvaient venir ourdir, parce que c'était beaucoup de travail de monter un ourdissoir. Alors elles venaient se préparer des couettes et les serraient ensuite dans des coffres de cèdre en attendant de monter une pièce sur leur métier.

Ça, j'aimais donc ça, ma p'tite fille, travailler au métier! Ça demandait de l'expérience, mais on apprenait vite à regarder nos mères.

Pour monter une pièce, il fallait au moins être deux ou trois. On prenait la couette et on l'enroulait lentement sur le rouleau-arrière en la détricotant. Il y avait sur ce rouleau une pièce de coton avec des boutonnères et on attachait nos fils à ces boutonnères en faisant ben attention pour que la pièce soit ben au centre. Pendant qu'une roulait, l'autre plaçait les fils et l'autre détricotait la couette. On passait des baguettes dans les croisées qu'on avait faites en ourdissant pour que la tension soit toujours égale. Pis on installait nos lames. C'étaient deux baguettes parallèles qui retenaient les lices. On faisait ces lices nous-mêmes avec du fil à tisser tordu, avec un p'tit oeillet au centre de chacune pour passer les fils de chaîne de la couette. Ça prenait donc autant de lices qu'il y avait de brins à la couette.

Si on faisait une pièce à tissage simple, ça nous prenait deux lames. Les fils pairs passaient dans une et les fils impairs passaient dans l'autre. Mais pour un ouvrage à tissage croisé, c'était un peu plus compliqué. Ça nous prenait quatre lames. Une p'tite comptine nous aidait à ben passer nos fils. On disait: grand devant, grand derrière, p'tit devant, p'tit derrière. Ce qui désignait la première la quatrième, la deuxième et la troisième lame. Si on se trompait, il fallait "démarcher", ça veut dire défaire notre ouvrage en faisant jouer les pédales à rebours de ce qu'on avait fait. Parce que nos lames étaient attachées aux pédales en-dessous du métier et c'était ces pédales qui faisaient lever ou baisser nos lames.

C'est compliqué, hein! Tu comprendrais mieux si je te le montrais sur mon métier, mais je ne l'ai plus."

Un soupir nostalgique altéra les traits de ma chère conteuse. Et elle reprit, consciencieuse:

"Quand on avait terminé le passage en lames, il fallait faire le passage en ros.

Le ros, c'était une sorte de long peigne en cuivre. Les dents s'appelaient des "peues 18". On avait besoin d'autant de "peues" qu'on avait de fils à passer. Dans les trois premières, on passait deux brins pour faire la lisière et on continuait. Si on voulait un tissage pas trop serré, on prenait un ros clair. Autrement, on en prenait un dont les "peues" étaient rapprochées. On utilisait une sorte de crochet pour passer nos fils dans les "peues".

17- *Cannelle*: vient du vieux français. Signifie "bobine de fil ou de laine".

18- *Peue*: vient du vieux français "pue". Signifie "dent du peigne" dans un métier à tisse.

Une fois qu'on avait fini le passage en ros, on attachait tous nos brins aux boutonnères de la toile de coton fixée au rouleau du devant. On mettait vingt brins par boutonnères et on les attachait ben serrés.

Ne va pas croire qu'on était "prêtes" à tisser à ce moment là! Il nous restait à faire toutes nos trèmes. Remarque qu'on pouvait les avoir faites d'avance.

Les trèmes étaient faites avec des branches de sureau qu'on vidait et qu'on coupait à quatre ou cinq pouces. On enroulait notre trame de laine ou de lin là-dessus. On utilisait encore le rouet à cannelles pour ça. On faisait beaucoup de trèmes, une quarantaine si c'est pas plus. Pis on installait une trème dans la navette. Une navette, c'est ce p'tit instrument en bois avec une tige en métal au centre pour attacher la trème. Il y avait un p'tit trou à un bout pour faire sortir la laine quand la navette passait entre les lames. Tu te souviens? Tu aimais la faire glisser entre mes fils! Tu disais que ça ressemblait à un p'tit bateau?

Quand ces préparatifs étaient terminés, on pouvait commencer à tisser. On passait la navette entre les brins qui se croisaient suivant le passage en lames et en ros; on battait avec le ros, un coup ou deux. On recommençait sur l'autre sens à passer la navette. On jouait avec les pédales selon le genre de tissage qu'on avait choisi. Une règle en bois, réglable au centre par une cheville, maintenait notre pièce dans toute sa largeur à l'aide des p'tites pointes plantées dans les lisières à chaque bout. On l'appelait l'étampe.

Quand on n'avait plus de place à passer la navette, parce qu'on était rendu trop près du ros avec notre tissage, on "donnait un quartier". On déclenchait la rouleau-arrière on enroulait la partie de l'ouvrage qui était faite sur le rouleau-avant. À chaque "quartier", on réajustait notre tension avec le rouleau-arrière et le rouleau-avant. Des p'tites encoches en fer à un des bouts des rouleaux maintenaient nos rouleaux en place et nous permettaient de les faire tourner comme on voulait.

On a fini notre pièce quand on est rendu au bout de notre mesure. Sur un côté du rouleau-avant, on avait enroulé une corde. Elle était de la longueur de la couverture qu'on faisait. On la faisait suivre à mesure qu'on tissait. Quand on était rendu au bout de la corde, on avait fait un côté de la couverture. On replaçait la corde et quand on avait fait deux longueurs de corde, notre couverture était finie.

Sur quarante aunes de long, on pouvait faire huit couvertes de deux aunes et quart à deux aunes et demie chacune. S'il restait de la place, on faisait des p'tits draps de bébé.

Il nous restait ensuite à couper notre pièce, en la repliant un peu pour que rien se défasse. On faisait les bordures de nos couvertes avec les brins de la chaîne qui restaient. On appelait ça des pennes. Ça servait à coudre toutes sortes de choses ces pennes-là. Même à broder nos "confiteurs"¹⁹. Mais le centre de nos couvertures de laine, on la cousait tout le temps avec de la laine.

Maintenant on a fini de tisser ma p'tite fille. Je suis

un peu "fatiguée", comme si de raconter tout ça, je venais de faire le travail. Si tu veux, on va se faire un bon p'tit souper, comme autrefois, avec un dessert ben spécial, et on va continuer demain".

Nous avons donc soupé à l'ancienne, avec des patates rôties, du pain maison, des légumes frais et de la sauce blanche. La grosse tarte aux fraises, cuite dans le four à bois bien entendu, répandait une bonne odeur et éveillait en moi les souvenirs de ces jours heureux où je venais jouer chez Grand-mère.

Nous avons ensuite fait la vaisselle et elle me donna pour l'essuyer un carré de lin qu'elle avait elle-même fabriqué et qu'elle conservait encore. Elle ne put s'empêcher de continuer à raconter:

"Il me semble que je vois encore le champ bleu derrière la maison, me dit-elle, pis ton grand-père qui le regarde en fumant sa pipe. Tu sais, toute la lingerie de la maison, sauf les lainages, était faite de ce lin-là. Chaque habitant avait son champ de lin.

On semait à la mi-mai. Ça prenait une bonne terre mais pas trop dure. Tu vois, on semait là, à l'abri de la rangée d'arbres. Quand les graines commençaient à brunir ou que les tiges jaunissaient, on les arrachait par p'tites poignées. On les déposait sur le champ, les racines du même côté. C'était pour le rouissage à la rosée. Le soleil, la pluie, l'humidité détruisaient l'espèce de gomme qui gardait la fibre à l'aigrette. On les tournait de temps en temps. Ça prenait une bonne quinzaine de jours.

Pis quand c'était prêt, on apportait le lin avec précaution près des bâtiments. Il fallait pas perdre les graines. On mettait une grande toile par terre et on battait le lin. On se servait d'un fléau que les hommes fabriquaient eux-mêmes. C'était un grand manche en bois qu'on appelait le maintien, attaché à une autre planche en bois, qu'on appelait le batte. On les attachait avec une grosse corde ou avec des lisières de cuir. On frappait chaque poignée de tiges pour rendre les fibres plus souples et pour faire tomber les graines. Ça s'appelait le battage du lin. C'étaient surtout les hommes qui faisaient ce travail-là.

Après le battage, c'était la corvée du "brayage", pour que les tiges deviennent de la filasse. À tour de rôle, on se réunissait chez chaque habitant pour cette corvée. On creusait une p'tite fosse pour y mettre le feu. On plantait un pieu à chaque coin pis sur une tôle ou sur une sorte de tréteau fait avec des rondins, on faisait sécher le lin. C'était assez compliqué. Il fallait que le feu soit très chaud, sans que les flammes montent, pour éviter la "grillade". C'était moi qui chauffais. Je me gardais tout le temps un "sciau" d'eau pis un balai pour asperger mon feu. Quand c'était juste ben sec, on passait les poignées de tiges à la "braye". C'était une sorte de chevalet, avec des planches fixées sur le dessus pis un bras qu'on descendait entre les planches, par-dessus le lin. Ça faisait comme une mâchoire et la filasse perdait ses aigrettes. À

19- *Confiteur*: vient de l'anglais "comforter". Signifie "courte-pointe, édredon".

la fin de la corvée, on servait un gros repas pis on finissait ça par une veillée.

Mais c'était pas terminé. Malgré tout ce travail, la filasse pouvait avoir encore des aigrettes et elle n'était pas assez douce. Il fallait faire l'écochage. Nous, on se servait du dossier d'une vieille chaise pour faire ça. On prenait un long couteau en bois franc avec un tranchant arrondi, qu'on appelait un écochoir. On frappait la filasse sur le dossier avec ça.

Pis on peignait les couettes pour enlever toute l'étope qui restait. L'étope, c'était les fils qui passaient pas dans les dents de fer du peigne.

À la fin de tout ce travail, notre lin ressemblait à une belle chevelure. Je sortais mes "écardes", je faisais mes rondins pis j'étais prête à filer mon lin. C'était plus difficile que filer la laine. C'est rude du lin. Il fallait se garder un plat d'eau sur les genoux pour mouiller les fils ou se mouiller les doigts.

Il nous restait ensuite à blanchir nos fusées si on le voulait. en les faisant bouillir dans de l'eau et du "lessi". Plus on les lavait, plus elles blanchissaient. Mais la plupart du temps, on les laissait à leur couleur naturelle.

Quand mes fusées de lin étaient prêtes, je les serrais et j'attendais de les tisser. C'était plutôt l'automne tard ou l'hiver qu'on tissait. Après avoir redéménagé dans la grande maison, posé les "chassis-doubles" pis fait notre provision de beurre.

Ah! mais j'ai encore recommencé mes histoires! Si tu veux, on va continuer demain.'

Au p'tit matin, Grand-mère se levant toujours très tôt, elle me prépara un déjeuner à l'ancienne. Des "pitounes" de sarrasin et du beurre frais. Où l'avait-elle déniché? Je ne le savais trop. Elle ne voulut pas le dire. Elle gardait rancune à la modernité qui ne lui permettait plus de faire tous ses travaux qu'elle aimait tant. Je savais que son grand âge était l'obstacle; mais il ne fallait pas le dire.

Tous ces temps d'automne où chaque jour elle préparait ses provisions d'hiver, comme son beurre conservé dans la grande jarre de grès à la cave, tous ces temps d'hiver où elle confectionnait boudins, saucisses, têtes fromagées, cretons, pâtés, 'beignes', et toute l'appétissante cuisine du temps des fêtes, ajoutés à tous ces temps de printemps et d'été où on vivait en accord avec la nature et en amitié avec ses voisins, tous ces temps donc, c'était ça la vraie vie, disait-elle. "Maintenant les gens ne font plus que vivoter. Ils ne fabriquent plus rien de leurs mains, leurs mains inutiles", disait-elle.

Et elle regardait ses vieilles mains toutes ridées qui avaient tant travaillé, tant fabriqué toutes sortes d'objets différents pour le bonheur et le bien-être des siens. Aujourd'hui on voudrait tous les conserver comme des oeuvres d'art.

Continue de raconter, Grand-mère. Je t'écouterai longtemps, aussi longtemps que porte le souvenir, et tu sais, je n'oublierai pas!

Louise Beaudoin

LA VENUE D'UN NOUVEAU NÉ

*Heureuses mamans que le ciel bénit
Gardez ce bien plus riche que l'or,
Car un enfant, c'est un trésor.*

(Chs Emile Gadbois)

La venue d'un enfant a toujours été assez mystérieuse. On en parlait en termes voilés, comme: "Ils vont acheter bien vite" ou "Elle va être malade au printemps" etc..., tout ça pour dire qu'une maman est enceinte. Le moment arrivé, dans certaines familles on déplaçait les enfants chez le voisin. Dans d'autres on restait à la maison. Le plus souvent la naissance se passait durant la nuit.

À notre lever, grand'mère ou une dame du voisinage nous amenait dans la chambre de maman, voir le bébé que le petit Jésus nous avait apporté. Nous étions bien heureux et déjà, nous lui cherchions un nom. Chut! disait grand'mère, il faut laisser reposer votre maman. Elle en aurait ainsi pour dix jours à être alitée. Une fille engagère prendrait soin de nous.

Le lendemain, si ce n'était pas la journée même, le père tout heureux présentait son enfant au Baptême. On appelait ça le compèrage. Que ce soit le douzième ou le quatorzième, l'enfant était le bienvenu. On faisait telle-ment confiance à la Providence.

Devant le miroir, à côté du rouleau de lin et de la strap de cuir, mon père se rasait de près. Il s'étendait une mousse très chaude sur le visage avec une savonnette (blaireau) puis avec un rasoir il coupait les poils. De temps en temps, il le nettoyait et l'affûtait (aiguillait) sur la strap de cuir.

Tiré à quatre épingles, on se rendait à l'église pour le Baptême. Le père, le parrain, la marraine, le bébé et parfois une porteuse. Jamais les mamans n'ont pu assister à cette cérémonie. Ceux qui étaient dans les honneurs payaient pour faire sonner les cloches, donnaient un cadeau pour le bébé et des gâteries pour toute la famille.

Maintenant ce sera au tour des parents et voisins de venir admirer ce petit chef d'oeuvre et de féliciter les parents.

LA VISITE PAROISSIALE

À la fin de l'été, Monsieur le curé aidé de son vicaire commençaient la visite paroissiale. Les gens ont été prévenus au prône du dimanche précédent du jour où l'un des illustres visiteurs passerait chez eux.

Pour le prêtre, c'est l'occasion de mieux connaître ses ouailles, de constater de visu leur manière de vivre, leur propriété, leur famille. Finalement, d'avoir une bonne idée des progrès effectués dans la paroisse.

Les gens, à l'époque, avaient très peu de communications avec leurs prêtres. Pour plusieurs d'entre eux, ne les voyaient-ils pas qu'à la messe!... et encore le dos tourné au peuple? On ne frappait pas impunément au presbytère sans raisons sérieuses. C'était un peu un monde à part. Ces visites contribuaient à rapprocher les paroissiens de leur pasteur.

Le jour arrivé, la maison reluisante de propreté et la famille sur son 36, attend...

Dès l'entrée, le prêtre bénit la famille agenouillée et récite quelques prières. Après les salutations d'usages, il s'informe de tous les enfants, tout en complétant son registre. Les parents parlent d'espoir qu'ils ont pour leurs grands. Le prêtre encourage et donne de bons conseils. Il remet aux enfants des images ou des médailles. Le père donne sa quote-part pour la quête de l'Enfant-Jésus.

Cette visite réconfortante qui ne durait que de dix à quinze minutes avait pourtant causé des heures d'énerverment dans la maison.

P.S. Au début du siècle, un marguillier accompagnait le curé dans sa visite paroissiale et c'était lui qui recueillait l'aumône pour l'Enfant-Jésus.

LES RETRAITES ANNUELLES

Vous souvenez-vous des retraites paroissiales que nous avions vers les années 1930? Même s'il n'y avait pas d'autos à toutes les portes, on venait nombreux à l'église.

Le transport des gens se faisait par camions. Messieurs Alyre Boëduc, Louis Hamel et Albert Gagnon (village) qui possédaient des camions avec "boite" parcouraient les rangs, tous les soirs que durait la retraite, quêrir les personnes qui voulaient suivre: la retraite!

Ce n'était peut-être pas la dévotion qui animait tous ces participants, mais ça permettait à quelques-uns de venir au village faire leurs commissions, tandis que pour d'autres l'occasion de faire une balade. (boutade maintes fois entendue)

La retraite c'était un exercice sérieux et solennel. Les prédicateurs consciencieusement, faisaient leur travail. Durant des heures la voûte de l'église résonnait... personne ne dormait. Tous les thèmes y passaient, péchés capitaux, fréquentations, danse, devoirs conjugaux, blasphèmes, ciel et enfer!

Dans ces sermons, il y avait bien des sentences tels: Beaucoup d'appelés peu d'élus... le chemin qui mène au ciel est rempli d'épines... Après avoir entendu tout cela, on ne pouvait... que se convertir!

NOËL D'AUTREFOIS

Je me souviens, j'avais 8 ans, toute la maisonnée était debout aux premières lueurs du jour. Vous comprenez, c'était la veille de Noël. Chacun de nous prenait part aux préparatifs de cette belle fête.

Noël n'était pas seulement une fête pour les enfants, mais aussi pour les adultes et les vieillards. Quelque chose de mystérieux flottait dans l'air tout au long de la journée.

Au lever, la prière en famille était récitée plus pieusement ce matin là. Les garçons exécutaient leur tâche journalière à la ferme pendant que les filles "au nombre de huit", se partageaient les préparatifs de la fête.

Une chose qui nous tenait beaucoup à coeur,

c'était la récitation des "Mille Ave" avant les coups de minuit. Laquelle terminerait la première son monologue à Marie? Paraît-il qu'une grâce spéciale se rattachait à cette tradition!

Après les besognes coutumières, maman et les aînées s'affairaient à la préparation du repas composé de: toutières, tartes, beignes, ragoût de pattes, saucisses maison, etc.... Nous, les plus jeunes, rêvions aux étrennes.

Nous choisissons nos plus grands bas pour les suspendre à la cheminée en songeant que le petit Jésus viendrait au cours de la nuit, le remplir de bonbons. Nous étions plus sages qu'à l'ordinaire, ce jour là. La famille étant nombreuse, les plus jeunes restaient à la maison avec une gardienne, pendant que les autres prenaient place dans la voiture pour se rendre à la messe de minuit.

Les hommes revêtaient leurs "capots de poil"¹, les femmes s'enroulaient dans les châles de laine et se "galfetaient"² les jambes dans des robes de carriole. Les grelots tintaient dans la nuit, seule la lune éclairait la campagne et faisait briller la neige qui crissait sous nos pas.

À l'église, la crèche attirait les regards, pendant qu'on entonnait le "Minuit Chrétiens".

Au lever c'était la fête, nos bas s'étaient garnis comme par enchantement. On savait se contenter de peu: une pomme de la récolte précédente, une orange, des bonbons mélangés, une poignée de "peanuts" en écale et parfois un crayon ou une règle. Au cours de la journée, c'était la visite des parents et voisins. Tout le monde riait, chantait, dansait au son du violon ou de la musique à bouche.

C'était l'occasion pour tous, d'oublier les querelles ou de reserrer les liens entre les familles dispersées.

Quelle journée merveilleuse à se remémorer!

(1) *Capots de poil*: manteau de fourrure.

(2) *Galfeter*: s'envelopper, se couvrir.

FÊTE DES ROIS

"Ils offrirent de l'or, de l'encens, de la myrrhe."

Le six janvier l'Église célèbre l'Épiphanie, ce jour marquait la fin des vacances de Noël. Pour bien terminer cette période une dernière réjouissance, on fêtait "les Rois".

Il y avait la tradition du fameux gâteau avec son pois et sa fève qui désignaient le roi et la reine d'un jour, c'était le clou de cette journée.

À St-Ludger il existait une coutume bien spéciale que M. le curé Garneau avait instaurée "La fête des enfants". Cette fête se passait à l'église, les familles s'y rendaient pour trois heures. M. le curé prononçait une courte homélie suivi du salut du St-Sacrement puis à la file on se rendait à la sacristie. On ne manquait pas en passant devant la crèche d'admirer les fiers Rois mages qui venaient d'arriver.

À la sacristie M. le curé remettait à chaque enfant

“un petit sac” qui contenait quelques “kiss” des bonbons mélangés des “peanuts” et suprême délice... soit un petit cochon ou un balai en “marshmallow”..

Tous les enfants appréciaient beaucoup cette générosité de notre curé, pour plusieurs c'était la seule douceur qu'ils recevaient aux temps des fêtes et ça valait bien le “party” d'aujourd'hui c'est-à-dire l'arrivée du Père Noël.!

UNE VISITE DE SON ÉMINENCE

À tous les quatre ans, l'archevêque ou un de ses évêques font une visite pastorale dans toutes les paroisses du diocèse. Par la même occasion, il donne la Confirmation à un grand nombre d'enfants.

Nous nous rappellerons surtout d'une visite du Cardinal Villeneuve effectuée en 1944.

Pour une visite de ce genre, tout le parcours où doit passer son Éminence est pavoisé. L'église arbore ses plus belles garnitures. Dans le chœur du côté de l'évangile un trône est préparé; le prie-Dieu recouvert d'un tapis rouge et d'un coussin également rouge.

Les marguilliers vont à la rencontre du Cardinal et de sa suite, aux limites de la paroisse (pont de la Samson). À leur arrivée dans la cour de l'église les cloches sonnent à toute volée.

Le Cardinal se retire quelques moments au presbytère. De là, le cortège se forme pour entrer à l'église. Sous le dais, soutenu par quatre marguilliers, le Cardinal s'avance tout de rouge vêtu, un de sa suite porte sa longue traîne. Les prêtres, les enfants de chœur avec leurs soutanes rouges et surplis blancs. Ceci est impressionnant. On entre dans l'église bondée de monde.

Son Éminence s'avance dans la grande allée en bénissant les fidèles. Rendu à la hauteur de notre banc, ma soeur (Yvette Gagnon) portait ce jour-là un chapeau rouge à large bord, le Cardinal s'arrête et lui demande: “As-tu acheté ce chapeau-là pour la visite du Cardinal?”. Tout ça pour dire que même les grands de ce monde peuvent parfois agir comme des collégiens.

La cérémonie de Confirmation terminée, les gens sont invités à aller baiser l'anneau de son Éminence tout en faisant la révérence.

Avec le recul des années, on trouve bien pompeux tout ce protocole. Ça faisait partie des mocurs et les gens aimaient ces manifestations à grands déploiements.

LES COUTUMES FUNÉRAIRES

“En ce moment où le jour fuit! ferme mes yeux pour revoir tes merveilles”.

Au début du siècle, les coutumes touchant la mortalité et le deuil étaient quelque peu différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui. Il n'était pas question d'incinération: “Nos ancêtres en (avaient) déjà assez avec le feu, dont ils (avaient) une peur folle pour mille raisons. Ils (préfèrent) la terre, “leur” terre: “C'est notre terre... I faut faire confiance à la terre quand on sème, faut lui faire confiance quand on meurt”.”

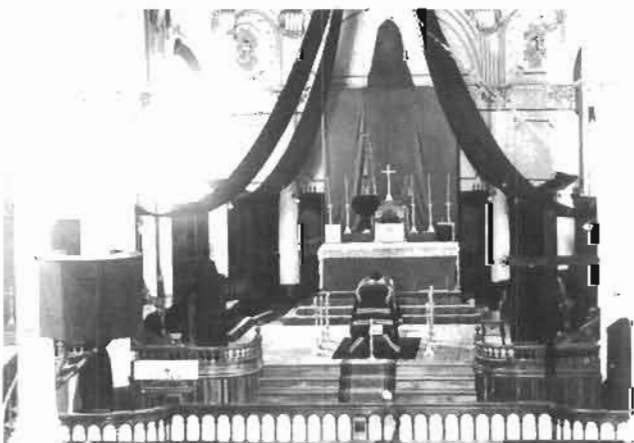
Dès qu'une personne agonisait, la famille appelait le prêtre, puis le médecin, s'il y en avait un. Le prêtre venait, accompagné de quelqu'un qui agitait une clochette pour avertir que c'était le bon Dieu qui passait; peu importe la température, tout le monde devait s'agenouiller sur son passage. Dès que le décès était constaté, les glas étaient sonnés: trois fois trois tintons pour un homme, deux fois deux tintons pour une femme, puis les cloches sonnaient pendant 1/2 heure afin que tout le monde sache qu'il y avait un décès et qu'on se dise qui était mort.

Les morts, revêtus de leurs plus beaux habits après avoir été lavés (les hommes par des hommes, les femmes par des femmes) étaient “exposés” à la maison pendant trois jours. Le défunt reposait dans un cercueil de bois ou sur des planches recouvertes de draps blancs. À St-Ludger, M. Alphonse Boulanger fabriquait des cercueils. Un crucifix, un prie-Dieu, des bougies et un bénitier étaient installés près du corps. Un crêpe noir était posé à la porte de la maison où tout le monde portait du noir. Si on n'avait que des vêtements de couleur, on ajoutait une bande de tissu noir au bras gauche.

À toutes les heures du jour et de la nuit - on “veillait” les morts - des chapelets et des litanies étaient récités. Entre les chapelets, les femmes devaient préparer de la nourriture pour toutes ces personnes qui venaient au corps. Malgré la solennité funèbre de cet événement, des récits de revenants réussissaient à circuler: certains poussaient l'audace jusqu'à faire accroire aux plus crédules que le mort bougeait, qu'il ouvrait les yeux, qu'il allait revenir...

Le matin des funérailles, un défilé funèbre était organisé, de la maison à l'église; d'abord, la croix noire ornée d'un ruban noir et portée par un proche du défunt, puis le corbillard - pour un enfant, le corbillard était blanc - attelé de chevaux; suivaient les voitures des porteurs qui avaient été choisis par la famille, de la famille immédiate, des parents, des voisins puis des amis. Le même défilé était, dans l'allée centrale de l'église, précédé par le prêtre et les enfants de chœur, tous vêtus de noir.

L'église est toute sombre, les autels, les fenêtres, les statues, le cercueil tout est recouvert de tissu noir. Plus le service coûtait cher, plus on mettait du noir.



Après les funérailles, le cortège se mettait en branle vers le cimetière ou, si c'était l'hiver, vers le charnier. On descendait le cercueil dans la fosse en présence de la foule en larmes et alors que le prêtre récitait, en latin, une dernière prière.

Le deuil - vêtements noirs - était porté pendant un an et demi pour un parent ou un conjoint et pendant un an pour un frère ou une soeur. La conjointe d'un défunt portait un voile noir appelé pleureuse.

À travers toutes ces coutumes, on peut reconnaître la foi profonde qui animait nos ancêtres et même si on leur avait appris, en tant que chrétiens, que la mort était la porte qui s'ouvrait sur la vie éternelle, il n'en reste pas moins que les survivants ressentaient un profond déchirement et une très grande impuissance devant ce phénomène de la mort. Les coutumes ont changé mais les sentiments restent les mêmes aujourd'hui...

(1) *Lacroix, Benoît, Veillées, glas et cimetières, dans Liturgie, Foi et Culture, Volume 25, Juin 1991, p. 44.*

LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

C'est avec un grand respect et beaucoup de générosité que l'on préparait ce grand défilé de la Fête-Dieu.

La mise en place de ce cortège commençait longtemps à l'avance. On plantait des sapins de chaque côté de la rue tout le long du parcours. À l'entrée du reposoir, on dressait une arche recouverte de branches de conifères et de fleurs.

L'endroit du reposoir changeait chaque année, afin de favoriser tout le monde, car paraît-il, avoir le reposoir chez soi attirait des grâces spéciales.

La veille, on nettoyait la rue, décorait les maisons et on finalisait les robes pour les anges, de même que leurs ailes faites de carton et recouvertes de papier doré. Ceux-ci parsèmeront le chemin de roses, confectionnées par les religieuses.

Après la messe du dimanche, commence le défilé, la croix et les porte-flambeaux, les enfants, les petits garçons d'un côté, les petites filles de l'autre suivis des jeunes gens et des hommes, des jeunes filles et des femmes. Au centre de la rue, tous les groupes paroissiaux sont représentés. Ils arborent des bannières ou des drapeaux. La chorale précède le prêtre. Sous le dais soutenu par quatre marguilliers, le prêtre porte l'ostensoir renfermant le Saint-Sacrement. Deux enfants de chœur en soutane rouge et surplis de dentelle blanche l'accompagnent, un porte l'encensoir, l'autre l'encens.

Toute la population récite le chapelet entrecoupé de cantiques appropriés. Rendu au reposoir, on chante le salut du Saint Sacrement, puis retour à l'église. Pendant tout ce temps les cloches n'ont pas cessé de sonner. Le bedeau s'est assuré d'avoir quelques paires de bons bras.

Bien que cette cérémonie était de caractère absolument religieux, plusieurs sont fiers ce jour là d'étrenner leur plus belle toilette.

Une anecdote: Raymond, 5 ans, fils de Philippe Boulanger, regardait défiler la procession devant chez lui, dit tout à coup à sa mère: "C'est monsieur le curé qui se promène sous le top!"???çons d'un côté, les petites filles de l'autre suivis des jeunes gens et des hommes, des jeunes filles et des femmes. Au centre de la rue, tous les groupes paroissiaux sont représentés. Ils arborent des bannières ou des drapeaux. La chorale précède le prêtre. Sous le dais soutenu par quatre marguilliers, le prêtre porte l'ostensoir renfermant le Saint-Sacrement. Deux enfants de chœur en soutane rouge et surplis de dentelle blanche l'accompagnent, un porte l'encensoir, l'autre l'encens.

Toute la population récite le chapelet entrecoupé de cantiques appropriés. Rendu au reposoir, on chante le salut du Saint Sacrement, puis retour à l'église. Pendant tout ce temps les cloches n'ont pas cessé de sonner. Le



Procession de la Fête-Dieu avant les années 20

bedeau s'est assuré d'avoir quelques paires de bons bras.

Bien que cette cérémonie était de caractère absolument religieux, plusieurs sont fiers ce jour là d'étrenner leur plus belle toilette.

Une anecdote: Raymond, 5 ans, fils de Philippe Boulanger, regardait défilier la procession devant chez lui, dit tout à coup à sa mère: "C'est monsieur le curé qui se promène sous le top!""???



Reposoir en 1938, chez M. et Mme Omer Doyon

SOUVENIRS DE JEUNESSE DANS LES ANNÉES 30

Dans nos souvenirs de jeunesse, la rencontre du premier cavalier est passée comme dans un rêve, difficile à oublier.

Cette rencontre se produisait souvent lors d'une soirée organisée dans les voisinages pour une fête spéciale comme le retour des jeunes filles travaillant à la ville, le mardi-gras ou à l'occasion d'enterrement de vie de jeunesse etc.

On se retrouvait parfois une trentaine de garçons et de filles. La maîtresse de maison se faisait un devoir d'accompagner les jeunes filles qui n'avaient pas de cavaliers. Tout bas, à l'oreille, elle leur demandait si elles acceptaient de passer la soirée avec tel ou tel garçon.

Les débutants plutôt gênés de leur première expérience se faisaient taquiner par les plus expérimentés, plusieurs avaient chauds!

Assis sur des chaises droites ou des bancs alignés tout autour du salon, chacun était invité à participer à des jeux de société comme l'assiette, la chaise honteuse, le colin-maillard ou autres suivis de chansons à répondre accompagnées à l'harmonium.

Que dire des records (disques) d'la Bolduc sur le gramophone et ceux de Tommy Ducharme! Aux premiers accords de l'accordéon tous souhaitaient être dans la place pour un set carré. La danse était défendue par les prêtres. Il arrivait toutefois que vers la fin de la soirée, le chef de famille se laisse gagner par les jeunes et leur permet une couple de quadrilles.

Parmi les musiciens du temps, notons Godfroy Dupuis, Tom Leclerc ainsi que les filles et les fils de Damase Beaudoin. Tant qu'à Edmond Lacroix, ce pion-



De gauche à droite: Reynald Lacroix, Raymond Hamel, Jacques Bilodeau. En arrière: Michel Lacroix

nier du rang 9, c'était un violonneux par excellence. Il fabriquait lui-même ses instruments. Ses fils ont tous hérité de ses talents et ses petits-fils, Reynald enfant de Fernand et Michel enfant de Ti-Lou (Lauréan) ont fait partie d'un orchestre "Les Cadets" en 1965.

Sous la direction de Gaby Cliche, plus tard de Laurier Bégin, les jeunes Lacroix, Raymond Hamel et Jacques Bilodeau répètent dans les sous-sols ou les hangars afin de donner un spectacle les fins de semaine à l'hôtel "Ti-Lou" de St-Ludger.

Ils ont de douze à quinze ans, aucun d'entre eux ne connaît la note. Seul leur talent naturel les a fait connaître dans la paroisse et la région.

Chapitre XIV

Les anecdotes

Nos ancêtres avaient un sens de l'humour qui leur était propre. Certains des tours que l'on se jouait à cette époque mériteraient, aujourd'hui, rien de moins que la prison. Par contre, d'autres tours n'étaient que drôles excepté, peut-être, pour celui ou celle à qui ils étaient destinés...

- En pleine nuit, on va réveiller M. Fillion sous prétexte que ses vaches sont passées dans l'avoine. Pendant ce temps, des hommes, munis de clochettes à vache se promènent dans l'avoine pour faire accroire que les vaches y sont.
- Vers les années 1910, le samedi soir, les gens étaient invités à manger, gratuitement, du fromage à la fromagerie. Certaines personnes en ont profité pour rigoler un peu: cachées derrière des digues de roches, elles se recouvraient d'un grand drap blanc puis couraient derrière les gens en criant: "des messes, des grand-messes!". Les plus peureux croyaient avoir affaire à des revenants...
- Une nuit, un voisin, qui avait pris soin de faire un petit feu de paille, réveilla M. Fillion en lui disant: "Tu passes au feu". Sorti en courant pour aller au feu, M. Fillion reçoit, sur la tête, un plein baril d'eau que le "cher" voisin avait préalablement installé au-dessus de la porte.
- Parfois, surtout en période électorale, on ne se contentait pas de barils d'eau, on allait même jusqu'à utiliser des chaudières remplies de m... Ayant "gagné ses élections", Roméo allait, une nuit (pour ne pas être reconnu), jouer des tours chez Pierre qui, s'attendant à recevoir des visiteurs, s'était caché avec un ami mais en ayant pris soin auparavant de suspendre, au-dessus de la porte la chaudière de m... que Roméo reçut sur la tête. On raconte même que Roméo fut reconnu à la messe du dimanche car son chapeau portait toujours des traces de matières fécales...
- La période électorale était propice au "jouage" de tours: on faisait brûler des bonhommes de paille devant la maison de ceux qui avaient perdu leurs élections, on mettait du fromage vieilli dans les boîtes à malle, on montait des voitures sur les toits de hangars, on faisait sortir les animaux dehors la nuit en plein hiver, on alla même jusqu'à déposer une panse de boeuf devant une maison...
- Autrefois, les enfants n'allaient pas à l'étable durant le vêlage des vaches. Une mère seule ne voulant pas laisser sa petite fille à la maison sans surveillance l'amène à l'étable. Pendant qu'elles sont à l'étable, une vache donne naissance à son veau. Surprise, la petite fille de dire: "voulez-vous ben me dire cé qui qui a été mettre ça là?"
- Autrefois, les mécaniciens n'avaient pas besoin d'outils très sophistiqués. Chez M. Fillion, on se

préparait à faire les battages. Au jour fixé, quelques voisins s'amènent pour aider. Gérard, le préposé à l'engin à gazoline, "s'enligne" pour le mettre en marche mais l'engin refuse de démarrer. Chacun apporte sa solution, mais sans succès. On décide alors d'atteler pour descendre chercher, au village, M. Alphonse Boulanger, le "meilleur" du temps. Arrivé sur place, on essaie de nouveau. En un clin d'oeil, le spécialiste se rend compte qu'un couvercle restait collé. M. Boulanger donne un coup de pied au tuyau qui fait débloquent le tout et voilà l'engin qui fonctionne. Les employés purent bénéficier d'un cours de mécanique gratuit...

- On peut dire que M. Gagnon avait le pouce vert. Voici sa méthode pour faire pousser les saules; un jour qu'il faisait le ménage de sa cave, il jette un vieux panier dans le fossé. Croyez-le ou non, il le retrouve, au printemps suivant, en train de re-tiger. Essayez donc d'en faire autant!
- Un homme avait fait écrire sur sa pierre tombale: "Je vous l'avais bien dit que j'étais malade"!
- Le maître d'hôtel avait, dans ses tablettes, un peu de tout, des épingles, du fil, des aiguilles... Un jour une dame se présente pour acheter du fil no 10. M. Dallaire jette un coup d'oeil, fouille un peu et remet à la dame le fil demandé mais en ayant pris soin de gratter l'étiquette qui indiquait "no 36"...
- Il y a des gens qui passent beaucoup de temps à la chasse pour arriver à abattre un gibier. Tel ne fut pas le cas pour M. Couture. En travaillant son foin, il aperçoit au loin deux chevreuils qui se dirigeaient vers lui. Les deux bêtes restent prises dans la neige en traversant la clôture. "Pourquoi ne pas en profiter", se dit M. Couture, "demain il sera trop tard"... Et il abat les deux chevreuils.
- Une grand-mère très économe. Un matin, après le déjeuner, il restait du beurre dans le fond d'une tasse. Elle met donc la tasse sur le poêle pour que le beurre fonde et elle se remet à sa besogne et oublie. Un oncle qui se berçait au bout du poêle jetait, de temps en temps, un coup d'oeil sur le beurre et pouffait de rire sans rien dire. La chaleur devenue intense n'avait pas seulement fait fondre le beurre mais la tasse également puisqu'elle était de plomb; il ne restait que l'anse. Quel malheur! La grand-mère aurait bien étouffé l'hypocrite au bout du poêle. Mais dans un éclat de rire, tout s'est arrangé.
- Un jour que Fernand revenait de l'école, sa mère lui demanda de rentrer du bois. Il devait passer par la cuisine d'été et il se dit: "Je vais faire comme si j'étais aveugle". Il se ramasse une bonne brassée de bois et part; mais, les yeux fermés, il ne voit pas la trappe ouverte, met le pied dans le vide pour arriver sur le dos d'Oréanne qui était descendue chercher des patates. Au même moment, Benoît rentre et court

voir ce qui se passe; pas chanceux, ce dernier s'accroche dans la barre et reste coincé entre le plancher et la trappe. Les cris redoublent... Arrivée à toute vitesse, la maman ramasse sa marmaille bien mal en point. Heureusement que chacun réussit à s'en tirer avec seulement des bleus... Fernand promet de ne plus jouer à l'aveugle.

- Le boeuf a la réputation d'être lent. J'en ai vu un qui a fait mentir le dicton. Il a suffi d'une piqûre de guêpe pour qu'il prenne l'épouvante avec la voiture à foin, à travers des souches. Mlle Lapierre avait beau crier et tirer à gauche, à droite, impossible de le contrôler. Il finit par s'écraser à bout de souffle. Après 60 ans, on peut en rire.
- Autrefois, les mourants recevaient les derniers sacrements à la maison. Le prêtre s'y rendait en voiture, le cocher sonnait la cloche à chaque maison et on devait s'agenouiller au passage du "Bon Dieu". Un jour, M. Mathieu du rang 9 attelle son boeuf pour venir chercher ses provisions chez M. Baillargeon qui tenait une "accommodation" dans Risborough. Le fils du propriétaire de l'accommodation qui vit venir l'attelage se dit: "C'est le temps de jouer un tour aux clients du magasin". Il entre en vitesse et ordonne à chacun de s'agenouiller parce que le "Bon Dieu" passait. En effet, se dirent-ils, ça sonne... Mais, en se relevant, ils aperçoivent le boeuf à la porte, sa cloche au cou. Le grand comique l'avait bien réussie, sa farce.
- Alexandre et quelques-uns de ses amis ont monté la voiture de M. Bellegarde sur la couverture de sa grange.
- Alfred et sa femme Armande retournent chez eux dans le 11^{ème} rang. Entendant un bruit derrière elle, Armande se retourne et voit quelque chose de plutôt rare. Effrayée, elle crie à son mari: "Un avion tombe du ciel et s'en vient vers nous". C'était le "snow à hélice" du vétérinaire qui allait vacciner des animaux contre la tuberculose. Armande et Alfred sautent de la voiture, chacun de leur côté. Le cheval, une bête de l'ouest qui avait des tendances un peu nerveuses, part à l'épouvante et brise toute la voiture.
- Un jour de tornade, Zéphir était dans l'étable située en bas du chemin à pousser après une porte pour ne pas qu'elle s'ouvre par le vent. Quelle ne fut pas sa surprise de sentir la pluie sur la tête. Regardant vers le haut, il réalisa que le pignon de la grange avait été emporté par le vent. Des morceaux de toitures se trouvaient à 1 000 pieds plus loin. Zéphir dut se tenir à quatre pattes pour ne pas que le vent l'emporte. Il dit toutefois qu'il n'a pas eu peur. Il n'était pas gros mais n'avait peur de rien.
- Zéphir et ses garçons arrachaient des grosses roches avec quatre chevaux. Jos conduisait les chevaux, Zéphir et Roger avaient des pôles pour mettre sous la

roche aussitôt qu'elle était levée et Zéphir allait alors s'asseoir sur le bout de la pôle. On lève donc la roche et on met la pôle... La roche retombe sur la pôle de bois et voilà que le papa monte dans les airs et retombe, sans se faire mal. Les deux garçons riaient et l'un dit: "Tiens bouboule qui revient des nuages"...

- On joue des tours encore aujourd'hui. récemment, des jeunes ont enveloppé, avec un bas de laine, le grelot d'une cloche d'église dans une paroisse avoisinante. Quelle ne fut pas la surprise du curé le dimanche matin d'entendre le son de la cloche...
- Alexandre Rodrigue était reconnu comme un joueur de tours invétéré. Lors de la construction du pont qui enjambe aujourd'hui la Chaudière, on avait installé une traverse (un genre de trottoir) soutenue par des piliers pour aller d'un côté à l'autre de la rivière. L'un des contremaîtres du projet n'était, semble-t-il, pas très apprécié des travailleurs. Un jour, Alexandre dit à ses compagnons: ""'Wachez" moé ben, j'vas l'jeter à l'eau c'ti-là". Dès qu'Alexandre voit venir le contremaître à l'autre bout de la traverse, il s'engage lui aussi en même temps que ce dernier. À mi-chemin, les deux hommes se rencontrent et Alexandre fait semblant de perdre pied, s'agrippe au contremaître et l'entraîne avec lui dans sa chute dans la rivière. Alexandre poussa même la face en essayant de soutenir, à bout de bras, le contremaître qui, bien malgré lui, prit un bain forcé.

BIÈRE D'AUTREFOIS

- Autrefois, nos ancêtres fabriquaient eux-mêmes leur vin de riz ou de cerises; de la bière aux "bebites", à l'orge ou d'épinette. Alex. avait plusieurs gallons de bière qui fermentait, étant composée de mélasse, orge, raisin, houblon, etc.

Un jour sa bière a fermenté plus de jours qu'il s'attendait. Ayant un baril de mélasse dans la "dépense" garde-manger, sa fille a ouvert le robinet pour faire couler de la mélasse dans un petit plat. Mais elle ferme la porte et oublie que la mélasse coulait toujours. Tout à coup elle se rappelle "quel malheur, la mélasse sur le plancher"; étant très craintive, et ayant peur d'être disputée, mais comme le plancher venait d'être lavé, décide de ramasser la mélasse, et de la verser dans le baril de bière; qui devait être embouteillée le lendemain. Mais le lendemain la bière fermentait de plus belle; ayant reçue un bon ravigotant.

Thérèse s'est déclarée plusieurs années plus tard, on a bien ri, la bière était très bonne mais très forte.

- Prière de M. Baillargeon: "Merci Seigneur pour avoir passé une bonne nuit. si vous voulez venir me chercher, je suis prêt, mais pas aujourd'hui..."

“J’aimais la vieille maison... où j’ai grandi”



MAISON : OMER VACHON.

Construite et habitée par Adolphe Bolduc, quasi centenaire, elle était un témoin des premiers jours de notre histoire. Comme toute chose sur terre a une fin, elle vient de disparaître sous les marteaux démolisseurs, il ne nous en reste que le souvenir.



MAISON: BENOIT FLUET RANG 1

Cette propriété où trois générations de “Fluet” se sont succédées a appartenu à Pierre Lessard puis à son fils Joseph. Construite au début du siècle, si elle ne possède pas de style particulier, on peut dire à son honneur qu’elle figure sur la liste de nos plus anciennes demeures. C’est Germain qui a fait les transformations à sa toiture.



MAISON: ALCIDE HAMEL

Telle qu’elle était vers 1920, avec ses pignons et son balcon, ses doubles portes, sa galerie et sa balustrade faite de montage d’acier. On retrouve beaucoup de maisons dans la paroisse et la région, de ce style. Le premier résident connu est Jean Bégin puis ce fut Louis Hamel, son fils Alcide qui l’habite encore. (Admirons la belle voiture modèle de l’année!)



MAISON: ALPHONSE BOULANGER.

Cette demeure qu’il a construite lui-même figure parmi nos “belles d’autrefois”. Elle a ses 90 ans bien sonnés. Jeu de pignons, baie vitrée, galeries avec balustrade à poteaux en bois tourné. Elle possède aussi une tourelle que la photo ne montre pas. On ne peut passer devant sans l’admirer. Elle est toujours la propriété de la famille Boulanger.



Cette grange-étable si bien conservée et bien vivante mérite d'être présentée, "modèle exclusif". Elle est surmontée d'un campanile et possède un bel oeil-de-boeuf. Construite près du site où nos premiers colons se sont installés à la "Pointe Ronde". Ses propriétaires furent Théodule Beaudoin puis son fils Léandre, puis Léandre Fillion aujourd'hui, elle appartient à Alain Fillion



SURNOMMÉE: LA MAISON DU NOTAIRE!

Cette grande maison malgré son âge, est toujours solide et attrayante. Ont vécu là: les Bergeron, Veilleux et Boisvert. Au début du siècle c'était l'hôtel Bienvenue, tenu par Alphonse Bureau. Le notaire L.M. Veilleux y a eu son bureau de nombreuses années.



MAISON DE MME ROSE POULIN

Une de nos très anciennes maison où on y retrouve la traditionnelle cuisine d'été. Au rez-de-chaussée il y a eu jadis une ferblanterie puis une boucherie-épicerie. La famille Poulin l'habite depuis 47 ans.



MAISON DE MME ALINE GIGUÈRE

Elle a été bâtie par Joseph Dubé et elle conserve toujours son apparence première, par son "belvédère". Elle est unique à St-Ludger. Plusieurs sacristains l'ont habitée. Elle est presque centenaire.

Bravo! à nos gens qui ont su garder à notre patrimoine toute sa "saveur!"

Chapitre XV

Les familles

Introduction

aux pages de familles

Après consultation auprès du Comité organisateur des fêtes du Centenaire, les membres du Comité du livre lancent une invitation aux familles qui désirent écrire leur histoire pour être publiée dans l'album souvenir. Les pages suivantes racontent leurs écrits aussi textuellement que possible sauf quelques tournures de phrases ont été changées pour une lecture plus facile

Bonne lecture.

N.B.: Nous n'avons pu respecter l'ordre alphabétique à cause de la vente de demi-pages

Notre centenaire

Célébrer un centenaire
Ah! quelle affaire
Reculer dans le passé, retracer les pionniers
Le coin de terre qu'ils ont défriché
Et ces vieilles photos bien conservées

De toutes ces notes recueillies
On en ferait une longue poésie
Toute à l'honneur de ces hommes
Qui dans la campagne se cantonnent
Et s'attaquent à la dure besogne

Merci à ces grands défricheurs
Qui n'ont point eu peur
Passant par rivières et forêts
De nous tracer la voie
Qui aujourd'hui mène au succès

Ces bâtisseurs qu'on ne saurait oublier
Ont fait de nous les héritiers
De cette belle nature que l'on admire
Qui charme et nous attire
Autour de nous, tout est "souvenir"!

Bien haut érigé sur une colline
Ce beau monument qu'est notre église
Surmontée d'un fier clocher
Qui sans en avoir l'air doit veiller
Sur son village bien peuplé.

Ce vieux clocher dominant le village
Témoin vivant, sur le bord du rivage
Sublimement dressé dans le ciel
Rappelle chaque jour à ses fidèles
Qu'un Dieu nous attend au Saint-Autel

Regardons d'un oeil fier
Cette rivière que l'on appelle Chaudière
Offrant tous ses attraits au paysage
Au levant du soleil son mirage
Au beau milieu de notre village

Toi, le berceau de notre enfance
Où jadis nous chantions la romance
De ce beau coin de pays
Joyau que l'étranger envie
Depuis, bien des générations y ont grandi

À tous ces vaillants travailleurs
Qui sont passés à l'honneur
Nous voulons rendre témoignage
Pour ce bel exemple de courage
Laisse en héritage

Revivant en sa mémoire
La composition de notre histoire
Apparaît comme une toile longuement tissée
De sang, de sueurs bien imprégnée
Qu'un siècle ne saurait effacer.

De: Éliane Lacroix

Famille Wilbrod Arguin et Emilienne Rodrigue



Wilbrod et Emilienne

Le 14 septembre 1938, a lieu le mariage de Wilbrod Arguin à Emilienne fille du «coloré» Clovis Rodrigue, surnommé «Le noir» et de Marianne Audet. De cette union, 4 enfants voient le jour: André, Bernadette, Denis et Thérèse. Denis, né le 19 mars 1943 est le seul qui demeure à St-Ludger. À ceux-ci s'ajoute Grégoire, fils adoptif de la famille Arguin.

Wilbrod a toujours travaillé, aimé la ferme et les animaux. Encore aujourd'hui, à sa retraite, chèvres, chevreuils et volatiles agrémentent sa vie de tous les jours, ainsi que celle de ses petits-enfants.

À 21 ans Denis fait l'achat de la ferme de son père. C'était en juin 1964. Il est le quatrième de la génération «Arguin» à cultiver cette ferme. Lui ont précédé: Wilbrod, fils d'Ernest et d'Alexina Foley. Ernest, fils de Joseph et Marie Boutin qui eux, ont acquis cette propriété, au début des années mille neuf cent.

Le 23 octobre 1965, Denis épouse Lise, fille de Rosaire Carrier cultivateur et de Yolande Fortier de St-Ludger. De cette union naissent quatre enfants: Martin, Steeve, Maryse et Stéphane. Martin 24 ans, a complété son secondaire V et travaille sur la ferme. Steeve 19 ans, travaille aussi sur la ferme. Maryse 16 ans, fréquente la Polyvalente Bélanger. Stéphane 11 ans, va à l'école primaire.

Denis et Lise ont toujours travaillé à améliorer leur ferme, en la rendant des plus productives.

Denis fait partie des Chevaliers de Colomb de cette paroisse. Il remplit de nombreuses fonctions au sein de sa communauté.



Arrière: Steeve, Maryse et Martin. Avant: Stéphane, Denis et Lise



Ferme Arguin

*Famille Joseph Baillargeon et
Jeannette Isabelle*



Noces de Joseph et de Jeannette.



Famille Baillargeon en 1946.

Le 29 juillet 1900, est né Joseph Baillargeon, fils de Charles et de Désouade Dallaire. Dans les années 1920 à 1930, il travaille dans les chantiers américains, puis en 1931, il épouse Jeannette Isabelle, fille d'Albert et de Léona Roy. Il exploite une ferme dans le 7e rang de Risborough jusqu'en 1959. Puis il retourne dans les chantiers américains jusqu'à sa retraite.

De cette union sont nés 5 enfants:

ÉMERY, marié à Marie-Jeanne de Timmins, Ont.

JEAN, marié à Micheline de Montréal: deux enfants: Stéphane et Pascale.

LISE, mariée à H.-Paul Dumas de Bristol, Conn. Deux enfants: Kathy et Michel.

BENOÎTE, mariée à Gaétan Barrière de Chambly. Trois enfants: Sylvain, Carolyne et Vichy.

GABY, ami de Colombe de St-Ludger.



Noces d'Or de Joseph et de Jeannette (1981).



Famille Joseph Baillargeon. De gauche à droite: Jean, Benoîte, Gaby, Émery, Lise, Jeannette, Joseph.

Famille Ovide Baillargeon et Isabelle Vaillancourt



Charles et Désouade.

Ovide Baillargeon est né le 18 mai 1904. Il est le quatrième d'une famille de sept enfants. Ses parents, Charles B. et Désouade Dallaire, se sont établis dans le rang sept, sur une ferme qu'ils ont payée \$350.

Le 20 juillet 1927, Ovide épouse Isabelle, cinquième enfant d'Honoré Vaillancourt et de Désilda Chouinard, de Spaulding. Le couple s'installe sur le bien paternel pour continuer l'exploitation de la ferme.

Ils cultivent une diversité de fruits et de légumes qu'Isabelle apprête en conserves de toutes sortes ou en plats des plus appétissants. Ils pratiquent également l'élevage des animaux, dont certains, une fois engraisés, sont transformés en rôtis bien parés.

Ovide, qui a toujours aimé commercer, attelle fièrement ses chevaux une fois ou deux par semaine, pour



Ovide et Isabelle.

se rendre au marché de Lac-Mégantic et vendre les produits de la ferme. Ce n'est pas toujours facile. L'hiver les chemins sont souvent "bouchés". Il faut partir tôt et se "gréer" de briques bien chaudes que l'on place dans le fond de la voiture.

Ce goût pour le commerce amène Ovide et Isabelle à opérer un magasin général, qu'ils aménagent dans une partie de leur maison. On y retrouve un peu de tout, allant de la moulée pour les animaux, jusqu'aux bonbons à la livre. Plusieurs clients payent en échangeant de la marchandise ou "font marquer" en attendant qu'arrive la "paie de la fromagerie", "de la beurrerie" ou encore celle des "sucres".

Quelques temps pour tard, Ovide décide de s'engager comme bûcheron, dans les chantiers américains..

Tout au long de ces années, Ovide et Isabelle ont eu six enfants: Yvan (Georgette Rhéaume), Roland (Jacqueline Bizier et Yvette Bilodeau), Aliette (Marius Dumas), Rita (Philippe Beaudoin), Nelson (Jacqueline Godbout) et Normand (Lise Bizier). Travailleurs infatigables, Ovide et Isabelle ont su subvenir aux besoins de chacun et agrémenter la vie de famille.

En 1972, ils quittent la ferme et s'installent au village. Isabelle fréquente l'Âge d'Or et y apprend de nouvelles techniques d'artisanat qu'elle utilise pour préparer, "de ses mains", des cadeaux à chacun de ses enfants et petits-enfants. Ovide fait encore un peu de commerce.

Aujourd'hui, ils résident au Pavillon St-Ludger. Malgré une santé affaiblie, la Providence les couvre d'une grande sollicitude, en leur accordant les soins d'un personnel dévoué, tout en leur permettant d'être encore ensemble, pour se soutenir et partager leur vieillesse. De plus, ils peuvent compter sur l'affection de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.



Famille Baillargeon.

Famille Alfred Beaudoin et Armande Gaulin



Photo de mariage

À Saint-Ludger, vers les années 1880, vivait Édouard Beaudoin de Courcelles, marié à Félixine Bélanger. De cette union est né Alfred, le 28 août 1902 au rang 11 de St-Ludger. En 1922, il épouse le 4 septembre Armande, fille d'Albert Gaulin et Valérie Faucher. Elle n'avait que 17 ans. De ce mariage, sont nés 4 enfants.

BERTRAND

Né le 28 juillet 1923, marié à Monique Grondin, de Thetford Mines, le 14 décembre 1942. Le mariage militaire fut célébré à St-Vincent-de-Paul, Québec. Deux enfants sont nés de leur union: Michel, le 30 avril 1946, Lisette, (décédée à l'âge de 3 mois).

FRIDOLIN

Né à East-Broughton, le 20 août 1925, il épouse Marguerite Guindon qui décéda le 23 avril 1981. Ils eurent deux enfants: Lucie, née le 5 mai 1964 et, Alain, le 25 juin 1965. une fille: Paméla.

JOCELYNE

Née à St-Ludger, le 29 décembre 1932, elle maria Roger Guindon à Montréal le 18 juillet 1953 qui décéda le 15 juillet 1989. Leur fils, Claude, est né le 5 février 1959.

CONRADINE

Née le 10 avril 1941, mariée à Ernest Cloutier à St-Séverin le 9 octobre 1965. Trois enfants sont nés: Richard, Nathalie et Serge.

PETITS-ENFANTS

Danny, Yann, Tania, Maryline et Lisette (décédée à l'âge de 3 mois)

Alfred étant de santé délicate, quitta sa ferme du rang 11, «un cadeau qu'il avait reçu de ses parents» pour s'établir au village de St-Ludger en 1945. Il est décédé à Québec, le 15 septembre 1947, à l'âge de 45 ans. Après être demeurée veuve pendant 5 ans, Armande se remarie avec Cléophas Nadeau, un cultivateur de St-Séverin-de-Beauce, le 11 octobre 1952. Le travail ne manque pas, 35 années s'écoulent. Armande nous quitte, après une longue maladie, pour un monde meilleur, le 8 juin 1987, à l'âge de 81 ans et 8 mois. À l'occasion de ce centenaire, nous, les enfants, sommes heureux de rendre hommage à ces pionniers qui nous ont laissé tant de bons souvenirs en héritage.



Bertrand



Fridolin



Alfred, Armande, Jocelyne et Conradine

Famille Damase Beaudoin et Rose-Aimée Godbout



Défricheurs: Rose-Aimée, Damase.



Camp de bois rond.

Damase est le fils de Ferdinand Beaudoin et de Julie Prévost de St-Samuel, né le 6 janvier 1889. Il épouse Rose-Aimée fille de Joseph Godbout et de Vitaline Bilodeau, à l'âge de 16 ans. C'est à cet endroit, qu'ils passent les premières années de leur mariage, et que naissent 4 enfants. En 1897, ils achètent un lot dans le rang 7 de St-Ludger, portant le no 5-S-C dont ils ne reçoivent les lettres patentes qu'en 1904. Ils se construisent un camp de bois rond, que vous voyez sur la photo, pour loger la famille qui ne cesse de s'agrandir. Comme la cygogne fut très généreuse, neuf autres enfants s'ajoutent aux premiers. Plus tard Damase fait l'acquisition d'un autre lot à Ste-Rufine, aujourd'hui le 11 de St-Robert, où il vit pendant les mois d'hiver.

Dès l'âge de 14 ans les filles partent gagner leur vie en ville. Comme les salaires sont plutôt maigres, et qu'on veut aider les parents, il faut se priver, c'est-à-dire porter des souliers, la semelle trouée, et raccommodée avec des cartons à l'intérieur, même pas se payer un café au restaurant. Tous les sous économisés apportent un peu d'aise à la famille.

Même si l'argent est rare, Rose-Aimée (junior) réussit à faire son cours pour enseigner. En 1940, elle réalise un rêve qu'elle caressait depuis longtemps (devenir infirmière). Chacun a reçu sa part d'instruction pour se débrouiller. Dans la famille plusieurs ont des talents de musiciens. On se procure donc des instruments, pour former un orchestre. Partout, on les invite dans les soirées. On commence par des gigues simples, pour enchaîner avec les danses carrées. Même si la défense était là, pour une ou deux danses, la faute n'était pas grave. On ne se sentait pas trop coupable.

Damase s'éteint le 9 décembre 1949 à l'âge de 60 ans, et Rose-Aimée le 25 avril 1940 à St-Ludger.

Nous en gardons un bon souvenir. Le travail ne tue pas, s'il est dosé d'optimisme, d'amour, et de musique.

Noms des enfants: Léontine, Rose-Alma, Claria, Année, Rosario, Rose-Aimée, Sylvio, Marie, Hilario, Bernadette, Léopold, Jeanne, Lucienne, Fridolin.



Debout: Rose-Aimée, Rosario, Année, Hilario, Claria, Sylvio, Léontine, Rose-Alma. Assis: Bernadette, Rose-Aimée (mère), Damase, Jeanne. Devant: Lucienne, Fridolin.

Famille Edouard Beaudoin et Alvine Pépin



Edouard et Alvine en 1910

Édouard, fils de Georges Beaudoin et d'Alvine Guenette, voit le jour à Saint-Benoît, le 17 juillet 1882; troisième d'une famille de 14 enfants, il est aussi de la neuvième génération des Beaudoin arrivés au Canada.

À l'âge de 14 ans, soit en 1896, Édouard accompagne ses frères, Georges et Cyrille, vers St-Ludger; ils s'installent dans le Rang 2, sur 3 lots contigus. Afin d'obtenir les lettres patentes de son lot, il y

fait les devoirs exigés, soit: défricher 4 acres de terrain et bâtir une habitation.

C'est le 2 mars 1908, à St-Georges, qu'il unit sa destinée à Alvine, fille de Louis Pépin et de Virginie Lachance. Alvine était née à St-Georges, le 22 décembre 1886, et était institutrice au moment de son mariage. Elle quitte son emploi et sa paroisse pour suivre son époux à St-Ludger.

Installé sur une terre à peine défrichée, Édouard partage son temps entre la ferme durant l'été et les chantiers pendant l'hiver. Ce dernier travail l'amène à voyager souvent aux États-Unis. Alvine se consacre à l'Éducation des enfants et seconde son mari sur la ferme.

Entre les années 1908 et 1929, leur famille s'enrichit de 12 enfants: 6 filles et 6 garçons. À leur tour, ces enfants ajouteront 65 petits-enfants à la descendance d'Alvine et d'Édouard. Ce sont:

Lumina: mariée à Ludger Godbout, en juillet 1935; parents de Jacqueline, Gérard, Rosaire, Laurette, Thérèse et Bernadette.

Wilfrid: (décédé) marié à Adrienne Cloutier en septembre 1936; parents de Henri.

Marie-Rose: (décédée): unie par le mariage à Adrien Cliche (décédé) en juillet 1938; parents de Thérèse, Marcel, Gilles, Clément, Philippe, Louise, Réjeanne.

Cécile: (Anésie) épouse Hervé Bertrand (décédé) en octobre 1941; parents de Édouard, Laurette, Roger, André, Noëlla, Yvonne, Claire.

Edmond: unit sa destinée à Marianne Rodrigue en septembre 1948; parents de Marcel, Lynda, Luc.

Xavier: prend pour épouse Simone Gilbert en août 1948; parents de Gaétan, Aurèle, Bernard, Jérôme et Joël.

Léon: épouse Géraldine Lachance en juin 1951; parents de Réjean, Sylvie, Estelle, Chantale.

Élodie: Mariée à Antonio Roy en juillet 1941; parents de Germaine, Hélène, Raymond, Suzanne, Diane, Nicole, Thérèse, Gisèle, Denise, Andrée.

Gérard: prend pour épouse Candide Lachance en juillet

1944; parents de Guy Noël, Roger (décédé), Louise, Michel, Normand, Charles, Jocelyne.

Yvonne: unit sa destinée à Robert Bertrand (décédé) en juillet 1941; parents de Carmelle, Clémence, Gisèle, Denis, Colette, Guy.

Alice: prend pour époux Fernand Blais en septembre 1951; parents de Johanne, Normand, Jacques.

Philippe: marié à Rita Baillargeon en juin 1952; parents de Nicole, Bruno, Lynda, Guylaine, Diane et Christine.

En 1928, Édouard achète une autre ferme dans le rang 1. Grâce au labeur incessant de toute la famille, l'entreprise (2 terres) prend de l'expansion jusqu'à atteindre les 36 vaches laitières.

Petites anecdotes; Grand amateur de chasse, Édouard réussit, par un beau dimanche midi, à abattre un chevreuil presque sans sortir de la maison, simplement sur le pas de la porte. Cependant, à une autre occasion, son goût pour la chasse a failli coûter la vie à Édouard Chabot accroupi au pied d'un arbre. De loin, l'ayant pris pour un chevreuil, il vient tout près de tirer: c'est, selon ses dires "la Providence qui l'a retenu".

C'est le 6 janvier 1949 et après une brève maladie, qu'Alvine et ses enfants ont la douleur de perdre un époux et un père bien-aimé.

Alvine garde la ferme jusqu'en 1952, année où elle vend la terre du Rang 1 à son fils Philippe et son épouse Rita qui en sont encore propriétaires. Quant à celle du Rang 2, elle est maintenant propriété du Dr. Edmond, son fils. Il prévoyait remettre la maison dans son état initial, mais sa santé l'en a empêché.

Alvine réside avec Alice et Fernand Blais jusqu'en 1971. Ensuite, elle passe 7 ans au Pavillon St-Ludger, d'où le Seigneur la rappelle à Lui, le 24 mars 1975, à l'âge de 89 ans. "Micux vaut mourir usée que rouillée" est sûrement un principe qu'elle a fait sien tout au long de sa vie.

Alvine et Édouard, toujours vivants dans le cœur des leurs, laissent à leurs descendants un vif exemple de courage et d'ardeur au travail et un héritage de foi profonde.

Alvine et Édouard avec leurs enfants en 1940: à l'avant: Édouard, Alvine et Alice. 2^e rangée: Philippe, Lumina, Marie-Rose, Cécile, Élodie et Yvonne. 3^e rangée: Wilfrid, Edmond, Xavier, Léon, Gérard



La famille

*Famille Wilfrid Beaudoin
et Henri Beaudoin*



Wilfrid Beaudoin et Adrienne Cloutier.

Fils de cultivateur, Wilfrid voit le jour le 24 décembre 1910. Il est le 2^e d'une famille de 12 enfants. Comme ses parents, il achète une ferme et l'exploite. Adrienne, fille de cultivateur d'Audet, voit le jour le 19 septembre 1914. Elle est la 2^e d'une famille de 8. Elle épouse Wilfrid, le 10 septembre 1936. Elle donne naissance à un fils, Henri.

Henri voit le jour le 15 août 1937. Il achète la ferme de son père en février 1963. Le 24 août de la même année, il épouse Colette Bégin, fille de Roger Bégin et de Rose Létourneau. Colette est née le 31 décembre 1944. Elle est la 5^e d'une famille de 10 enfants. De leur union naissent 5 enfants.

ANDRÉ, né le 5 juillet 1964.

DENIS, né le 23 août 1965.

DIANE, née le 19 novembre 1966.

GAÉTANE, née le 12 mars 1968.

LISA, née le 10 novembre 1976

Tous demeurent à St-Ludger.



Assis: André, Colette, Henri, Lisa. Debout: Denis, Diane, Gaétane.

Famille Gérard Beaudoin et Candide Lachance



Gérard et Candide

Le 28 octobre 1922, dans une toute petite maison située au deuxième rang du côté nord de Saint-Ludger, naissait Gérard, le neuvième enfant d'Alvine Pépin et d'Édouard Beaudoin. (Ceux-ci auront douze enfants.)

Peu de temps après, le 1er juin 1923 et non loin de là, soit au premier rang, Candide venait au monde, la quatrième enfant de Marie-Ange Lessard et de Josephat Lachance.

Est-ce sur les bancs d'école que Candide et Gérard purent se rencontrer, puisque les parents de Gérard avaient déménagé au premier rang, sur la ferme voisine de celle de Marie-Ange et de Josephat? Peu souvent sans doute: Gérard devait, très jeune, accomplir des tâches difficiles sur les deux fermes, et Candide dut renoncer assez tôt à l'école pour aider ses parents à prendre soin des autres frères et sœurs.



Maison familiale

Mais... traîné par ses chiens, Gérard passait aussi "la malle", et peut-être Candide le vit-elle aller et venir bien souvent!... Toujours est-il que Candide et Gérard se marièrent un certain 5 juillet de 1944.

Ils achetèrent l'autre ferme voisine de celle des parents de Candide. Ils travaillèrent très fort, Gérard souvent dans les bois et Candide seule sur la ferme pour subvenir avec amour aux besoins de leurs sept enfants.

Cependant leur goût pour le savoir incita Candide et

Gérard à perfectionner leur formation, soit en cuisine et en artisanat, soit en anglais et en mécanique, (diplôme en Mécanique et en soudure à l'École Aviron de Montréal), toujours conjointement avec le développement progressif de leur entreprise laitière.

Résidant toujours sur leur belle ferme, à laquelle s'est ajoutée celle des parents de Candide, Gérard et Candide participent maintenant à de nombreuses activités bénévoles (échevin, marguillier, Renouveau charismatique).

Malgré toutes leurs occupations, le temps ne leur manque jamais pour accueillir chaleureusement leurs enfants et leurs petits enfants qui adorent venir les voir le plus souvent possible.

Merci Gérard et Candide pour ce bel exemple d'une vie bien remplie!

Comme nous l'avons dit, Candide et Gérard ont eu sept enfants. Tous ont fait leurs études primaires à Saint-Ludger et leurs études secondaires à la Commission scolaire régionale de la Chaudière ou au Séminaire de Saint-Georges. Candide et Gérard ont tenu à donner à leurs enfants une excellente formation universitaire ou professionnelle, selon les goûts.

L'aîné de la famille, Guy-Noël, est né le 5 mai 1945. Il s'est marié le 27 mai 1967 à Monique Bégin, fille d'Alphonsine Trudel et de Wilfrid Bégin de Saint-Ludger. Guy-Noël et Monique ont trois fils: Régis, né en 1968, Jerry, né en 1971 et James, né en 1977. Ils sont installés à Southington, au Connecticut. Guy-Noël est un contremaître apprécié dans la compagnie de Tennis Putman. Régis s'est marié en 1988.

Vient ensuite Roger, né le 10 mai 1946. Il s'est marié le 24 août 1968 à Armande Lachance, fille de Joséphine Quirion et d'Émery Lachance de Saint-Gédéon. Roger et Armande ont eu deux enfants: Daniel, né en 1969 et Claude, en 1972. Ils s'installèrent aussi aux États-Unis où Roger travailla pour différentes compagnies dans le domaine de la mécanique où il excellait. Un accident



Guy-Noël, Monique, James, Régis et Jerry



En haut: Daniel, en bas: Claude. Roger et Armande

mortel, le 18 mai 1982, nous priva de sa chaude présence et de sa bonne humeur. Armande, Daniel et Claude demeurent toujours aux États-Unis.



Claude, Louise, Anne-Marie et Marc

Louise, née le 15 décembre 1948, s'est mariée le 31 mai 1969 à Marc Bégin, fils de Marie—Hélène Jacob et d'Émile Bégin de Lac Drolet. Louise et Marc ont deux enfants: Claude, né en 1973 et Anne-Marie, née en 1976. Ils ont élu domicile à Arthabaska pour enseigner au Cegep de Victoriaville. Louise continue ses recherches en langues et sa carrière d'écrivain.

Michel, né le 18 avril 1950, s'est marié le 26 août 1972 à Jeannine Blais, fille de Thérèse Poulin et d'Adrien Blais de Saint-Ludger. Michel et Jeannine ont deux enfants: Julie, née en 1986 et Simon, né en 1988. Ils demeurent à Breakyville et Michel enseigne à l'Université Laval à la faculté de Foresterie.



Simon, Julie, Jeannine et Michel

Normand, né le 17 septembre 1953, s'est marié le 9 août 1980 à Lise Éthier, fille de Gilberte Massicotte et de Jacques Éthier de Sillery. Normand et Lise ont trois filles: Élène, née en 1983, Danielle, née en 1986 et Michèle, née en 1990. Ils sont installés à Trois-Rivières où Normand travaille à un Doctorat en Physique à l'Université du Québec.



Michèle, Danielle, Hélène, Lise et Normand



Pierre-Marc, Marie, Suzanne et Charles

Charles, né le 2 avril 1958, s'est marié le 16 juin 1979 à Suzanne Lacroix, fille d'Éliane Boulet et de Germain Lacroix, de Saint-Ludger. Charles et Suzanne ont eu trois enfants: Marie, née en 1981, Louis né en 1988 est décédé et Pierre-Marc, né en 1990. Charles travaille présentement comme agronome à la Coopérative Mégantic-Lambton. Ils demeurent à Saint-Ludger.

Jocelyne, née le 5 février 1961, s'est mariée à Régis Nadeau le 26 décembre 1983. Il est le fils de Joséphine Landry et de Léo Nadeau. Ils sont installés à Saint-Martin où Jocelyne travaille à la Caisse populaire comme Commis senior courant et administratif.



Jocelyne et Régis

*Famille Xavier Beaudoin
et Simone Gilbert*



Xavier et Simone

Xavier, né le 17 mai 1917, est le fils d'Édouard Beaudoin et d'Alvine Pépin. Le 25 août 1948, il épouse Simone, fille de Thomas Gilbert et de Marie-Anna Giroux.

Xavier et Simone demeurent sur une ferme, dans le rang un, nord, ferme que Xavier avait achetée quelques années avant son mariage. Xavier a des chevaux pour les travaux mais, en l'an 1958, il fait l'acquisition de son premier tracteur, ce qui rend le travail des champs plus facile. L'hiver, il travaille dans les chantiers, aux États-Unis. Pendant ce temps, Simone s'occupe des enfants.

Pendant 36 ans, Simone est ménagère. Puis elle poursuit un cours d'assistance à domicile. Aujourd'hui, elle travaille comme préposée aux bénéficiaires, au Foyer de St-Gédéon, travail qu'elle aime beaucoup.

De l'union de ce couple, sont nés six enfants:

Gaétan, électricien, est né en 1949. Il est marié à Luce Rancourt, inhalothérapeute. Ils sont parents de deux garçons, Patrick et Rémi, et demeurent à Québec.

Aurèle, mécanicien, est né en 1953. Il est marié à Pauline Bégin, secrétaire. Ils sont parents d'une fille, Marie, et demeurent à Québec.

Un petit garçon décède à la naissance.



Gaétan et Luce



Bernard et Peggy



Aurèle et Pauline



Patrick



Rémi



Marie

Bernard, métallurgiste, est né en 1958. Il est marié à Peggy White, secrétaire et réside à Keswich, Ontario.

En 1965, des jumeaux viennent agrandir la famille:

Joël est professeur à Windsor, Ontario

Jérôme est machiniste-contremaître à Ste-Marie.

La Famille Beaudoin compte donc 5 garçons et 3 petits-enfants. Grâce à la foi que leur ont laissée leurs parents, ce couple, avec l'aide de Dieu, a su traverser les épreuves normales de la vie.

La Famille Beaudoin exprime ses meilleurs vœux aux organisateurs du Centenaire.



Joël



Jérôme

Famille Léon Beaudoin et Géraldine Lachance



1ère rangée: Alain, Chantal, Bianca, Géraldine, Léon, Réjean et Larry 2ème rangée: Michel, Sylvie, Jean-Philippe Estelle. En médaillon, Martine épouse de Réjean.

Léon est né à St-Ludger le 21 mars 1919, fils d'Édouard Beaudoin et Alvine Pépin de cette paroisse. Il est le 7ème d'une famille de 12 enfants.

Géraldine est née à St-Gédéon le 28 août 1928, fille de François Lachance et de Adrienne Létourneau de St-Gédéon. Elle est l'aînée d'une famille de 5 enfants.

Ils se sont épousés à St-Gédéon le 28 juin 1951. Ils ont 4 enfants.

Réjean (avocat et fiscaliste) né le 28 octobre 1952, marié à Martine Fillion (coiffeuse) de Jonquière où ils habitent.

Sylvie (médecin) née le 12 avril 1957, mariée à Jean-Philippe Roux (gérontologue). Ils habitent à Ville Lac Mégantic..

Estelle, née le 5 mars 1958, habite rue des Érables à St-Ludger.

Chantale (comptable) née le 3 septembre 1962, mariée à Michel Lessard (commerçant) de Ville St-Georges où ils habitent.

Trois petits-enfants sont nés de ces unions; Alain et Bianca Lessard.âgés de 7 et 6 ans et Larry Beaudoin, 5 ans.

Léon et Géraldine habitent sur une ferme agricole du rang un qu'ils ont exploitée pendant plus de quarante ans. La musique et la danse sont parmi leurs loisirs préférés. À la demande de quelques groupes d'Âge d'Or, Léon et Géraldine furent heureux de leur enseigner la danse sociale en 1975-76-77. Désirant s'impliquer dans divers mouvements de la paroisse, Géraldine est membre de la chorale liturgique, du cercle des Fermières, des Dames Chrétiennes et de la Caisse populaire. Elle assiste également sa fille Sylvie, médecin à St-Ludger, à titre de secrétaire. Tous les membres de la famille Beaudoin sont heureux de célébrer le centenaire de la paroisse de St-Ludger.



Photo aérienne de la ferme agricole de Léon Beaudoin et Géraldine Lachance

Famille Dr Sylvie Beaudoin et Jean-Philippe Roux



Dr Sylvie Beaudoin et Jean-Philippe Roux

Sylvie, fille de Léon Beaudoin et Géraldine Lachance est née à St-Ludger le 12 avril 1957, fit ses études primaires au Couvent de St-Ludger, secondaires à la Polyvalente de St-

Martin et Cégep au Séminaire de St-Georges. En juin 1983, elle termine ses études en médecine à l'Université de Montréal. Le 13 août 1983, à St-Ludger elle épouse Jean-Philippe Roux (gérontologue) de Montréal né à Alger le 9 septembre 1949, fils de J. Michel Roux et Jeannine Balsano. Le couple s'installe à St-Ludger et Sylvie débute sa profession médicale en ouvrant une clinique au 125, rue Dupont et en même temps dispense ses services au Centre d'Accueil Pavillon St-Ludger, Jean-Philippe l'assiste dans toutes ses tâches comme secrétaire et aide médicale.

En 1987, afin de se rapprocher de l'Hôpital et du C.L.S.C. où elle travaille, elle achète une maison à Ville Lac Mégantic et ouvre une deuxième clinique médicale dans sa maison, rue Claudel. Cependant étant toujours très attachée aux gens de St-Ludger, elle continue d'offrir ses services à sa clientèle tous les mercredis à son bureau et au Pavillon.

Sylvie et Jean-Philippe vous offrent leurs meilleurs compliments à l'occasion du centenaire de la paroisse St-Ludger.

Jean-Philippe et Sylvie.

*Famille Antonio Bégin et
Cécile Boutin*



Mariage Cécile et Antonio (1933)

Imaginez votre grand-père paternel, (Joseph Bégin) qui épouse en secondes noces votre grand-mère maternelle (Malvina Giguère Boutin), pour rassembler 26 enfants. Bien entendu, les plus âgés étant au travail à l'extérieur. Par le fait même, à cette époque, Antonio âgé de 12 ans environ, vivait sous le même toit que Cécile, alors âgée de 7 ans.

À 18 ans, Antonio va rejoindre ses frères aux "États" pour revenir 6 ans plus tard reprendre le bien paternel, acquis par son père, en 1896. Le 14 juin 1933, s'unissent Antonio Bégin et Cécile Boutin. De leur union naissent 11 enfants.

Cécile était une femme super active. Comme la plupart des femmes de cette époque, elle cardait, filait, tricotait, tissait, cousait, jardinait, aidait aux travaux de la ferme, en plus bien sûr, des travaux réguliers de la maison. Étant une femme dévouée, elle inculqua la foi à ses enfants. Elle était Dame de Ste-Anne et Fermière. Cécile décéda le 25 juillet 1965, à l'âge de 50 ans.

En plus d'avoir été agriculteur, Antonio exploita un boisé de ferme et une érablière. Il apporta un salaire substantiel par son métier de maçon. Il fut conseiller municipal plusieurs années, maire de Gayhurst (1951-57), Président de la coopérative et a fait parti du comité de surveillance de la Caisse Populaire. Antonio se remaria le 20 septembre 1969, à Jeanette Turgeon Grondin qui décéda, le 20 août 1989. Antonio vit maintenant au Pavillon St-Ludger.



De gauche à droite: Jean-Paul, Christiane, Rolande, Laurette, Rosaire, Antonio, Jacqueline, Estelle, Guillaume, Jeanne d'Arc, Jean-Noël et Carmelle.

*Famille Jean-Paul Bégin et
Gaétane Lapierre*



Gaétane, Jean-Paul, Jacques, Nancy, Jean

Jean-Paul, fils d'Antonio Bégin (fermier) et de Cécile Boutin, voit le jour à St-Ludger, le 3 février 1941. Étant le 7^e enfant d'une famille de onze, le 1^{er} garçon, on décide après sa 9^e année scolaire, de le garder pour aider à la ferme. Après un an, il va travailler aux États-Unis comme cuisinier, pendant 6 ans. En 1965, âgé de 24 ans, il s'établit sur la ferme paternelle.

Gaétane, fille d'Ernest Lapierre (fermier) et d'Émilienne Doyon, naquit le 15 septembre 1942, à St-Ludger. Après sa 7^e année scolaire, étant l'aînée, elle interrompt ses études suite à la maladie et au décès de sa mère.

En 1965, Jean-Paul et Gaétane se marient. De cette union naissent 5 enfants:

LYNDA, 24 ans, infirmière, mariée à Yvan Bisson de St-Zacharie. Ils sont les parents de Marie-Pier. Ils demeurent à St-Ludger. Lynda travaille au Pavillon St-Ludger. Yvan travaille sur la ferme, avec son beau-père.

NANCIE, décédée à l'âge de 2 mois.

JEAN, 22 ans, étudiant en théologie à l'école biblique de Sherbrooke.

NANCY, 18 ans, étudiante en techniques de soins



Marie-Pier, Yvan, Lynda.

infirmiers au cégep Beauce-Appalaches.

JACQUES, 12 ans, fréquente l'école secondaire, La Trinité de St-Georges.

Nous sommes heureux de participer au livre-souvenir du centenaire de St-Ludger.

Famille Jean-Baptiste Bégin et Corrine Labbé



Jean-Luc, Claude, Gaétan, Guy-Noël, Jean-Baptiste, Renaud, Diane, Laval, Andrée et Ginette

Corrine Labbé

La famille Bégin tient à remercier tous les organisateurs de cette belle fête et à féliciter tous ceux qui ont participé de près ou de loin à la réussite du Centenaire de Saint-Ludger. Les membres de la famille Bégin éprouvent toujours un grand plaisir à revenir dans ce beau village.

Pendant les premières années de leur mariage **Jean-Baptiste** et **Corrine** demeurent dans le "haut du village" où Jean-Baptiste opère une boucherie. Il paraît qu'il faisait la meilleure saucisse de la Beauce.

Plus tard, il achète une ferme dans "Borough" où les dix enfants grandiront. Quand Corrine succombe au mal qui la mine depuis si longtemps, Jean-Baptiste va travailler à Rochester N.H. où la famille ne tarde pas à le suivre.

Deux de ses garçons, Claude et Guy-Noël, vont s'établir en Floride et montent une manufacture d'armoires qui n'a pas cessé de prospérer. Jean-Baptiste est allé les rejoindre avec "les petites", Andrée et Ginette, également Jean-Luc, Renaud et Laval.

Depuis, Jean-Baptiste est marié à Jeanne Dumas, native de Saint-Ludger et amie d'enfance. C'est à East Angus qu'ils se rencontrèrent lors d'une partie de cartes. Maintenant la vie est bonne pour eux, ils sont heureux dans leur belle propriété de Daytona Floride, où le soleil est souvent au rendez-vous.

À part Gaétan tous les enfants demeurent aux États-Unis.

Jean-Luc (Jeanne Rabren) ont deux filles, Michelle et Rachelle. Ils résident à Daytona Floride.

Claude (Lucia Brignardello) ont deux filles, Yvette et Claudia, et une petite-fille Nicole. Ils habitent à Ormond Beach, Floride.

Gaétan (Nicole Morin) habitent à Sherbrooke. Ils ont quatre garçons Michel, Alain, Richard et Pierre plus une petite-fille Kim.

Viateur (Doris Trudel) ont deux garçons Brian et Danny. Ils demeurent à Rochester N.H.

Guy-Noël est célibataire, il demeure à Ormond en Floride.

Renaud (Suzanne Gallion) ont deux enfants, Anne-Corrina et Adam. Ils demeurent à Daytona.

Diane (Frank Hirtle) ont deux enfants, Roméo et Lisa. Ils habitent Rochester.

Laval (Sonia Alson) ont deux enfants, Ryan et Gina. Ils demeurent à Ormond en Floride.

Andrée a deux garçons, Gerry et Aron. Elle habite Daytona.

Ginette (Jennix Baxley) ont trois fils, Mike, Justin et Damon. Ils ont adopté Jeffrey et Renée. Ils demeurent à Bellerive en Floride.

Bonjours à tous!



Jean-Baptiste et Jeanne

Famille Bernard Bégin et Gaétane Fillion



Famille: Yannick, Gaétane, Bernard, Roby et Lucie.

Bernard, né en 1948, fils de Bernardin et de Germaine Pépin. Gaétane, née en 1949, fille de Placide Fillion et de Thérèse Cloutier. Tous deux sont natifs de St-Ludger.

Bernard projette un jour de devenir boucher, il va à Montréal prendre des cours. Par la suite, il a la chance d'exercer son métier chez Joseph-Aimé Lacroix, épicier-boucher. Plus tard, il va travailler aux États-Unis comme menuisier, il ne tarde pas à devenir contracteur.

Plus jeune, il jouait du hockey et du ballon-balai, il n'en perd pas le goût, quand le temps lui permet, il aime bien chausser ses patins pour une partie de hockey.

Dès l'âge de 16 ans, Gaétane est employée comme couturière à la manufacture Ray Boisvert, elle y travaille pendant 6 ans.

En mai 1971, tous deux font des projets de mariage pour le début juin, c'est à ce moment que Bernard décide d'acheter l'épicerie-boucher d'Émile Paré. Après quelques années, l'espace est trop restreint, il faut construire un nouveau commerce. C'est en 1978 que le projet se réalise et le 29 novembre de la même année, tout est terminé.

En plus de s'occuper de l'entreprise, Gaétane fait partie de différents mouvements de la paroisse et des comités d'école.

Trois garçons et une fille sont nés de leur union:
ROBY, 18 ans, tout comme son père aime le sport, il joue au hockey depuis l'âge de sept ans. Il travaille pour une compagnie d'assurances comme agent et dans ses temps libres, il donne un coup de main à son père à l'épicerie.

YANNICK, 12 ans son sport favori: le ski. Il prend plaisir à construire des forts dans la neige.

LUCIE, 9 ans, a des talents en musique, spécialement l'orgue.

PASCAL, le 2e enfant, décède à l'âge de 7 mois et demi.

Bernard et Gaétane remercient la population qui, depuis 20 ans, les a encouragés dans leur entreprise et souhaitent à tous un "Merveilleux Centenaire"!



Propriétés de Bernard et Gaétane.

Famille Honoré Bégin et Anna Leclerc



Famille Honoré Bégin.

Pour retracer l'histoire de la famille Bégin, il faut remonter aux années 1850.

En effet, Honoré, fils de Pierre Bégin, naît à St-Honoré de Beauce en 1871. Il est fils de cultivateur. Il rencontre Anna, native de St-Éphrem. Elle est la fille d'Hubert Leclerc, celui-ci est décédé à l'âge de 104 ans.

De ce mariage sont nés 11 enfants dont 2 sont décédés en bas âge. Ils arrivent à St-Ludger en 1902, pour s'établir sur une ferme dans le rang 1. Ils y sont demeurés pendant plusieurs années pour ensuite déménager dans le rang 9 sur une autre ferme. Ils sont revenus au village pour y terminer leurs vieux jours. Après une vie bien remplie, Honoré est décédé en 1951, à l'âge de 80 ans et Anna en 1957, à l'âge de 79 ans.

Les quatre premiers enfants sont nés à St-Honoré et les autres à St-Ludger.

DENISE, épouse Ferdinand Trudel et demeurent à St-Ludger.

HONORÉ Jr, épouse Régina Leclerc et demeurent à St-Ludger.

JOSEPH, épouse Régina Rousseau et demeurent en Abitibi.

ALFREDINE, épouse Léo Fecteau et demeurent à St-Ludger.

ROSE, épouse Louis Fecteau et demeurent à St-Ludger.

ELMINA, épouse Joseph Fortier et demeurent à St-Gédéon.

ARISTIDE, épouse Aldérie Lapierre et demeurent à St-Jean Richelieu.

LUDGER, épouse Jeanne Lessard et demeurent à St-Ludger.

MARIE, épouse Émile Fortier et demeurent à Val d'Or.

GÉRARD, épouse Régina Carrier et demeurent à St-Ludger.

WILFRID, épouse Alphonsine Trudel et demeurent à St-Ludger.



1ère rangée: Denise, Alfrédine, Rose, Elmina, Marie. 2ème rangée: Honoré Jr, Joseph, Aristide, Ludger, Gérard, Wilfrid.

*Famille Honoré (dit Pitou)
et Réginald Bégin*



Régina, Honoré.

Honoré Bégin fils, né le 10 septembre 1896 à St-Honoré de Shenley, arrive à St-Ludger avec ses parents, dans les années 1900; après quoi, il achète la terre d'Omer Drouin dans le rang 9.

Honoré se marie à Régina Leclerc le 29 juin 1921. De ce mariage naissent 6 enfants dont deux décèdent en bas âge.

Jules, Réginald, Alexandra, Bertrand.

Son fils Réginald est toujours resté avec ses parents pour cultiver la terre. Il épouse Annette Richard, le 3 juillet 1947. De cette union naissent 12 enfants dont 2 sont décédés.

Gaétane, Marielle, Carmen, Donald Gaétan, Denis, Linette, Réal, Michel, Maryse.

En 1961 il achète la terre, et continue toujours de la cultiver seul, tandis qu'Honoré va travailler aux États-Unis.

En 1976, pour cause de santé, Réginald est obligé d'arrêter de travailler; mais son épouse et ses fils exécutent les travaux



Réginald, Annette.

Le 11 avril 1985 il décède; Annette vend la ferme à son fils Michel.

Le 7 juillet 1984, Michel épouse Lina Nadeau. Ils ont 2 enfants: Meggy et Bianca.

Aujourd'hui la 3ième génération des «Bégin» continue de cultiver la terre.



Michel, Lina, les enfants: Meggy, Bianca.

*Famille Donald Bégin et
Ginette Dupuis*



Mariage de Donald et Ginette.

Donald est le fils de Réginald Bégin et d'Annette Richard. Il est né à St-Ludger le 14 novembre 1951. Il est également le petit-fils d'Honoré Bégin et de Régina Leclerc de cette paroisse.

Le 12 mai 1973, il épouse Ginette, fille aînée de Michel Dupuis et de Noëlla. Ginette est née le 20 mars 1952. Elle est la petite-fille de Michel Dupuis et de Rose-Anna Gilbert de St-Ludger.

De cette union sont nées 3 filles: Nathalie le 31 mars 1975, Vicky le 13 mai 1976 et Marie-Josée le 13 novembre 1978.

La famille demeure dans le 9e rang de St-Ludger. Donald travaille depuis 1976 à la Canam de St-Gédéon. Ginette, depuis 9 ans, a travaillé à plein temps et maintenant à temps partiel sur la ferme avicole de Félix et Rita Destrijker. Depuis 3 ans, elle a repris des études pour l'obtention d'un diplôme d'études professionnelles.



Av.; Donald, Marie-Josée et Ginette. Arr., Vicky et Nathalie.

*Famille Gaétan Bégin et
Denise Grenier*



Mariage de Gaétan et Denise

Gaétan est le fils de Réginald Bégin et d'Annette Richard. Il est né à St-Ludger le 18 février 1953. Il est le petit-fils d'Honoré Bégin et de Régina Leclerc de cette paroisse.

Le 5 juillet 1975, il épouse Denise, née le 16 juillet 1956 à Audet. Elle est la fille d'Hubert Grenier et de Laurette Grenier. Elle est la petite-fille de Napoléon Grenier et de Joséphine Fontaine, d'Audet.

Deux garçons complètent la famille; Éric, né le 20 février 1976 et Steeve le 9 juin 1980.

Gaétan travaille sur la construction ou dans les chantiers comme bûcheron. Quant à Denise, depuis plus de 10 ans, elle travaille à la Drospro de Lac-Drolet.

La famille réside maintenant à Audet.



Éric, Denise, Gaétan, en avant Steeve.

Famille Odias et Roger Bégin



Famille Odias Bégin et Démérise Giguère:
Eugène, Gertrude, Germaine, Laurienne, Juliette, Albert, Roger,
Marguerite, Rose.

Odias quitte Dorset en 1898 pour s'établir à St-Ludger dans le rang de Risborough, près de la rivière Samson. Il épouse en 1903, Démérise Giguère de St-Samuel (Lac-Drolet).

De leur union naissent 9 enfants, 3 garçons et 6 filles. Par la suite ils deviennent propriétaires d'un 2^{ème} lot dans le même rang, ce qui les rapproche du village. C'est sur un coin de sa ferme qu'on y construit une fromagerie pour accommoder tous ces fermiers, et où ils passeront toute leur vie. Mais avec l'âge ils se voient obligés de se

retirer c'est son fils Albert, époux de Thérèse Vachon, qui devient héritier du bien paternel, où à son tour, sa famille y grandit. Ils sont maintenant retirés dans un centre d'accueil à Magog.

Quant à Roger il s'installe dans le rang 9, sur la ferme ayant appartenu à Ferdinand Bizier. Mais pour fonder un foyer il lui faut une compagne. C'est Rose, fille d'Omer Létourneau, qu'il choisit. Rose a passé une partie de sa jeunesse à Québec. À cette époque, les dames de la ville qui avaient besoin d'une aide ménagère, préféraient celles de la campagne.

En 1938 ils s'épousent. De cette alliance 10 enfants sont nés. En 1962 Roger vend la ferme pour devenir restaurateur au village. Une besogne très astreignante qu'ils ne peuvent opérer longtemps, cause de santé. C'est alors qu'ils font l'achat de la maison de Léopold Couture, où ils résident actuellement. Roger est allé travailler aux États-Unis durant 5 ans, pour son fils, après quoi il prend sa retraite, tout en s'occupant à rendre service dans différents mouvements paroissiaux. Tels: Président de la compagnie de téléphone, de la caisse populaire, de l'O.T.J. et du club de chasse et pêche, commissaire, conseiller et directeur de la caisse pop.

Odias Bégin est décédé le 21 janvier 1955 et Démérise Giguère le 14 août 1951.

Tous nos hommages à ces pionniers, et bon centenaire.



Famille Roger Bégin et Rose Létourneau:
Fernand, Reynold, Viateur, Normand, Colette, Lilianne, Marjolaine, Pauline.

Famille Georges Bégin et Bernadette Couture



Famille Édouard Bégin ((1928) Assis: Simon, Georges, Samuel, 1ère rangée: Blandine, Édouard, Clément, Rose-Anna, Welley et Ludger. Arrière: Désiré, Irène et Aimé.

Édouard Bégin et son épouse, Rose-Anna Leblanc arrivent à St-Ludger pour s'établir sur une ferme dans le rang 7, en l'an 1900. Ils y élèvent leur famille, à travers les joies et les peines. Voici qu'en 1928, un grand malheur s'abat sur eux. Rose-Anna, l'épouse et l'âme du foyer, décède après 6 mois de maladie. Édouard reste seul avec 10 enfants. Heureusement, sa fille Irène, quoique bien jeune (16 ans), prend la relève aidée des ses jeunes frères et soeurs.

Quatorze ans plus tard, Édouard épouse en secondes noces, Élise Pouliot, mère de 14 enfants vivants.

Pendant ce temps, Georges, fils d'Édouard et de Rose-Anna, né le 13 septembre 1922, grandissait et apprenait le métier au contact de son père. En 1947, il achète la ferme paternelle. L'année suivante, le 30 juin 48, il épouse Bernadette Couture, fille de Joseph Couture et de Marie Bolduc, de St-Hilaire de Dorset. Georges est âgé de 25 ans. C'est sur cette ferme qu'il élèvera ses 12 enfants. C'est une belle famille et il en est fier. Bernadette le seconde et l'encourage. C'est une femme exemplaire et une mère exceptionnelle. Sa vie fut cependant trop courte, car elle décède subitement le 8 avril 1981. Malgré son chagrin, Georges continue son travail encore 2 ans. Il vend ensuite son entreprise pour aller demeurer au village avec sa nouvelle épouse Carmen Beaudoin.

Georges s'implique beaucoup dans les organisations paroissiales. Il est directeur de la Caisse Populaire, président de la Coop et de l'O.T.J. durant 10 ans, conseiller municipal pendant 8 ans, membre de la chorale paroissiale depuis 22 ans. Il travaille également pour l'U.C.C., aujourd'hui l'U.P.A.

Ayant des moments libres, il fait des heureux avec les pièces qu'il sort de son atelier de bricolage.



Famille Georges Bégin. Avant: Daniel, Bernard, Bernadette, Georges, Maryse et Roméo. Arrière: Pauline, Bibiane, Johanne, Carole, Louise, Benoît, René et Jean-Paul.



Ferme familiale Rang 7.

Famille d' Alexandre Benoît et Rose-Anna Lachance

Alexandre est né, le 30 avril 1918, à St-Ludger. Il est le fils d'Élie Benoît et d'Amélie Richard. Il est le 8^e d'une famille de 12 enfants.

En 1942, Alexandre rencontre une fille du nom de Rose-Anna. Née le 8 octobre 1917, elle est la fille de Pierre Lachance et de Joséphine Hallé. Ils se fréquentent pendant trois ans, avant d'unir leur destinée, le 4 avril 1945. De cette union, sont nés cinq enfants: Liliane, Jean-Pierre (décédé), Lise, Jacques et Lucie.

Pour gagner la vie de son épouse et celle de ses enfants, Alexandre se rend dans les chantiers de Baie-Comeau, de St-Tite des Caps pour deux ans, puis il se rend aux États-Unis, où il travaille 10 ans.

Après la naissance de Jacques, il revient dans son village, où il est employé au moulin à scie Dallaire, pendant trente-deux ans. Il prend sa retraite en 1982.

Pendant tout ce temps, Rose-Anna demeure à la maison pour s'occuper d'élever et d'éduquer ses enfants. Elle est Dame Chrétienne et membre du Cercle de Fermières depuis 55 ans.

Comme activité publique, Alexandre fait partie du Conseil Municipal, il y siège pendant 9 ans. Il occupe le poste d'inspecteur municipal pendant 8 ans.

Présentement, il jouit d'une retraite bien méritée, avec son épouse. Ils sont entourés de leurs enfants, qui pour combler leur bonheur, leur ont donné cinq petits-enfants.

Maryse et Manon; filles de Liliane.

Patrick et Steeve; fils de Lise.

Maude; fille de Lucie.

Depuis le 24 novembre 1989, une arrière-petite-fille, Catherine, s'est ajoutée à la famille, elle est la fille de Maryse

Le 24 juin 1990, les enfants ont organisé une fête intime, pour souligner le 45^{ème} anniversaire de mariage d'Alexandre et de Rose-Anna.

Nous sommes enchantés de participer à l'album souvenir des 100 ans de St-Ludger.



Arrière: Patrick, Manon, Maryse et Steeve
Avant: Alexandre et Maude, Rose-Anna et Catherine.



Jacques, Lucie, Alexandre, Rose-Anna, Liliane et Lise.

Famille Albert Bellegarde et Marie-Ange Benoit



Albert



Marie-Ange



Marie-Rose, Paul-Eugène, Laurette

Albert, fils de Joseph Bellegarde et de Marie Samson, est né à St-Évariste en 1903. En 1910, ses parents décident de venir habiter à St-Ludger, sur l'ancienne route 24. Comme tous les garçons de son temps, il travaille sur la ferme.

Au cours des années 20, Albert fait la connaissance de Marie-Ange, venue comme servante dans le voisinage. C'est la fille d'Élie Benoit et d'Émilie Richard.

Le 23 juin 1926, les cloches sonnent pour le mariage d'Albert et de Marie-Ange. Les premières années de leur union, ils habitent avec Joseph et Marie, parents d'Albert.

En 1930, le jeune couple achète la ferme paternelle et la cultive tout en élevant la famille. Albert fait aussi des travaux à forfait pour les cultivateurs qui requièrent ses services

Pendant dix ans, il distribue le courrier de la route 24 et des rangs 1 et 2

De cette alliance, six enfants naissent dont trois décèdent en bas âge

L'aînée, Marie-Rose, doit souvent remplacer son père à la ferme car Albert doit chercher d'autres revenus pour élever sa famille. Elle épouse Lucien Rodrigue. Elle demeure à St-Ludger. Tous les deux sont retraités et sans enfants.

Le deuxième, Paul-Eugène, est cultivateur et marié à Marie-Lourdes Fecteau. Ils demeurent sur la route 204, ils ont 13 enfants.

La dernière, Laurette, épouse Raymond Gagnon qui décède en 1969. Une fille est née: Raymonde.

En 1956, Albert vend sa ferme à son fils, Paul-Eugène, puis il décède le 29 septembre 1968 à l'âge de 65 ans. Marie-Ange demeure avec Laurette plusieurs années. Elle bénéficie maintenant de soins prolongés à l'hôpital de Lac Mégantic. Elle est entourée de ses trois enfants, 14 petits-enfants et 17 arrière-petits-enfants.

La famille rend hommage aux pionniers qui ont bâti la paroisse de St-Ludger.



Grange d'Albert (1930)



Maison d'Albert (route 24)

Famille Paul-Eugène Bellegarde et Marie-Lourdes Fecteau

Fils de Marie-Ange Benoît et d'Albert Bellegarde, Paul-Eugène voit le jour à St-Ludger en l'an 1928.

Il fait ses études primaires à l'école du rang; puis il seconde son père aux travaux de la ferme. Il fait même du taxi les fins de semaines, ce qui lui permet de rencontrer Marie-Lourdes, sa future épouse. Elle est la fille de Léo Fecteau et d'Alfrédine Bégin de St-Ludger.

Le 18 octobre 1950, ils s'épousent pour le meilleur et pour le pire. En 1956, Paul-Eugène achète la ferme paternelle. Le jeune couple s'applique à la rendre plus productive en améliorant le troupeau laitier et en modernisant la machinerie aratoire.

En 1963, ce producteur décide d'acheter la terre de son voisin pour subvenir aux besoins d'un troupeau grandissant. En 1965, de 15 qu'il était, le nombre de vaches passe à 25 puis à 38 en 1975 après un agrandissement de la vacherie. Ceci nécessitait aussi plus de génisses de remplacement.

En 1972, pour apporter plus de confort à sa famille, Paul-Eugène rénove la maison.

Les changements survenus sur la ferme sont rendus possibles grâce à la participation de chacun des membres de la famille qui compte 13 enfants tous vivants et 16 petits-enfants qui font la joie de leurs grands-parents.

Marie-Lourdes a toujours secondé son mari à la ferme en plus d'être mère et éducatrice de ses enfants.

La famille Bellegarde occupe cette ferme pour la 3^e génération, elle est fière de participer au Centenaire de St-Ludger et souhaite bon succès aux organisateurs.



Mariage: Paul-Eugène et Marie-Lourdes.

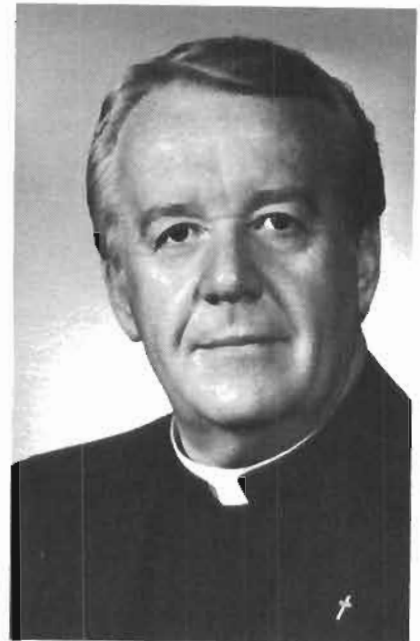


Mariage de Louise. Avant: Francine, Raymonde, Louise, Marie-Lourdes, Paul-Eugène, Bruno, Gino. Arrière: Marcel, Jean-Pierre, Nicole, Gaétan, Lucie, Raynald, Renaud, Nathalie.

Famille Adolphe Bilodeau et Marie Gosselin



Aldora, Adolphe, Aurore, Marie, Berthe.



Rév. Paul Lapierre, fils de Lionel.

En 1904, Adolphe Bilodeau vient s'établir dans le rang 7, à St-Ludger, voisin de Joseph Fillion (le noir).

Il épouse Marie Gosselin de St-Isidore de Dorchester.

Onze enfants sont nés dont 3 seulement sont vivants. Ils adoptent à l'âge de 11 mois, Fleurette Dallaire, orpheline et elle décède dès l'âge de 6 ans, de la tuberculose.

Marie, que l'on appelait "Mme Adolphe" dans le voisinage, était toujours prête à rendre service. s'il y avait quelqu'un de malade dans les alentours, elle disait: "Mets ta lampe allumée dans ta fenêtre et je vais surveiller". À cette époque, le téléphone, on ne le connaissait pas.

En 1928, la terre fut vendue à Joseph Fillion, son beau-frère, et ils vont demeurer par la suite à Lac Mégantic.

ALDORA, l'aînée des filles, épouse Lionel Lapierre, fils de Cyrille. Ils ont 5 enfants: Réjean, Paul, Laurier, Lorraine et Fleurette.

BERTHE, infirmière, épouse Georges Blais.

AUORE, la cadette, épouse Rémi Goupil de Lac Mégantic et vont demeurer à Sherbrooke. Une fille est

née, Linette, et décédée en 1988. Guillaume Fillion est le petit-fils d'Aurore et Rémi, il demeure à Sherbrooke.

Marie décède le 24 avril 1938 et Adolphe le 13 septembre 1962.



Linette, Rémi, Guillaume, Aurore.

*Famille Victor Bilodeau
et Jacqueline Laurendeau*



Assis: Christian, Jacqueline, Victor, Jocelyne. Debout: Ghislaine, Jacques, Denise, Rock, Guylaine, Réal.

Victor, fils d'Émile Bilodeau et de Valéda Faucher, né le 4 août 1915 à St-Ludger. Il épouse Jacqueline Laurendeau née le 7 octobre 1918, de St-Jean-Port-Joli, le 15 juillet 1944 à Richelieu. De leur union 4 enfants sont nés:

Jocelyne est née à Richelieu, elle épouse Réal St-Cyr de Victoriaville. Elle a occupé le poste de directeur des achats pour Industries Victoriaville Inc. pendant 10 ans, et est maintenant secrétaire. Ils ont 2 enfants: Marie-Josée et Dominique.

Christian époux de Ghislaine Therrien de Lac-Drolet. Après avoir fait un stage dans l'aviation, est maintenant infirmier à l'hôpital d'Arthabaska depuis 1970. Ils ont 2 enfants: Stéphane et Éric.

Jacques époux de Denise Côté de Victoriaville, est actuellement directeur adjoint pour la Cie. Unitotal. Ils ont 3 enfants: Manuel, Mélodie, Charlie. Jacques a fait de la musique avec le groupe: Les Cadets de St-Ludger.

Rock époux de Guylaine Moreau de Victoriaville,

travaille chez Emballages Cascades Inc. depuis 1977. Ils ont 3 enfants: Stéphanie, Jean-François, Chrystel.

À St-Ludger, Victor demeurait dans la maison de Bernard Fluet aujourd'hui. Son occupation principale, fut de passer le pain, beau temps, mauvais temps, pendant 23 ans, pour la boulangerie de son frère Henri, et Doyon de St-Martin. Il fut aussi représentant des produits Familex durant 8 ans. Dans la communauté paroissiale, il a été: Policier municipal, Chef pompier, restaurateur, barman, Père Noël, Chevalier de Colomb, membre de la chorale. Quant à Jacqueline, elle fut cuisinière et préposée aux bénéficiaires du pavillon de la paroisse.

En 1974, ils déménagent à Victoriaville rejoindre leurs enfants. Victor travaille au service d'entretien ménager Saint-Marc, et dans l'industrie du meuble pendant 9 ans. Il décède le 7 mars 1986.

À tous les résidents de St-Ludger, qui nous ont vu grandir, veuillez accepter nos meilleurs voeux de succès en cette année du Centenaire.

Famille Henri Bilodeau et Marie-Claire Morin



Famille Bilodeau: Henri, Liliane, Marie-Claire, Gilles, Michèle.

Henri, né à St-Ludger en 1910, est le fils d'Émile Bilodeau et de Valéda Faucher. Sa jeunesse se passe à Risborough, sur la ferme de son père, appartenant aujourd'hui à Jean-Luc Boulanger. Sa mère décède en 1915 laissant une famille de 9 enfants. Les filles aînées continuent d'élever la famille jusqu'à ce qu'elles-mêmes fondent leur foyer.

C'est donc Eugène qui oeuvre par la suite comme ménagère, même qu'il tricote les bas et les mitaines pour ses frères.

Henri fréquente Marie-Claire, fille de Joseph Morin et d'Auréa Bolduc, demeurant sur la ferme de Raymond Mercier aujourd'hui. Son père devient veuf avec 10 enfants, à la naissance du dernier en 1929. Marie-Claire termine son cours chez les Srs de la Charité de St-Louis pour enseigner. En 1935, ils s'épousent et vivent sur la ferme familiale du rang 7. Trois enfants sont nés de leur union: Gilles, Liliane et Michelle.

En 1945, ils vendent leur ferme, et font l'achat de la boulangerie d'Amédée Rodrigue au village, qu'ils opèrent sur une plus grande échelle. Henri s'est impliqué au niveau paroissial comme Maire de Risborough, président de la Cie de Téléphone, et président de la Caisse populaire. En 1963, il vend son commerce à "Larochelle et Frères" pour aller vivre à Mégantic, et plus tard, à Sherbrooke, où ils sont actuellement.

Il nous reste un bon souvenir de Marie-Claire quand elle enseignait à Risborough vers 1934. Dans les veillées du voisinage, presque partout il y avait un harmonium,

comme la danse était défendue, chacun y allait de sa chanson, accompagné par celles qui avaient un peu d'oreille pour la musique, par exemple Marie-Louise Provost et Cécile Lapierre. On se souvient encore de Ma-Ki-Ki interprétée par Marie-Claire et bien d'autres en duo avec Henri.

Joyeux Centenaire à tous!



Émile Bilodeau, père d'Henri.

*Famille Liliane Bilodeau
et Marcel Dallaire*

Liliane, fille d'Henri Bilodeau et de Marie-Claire Morin voit le jour à St-Ludger.

Elle fréquente le couvent et termine ses études à Loretteville. En 1958, Liliane est institutrice et enseigne à la 1^{ère} et la 3^{ème} année au Couvent de St-Ludger.

Le 7 août 1962, Liliane épouse Marcel Dallaire et réside à Sherbrooke.

Elle a quatre enfants: Claudiane, Catherine, Marcel, Isabelle.

Après le décès de Marcel en 1988, Liliane continue d'opérer l'entreprise jusqu'en février 1990.



Liliane et Marcel.

*Famille Michèle Bilodeau
et Jean-Pierre Boucher*

Née en 1943, Michèle est la dernière des enfants d'Henri Bilodeau et de Marie-Claire Morin. Elle fait ses études primaires à St-Ludger et sera également pensionnaire à Loretteville et à Jackman.

Plus tard, elle étudie en gérontologie à l'Hôtel-Dieu de Québec. Elle travaille comme préposée aux bénéficiaires,

poste qu'elle occupe toujours. En 1965, elle épouse Jean-Pierre Boucher. Ce dernier est employé des Postes depuis 28 ans. Ils demeurent à St-Basile-le-Grand.

De leur union sont nés deux fils:
Jean-François: plombier.
Alain: employé de Bell Canada



Jean-Pierre, Michèle, Jean-François, Alain.

Famille Roméo Bizier et

Aurore Mathieu

Roméo Bizier est né le 12 août 1909 à Saint-Méthode. Il va à l'école jusqu'à l'âge de 13 ans. Ses études sont interrompues à tout moment pour aider aux travaux de la ferme. Ensuite, il travaille dans les chantiers à Berlin N.H. et à Dolbeau Lac Saint-Jean, revenant à la terre pour les gros travaux.

À 20 ans, Roméo pense au mariage, son père lui dit: "Ça presse pas Roméo pour te marier"! "Non, mais j'veux pas attendre que ça presse".

Le 18 août 1930, il épouse **Aurore Mathieu**, née le 16 mars 1913 à Saint-Méthode. Le couple demeure sur la ferme des parents Bizier durant 8 ans. Après leur première année de mariage, Aurore donne naissance à une petite fille du nom d'Olivette. Dans la famille Bizier, il y a trois jeunes filles, qui toutes veulent bercer et cajoler le bébé. Roméo leur dit: "Attendez à l'année prochaine, vous allez toutes en avoir un". En effet, un couple de jumeaux verra le jour: Pamphile et Camille.

En 1938, Roméo achète sa propre terre et pour répondre aux besoins grandissants de la famille, il travaille dans un moulin à scie pour 0,10\$ cents de l'heure. Douze enfants naissent à Saint-Méthode.

C'est en 1950, qu'ils arrivent à Saint-Ludger sur une terre achetée de Paul Lamontagne dans le rang 9. Un deuxième couple de jumeaux naîtra et mettra fin à leur famille qui compte 14 enfants.

Aurore n'a jamais eu une grosse santé, ses garçons, les aînés l'ont beaucoup aidée, particulièrement Pamphile pour les grands ménages.

Pour cultiver, la mode est maintenant au tracteur, Roméo n'en a jamais eu, il aime trop les chevaux et ça depuis sa plus tendre enfance. Quand il était p'tit gars, son père élevait des chevaux et chaque année il lui confiait un poulain en disant "prends en bien soin, ça va être le tien". Comme de raison le père le vendait et le manège recommençait les années suivantes.

Ils vendent leur ferme en 1965 et garde la maison qu'ils habitèrent dix ans. Après quoi, ils viennent s'installer route 204 près de leurs filles. Ce fut un grand plaisir pour Aurore qui ne s'était jamais sentie chez elle au rang 9.

Roméo a toujours gardé un grand intérêt pour les chevaux de toutes les grosseurs, du cheval de trait au petit poney. Il aime se balader en voiture. Même aujourd'hui, où ils sont résidents au Pavillon Saint-Ludger depuis deux ans. C'est un grand plaisir pour lui que d'aller voir son cheval chez son fils Fernand.

Après 60 ans de mariage, Roméo et Aurore sont heureux. Ce sont des gens sympathiques et généreux qui aiment bien la compagnie des parents et amis.

P.S.: La vie a parfois de ces contradictions et met fin à nos plaisirs terrestres. En effet le Seigneur est venu cueillir Roméo le 24 mai 1991.



En arrière: Normand, Pamphile, Camille, Oliva, Laurette, Fernand, Laurent, Réal. 2e rangée: Huguette, Roméo, Aurore, Ghislaine, Jean-Marc. 1ère rangée: Gaétan, Lise

Envoye ma brune, semble dire Roméo

Famille Normand Bizier et Colette Blais



Famille Normand Bizier

Normand fils de Roméo Bizier et d'Aurore Mathieu est né le quatre décembre 1934, à St-Méthode.

Cinquième d'une famille de quatorze enfants, il arrive à St-Ludger en 1950, avec ses parents qui ont fait l'achat d'une ferme, dans le neuvième rang, au bord de la rivière Samson.

Étant parmi les aînés de la famille, il participe aux travaux agricoles avec son père.

Le 27 juillet 1957, il épouse Colette, fille de Bertrand Blais et de Rita Dupuis.

Le couple demeure au village quelques années, Normand travaille dans un atelier de réparations de machines agricoles. Par la suite, Normand déménage dans le 11^e rang, non loin du Club de chasse et pêche pour y demeurer une dizaine d'années, continuant d'œuvrer dans la mécanique agricole. Son épouse s'occupe des travaux ménagers. Quatre enfants feront la joie de leur foyer.

SUZANNE: travaille en secrétariat informatique, elle est l'épouse de Claude Turmel. Ils ont deux enfants: Kim et Joanie, ils demeurent à LAC-MÉGANTIC.

JOCELYNE: ménagère, mariée à Claude Rancourt. Ils ont deux enfants Maxime, Mélodie. Ils habitent à LAC-MÉGANTIC

ALAIN est machiniste. Il a fait l'achat d'une maison à St-Gédéon. Sa compagne, Linda Bégin est couturière à ST-MARTIN.

DIANE, a épousé René Turcotte. Elle est esthéticienne à LAC-MÉGANTIC.

En 1987, la famille Bizier revient au village, Nor-



Maxime, Mélody



Kim



Joannie

mand y construit un atelier de machines agricoles puis une nouvelle maison sur la rue Principale. Ce dernier est alors atteint d'une maladie sérieuse qui l'oblige à un long repos. Présentement, il travaille comme mécanicien à la COOP de LAC-MÉGANTIC. Les membres de la famille souhaitent un franc succès aux fêtes du centenaire,

Famille Ferdinand Bizier

Homme de grand mérite et hautement respectable, monsieur Ferdinand Bizier s'inscrit parmi les pionniers de Saint-Ludger. On le trouve, vers l' an 1914, sur un lot de colonisation, dans le rang 9, où il traverse les durs temps de la crise économique.

Par la suite, il devient résident du village, exploitant une grande ferme qu'il n'a cessé de moderniser. Pour nourrir ses porcs, il avait installé un tuyau partant de la beurrerie située de l'autre côté de la rivière, et amenant le lait de beurre jusqu'à sa porcherie. "L'Ordre du Mérite agricole" a honoré ses succès à plusieurs reprises... mais sa belle-soeur Bertha, n'appréciait pas tellement de voir son nom écrit au-dessus de la stalle d'une vache enregistrée ! Il se défendait bien d'en être responsable...

C'est cependant en tant que commerçant de chevaux et d'animaux vivants, puis d'éleveur d'étalons (reproducteurs), qu'il a surtout acquis sa popularité. Peu instruit, il avait le sens des affaires; il tenait sa comptabilité dans sa tête et calculait les intérêts avec une précision capable de défier les meilleurs ordinateurs... Malgré tout, son cœur généreux et compréhensif savait attendre ses débiteurs et même parfois, faire don d'une balance de dette.

On lui reconnaissait le don de "ramancheur" selon le terme de l'époque. Il comprenait naturellement l'anatomie du squelette : il remplaçait les os luxés ou cassés et traitait les foulures. Nombreux furent les bénéficiaires satisfaits qui ont échangé chez lui leurs gémissements contre des rires de soulagement.

Travailleur acharné, il portait également une grande fierté pour sa paroisse. Aussi, s'est-il impliqué bénévolement dans plusieurs causes, entre autres: la construction de la salle paroissiale, la Coopérative agricole, les requêtes pour l'obtention d'octrois gouvernementaux en vue du bien public, etc...

Il fut facteur rural, couvrant le plus long des parcours de la paroisse. En hiver, l'automobile est remplacée par une sorte d'abri érigé sur un traîneau tiré par un cheval.

En 1947, il est nommé maire par acclamation. Après un premier terme, en 1951, une élection le reporte au pouvoir pour un deuxième mandat qu'il ne renouvellera pas en 1955, car le cancer qui devait l'emporter quatre ans plus tard, avait déjà commencé son oeuvre.

Maintenant, en 1991, des seize enfants que lui ont donnés ses trois épouses consécutives, il n'en reste que huit: Lucie-Anna, Irène, André, Thérèse, Rita, Léo, Donat et Benoit, tous éloignés. Deux de ses trente et un petits-enfants: Richard et Pierre Trépanier, fils de Rita, vivent actuellement à Saint-Ludger.



Ferdinand et Rose

Famille Camille Blais et Joséphine Tanguay

Camille et Joséphine arrivent à St-Ludger, de St-Évariste, en voiture, à la suite de leurs noces, le 23 juin 1908. Ils s'établissent alors sur leur terre, achetée de Jos Rodrigue dans le Rang des «Plumets», aujourd'hui connu comme le Rang 1. Ils élèvent 8 de leur 12 enfants dans leur petite maison située aujourd'hui, comme autrefois, entre les fermes de Léon Beaudoin et d'Adrien Blais. Elle n'est guère plus grande qu'un garage, avec un deuxième étage à peine assez haut pour pouvoir se tenir debout.

À partir du premier né, voici leurs enfants et leurs petits-enfants: Marie-Angé épouse Victor Lessard; leurs enfants: Jean-Marie et Lucie; Gérard qui épouse Marguerite Morin en 1949, a trois enfants: Collette, Réjeanne et Bibiane; Léonard épouse Benoisc Rosa en 1943; leurs enfants: Louise, Robert, Gérard et Renald; Fortunat épouse Bernadette Bolduc en 1943, ils ont 4 enfants: Gisèle, Céline, Claire et Marcel; Gratia qui choisit le célibat, prend soin de ses parents. Cyrille épouse Alma Slater en 1968; Adrien épouse Thérèse Poulin Rodrigue en 1947; leurs enfants: Laurent, Jeannine, Monique, Lise et Solange; Sylvio épouse Marielle Thérberge en 1954; leurs enfants: Richard, Jocelyn, Gilles, Guylaine et Éric.

Camille est parmi les premiers de la paroisse à acheter une auto, une Essex 1929, pour le prix de \$400. Sa troisième auto, une Ford 1935, est dirigée accidentellement dans une "calvette" lorsque les jeunes essaient de la conduire.

Joséphine boulange un "cent" de farine chaque semaine à travers sa besogne: la couture et le tricot. Pendant l'hiver, les jeunes Blais, bons vivants, embarquent dans une grande boîte de bois sur le gros traîneau avec "l'boeu" et glissent tous ensemble jusqu'au bas de la côte. Pour remonter, ils font tirer le traîneau par "l'boeu" pour ensuite redescendre encore tous ensemble - "l'boeu" n'a pas l'air d'avoir d'objections.



Camille et Joséphine

Plus tard, pour accommoder leur famille qui ne cesse de s'agrandir, une plus grande maison fut bâtie à côté de la petite. Cette maison fut déménagée au village dans la rue de l'Église en 1967, laquelle appartient, aujourd'hui, à Gérard, l'aîné des garçons. La plupart de leurs enfants se sont éparpillés un peu partout pour trouver du travail mais se rassemblent souvent à St-Ludger pour des réunions de famille - où leurs premiers bonjours sont habituellement "sors tes cartes".



Assis: Camille et Joséphine. Debout: Sylvio, Gratia, Adrien, Cyrille, Fortunat, Léonard, Marie-Angé, Gérard.

Famille Gérard Blais et Marguerite Morin



Mariage de Gérard et Marguerite.

Originaire de St-Ludger, Gérard, le premier garçon de Camille Blais et de Joséphine Tanguay, voit le jour le 29 février de l'année bissextile 1912.

Il travaille à la culture de la terre et l'automne arrivé, ce qui l'oblige à se rendre dans les chantiers vu la lenteur de l'ouvrage à la ferme.

En l'année 1948, avec un bon copain ils se rendent à St-Hilaire de Dorset pour une visite chez une tante de son copain. Le 19 janvier 1949, les suites de sa visite à St-Hilaire de Dorset sont présentes car il épouse en cette paroisse, Marguerite, fille de René Morin et d'Antoinette Lamontagne, née le 3 décembre 1913.

Marguerite demeure à la maison jusqu'à son mariage étant l'aînée d'une famille de 15 enfants, elle partage l'ouvrage avec sa mère

De cette union, six enfants sont nés dont trois filles sont vivantes: Colette, Réjeanne et Bibiane.

Gérard prend possession de la terre familiale dans le rang 1, l'année même de son mariage et, pendant quelques années, Camille et Joséphine, ses parents, Gratia sa sœur, logent tous sous le même toit.

Gérard cultive la terre jusqu'à l'année 1964, à ce moment il doit la vendre pour cause de maladie.

Pendant toutes ces années à la ferme, tout le monde est heureux car le voisin de droite est Adrien, son frère, les enfants passent plusieurs heures à s'amuser ensemble.

À l'été 1967, la maison de Gérard est toujours dans le rang 1, il décide de la déménager au village près de l'église. Tout un voyage pour une maison. Elle a passé toute une fin de semaine stationnée dans la «Côte croche». Une fois à destination, Gérard la rénove au complet.

Marguerite, en plus de l'entretien de la maison, ne veut perdre aucune minute de la vie. Elle fait beaucoup d'artisanat et de couture. Que de courtes-pointes elle confectionne!

Durant toutes ces années, les joies et les peines unissent la famille. En mai 1974, tous réunis, on souligne le 25^e anniversaire de Marguerite & Gérard. Le 24 octobre de la même année, Marguerite décède après une courte maladie.

Un loisir de Gérard, la chasse à l'ours. Tout en jasant avec lui, il peut vous dire qu'au moins une fois, il a eu peur pour en trembler un peu. Aujourd'hui, il en rit de cette journée.

Gérard aime bien le bricolage, le "pool", son jardin et surtout les cartes; "C'est un Blais".

Il fait partie du Club de l'Âge d'Or et est un membre actif des Chevaliers de Colomb.

De toutes ces années, une richesse inoubliable demeure pour tous ceux qui les entourent.



Colette, Bibiane, Réjeanne.



Gérard et Marguerite en 1973.

Famille de Fortunat Blais et Bernadette Bolduc



Mariage de Fortunat et Bernadette

Fortunat, le 3^{ème} garçon de Camille Blais, épouse Bernadette Bolduc, fille de Dominique et de Paméla Couture, le 9 juin 1943. Ils s'établissent à Risborough sur une terre de 50 arpents achetée de Josaphat Quirion pour la somme de \$1,100.00.

Une couple d'années s'envolent. Le travail conduit

Fortunat au loin l'hiver et de retour au printemps, il s'occupe de sa ferme et exerce son métier de menuisier dans la paroisse. Mais voilà qu'un jour, pour des raisons de santé Fortunat et Bernadette sont obligés de vendre leur terre. Ils décident alors d'aller demeurer au village. Fortunat qui avait toujours rêvé de bâtir sa propre maison, se met à l'oeuvre sans délai. Au bout d'un an, Fortunat et Bernadette entrent dans leur maison neuve, voisine de la Caisse Boisvert, à quelques pas de l'Église et du Couvent. De ce mariage sont nés 3 filles et un garçon.

Fortunat construit une trentaine de granges dans la paroisse de St-Ludger et plusieurs autres dans les paroisses environnantes. Il achète la petite école près du rang de Risborough pour la déménager voisin de chez-lui et la transformer en résidence pour ses parents et sa soeur Gratia. En juillet 1959, Fortunat et Bernadette laissent St-Ludger avec leurs enfants pour aller demeurer aux États-Unis où la construction est abondante.

Voici leurs enfants et petits-enfants:

GISÈLE épouse Paul Chouinard en 1965, deux enfants naissent: Paul Jr et Michèle.

CÉLINE épouse Paul Chiasson en 1967, ils ont Paul et Jeffrey pour enfants.

CLAIRE, élevée par sa marraine, Madeleine Bolduc et Oncle Odilon Rodrigue de Lac Drolet, autrefois St-Samuel, épouse Robert Bourque en 1973, deux filles sont nées: Christine et Hélène.

MARCEL épouse Linda Johnson en 1972, ils ont 3 enfants: Timothy, Thomas et Jennifer.

Vingt ans après s'être établis aux États-Unis, Fortunat et Bernadette sont de retour au Québec, prenant leur retraite à St-Georges-de-Beauce. C'est maintenant là que leurs enfants se réunissent plusieurs fois par année.



45^e anniversaire de mariage (1988) De gauche à droite: Céline, Marcel, Bernadette, Fortunat, Gisèle, Claire.

Famille Adrien Blais et Thérèse Poulin



Thérèse et Adrien

Né le 25 novembre 1923 dans le rang 1 Nord de Saint-Ludger, Adrien est le 7^e enfant de Camille Blais et Joséphine Tanguay. Adrien fréquente l'école du rang et complète une année au Séminaire de Saint-Victor. Il passe son adolescence à aider aux travaux de la ferme l'été et, l'hiver, à travailler dans les chantiers. En 1947, après deux années de fréquentations, il épouse Thérèse Poulin.

Née le 2 mai 1927, à Saint-Martin, Thérèse est la dernière enfant de Joseph Odilon Poulin et Adèle Pépin. Six jours après sa naissance, Thérèse perd sa mère et à l'âge de deux mois, elle est adoptée par Alexandre Rodrigue et Maria Lessard du rang 1 Sud de Saint-Ludger. Thérèse fréquente l'école du rang et complète une année au Couvent de Saint-Ludger.

Adrien et Thérèse s'établissent sur la ferme voisine de celle de Camille Blais. En octobre 1949, lors d'un violent orage, un incendie détruit les bâtiments de la ferme et leur contenu (animaux et machinerie). La maison est toutefois épargnée et, grâce à la grande générosité des co-paroissiens, un mois après le terrible incendie, la grange est reconstruite telle qu'on peut la voir aujourd'hui.

Les revenus de la ferme étant "minimes", les années de vaches maigres qui suivent s'avèrent difficiles pour le jeune couple. Afin de subvenir aux besoins de la famille qui s'agrandit, Adrien doit s'éloigner des siens et travailler dans les chantiers dix mois par année, laissant les travaux de la ferme aux soins de Thérèse et des enfants.

Adrien travaille pendant 22 ans loin de sa famille et l'amour qui unit le couple résiste à l'épreuve de l'éloignement. En 1969, Adrien et Thérèse vendent les animaux. Thérèse travaille chez Ray Boisvert Sportswear comme couturière pendant quatre ans. Adrien devient gardien de nuit au Foyer de St-Ludger où il travaille pendant 18 ans jusqu'à sa retraite en 1987. Thérèse

travaille aussi quelques années comme cuisinière chez les religieuses.

Adrien et Thérèse suivent des cours de "préparation au diaconat" pendant trois ans au Séminaire de Québec et, en 1981, Adrien est ordonné Diacre. Depuis, Adrien et Thérèse manifestent la foi qui les anime en participant bénévolement à de nombreux groupements paroissiaux, ils restent toutefois disponibles pour leur cinq enfants et sept petits enfants qui les remercient de l'amour et du support physique et moral qu'ils leur apportent.

De leur union naissent six enfants dont un, Roger, est décédé à l'âge de dix jours. Roger est né en 1953.

Né le 1^{er} juin 1948, l'aîné, Laurent, fait ses études primaires à St-Ludger et son secondaire au Séminaire de St-Georges et à l'École des Arts et Métiers de la même ville. Depuis 1969, il est à l'emploi de la Sûreté du Québec; il travaille comme agent à Montréal, Granby et Weedon. En 1985, il est nommé instructeur à l'Institut de police de Nicolet; en 1990, il devient caporal et est transféré au poste du Québec Métro à Québec. En 1971, Laurent épouse Jacqueline Fontaine, fille de Jean-Paul Fontaine et de Annette Brousseau de Saint-Paul d'Abotsford, et ils ont deux enfants: Nicolas (1974) et Véronique (1975).



Jacqueline et Laurent



Nicolas

Véronique

Né le 11 juin 1950, Jeannine termine son secondaire en 1968 et travaille comme secrétaire et agent d'administration à la Commission scolaire régionale de la Chaudière, à l'Université Laval et à North Carolina State University. En 1983, elle obtient un baccalauréat d'enseignement secondaire en anglais. Tout en travaillant à contrat pour l'Université Laval, elle s'inscrit à la maîtrise en linguistique (terminologie) mais en 1988, elle quitte le travail et les études pour se consacrer à ses deux enfants. En 1972, Jeannine épouse Michel Beaudoin, fils de Gérard Beaudoin et de Candide Lachance de St-Ludger. Ils ont deux enfants: Julie (1986) et Simon (1988).

Née le 7 avril 1952, Monique termine son secondaire



Julie, Jeannine, Simon, Michel.

à la Commission scolaire régionale de la Chaudière et s'inscrit au CEGEP, au Séminaire de St-Georges. Elle abandonne ses études collégiales et travaille chez Ray Boisvert Sportswear jusqu'à son mariage. Elle vit ensuite au Connecticut puis à Valleyfield où elle travaille comme couturière. Elle demeure maintenant à Marsboro et travaille comme secrétaire chez Frontenac Granit à Lac-Drolet. En 1972, Monique épouse Grégoire Faucher, fils de Édouard Faucher et de Régina Morin de St-Ludger. Ils ont une fille, Johanne (1981).

Née le 8 novembre 1954, Lise abandonne ses études secondaires pour un emploi de couturière chez Ray Boisvert Sportswear où elle travaille pendant dix ans. Elle retourne ensuite aux études et complète son secondaire à l'École St-Michel de Sherbrooke en 1983. Elle demeure maintenant à Lac Mégantic et travaille, depuis 1984, comme secrétaire à la Société Mutuelle d'assurance générale de Frontenac. Lise fait profiter la paroisse de ses talents musicaux en accompagnant à l'orgue une chorale pour certaines messes et en chantant à plusieurs mariages.

Née le 18 juin 1959, Solange, la cadette, termine ses études secondaires à la Commission scolaire régionale de la Chaudière; elle commence son CEGEP au Séminaire de St-Georges mais elle abandonne pour un emploi de caissière chez Bernard Bégin, épicière, où elle travaille jusqu'en 1984. Solange vit maintenant à Marsboro; elle est gardienne d'enfants. En 1979, Solange épouse Réjean (Toutou) St-Pierre, fils de Louis St-Pierre et de Aurianne Boucher, de Audet. Ils ont deux enfants: Catherine (1981) et Louis-Philippe (1983).



Grégoire, Monique, Johanne



Catherine, Louis-Philippe, Lise Réjean, Solange



Famille de Philibert et d'Antoine Blais



Philibert et Sophie

PHILIBERT Blais, fils de Magloire Blais et d'Aurélien Turgeon, est né à St-Évariste en 1882. En 1906, il épouse Sophie Godbout, née en 1882, fille d'Antoine Godbout et de Sophie Martineau de St-Évariste. Philibert et Sophie s'établissent à St-Ludger vers 1908. Ils ont quatre enfants:

Cécile enseigne à St-Ludger jusqu'à son mariage à Alcide Beaudoin. Cécile et Alcide s'installent à Lac-Drolet où ils vivent jusqu'à leur mort.

Marie-Louise épouse Léonidas Chabot et ils vont demeurer à Lac-Drolet. Léonidas est décédé et Marie-Louise vit à Montréal.

Antoine demeure à St-Ludger cinq ans après son mariage.

François demeure à St-Ludger. Il décède en juillet 1991.

Sophie meurt en 1932; Philibert se remarie à Desneiges Garant, veuve d'Odilon Isabelle. Philibert et Desneiges ont une fille, Antonia, mariée à Jean-Paul Lacroix.

ANTOINE, né en 1913, épouse, en 1938, Madeleine Lessard, fille de Joseph Lessard et d'Aurélien Cloutier de Lac-Drolet. De leur union naissent neuf enfants:

Jean-Denis, marié à Yolande Fortier (4 enfants, 4 petits-enfants)

Monique, mariée à Bertrand Morin (3 enfants, 3 petits-enfants)

Pierrette, mariée à Julien Fortin (5 enfants, 5 petits-enfants). Julien est décédé en 1989.



François, Marie-Louise, Antoine, Cécile.

Jeannot, marié à Hélène Lacroix (2 enfants)
André, marié à Marjolaine Lessard (2 enfants)
Suzanne, mariée à Réjean Roy (3 enfants)
Gaétan, marié à Jocelyne Roy (2 enfants)
Pauline mariée à Gilles Grondin (2 enfants)
Pierre, marié à Rita Roy (2 enfants)

Antoine travaille sur la ferme (chemin de la Dam, Lac-Mégantic) et dans un moulin à Lac-Mégantic. Madeleine aide aux travaux de la ferme et s'occupe du travail de la maison. Antoine est de plus un grand chasseur.

La famille Blais compte neuf enfants, 25 petits-enfants et 12 arrière-petits-enfants. Tous vivent à Lac-Mégantic, à l'exception de Pauline et de sa famille.



Famille Antoine et Madeleine

*Famille Aristide Blais et
Maria Gosselin*



Assis: Aristide et Maria. Debout: Émile (décédé) Yvonne, Bertrand (décédé), Thérèse, Léonce, Gabrielle, Simone, Fernande, Fernand.

Aristide est né à St-Romain, en 1887. Il est le fils de Joseph Blais et de Léocadie Pouliot.

Il vint s'établir à St-Ludger dans le rang sept sur la ferme où habite aujourd'hui Mme Roland Harton.

Le 29 juin 1909 il épouse en l'église de St-Ludger Maria Gosselin née le 1er décembre 1891 à St-Henri de Lévis.

De cette union sont nés 12 enfants dont 3 décèdent en bas âge. Ils élèvent leur 9 enfants sur la petite ferme qu'ils

occupaient. Devenus adultes les enfants se dispersent un peu partout en province. Seul Fernand le dernier des enfants demeure un temps sur la ferme paternelle pour ensuite s'installer au village avec son épouse (Alice Beaudoin) et leurs 3 enfants.

Aristide est décédé le 22 juin 1976 à l'âge de 89 ans. Maria est décédée le 20 novembre 1991 à l'âge de 100 ans moins 12 jours.



Fernand, Alice, Normand, Johanne, Jacques.

Famille Zéphirin Blouin et Mathilde Bégin



Famille d'Antoine Blouin et de Céline Morin, ancêtres.

Antoine Blouin, époux de Céline Morin, demeurait à St-Sébastien sur une ferme près du village.

Leur fils, Zéphirin, né le 13 juin 1872, fut initié au travail très jeune. Étant près de l'église, il est servent de messe et, tout comme son père, est bedeau (sacristain). Il l'aide dans sa besogne et le remplace à l'occasion.

Plus tard, il suit un cours en fabrication de fromage qu'il ne pourra mettre à profit. Pendant les vacances d'été, il poursuit son entraînement militaire à Val Cartier avec ses frères pendant 3 ans. Le trajet s'effectuait en voiture jusqu'à Lévis. Il fallait donc trouver quelqu'un qui pouvait garder le cheval dans son pâturage pendant tout ce temps afin de pouvoir l'utiliser pour le retour en septembre. L'hiver, il travaille dans les chantiers au charroyage du bois, avec un boeuf et un cheval. À cause des côtes difficiles à monter, il était impossible de mettre plus d'un ou deux billots par voyage, ce qui voulait dire: "Ça va durer longtemps".



Debout: Marie-Anne, Honorius, Joseph, Émilienne, Yvonne, Antoinette, Marie-Marthe, Aline, Auréa. Avant: Roger, Zéphirin, Jean-Rock, Mathilde, Marie-Lourde, Thérèse.

Malgré tout il trouve le temps de "jeunesser" pour se trouver une épouse. Le 13 juillet 1897, c'est Mathilde, fille de Néré Bégin de St-Évariste, qui fut l'heureuse élue.

Cette même année, ils font l'achat d'une ferme sur la route menant à Courcelles et c'est là qu'ils eurent leurs 6 premiers enfants. En 1909, ils viennent s'établir à St-Ludger dans le 1^{er} rang Nord où réside son petit-fils Bernard présentement. Huit autres enfants s'ajoutent à la famille. Au niveau paroissial, Zéphirin fut conseiller municipal et maire de Gayhurst plusieurs années.

Mathilde, en plus de seconder son mari sur la ferme, faisait tout: brayage du lin, tissage, tricot, savon, etc. et tout cela dans la bonne humeur. "C'était avec un brin d'humour que la discipline s'appliquait dans la famille" dira Roger. Personne n'avait à répliquer. Étant tous à l'âge de la retraite, c'est encore avec grand plaisir qu'ils aiment à se retrouver ensemble.

Zéphirin et Mathilde cèdent leur ferme à leur fils Joseph pour s'installer au village dans la maison acquise d'Arcadius Trudel, voisin du garage Mercier, pour y vivre une retraite bien méritée. Ils fêtent leurs noces d'Or et même celles de diamants.

Zéphirin décède le 27 septembre 1964 à l'âge de 92 ans. Mathilde déménage donc au foyer de St-Méthode et de là à Jersey Mills où elle décède le 18 décembre 1975 à l'âge de 98 ans.

Nous sommes heureux de participer au livre du Centenaire.



Les noces de diamants de Zéphirin Blouin et Mathilde Bégin.

Famille Roger Blouin et Simone Cliche



Simone et Roger (1938).

Né le 1er juin 1917, l'année du déluge, de l'union de Zéphirin Blouin et de Mathilde Bégin, Roger, le 12ème de la famille, s'est installé à St-Ludger pour y fonder une famille. Suite à une rencontre fortuite sur la rivière Chaudière lors d'une séance de patinage, Roger et Simone se fréquentent durant trois ans pour enfin sceller leurs fréquentations par un mariage en 1938.

Après avoir vécu durant quatre ans sur la terre achetée de Omer Trudel et quatre autres sur celle acquise de Marjorique Giguère, la famille déménage au village sur la rue Principale dans une maison bâtie par Johnny Lapiere et ayant abrité la première caisse populaire sous le règne de Edmond Taschereau. Renovée au début des années soixante, cette maison figure parmi les plus anciennes du village.

Après avoir été cultivateur durant huit ans, Roger pratique pendant seize ans les métiers de beurrier et de bûcheron pour subvenir aux besoins de sa famille. Durant une bonne partie de ces années, il est également secrétaire de la compagnie de téléphone Risborough et chargé de la réparation des lignes téléphoniques. Après trois ans pas-

sés à temps plein dans les bois aux États-Unis (1965-68), Roger revient définitivement à Saint-Ludger à titre de gérant de la Coopérative Saint-Ludger où avec la collaboration des gens de la paroisse, il rend possible la rénovation de la bâtisse et l'amélioration du service à la clientèle. En 1982, une retraite bien méritée commence. Malheureusement, en 1990, atteinte de la sclérose en plaques, Simone décède le 17 juin après une longue maladie.

De son mariage avec Simone, fille de Alfred Cliche et de Valérie Lessard, quatre enfants sont nés Jean-Yves, marié à Louise Morin, est directeur de la production dans un bureau d'arpenteurs-géomètres et demeure à Saint-Étienne; Suzette, mariée à Roch Beaudoin, est secrétaire-téléphoniste et demeure à Laval; Marcel, marié à Lisette Drouin, est gestionnaire chez Canam-Manac à Saint-Georges de Beauce et le cadet, Jacques, marié à Édith Lessard, est directeur général de l'Association québécoise des entreprises adaptées et demeure à Ste-Foy. Neuf petits-enfants sont issus de toutes ces unions.

Malgré un horaire bien rempli, Roger a su s'impliquer au sein de la paroisse. Il a été conseiller durant quatorze ans au sein du Conseil municipal, membre de la commission de crédit de la Caisse populaire pendant trois ans et un chanteur fidèle de la chorale de l'église depuis plus de cinquante ans.

Les membres de la famille Blouin désirent exprimer leur fierté d'être originaires de Saint-Ludger; ils gardent un attachement particulier pour ce lieu d'origine. De plus, ils tiennent à exprimer leur reconnaissance envers leurs parents pour leur avoir fait vivre une jeunesse dorée.



Marcel, Suzette, Jean-Yves, Jacques.

Famille Joseph Blouin et Yvonne Bellegarde



1e rangée: Joseph et Yvonne. 2e rangée: Lucille, Yvon, Isabelle, Reynald, Marcelle, Bernard, Gaëtane, André Réjeanne.

Joseph, fils de Zéphir Blouin et de Mathilde Bégin, est né le 4 août 1911, à St-Ludger, après sept filles de suite, le petit Joseph est sûrement le bienvenu. Adolescent, il besogne sur la terre avec son père, plus tard il va travailler dans les chantiers du Maine et en Ontario.

En 1927, il lui faudra 5 mois de travail dans les chantiers pour se payer une voiture de \$140 fabriquée par son oncle Alphonse Blouin de St-Sébastien, et un harnais de \$38. Tant qu'au cheval, un poulain de "papa" fera l'affaire.

En 1937, il épouse Yvonne, née le 22 mars 1918 à Lambton, elle est la fille d'Édouard Bellegarde et de Rose-Anna Lachance. À l'époque Yvonne travaillait dans des maisons privées pour \$4.00 par mois.

Le couple s'installe au 1er rang sur le lot no 45, ils y resteront 7 ans. En 1945, les parents Blouin vont demeurer au village. Joseph achète la terre paternelle (no 42). Ils y élèveront 10 enfants:

Yvon épouse Germaine Picard et demeure à Montréal;
Lucille (Guy Veilleux) Montréal;
Isabelle (Jean-Guy Pépin) St-Georges;
Marcelle, décédée en 1966 à 26 ans;
Gaëtane (Claude Hamel) Sherbrooke;
Raynald (Isabelle Ruel) Charny;
Réjeanne (Benoît Bégin) Beloeil;
André (Montréal);

Bernard (Jacynthe Fillion) St-Ludger;
Gaëtan, décédé en 1955 à 4 ans et demi.

Joseph a été bien présent dans la communauté: maire de 1961—1969, marguillier, conseiller municipal, directeur de la Caisse Populaire et de la Commission Scolaire, il fut un des fondateurs de la Co-op agricole et du Foyer de St-Ludger. Il est à noter qu'il a été solliciteur pour la Croix Rouge au-delà de 40 ans. Il possède toujours le banc no 36 dans le jubé, acheté par son père en 1908.

Yvonne, de santé plus fragile, a néanmoins mené sa barque à bon port, avec tout l'ouvrage que comportent l'éducation et le soin d'une famille.

À deux reprises la maison a failli passer au feu, une première fois en 1960 par un orage électrique, et en 1971, un feu de cheminée fit bien du dégât.

En 1975, c'est au tour de Bernard et Jacynthe de perpétuer la relève pour une 3e génération de Blouin sur la terre familiale. Joseph et Yvonne vont demeurer au village, rue Principale. Ce n'est pas pour autant une vraie retraite. Joseph aime trop le bois, l'érablière, la terre. Il se garde un peu de temps pour un jardin, les cartes et le billard.

En cette année de Centenaire, Joseph et Yvonne souhaitent de "Joyeuses retrouvailles" à tous leurs parents et amis.

Famille Bernard Blouin et Jacinthe Fillion

Bernard Blouin, fils de Joseph Blouin et d'Yvonne Bellegarde, fait l'acquisition de la ferme paternelle en 1975. Natif de St-Ludger, il se marie, en 1976, à Jacinthe Fillion de Audet. Elle est la fille de Léandre Fillion et de Noëlla Morin. De leur union naissent deux garçons, Éric et Sébastien.

De productions diversifiées qu'elle était depuis ses débuts, la ferme est aujourd'hui spécialisée dans la production laitière.

En 1987, le statut de la ferme est passé de celui de propriétaire unique à celui de Société.



Leur ferme du rang 1



Éric, Jacinthe, Sébastien, Bernard

Famille Évariste Boisvert et Rose St-Jean

Évariste Boisvert est né à Ste-Croix de Lotbinière, le 2 avril 1886. Il épouse Rose St-Jean, à Manchester, N-H, en 1907.

Il vient à St-Ludger cultiver la terre acquise de son père en 1912 pour y demeurer jusqu'en 1944. Par la suite, il déménage au village. De cette union naissent douze enfants: Téléphore, Violette, Georges, Lionel, Paul, Joseph, Iréné, Yvette, Gérard, Irène, Clémentine, Florent. Cette famille compte de nombreux descendants; aux retrouvailles de juin 1990, ils étaient 175 sur 225 invités.

Ils sont dispersés à différents endroits en Amérique, exerçant divers métiers et professions, la majorité demeure au Québec.

Évariste étant le neveu du curé Soucy, il acquiert très vite la confiance de ses coparoissiens. On lui confie

différentes tâches: il fait les répartitions de la beurrerie pendant plusieurs années, très bien secondé par son épouse et ses enfants dans son travail. Il sera maire, secrétaire municipal, sacristain et gérant de la Caisse populaire.

En 1940, à la demande du gouvernement fédéral, il fait la distribution des cartes d'enregistrement national et des livrets de rationnement durant la guerre (sans être rémunéré). Après une vie bien remplie, il décède le jour de son 79ième anniversaire de naissance en 1965. Son épouse le suivra 12 ans plus tard, à l'âge de 92 ans.

Notre reconnaissance aux pionniers qui ont bâti cette paroisse et Bon succès aux Fêtes du Centenaire



Évariste et Rose (50e anniversaire de mariage, 1957)

Famille Lionel Boisvert et Marie-Anna Bolduc



Lionel et Marie-Anna

Lionel est le fils d'Évariste Boisvert et de Marie-Rose St-Jean. En 1941, il épouse **Marie-Anna**, fille de Gédéon Bolduc et d'Anna Robert. Ils habitent à la limite de la paroisse de St-Ludger (côté St-Gédéon) sur les hauteurs de la côte Samson. Cet endroit magnifique surplombe les rivières: Samson et Chaudière.

Très jeunes, les enfants perdent leur père, le 1^{er} octobre 1950. Il n'a que 37 ans. Marie-Anna doit s'occuper seule de la famille qui compte 6 enfants.

L'aînée, **Fernande** décède le 18 juillet 1955 à l'âge de 13 ans.

Ludger né le 14 mars 1943, demeure dans la maison de ses parents à St-Ludger.

Lucie née le 15 mars 1945, épouse Raymond Guillemette en 1968. Ils ont deux enfants Éric et Chantal.

Gisèle née le 12 mars 1947, épouse Gérald Létoumeau en 1966. Ils ont deux enfants Mike et Dany.

Rosaire voit le jour le 28 décembre 1948, épouse France Poulin en 1982.

Gaétan né le 8 février 1950, épouse Paule Carrier en 1981. Ils ont un fils Miguel

Rosaire et Gaétan ont construit leur résidence sur la terre de leurs parents.

En 1974, Marie-Anna vend sa propriété à Ludger et va résider chez sa fille Lucie à Sherbrooke pendant une dizaine d'années. Après, elle habitera avec sa soeur Cécile.



Marie-Anna entourée de ses enfants, beaux-fils et belles-filles et de ses petits-enfants.



Miguel fils de Gaétan

Famille Georges Boisvert et Jeannette Foley



Mariage de Georges et Jeannette.



Avant: Nicole, Jeannette, Jeannette, Bibiane, Lise. Arrière: Claire, Francine, Réal, Diane, André, Suzanne, Michel.

Georges Boisvert, fils d'Évariste et de Marie-Rose St-Jean, épouse Jeannette Foley, fille de Philippe et d'Alexina Rodrigue, le 17 septembre 1938.

De cette union sont nés 12 enfants:

RÉAL, né le 11 octobre 1939, marié à Andrée Legendre (Cowansville);

JEANNINE, née le 3 juillet 1941, mariée à Renald Mercier (St-Hubert). Enfants: Bernard, Marcel, Josée.

BIBIANE, née le 16 février 1943, mariée à Allan Mitchell (Montréal). Enfants: Sherley, Andrew, Bod.

LISE, née le 5 mai 1945, infirmière (Sherbrooke);

DIANE, née le 6 février 1947, mariée à Benoît Tanguay (Chambly). Enfants: Sandra, Dany, Steve;

FRANCINE, née le 8 septembre 1948, mariée à Denis Cliche (Fleurimont);

CLAIRE, née le 24 septembre 1949, mariée à René Doyon (Mont St-Grégoire). Enfants: Myriam, Jean-François;

NICOLE, née le 31 octobre 1950, conjointe de Jean-Denis Paquette (St-Georges-de-Beauce). Enfant: Sébastien;

RÉJEAN, né le 6 février 1954, décédé le 25 juillet 1977.

ANDRÉ, né le 23 août 1955, marié à Diane Pigeon (Legardeur). Enfant: Stéphane;

MICHEL, né le 9 juin 1957, conjoint Johanne Lyrette (Montréal). Enfant: Maxime;

SUZANNE, née le 14 août 1959, conjoint Pierre Phillibert (Legardeur). Enfants: Steven, Jennifer.

Le 25 mai 1945, Georges vient s'établir sur une ferme située sur la "Côte de la Samson" (ancienne route 24). Il y élève sa famille et décédera le 7 décembre 1970. Son épouse doit vendre la ferme en mai 1972, elle gardera la maison jusqu'en 1978. Elle quitte St-Ludger avec sa famille pour aller demeurer à Sherbrooke.



1ère rangée: André, Suzanne, Michel, Réjean. 2ème rangée: Claire, Georges, Jeannette, Francine, Nicole, 3ème rangée: Diane, Lise, Jeannette, Bibiane, Réal.



Plaisir de l'été: Georges et les enfants.

Familles Téphore et Raymond Boisvert



Lisette et Raymond (photo prise lors du 75^e de la paroisse)

Fils d'Évariste Boisvert et de Marie-Rose Saint-Jean, **Téphore** épouse **Marie-Anna Benoît** en 1934 à Saint-Ludger. De cette union naissent 13 enfants: Jean-Claude, Paul-Émile, Philippe, Raymond, Henri, Thérèse, Gabrielle, Cécile, Henriette, Angèle, Aline, Alain, et Ghislaine. Ils habitent sur une ferme (ancienne route 24) où la famille est élevée.

Notre attention est attirée surtout par le quatrième fils

de la famille, **Raymond**. À l'âge de 15 ans (1957), il part pour Montréal. Il obtient un emploi dans une usine de vêtements. Par sa détermination et son ambition, il acquiert en 5 ans, l'expérience et le savoir nécessaire pour voler de ses propres ailes.

Il revient à Saint-Ludger en 1963 et fait ses débuts dans la confection du vêtement. Il recrute une trentaine d'employés et aménage un local au sous-sol de l'ancien magasin de Philippe Leblanc.

Très vite (en 1964), le manque d'espace l'oblige de construire une plus grande usine. Il épouse **Lisette Jacques** (contre-maîtresse). Trois fils naissent de leur union: Charles, Stéphane et Marc.

En 1976, Raymond possède 10 usines et emploie 850 personnes. Le plus grand rêve de Raymond est de posséder sa propre marque de commerce, de ne fabriquer que celle-ci et de la distribuer d'un océan à l'autre. La marque "Ray Jeans" voit donc le jour.

En 1979, Raymond se présente aux élections partielles dans Beauce Sud, comme candidat du Parti Québécois. N'étant point élu, c'est le premier échec pour Raymond. Il doit par la suite faire face à un deuxième échec, suite à une grande compétition créée par "Ray Jeans". L'empire s'écroule.

En 1980, tout recommence avec 95724 Canada Ltée qui deviendra par la suite "Vêtements Océan Canada Ltée".

En 1987, ses trois fils se joignent à l'équipe. "C.S.M. Boisvert Inc." est née. L'on fabrique presque exclusivement les produits "Vêtements Océan Canada Ltée". Les marques "Artic et Cobra" sont distribuées dans tout le Canada.

Entouré d'une équipe expérimentée, dans une usine des plus modernes, Raymond a réussi à faire de son "rêve une réalité".



Manufacture C.S.M. Boisvert

Famille Gédéon Bolduc et Anna Robert



Chrysologue Robert et Marie Beaudoin.

Chrysologue Robert de Shenley et Marie Beaudoin de La Guadeloupe s'épousent en 1882. En 1898, ils viennent à St-Ludger et s'installent dans le (petit onze). Ils ont eu 8 enfants:

Joseph épouse Exelia Pépin; Olive, Auguste Bégin; Damas épouse en 1e noce Cédulie Gilbert, en 2e nocés Frédéliste Thérien; Marie, célibataire; Anna, Gédéon Bolduc; Octavie, Alfred Mercier; Josephine, Robert Brûlé; et Delvina.

En 1908, de la paroisse S.C. de Marie, Ludivine Latulippe veuve d'Augustin Bolduc arrive à St-Ludger avec son fils Gédéon. De ses enfants: Octave, Olivier, Obéline, Zénaïde, Adéline, Édouard, Gédéon, deux les avaient précédés à St-Ludger, Octave, et Zénaïde mariée à Auguste Bizier. Gédéon a 25 ans, il prend un lot de colonisation dans le 8e rang et y vivra avec sa mère 7 ans. En 1915, il achète une ferme de Romain Dallaire sur la route 204, aujourd'hui propriété de son fils Jean-Guy.



Augustin Bolduc et Ludivine Latulippe.

En 1917, Gédéon épouse Anna Robert, ils auront 10 enfants: Adrien épouse Rolande Carrier; Cécile; Sr Fernande des Srs Grises; Rita, Roland Daigle; Paul-Émile, Rita Daigle; Émilien, Lucille Masson; Émilienne, Jean-Paul Poudrier; Thérèse, Serge Meunier; Jean-Guy, Annette Grenier et Marie-Anna l'aînée.

Tout en cultivant la terre, Gédéon travaille aussi comme menuisier. Son ami, Alfred Leblanc avait souvent recours à ses services pour des travaux de voirie. Il a épandu du gravier à la petite pelle, sur la plupart des routes de Risborough.

En 1960, Jean-Guy achète la ferme, Gédéon et Anna vont demeurer chez leur fille Rita, à Sherbrooke, puis à l'hôpital d'Youville d'où, ils iront chercher une récompense bien méritée. Ils laissent plusieurs petits enfants, entre autres Sylvie Daigle fille de Rita qui a été cinq fois championne du monde, trois fois athlète de l'année en patinage de vitesse.



1e rangée: Gédéon, Sr Fernande, Anna Robert. 2e rangée: Jean-Guy, Marie-Anna, Émilien, Cécile, Paul-Émile, Rita, Adrien, Émilienne et Thérèse.

Famille Adrien Bolduc et Rolande Carrier



Adrien et Rolande

Adrien, fils de Gédéon Bolduc, cultivateur et de Anne Robert de St-Ludger, épouse en 1949 Rolande Carrier de St-Gédéon. Sa jeunesse se passe sur la ferme de ses parents puis comme employé agricole chez Albert Gagnon pendant plusieurs années. Durant l'hiver, il se retrouve dans les chantiers, principal gagne-pain de l'époque.

Adrien apprend son métier de menuisier en accompagnant son père dans les travaux de réfection de bâtiments, solage de roches, toiture en bardeaux de cèdres, etc. Deux ans avant son mariage, il construit sa première maison, "sa maison" au village de St-Ludger. Il travaille ensuite un peu partout à construire et rénover des habitations, faire le coffrage pour couler le béton, ce qui l'amènera à travailler au Stade Olympique, au métro de Montréal et à la construction de ponts.

Rolande, fille de cultivateur, aide ses parents, puis travaille comme aide-cuisinière à LaSarre. Abitibi. Une fois la famille élevée, elle va prodiguer attention et réconfort aux bénéficiaires du Pavillon St-Ludger pendant 9 ans.



Ginette



Lise



Renaud



Jacques



Marilyne



Nicole



Julie



Johanne

Leur famille se compose de 8 enfants et de 14 petits-enfants.

Marie-Chantal, enfant de Ginette et Michel Lessard;

Steve et Daniel, enfants de Lise et Réjean Morin;

Marie-Ève, Émilie, Marie-André, filles de Renaud et Bernise Pellerin;

Éric, David, Vincent, Maxime, fils de Jacques et Chantal Roy;

Marie-Josée, Francis, enfants de Maryline et Laurent Bisson;

Guillaume et Marc-André, fils de Nicole et Serge Poulin;
Julie et Joanne.

Maintenant à sa retraite, Adrien bricole, décape des meubles. Avec deux fils dans la construction, il y a toujours une égoïne à affiler, un manche de masse cassé, papa est là pour réparer. Adrien et Rolande aiment tous deux la culture en serre avec leur propre compost, ils font également un grand jardin. L'été, la famille est souvent réunie à leur chalet au lac Drolet.

En cette année du Centenaire, nous rendons hommages aux défricheurs pour le bel héritage qu'ils nous ont laissé.

*Famille Renaud Bolduc et
Bernise Pellerin*

• RÉSIDENCE L'ESCALE •

s é c u r i t é e t c o n f o r t

**Renaud et
Bernise Bolduc
propriétaires**



100, rue de l'Escale
St-Ludger, Bce. Sud
G0M 1W0
Tél: (819) 548-5277

La Construction de la Résidence est toute récente. Elle remonte seulement à 1987. La réalisation de ce projet a pu être concrétisée grâce à M. Mme Donald Lapierre, M. Mme Henri-Paul Faucher et M. Mme Georges Rodrigue qui ont accepté de vendre leur terrain et de faire déménager leur maison.

L'idée et l'élaboration de cette demeure furent concrétisées par leurs propriétaires Renaud et Bernise Bolduc. Renaud est natif de St-Ludger. En plus de s'occuper de la Résidence, il est Entrepreneur général en Construction. En 1974, il épouse Bernise Pellerin de St-Jean-Port-Joli et de ce mariage naquirent trois filles: Marie-Ève, Émilie et Marie-Andrée.

La Résidence L'Escale est une demeure où il fait bon vivre. Les quinze appartements sont spacieux et bien éclairés avec salle de bain privée et salon. La cafétéria est chaleureuse et les cuisinières y sont toujours accueillantes. On y trouve également une salle de séjour, un salon de coiffure, une buanderie sur chaque étage. La Résidence a été conçue pour le confort et la sécurité des résidents. Les pensionnaires peuvent jouir d'une messe une fois de temps en temps, à la résidence même d'une journée d'activités et un suivi de la tension artérielle à toutes les



Les propriétaires et leurs enfants

semaines. Les diètes sont suivies et respectées et la nourriture est excellente.

Les premiers à donner vie à L'Escale ont été: M. Léon Isabelle, M. Mme Joseph Baillargeon, Mme Lucienne Roy et Mme Fernande Quirion. L'ambiance de la Résidence est familiale. Les résidents sont merveilleux et les employés agréables.

La Résidence «L'Escale» répond à un besoin; c'est d'aider les personnes en leur donnant un chez-eux, en comblant leur solitude et surtout en les aimant.



Résidents: Henri Fillion, Sylvio Blais, Éluçipe Fortier, M. Mme Joseph Baillargeon, Alberta Boulanger, Léon Isabelle, Honoré Sirois, Fernande Quirion et Alphonsine Bégin (absente: Rachel Robert).



Employés (Nicole Faucher, Josette Fluét, Rita Nadeau) absente Chantal Durand.

*Famille Jacques Bolduc et
Chantal Roy*



1ère rangée: Vincent, Chantal, Maxime. 2ème rangée: David, Éric, Jacques

Jacques est né le 14 mars 1955 à St-Ludger. Fils d'Adrien Bolduc et de Rolande Carrier, il est le 4^{ème} d'une famille de huit enfants.

Ses études terminées à la Polyvalente Bélanger de St-Martin, à 16 ans, il commence à travailler avec son père comme apprenti-menuisier, sur les ponts jusqu'à l'âge de 20 ans.

En 1975, Jacques épouse Chantal Roy, native de Nantes mais travaillant à St-Ludger comme couturière.

La première année de leur mariage se passe à Montréal. Jacques travaille au Stade Olympique. Une fois ce projet terminé, ils reviennent à St-Ludger, en 1977.

Jacques, aidé de son père, construit sa maison sur la

route 204 et commence à son compte comme entrepreneur en coffrage résidentiel et commercial.

Durant les années tranquilles de 1980-1981, il travaille neuf mois en Algérie.

La famille de Jacques et Chantal se compose de quatre garçons: Éric (1978), David (1980), Vincent (1983) et Maxime (1984).

Chantal seconde bien son mari; en plus d'élever et d'éduquer ses garçons, elle s'occupe de la comptabilité de l'entreprise.

En été, la famille se trouve souvent réunie au chalet des parents Bolduc, sur le bord du Lac Drolet. En hiver, c'est le ski alpin qui les réunira au Lac Etchemin.

Famille Herménégilde Bolduc et Irène Dallaire

Pour vous faire l'histoire d'Herménégilde Bolduc, je dois d'abord vous présenter ses parents; Octave Bolduc, né en 1869 et décédé en 1939, époux de Dézilda Bisson, née en 1875 et décédée en 1964. Mariés à Lewiston, Maine en 1893 et arrivés à St-Ludger en 1921, ce jeune couple enrichit son foyer de 15 enfants: Dorothee, Joseph, Lucia, Azarias, Elzéar, Joseph-Florian, Yvonne, Aurore, Rose-Anna, Pierre, Marie-Anne, Alexina, Émilienne, Herménégilde et Gracia, décédée à la naissance.

Herménégilde, né à Sacré-Coeur de Jésus en 1911, est décédé en 1980. Il se marie à St-Ludger en 1934, à Irène Dallaire, fille de Gaudiose et de Marie Bégin. Irène est née en 1912 et décédée en 1988. Herménégilde surnommé "MÉGIL", et Irène s'installent dans le rang 1 sur la ferme paternelle, pour, à leur tour élever une famille de 8 enfants. De là, Irène change sa vocation d'institutrice pour collaborer avec son mari aux travaux de la ferme. L'hiver, elle a la charge de la ferme, seule avec ses enfants, car, pour subvenir aux besoins de la famille, Herménégilde devait s'expatrier dans les chantiers, où il travaillait d'une noirceur à l'autre. Nous devons, nous les enfants, rendre hommage à ce vaillant père ainsi qu'à notre mère, cette incomparable épouse, à qui nous disons merci pour nous avoir donné la vie. Merci donc à vous deux!

2 juin 1935, Gilles (Carmen Dubord): Michel, Marcel, Claude, Diane de Bristol.

21 août 1937, Andrée (Jean-Louis Pépin): Yves, Luc, Régis, Marc, René, Éric de St-Ludger.



Dézilda et Octave



Herménégilde et Irène

21 mars 1941, Micheline (Marcel Laprise): Mario, Daniel, Caroline, Julie de Bristol.

12 septembre 1942, Solange (André Blais): Bruno, Rémy, Élise, Simon de La Patrie.

27 novembre 1943, Nicole (Robert Proteau): Brigitte, Nathalie, Marie-Claude de La Patrie.

20 novembre 1947, Bernard (Christiane Lachance): Stéphanie, Josée de Sherbrooke.

20 juin 1948, Édith (Donald Roy): Magalie, Hugo de Sherbrooke.

22 décembre 1950, Richard (Louise Lessard): Patrick, Stéphane, Jean-François, Jonathan, Isabelle de Sherbrooke

Petits-enfants: Jason, Jimmy, Rose, Michelle, Ryan, Jessy, Kale, Tressy, Jonathan.



Assis: Gilles, André, Micheline et Solange. Debout: Nicole, Bernard, Édith et Richard.

*Famille Florian et
Madeleine Boucher*

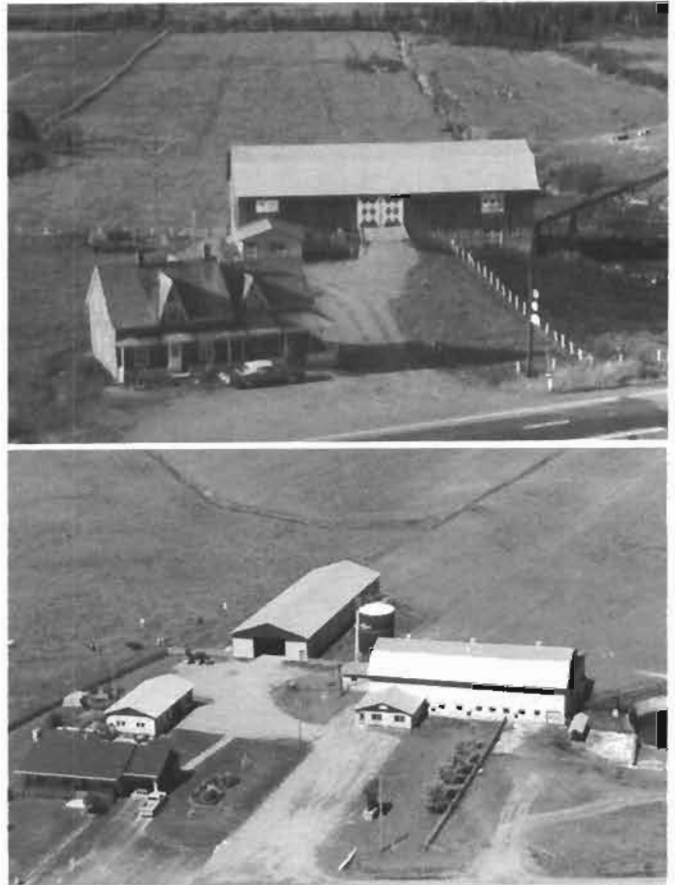
*Hier
(1976)*

FERME F.M. BOUCHER INC.

Arrivés à St-Ludger en 1969. Achat de la ferme de M. Lucien Leblanc. La ferme comprend maintenant 500 acres, 100 têtes holstein pur sang, une érablière de 11,000 entailles.

1987, année mémorable, la ferme est gagnante de la médaille d'argent, au concours provincial du mérite agricole.

*Aujourd'hui
(1990)*



FAMILLE BOUCHER: Madeleine Therrien, Florian Boucher, Sonia, Nancy, Gino

Famille Alphonse Boulanger et Rose-Anna Dallaire



Alphonse et Rose-Anna



Résidence d'Alphonse construite en 1910.

Alphonse, fils de Godfroy Boulanger, cultivateur, est né à St-Sébastien en 1887. Après ses études primaires, il se rend à l'Île des Soeurs où il rencontre un résident de St-Lambert, ouvrier, lequel lui apprend son métier de menuisier.

À l'âge de 20 ans il rencontre Rose-Anna, fille de Romain Dallaire. Le 20 octobre 1908, c'est le mariage d'Alphonse et de Rose-Anna. Ils vivent 2 ans dans une petite maison sur la cour arrière de celle qu'il construira vers 1910. Celle-ci existe toujours face au magasin CO-OP.

De l'union de ce couple naissent 10 enfants: François, Émile, Gérard, tous trois décédés; Jean-Baptiste, menuisier, remplacera son père; Yvette, Henri-Paul, bijoutier, également décédés. Antoinette, religieuse de la Charité de Saint-Louis est aussi retournée vers le père après avoir connu une vie bien remplie. Françoise, mariée à Dieudonné Dostie, habite à Thetford Mines, elle a quatre enfants dont un décédé accidentellement. Claude, marié à Huguette Robitaille, habite à Québec. Ils ont un fils.

Soulignons que Gérard devint Père Oblat en 1939. Il est professeur à Ottawa quelques temps puis part en mission où il est fait prisonnier. Il est porté disparu ou mort. Après sa libération, il fait du ministère à Shefferville pendant 20 ans. Il décède à Richelieu à l'âge de 69 ans.

En 1928, année difficile pour Alphonse, sa compagne Rose-Anna meurt, suite à un accouchement, à l'âge de 39 ans.

En 1931, Alphonse épouse en secondes noces Exilia Poulin. Celle-ci décède à son tour en août 1948.

Alvina Bélanger sera la troisième épouse d'Alphonse. Celui-ci devra affronter à nouveau la mort, sa 3^e femme décédant en 1966.

Au niveau social, il s'implique comme commissaire d'école, président de la Commission scolaire, marguillier, conseiller municipal et maire intérimaire.

Étant menuisier, il a l'occasion de rendre service à beaucoup de résidents de St-Ludger et d'autres paroisses. Il ne comptait pas les heures, ne prenait jamais de vacances, soignait lui-même ses malaises. En construction, ses plans étaient visés d'avance. Il disait parfois à des clients: "C'est des plans de cornette que tu as".

La vie d'Alphonse ne fut pas toujours gaie, mais sa foi l'aidait à traverser les épreuves. En 1977, il fait une chute dans sa demeure, se brise une hanche, ce qui lui causa sa mort à l'âge de 90 ans.

Famille Jean-Baptiste Boulanger et Bernadette Bégin

Jean-Baptiste est né à St-Ludger en 1914. Dès l'âge de 13 ans, il travaille à l'atelier de son père, puis au moulin à scie. Il gagne 25 cents par jour qu'il doit remettre à son père. Le 16 juillet 1938, il épouse Bernadette Bégin de St-Samuel. Ils s'installent quelques années dans la maison d'Alphonse Boulanger, père de Jean-Baptiste. En 1947, le couple déménage dans la nouvelle maison, construite sur la rue Dallaire.

Dix enfants viennent égayer le foyer de Bernadette et Jean-Baptiste: Sept filles et trois garçons.

CLAUDETTE: épouse Rémi Cloutier. 3 enfants: Lorraine, Sylvain, Patrick.

LOUISE: professeur pour jeunes en difficulté.

CLAIRE et Roger Rodrigue: 6 enfants: Annie, Mario, Éric (décédé), Sonia, Isabelle, Amélie.

GÉRARD et Monique Gagnon: 1 enfant: Samuel.

MONIQUE et Marc-André Soucy. 3 enfants: Anne-Marie, Dominick et Geneviève.

LISE et Guy Bernard. 3 enfants: Sarah, Frédéric et Stéphane.

JOCELYNE. Décédée à 24 ans.

MARCEL. Menuisier à St-Ludger.

DANIEL. Ingénieur en mécanique.

BRIGITTE et Jérôme Drouin. 3 enfants: Jonathan, Maxime, Alexandre.

En plus de veiller aux besoins de sa famille, Bernadette est membre du M.F.C., du Cercle de Fermières et fait partie de la chorale de l'église depuis 30 ans.

Quant à Jean-Baptiste, le travail ne lui fait pas peur: 53 ans à la "boutique", dix heures par jour, pas de vacances et pas de "break". Il fut aussi marguillier, conseiller, fit du bénévolat à l'O.T.J. Il prend sa retraite à 66 ans, tout en passant son temps à cultiver son jardin, ses fleurs, à visiter ses enfants et la Belle Province.



Photo de noces de Jean-Baptiste et Bernadette.

Son fils, Marcel, continue son oeuvre pour la 3e génération. Cette famille compte également trois arrière-petits-enfants: Julien et Sarah Germain, Dominick Légaré.



Claudette, Louise, Claire, Gérard, Jean-Baptiste, Bernadette, Monique, Lise Marcel, Daniel, Brigitte



Jocelyne

Famille Henri-Paul Boulanger et Gabrielle Bolduc



Henri-Paul et Gabrielle.

Après leur rencontre d'un coup d'oeil dans l'église de St-Ludger, Henri-Paul, fils d'Alphonse Boulanger et de Rosanna Dallaire, est présenté à Gabrielle, fille de Dominique Bolduc et de Pamela Couture, par un oncle, Alfred Leblanc, à sa cabane à sucre.

Ils s'épousent en août 1945 et demeurent au deuxième étage de la maison paternelle située au centre du village.

Henri-Paul est menuisier pour un temps pour son père, et plus tard, devient commerçant et bijoutier. Entre temps, la famille s'agrandit. Ils ont deux garçons et deux filles.

Le 1er décembre 1953, leur vie est soudainement changée par une tragédie. Henri-Paul se noie accidentellement dans le lac Long Pond, près de Jackman, Maine. Gabrielle demeure seule pour élever sa famille. Son beau-père lui construit une nouvelle demeure près du couvent, et la vie continue.

Pensant au futur, Gabrielle s'adapte à différents travaux pour subvenir aux besoins de sa famille, assurer et améliorer l'avenir de ses enfants. La décision de s'établir aux États-Unis devient la solution.

Leurs enfants et sept petits-enfants se nomment comme suit: Jean et son fils Derek; Bibiane épouse Antonio Da Cunha en 1971, ils sont parents de Anthony et de Stephen; Louis épouse Sheila Wood en 1982, leurs enfants sont Louis et Janine; Thérèse épouse Fernando Dias en 1975, ils ont 2 enfants Christopher et Priscilla.

Quant à Gabrielle, elle nous quitte prématurément en 1975 à l'âge de 51 ans.



Louis Boulanger, son épouse Sheila, leurs enfants Louis et Janine. Alfredo Dias, son épouse Thérèse Boulanger, leurs enfants Christopher et Priscilla. Antonio Da Cunha, son épouse Bibiane Boulanger, leurs enfants Anthony et Stephen. Jean Boulanger et son fils, Derek.

Famille Joseph Boulanger et Delphine Isabelle



Le premier Boulanger du Québec débarque à l'Île d'Orléans en 1662, à l'âge de 14 ans. Né à Vimy (France), Claude Lefebvre, dit "Boulanger" était déjà orphelin lorsqu'il décide de venir s'installer en Nouvelle-France, dans la paroisse de Ste-Famille. Il y épousait Élisabeth Arnault le 7 octobre 1669.

L'un de ses descendants est Godfroy Boulanger, cultivateur à St-Sébastien et marié à Rose-Délina Blais. L'aîné des six fils se nomme Joseph. Comme on défriche un nouveau village à St-Ludger, Joseph décide de s'y installer et reçoit le lot 2 N-O le 1^{er} mars 1893. Tout de suite il s'y bâtit un camp en bois rond. C'est un bon chrétien, habile, débrouillard et sérieux.

Le 26 juillet 1894, à l'âge de 26 ans, il épouse Delphine Isabelle (19 ans), originaire elle aussi de St-Sébastien. Delphine reçoit alors quatre couvertures de sa

mère qu'elle devra lui remettre lorsqu'elle s'en sera tissées. D'ailleurs, Joseph se marie avec un habit de lin tissé par sa mère.

Joseph reçoit la lettre patente qui le déclare propriétaire de son lot, le 15 août 1900. Il fut tour à tour maire, conseiller, marguillier, commissaire d'école, etc. C'était l'époque où on pouvait emprunter de l'argent sans papier, - la parole, c'était sacré - et où la prière du matin et du soir se récitait chaque jour à genoux. C'était aussi l'époque où les grands-mères fabriquaient les souliers avec du cuir de peau de vache, où les habits d'hiver se faisaient en étoffe de laine de mouton. Imaginez un peu le travail obscur des femmes qui donnaient sans compter, amour, travail et santé.

Les enfants naissent selon la volonté de Dieu. Sur 16 naissances, huit mourront en bas âge. Voici quelques mots sur les survivants:

Léa, l'aînée, entre au couvent à l'âge de 15 ans. Auréa se marie à Arthur Moisan. Maria entre elle aussi au couvent à 17 ans. Henri héritera de la ferme de Joseph, en 1940. Zélia se marie à Antonio Gosselin. Louis-Philippe devient cordonnier à St-Ludger. Thérèse entre au couvent. Rosaire - qui porte ce nom parce qu'il est le quinzième - s'installe à St-Ludger comme forgeron, puis revendeur de machinerie agricole.

Après 64 ans de vie commune, Joseph mourra le 11 décembre 1958 et Delphine le 13 juillet 1960.

C'est ainsi que vivaient nos pionniers, en harmonie avec Dieu, les gens et la nature.



Assis: Joseph, Rose-Délina, Léa, Maria, Thérèse. Debout: Auréa, Zélia, Henri, Philippe, Rosaire.

Famille Henri et Renaud Boulanger



Famille Henri Boulanger.

Henri, fils de Joseph Boulanger et de Delphine Isabelle, est né à St-Ludger le 18 mars 1904.

Quelques années après sa naissance, toute la famille s'est installée dans la maison dont le père venait de terminer la construction, dans le rang 7. Cette maison est toujours habitée par la famille Boulanger.

Henri a fréquenté l'école du rang comme tous les garçons de son temps. Le 23 septembre 1931, il épouse, à St-Romain, Yvonne Gosselin, née le 7 avril 1911, fille d'Odias Gosselin et de Valéda Gaulin.

Douze enfants naissent de cette union: Clémence, Renaud, André, décédé le 14 juillet 1983, à l'âge de 47 ans, Rolande, décédée à l'âge de 47 ans le 21 mars 1985. Madeleine, Marguerite, Bernadette, Marie-Rose, Yvette et Yolande. Deux filles sont décédées en bas âge. Vingt-trois petits-enfants et quatre arrière-petits-enfants se sont ajoutés à cette grande famille.

Vers 1940, après avoir toujours travaillé avec son père, Henri prend possession de la ferme paternelle. Sa santé était fragile, mais, avec l'aide de sa femme, de ses enfants et aussi de ses parents qui sont demeurés avec eux, la réussite fut belle. Il a même acheté la terre de son voisin, au début de l'année 1949.

La menuiserie a aussi pris une grande place dans sa vie, il l'exécutait avec plaisir et succès.

À l'automne 1962, il passe ses pouvoirs à son fils Renaud. Henri va vivre avec sa famille à St-Romain, dans la maison qu'il vient d'acheter de son beau-père. Une belle retraite qu'il a passée à bricoler et à fréquenter, parents et amis.

Le 27 novembre 1969, Yvonne décède subitement à l'âge de 58 ans.

Après deux ans de veuvage, il épouse, le 25 septembre 71, Marie-Berthe Lapierre de Lac-Mégantic. Il habite cette ville jusqu'à son décès, survenu le 7 mai 1990, à l'âge de 86 ans. Il repose maintenant auprès de sa première femme, Yvonne, au cimetière de St-Romain. Un repos bien mérité après une vie bien remplie.

Renaud, fils d'Henri, lui succède en 1962. Il épouse Dorothee Duquette le 11 juillet 1957. De cette union, naissent 2 fils: Gaston et Jacques. La ferme est demeurée dans la famille de 1893 à nos jours.



Famille Renaud Boulanger.

Famille Philippe Boulanger et Alberta Fluet



Philippe et Alberta 1938

Philippe, fils de Joseph Boulanger et de Delphine Isabelle est né, le 31 mars 1910, et fut baptisé le 1 avril. Événement peut être unique à St-Ludger, le baptême se fit sur la galerie. La maman étant atteinte de la "grosse picotte", la vie du bébé était en danger. La maison était "placardée" et M. le Curé Soucy, de santé fragile dit-on, craignant la contagion ne voulait pas entrer à l'intérieur. Le parrain fut le Dr Georges-Marie Grégoire et la marraine l'aînée, sa soeur Léa.

Il fréquenta l'école du rang, vaqua un peu aux travaux de la ferme, mais un gain extérieur s'imposait. Pendant quelques années, il supporta la rudesse et l'ennui des chantiers, mais il jugea qu'il n'aurait pas la santé d'y travailler toute sa vie. Il se rendit donc à Mégantic, où il paya sa pension et travailla sans salaire, pendant un an, pour apprendre son métier, afin d'ouvrir sa propre cordonnerie-sellerie et monter un petit magasin de chaussures.

Il connaît bien son métier, il doit cependant user d'imagination et d'ingéniosité, pour répondre aux besoins d'une clientèle, qu'il veut toujours grandissante, et de plus en plus exigeante, avec une variété de chaussures, allant de la chaussure de toilette à celle des travaux de la

ferme, des chantiers, de la drave, y associant la fabrication de harnais tous genres: chiens, poneys et toutes catégories de chevaux. Il doit aussi subir des pertes d'argent, étant obligé de faire crédit. Il en fut ainsi pendant 40 ans.

Alberta, fille d'Albert Fluet et de Léontine Fillion, est née le 20 novembre 1917, 6ème enfant d'une famille de douze. Après la petite école, elle poursuit ses études au couvent du village où enseignent les Soeurs de la Charité de St-Louis. Elle y obtint son diplôme de l'Instruction Publique. Elle enseigne pendant 4 ans, à la petite école, dans des conditions très rudimentaires, au fabuleux salaire annuel de 140 \$.

Au fil du temps, se tissa un amour assez fort, entre Philippe et Alberta, pour unir leur destinée. Le 7 juillet 1938, leur mariage fut béni par le curé Nelson Lévesque. De cette union sont nés 7 enfants et 14 petits-enfants.

Le travail ne manque pas, il faut déployer et employer tout son courage et son énergie, pour assurer la vie de la famille. Être pour ainsi dire "professionnelle du foyer" attentive aux multiples besoins des enfants. Par le travail constant de leurs parents, tous les enfants firent de bonnes études, leur permettant de se tailler une belle place au soleil.

Le couple accède aussi à différents postes, au sein paroissial, avec tout le dévouement dont ils pouvaient disposer.

Se proposant une petite retraite paisible, les études des 7 enfants terminées, la maladie frappe brutalement. La mort vint ravir l'époux d'Alberta en 1979. Un second deuil s'ajoute en 1990 par le décès de l'aîné, Raymond.

Enfants et petits-enfants demeurent tous à l'extérieur. Le centenaire sera une occasion de plus de partager de nombreux souvenirs. "Plein succès aux fêtes!"



Avant: Lucille, Philippe, Fabienne, Alberta et Martine. Arr: Raymond, Réal, Reine et Claude (1963)

*Famille Rosaire Boulanger et
Thérèse Pépin*



Marc, Gilles, Colette, Rosaire, Thérèse, Lorraine, Pierre, Guy et Paul.

Né le 23 mars 1917, à St-Ludger, Rosaire, comme tous les enfants de l'époque, fréquente l'école du rang et doit la quitter très tôt. Mais c'est un autodidacte: curieux, il lit tout et aime apprendre

À 16 ans, il gagne déjà sa vie et plus jamais il n'aura un sou de son père. Il est autonome et fier de l'être. Durant le début de la dépression, il travaille à 0,50\$ par jour. Plus tard, il va s'exiler sur la Côte-Nord pour aller bûcher. Il revient par la suite à Lac-Mégantic où il travaillera pour Jean Trudel, comme apprenti forgeron et charron. Pendant un an, il n'a pour seul salaire que sa pension. C'est à 22 ans, qu'il acquiert la forge de M. Trudel. Quatre ans plus tard, il s'installe à St-Ludger comme forgeron. Au fil des ans, il va transformer sa forge en commerce de machineries aratoires dont il détient une franchise pendant plus de 30 ans.

Rosaire est très actif dans sa communauté. Ainsi, il est conseiller, de 1948 à 1952, chef-pompier, de 1946 à 1959, président de la Commission scolaire, de 1957 à 1964, maire, de 1967 à 1975, membre-fondateur du Pavillon St-Ludger en 1969 et il oeuvre dans plusieurs autres domaines (comme marguillier, membre de comités de la Caisse populaire, etc.).

Entre temps, il épouse Thérèse Pépin, fille d'Absalon Pépin et de Clairia Beaudoin, le 1^{er} septembre 1943. De leur union, naquirent huit enfants dont cinq garçons et deux filles. Durant ces années, Thérèse travaille sans relâche au bonheur des siens. Tout l'intéresse et, à mesure que les enfants grandissent, elle fait de plus en plus de bénévolat. Pendant quelques années, elle sera conseillère des Fermières puis Reine des fermières; elle est marguillière de 1985 à 1988, responsable de secteur au Mouvement des femmes chrétiennes (M.F.C.) de 1982 à 1991. Elle fonde le Mouvement Midade ?? à St-Ludger en 1989. Elle est, de plus, une bénévole Albatros (assistance aux malades en phase terminale) depuis 1987. N'oublions pas de mentionner aussi que Thérèse chante à la chorale de l'église depuis 1945. Rien de mieux que le bénévolat pour se tenir en forme!

En plus de leurs enfants Guy, Colette, Lorraine, Gilles, Marc, Pierre et Paul, Rosaire et Thérèse ont quatre petits-enfants qui aiment beaucoup venir visiter leurs grands-parents à St-Ludger

*Famille Athanase Carrier et
Rose-Délina Poirier*



Noël, Yvonne, Adélar, Roméo, Germain, Athanase, Lucienne, Antoinette, Rose-Délina Poirier, Emma, Napoléon Choquette, Rosa, Alice, Germaine, Bertha. En arrière: Émile Carrier et Yvonne Blouin

Athanase Carrier, né en novembre 1869, et Rose-Délina Poirier se sont mariés le 15 juillet 1895. Ils vécurent à St-Sébastien pour 4 ou 5 ans. Ce fut là que naquirent les trois premiers enfants: Alice, Émile et Roméo.

La paroisse St-Ludger, ouvrait ses portes à ceux qui voulaient ouvrir des terres et construire routes et maisons, le long de la rivière Chaudière. Ces gens, au coeur ardent et généreux, avaient un objectif de vie familiale et paroissiale.

Athanase, surnommé "Thanase" vint s'établir du côté sud de la rivière, à un mille du village. Vers 1912, il déménagea sur un lot un peu plus éloigné, comportant une belle érablière qui, aujourd'hui est la propriété d'un petit-fils, Yves Carrier. En 1922, la maison fut agrandie.

En avril, mai et juin 1919, les trois plus vieux se sont mariés: Alice, épousa Napoléon Choquette, beurrier de la paroisse; Émile, s'unit à Yvonne Blouin, il était déjà établi du côté nord, sur la propriété actuelle de Bernard Blouin. Roméo, se marie à Viola Drouin. Il fut bedeau

quelques temps et s'établit à St-Georges comme laitier. Un accident mortel laisse son épouse en deuil avec 10 enfants, en 1935.

Plus tard, Noël cohabite avec ses parents après son mariage avec Marie-Marthe Blouin.

Quatre des 8 filles: Yvonne, Lucienne, Germaine et Emma, se consacrent au Seigneur.

Bertha, veuve de Ti-Jos Mercier, porte honorablement ses 87 ans.

Adélar, époux de Marie-Rose Dallaire, donna à la postérité 14 enfants, tous vivants à l'heure actuelle.

Rose, veuve de Donat Ponton et Antoinette, veuve de Pierre Bolduc, se portent assez bien.

Après le décès d'Athanase, en 1946, Rose-Délina épouse en deuxième nocces Donat Beudet. Elle décède 5 ans plus tard.

La famille Carrier compte 67 petits-enfants qui, à leur tour, ont agrandi la famille de plus de cent-quatre-vingts descendants.

Famille Adélard Carrier et Marie-Rose Dallaire

En hommage à nos parents

Marie-Rose Dallaire et Adélard Carrier

Adélard, fils d'Athanase Carrier et de Rose-Délina Poirier, est né le 5 juin 1905. Marie-Rose est la fille cadette de Romain Dallaire et de Lucie Côté, elle est née le 2 déc. 1907. Ils s'unissent devant Dieu le 11 juillet 1928.

C'est sur une ferme dans le premier rang qu'ils commencent leur vie de couple et y élèveront une belle famille de 14 enfants. L'aînée, Jeannine, Germain, Clermont, Réginald, Patrick, Louise, Suzanne, Rosaire, André, Jean-Paul, Monique, Thérèse, Pauline et Bruno.

Adélard travaille sur sa ferme, mais dès que ses garçons furent en mesure de prendre la relève, il va travailler dans les chantiers aux États-Unis, ne revenant que pour les travaux de la belle saison.

En 1950, ils deviennent "laitier" jusqu'en 1962, la tâche de passer le lait avec une voiture à cheval revient à Patrick, Jean-Paul et Rosaire.

Marie-Rose, de nature joyeuse et généreuse voit à l'organisation de toute cette famille.

En mai 1962, ils vendent leur ferme à Herman Faucher et viennent résider au village.

Adélard travaille toujours dans le bois et c'est là qu'il décède accidentellement le 20 janv. 1968, à l'âge de 62 ans. Marie-Rose décèdera le 20 janv. 1973 à l'âge de 65 ans.

Le dernier dimanche de janvier ramène à chaque année les enfants d'Adélard et de Marie-Rose en l'église



Marie-Rose, Adélard

de St-Ludger pour une messe commémorative en présence de parents et d'amis. Le célébrant est André leur fils, présentement curé à Winnipeg.



1e rangée: Jeannine, Louise, Suzanne, Monique, Thérèse, Pauline
2e rangée: Germain, Clermont, Réginald, Patrick, Rosaire, André, Jean-Paul, Bruno.

Famille Émile Carrier et Yvonne Blouin



Émile



Yvonne.

Émile, fils d'Athanase Carrier et de Rose-Délina Poirier, est né le 19 août 1897 à St-Sébastien.

Yvonne, fille de Zéphirin Blouin et Mathilde Bégin, est née le 22 mai 1898 à Courcelles.

Ils se sont connus à St-Ludger puis mariés le 24 avril 1919. Ils eurent 7 enfants: Yolande, Normand, Gervaise, Yves, Élizabeth, Laval et Geneviève.

Émile possède sa ferme avant son mariage et la vend à Laval, son fils, en 1961. Émile est davantage un homme de chantiers qu'un fermier, ce qui a pour effet de laisser beaucoup de travail à Yvonne, dont la santé est plutôt délicate, et aux enfants plus âgés de la famille. Cependant, Émile est un homme responsable, il prend bien soin de sa famille et quand il accepte une charge publique, il la remplit consciencieusement. Il est maire de sa municipalité de 1957 à 1961, poste qu'il doit quitter alors qu'il déménage au village, une municipalité différente.

Par ailleurs, Émile était d'âge d'aller à la guerre (1914-18); il n'y alla pas, ce ne fut cependant pas sans contraintes. En ce temps-là, tout jeune homme ayant l'âge d'aller à la guerre devait se soumettre à cette formalité. Pour échapper à la recherche des M.P., il quittait la maison sans dire où il allait, ce qui laissait ses parents dans une grande inquiétude. Par la suite, il nous apprit qu'il travaillait sur sa propre ferme le jour (résidence de Raymond Roy, rang 1 et allait coucher à la cabane à sucre de son père (propriété de Yves Carrier, aujourd'hui).

Émile et Yvonne ont également une grande foi. Ils élèvent leur famille en leur inculquant le respect de tous ceux qui les entourent.

Hommage à ces valeureux pionniers.



Dans l'ordre: Émile, Yvonne, Normand, Geneviève, Laval, Élizabeth, Yves, Gervaise, Yolande.

*Famille Yves Carrier et
Huguette Dallaire*



Huguette et Yves.

Yves Carrier, fils d'Émile, épouse Huguette Dallaire, fille de Gaudiose le 7 août 1954.

De cette union naissent 6 enfants:

Johanne, mariée à Guy Lafleur; Olivier, Pierre-Yves.

Brigitte, mariée à Raymond Roy; Anne-Marie et Nathalie.

Marc, marié à Solange Fillion; Émilie.

Julie, Élise et Isabelle.

Huguette voit le jour à St-Ludger le 14 juin 1930. Elle fait des études primaires et secondaires à l'école du village, puis un cours commercial à Lac Mégantic où elle travaille un certain temps.

La COOP de St-Ludger bénéficie ensuite de ses services. Au cours de ces années, Huguette, bonne ménagère, se dévoue beaucoup pour ses parents, frères et sœurs. Après son mariage, elle met beaucoup de temps, énergie et amour, à éduquer ses enfants, à veiller au bien-être de sa famille et au fonctionnement de leur commerce.

Yves voit également le jour à St-Ludger; le 24 octobre 1930. Fils de cultivateur, il fréquente l'école de son rang et par la suite, se dirige vers le collège Ste-Anne-de-la-Pocatière pour compléter ses études.

À son retour, Yves, travailleur acharné se rend dans les chantiers américains et ontariens. Il consacre aussi six ans de son temps à la COOP de St-Ludger après quoi, il acquiert un commerce de meubles qu'il gère pendant 33 ans.

Le commerce demande beaucoup de temps et d'énergie, malgré tout, les organismes paroissiaux bénéficient quand même de son dévouement de sa générosité. Au fil des années, il aura été: secrétaire-trésorier de l'O.T.J., de la collecte paroissiale pour le Séminaire St-Georges, des fêtes du 50e anniversaire de l'arrivée des religieuses en 1957, également des fêtes du 75e anniversaire de la paroisse en 1967, enfin de la Commission scolaire pendant 12 ans. Yves est aussi le 1er animateur laïque à l'église et l'un des promoteurs du Pavillon St-Ludger dont il fut le président de 1966 à 1980. Il a aussi été directeur et président de la Caisse populaire pendant quelques années.

Très actif, le sport occupe une place de choix dans sa vie. Le hockey sur patins fut un sport qu'il a beaucoup pratiqué et aimé. Néanmoins, le sport où l'on reconnaît vraiment Yves, c'est comme joueur et commanditaire de l'équipe de ballon sur glace "Yves Carrier Meubles" avec laquelle il a enligné une légion de trophées.

Famille Marc Carrier et Solange Fillion

Yves a une reconnaissance et un souvenir ineffaçables de ses partenaires sportifs. Il a aussi la chance d'être entraîneur d'une équipe féminine championne.

Toutes ses activités sportives lui valurent (en 1983) d'être élu au Temple de la renommée des sportifs de la Beauce.

Malgré tous ses engagements, il sait être présent avec sa famille à qui il a donné beaucoup d'amour.



Avant: Brigitte, Yves, Huguette, Johanne.
Arrière: Marc, Isabelle, Elise, Julie.

Marc, vit le jour le 24 août 1958. Il est le fils d'Huguette Dallaire et d'Yves Carrier.

Le 2 mai 1981, à Audet, il unit sa destinée à Solange Fillion, née le 26 mars 1958. Elle est la fille de Noëlla Morin et de Léandre Fillion.

Deux ans plus tard, soit le 9 mai 1983, une petite fille est née, et baptisée sous le nom d'Émilie.

Présentement Marc travaille dans le domaine de la construction. Solange est commis de bureau à temps partiel au Pavillon St-Ludger et au Foyer de St-Gédéon.

Marc et Solange oeuvrent au sein du Club Optimiste de St-Ludger depuis environ 10 ans. En 1985-86, Marc devient président de ce club. En 1986-87, il est mandaté par tous les clubs de la région, afin de les représenter au District Sud du Québec, en tant que lieutenant-gouverneur. Après quelques années un peu moins actives, il reprend le collier, en acceptant le poste de secrétaire-trésorier pour l'année 1989-90.

Comme le bien-être des jeunes lui tient à coeur, Marc accepte le poste de commissaire à la C.S.D.C. en novembre 1987. Malheureusement, en janvier 1990, il se voit dans l'obligation de démissionner, un nouvel emploi l'obligeant à travailler à l'extérieur de la région.

Marc, Solange et Émilie forment une petite famille sympathique et heureuse de vivre dans leur belle paroisse.



Anne-Marie.



Nathalie.



Émilie.



Olivier et Pierre Yves.



Solange, Émilie et Marc.

Famille de Brigitte Carrier et Raymond Roy

Raymond est né à Lac-Mégantic, le 23 mars 1952. Il est le fils de Clément Roy et d'Irène Blais.

Il épouse le 21 juin 1975, Brigitte, née le 25 juin 1956, fille d'Yves Carrier et d'Huguette Dallaire.

De cette union sont nées deux filles: Anne-Marie, le 11 novembre 1978 et Nathalie, le 23 mai 1980.

Ils demeurent à Lac-Mégantic jusqu'en 1977, puis déménagent à St-Ludger et achètent la maison d'Émile Carrier, dans le 1er rang, où ils demeurent depuis.

Brigitte a fait ses études primaires à St-Ludger, son secondaire à St-Martin, puis ses études collégiales au Cégep François-Xavier Garneau de Québec. Elle est caissière à la Caisse Populaire de St-Ludger, depuis 1977.

Raymond est homme d'affaire, et, depuis le 1er janvier 1990, s'occupe du développement industriel à Lac-Mégantic. Il est membre Optimiste depuis 1973, puis président de ce club en 1985, commissaire d'école de 1982 à 1988, dont Président de la Commission Scolaire des Cèdres en 1986-87-88. Il fut également Président de l'O.T.J. de St-Ludger en 1978-79.



Arrière: Anne-Marie, Raymond.
Avant: Brigitte, Nathalie.

Famille Yves Bergeron et Francine Smith

Yves Tremblay Bergeron est né à Chicoutimi le 10 décembre 1954.

Francine Smith est native de Newport Cté de Gaspésie; elle voit le jour le 6 décembre 1956.

Ils s'unirent par le lien du mariage le 30 août 1980 à Terrebonne. Ils ont donné naissance à 4 enfants.

Manuel né le 20 décembre 1980 à Terrebonne.

Joé né le 12 avril 1982 à Saint-Ludger.

Francis né le 18 novembre 1983 à Saint-Ludger.

Martin né le 14 octobre 1986 également à St-Ludger.

Cette famille réside dans l'ancienne maison de Thomas Trépanier au 157, rang 1 depuis mai 198...

Yves effectue présentement un travail d'ouvrier spécialisé dans le domaine de la construction. Dans ses loisirs, il fabrique du papier artisanal, comprenant: parchemin, ensemble de correspondance, livre de chevet et livre de signature.

Francine a fait des études en secrétariat à Ste-Foy en 1974 et tailleur (confection pour hommes) en 1979. Elle est présentement mère de famille et relieuse de livres.

Ils sont tous deux membres de l'association des Artistes et Artisans de la Beauce, ce qui les amène à participer occasionnellement à des expositions.



En avant: Francine, Francis, Martin, Joé
En arrière: Yves et Manuel.

Famille Laval Carrier et Lise Leclerc



Lise et Laval.



25 années de mariage de Lise et Laval: de gauche à droite: Josée, Lise, Laval, Daniel.

À l'occasion du Centenaire de St-Ludger, c'est un plaisir pour Lise et Laval de rédiger une courte biographie de la famille.

Laval, fils d'Émile Carrier et d'Yvonne Blouin, naît à St-Ludger le 2 décembre 1935. Comme beaucoup de gens de sa génération, Laval est initié aux travaux de la ferme.

Un peu plus tard, il vole de ses propres ailes en allant travailler à l'extérieur. En premier lieu, dans une manufacture d'acier à Montréal; et ensuite comme bûcheron en Ontario et du côté américain. Il fait partie de ces fils de cultivateurs qui sont recherchés, étant de bons travailleurs. En 1961, il fait l'acquisition de la ferme paternelle. En 1962, Laval épouse Lise, fille d'Hyppolite Leclerc et d'Eva Bilodeau de Lac Mégantic.

Lise n'ayant pas l'habitude de la ferme, ne partage pas les travaux, cependant, elle est très bonne ménagère et remarquable éducatrice pour ses deux enfants:

Daniel, né le 14 août 1963, fait ses études primaires à St-Ludger et secondaires à la Polyvalente Bélanger de St-Martin. Comme son père, il fait un peu de tout. En 1984, il travaille comme camionneur aux Aciers de St-Gédéon. Il réside à St-Ludger. Le 12 sept. 1987, Daniel épouse Marielle Rodrigue. Ils ont un fils, Jean-Sébastien, né le 20 mai 1989. Lise et Laval sont fiers de leur petit-fils qui continuera la génération de la famille Carrier.

Josée est née le 10 juillet 1968. Après son secondaire, elle terminera ses études au Cégep de Sherbrooke

en techniques administratives. Depuis 1988, elle est commis-comptable et demeure à Sherbrooke.

En 1968, Laval vend sa ferme et s'engage comme camionneur pour Transport Dallaire. En 1986, le groupe Robert fait l'acquisition de cette compagnie de transport pour laquelle Laval continue de travailler. Il occupera différents postes au niveau de la paroisse: échevin, marguillier, membre des Chevaliers de Colomb Conseil 9738.

Les enfants étant aux études, Lise oeuvre comme couturière à la manufacture Ray Boisvert et plus tard, auprès des bénéficiaires du Pavillon St-Ludger.

Laval et Lise sont fiers de vivre dans une localité où les citoyens font preuve d'amitié et de collaboration.



Marielle, Daniel.



Jean-Sébastien.

Famille Noël Carrier et Marie-Marthe Blouin



Mariage de Noël Carrier et de Marie-Marthe Blouin. (2 janvier 1929).

Noël, fils d'Athanase Carrier et de Rose-Délina Poirier, est né à St-Ludger le 25 décembre 1900; sa mère, femme profondément chrétienne, s'était même rendue assister à la messe de minuit et se rendant compte que le moment de la naissance était arrivé, dut quitter pendant la cérémonie religieuse et retourner à la maison "en carriole" (3 km) pour donner naissance à son fils le matin de "Noël".

Le 2 janvier 1929, il épouse à St-Ludger, Marie-Marthe Blouin, née le 29 juillet 1907 à St-Sébastien, fille de Zéphirin Blouin et de Mathilde Bégin.

Ils s'établissent sur la ferme paternelle située sur la route 204. Les parents Carrier demeurent avec eux jusqu'à l'automne 42 et quittent pour s'établir au village, sur la rue LaSalle dans une maison qu'ils ont construite eux-mêmes.

De cette union naissent 6 enfants:

GHISLAIN, 22.03.30, marié à Louise Beaudoin en 1956 (Alain, Éric).

CLAUDE, 22.02.34, marié à Jacqueline Cliche en 1957 (Michelle, Josée).

ODETTE, 10.05.38, mariée à Jean-Louis Bouffard en 1963.

JEANNE-MANCE, 16.02.43, mariée à Jean-Noël Bégin en 1967 (Annie, Charles).

JEAN-HUGUES, 16.02.43, marié à Solange Bégin en 1969 (Nadia, Isabelle).

JACINTHE, 01.02.48, mariée à Michel Desjardins en 1983.

La famille s'est agrandie de deux arrière-petits-enfants: Frédéric et Valérie, enfants de Michelle et Guy (Claude).

Noël gagne la vie de sa famille à cultiver sa ferme et passe plusieurs hivers dans les chantiers du Maine avec ses frères (Émile et Adélar) et revient au printemps pour exploiter son érablière. Il trouve le temps de s'impliquer au niveau de la paroisse comme commissaire d'école, marguillier. Il fait partie des conseils d'administration de la Caisse populaire et de la Coopérative.

Ils vendent leur ferme à Wilbrod Arguin en 1965 et s'établissent au village dans la maison déjà habitée par ses parents en 1942. Malheureusement, Noël ne peut jouir très longtemps du repos bien mérité car sa santé se détériore beaucoup. Après une longue maladie, il décède le 26 octobre 1970.

Marie-Marthe, malgré ses 83 ans et une santé fragile, demeure toujours dans sa maison.

La famille Carrier désire rendre hommage aux paroissiens de St-Ludger avec qui elle partage la fierté de ce 100e Anniversaire.



Photo prise à l'occasion du 40e Anniversaire de mariage ((1969). En avant: Noël et Marie-Marthe. En arrière: Jean-Hugues, Odette, Claude, Jacinthe, Ghislain, Jeanne-Mance.



Leur maison sur la route 204.

Famille Ghislain Carrier et Louisette Beaudoin



Ghislain et Louisette.

Ghislain, fils de Noël Carrier et de Marie-Marthe Blouin, est né le 22 mars 1930.

Il quitte tôt l'école pour aider son père aux travaux de la ferme et plus tard, aller travailler dans les chantiers de la région, du Maine ou de l'Ontario.

Louisette, fille de Joseph (Jos) Beaudoin et de Marie-Louise Paré, est née à St-Samuel le 20 janvier 1933. Deuxième enfant de la famille, elle doit très tôt aider sa mère aux tâches ménagères en plus de faire la comptabilité du moulin à scie de son père et d'y mesurer le bois à l'occasion.

Ghislain vient d'ailleurs, travailler à ce moulin où il n'est pas sans remarquer la fille du patron. Ils se marient le 7 juillet 1956 et s'établissent à St-Ludger dans l'ancienne maison d'Antonio Bégin. Ils emménagent ensuite



Alain.



Éric.

dans l'appartement attenant au bureau de poste pour finalement acheter la maison qu'ils possèdent présentement sur la rue de l'Église.

Ghislain délaisse le métier de bûcheron en 1958. Policier municipal en 1961, il devient le principal employé chez Yves Carrier Meubles pendant près d'une trentaine d'années. D'une grande polyvalence, il y exerce à la fois les métiers de livreur, réparateur de scies à chaînes et poseur de revêtements souples. En 1984, il décroche le contrat de conciergerie à l'École élémentaire Nazareth. Tout en s'acquittant de ses fonctions de conciergerie, il va de temps à autre au bois faire le travail qu'il préfère: bûcher.

À l'ouverture du Pavillon St-Ludger en 1969, Louisette est engagée comme suppléante dans cet établissement. Elle y pratique presque tous les métiers avant d'occuper son poste actuel de buandière.

De leur union sont nés deux garçons: Alain, le 24 mai 1959 et Éric, le 30 janvier 1965. Ils ont fait tous les deux des études universitaires: l'aîné en géographie, en aménagement du territoire et en sciences politiques; et le cadet, en traduction (français, anglais, espagnol).

Famille Pierre Carrier et Céline Lessard



4 générations: Joseph Carrier, sa fille Mary, Diana, fille de Mary et l'enfant: Gérard, fille de Diana.

Qui était Pierre Carrier?

Il nous faut remonter en 1670 pour connaître son origine. Jean Carrier et son épouse partirent de France pour venir s'établir au Québec. Après trois siècles, on peut dire que Jean est l'ancêtre de milliers de familles Carrier répandues un peu partout au Québec et ailleurs. Il nous faut remonter à 8 générations pour trouver le nom de Joseph, père de Pierre, né à Ste-Hénédine en 1844. En 1865, il épousait Marie-Fabianna Nolet à Ste-Marie de Beauce. Ils établirent leur domicile à Sacré-Coeur de Jésus. De cette union, 18 enfants sont nés, dont Pierre, le 24 mars 1888, l'auteur de ce reportage.

Vers les années 1900, comme l'agriculture est à peu près la seule source de vie du temps et comme St-Ludger est une paroisse nouvelle, beaucoup de lots sont disponibles. Joseph vient s'y établir, obtenant le lot #42, situé sur le rang I. Aujourd'hui, ce lot est la propriété de Bernard Blouin.

Après application, il obtient 4 lots, tous voisins, pour établir ses 4 garçons dont Pierre qui eut droit au lot #6-A, situé sur le rang 9, le seul à y demeurer.

Ces lots ne sont pas faciles d'accès, il faut le dire, cheminant à travers bois et rivières, on y arrivait à l'extrémité ouest; c'est là que commence le défrichement. Un camp de bois rond et une petite grange furent bâtis et quelques acres sont mises en culture.

Quelques temps plus tard, un chemin est érigé entre les rangs 8 et 9 faisant un rang double.

Pierre, par la force des événements, doit y aménager et y construire sa nouvelle demeure. En 1909, il fait la connaissance d'une jeune institutrice du nom de Céline Lessard, venue faire la classe à l'école du bas du rang 9. Le 12 juillet 1910, Pierre et Céline s'épousent en l'église de St-Joseph de Beauce.

Dix enfants sont nés de leur union. Après avoir oeuvré sur sa terre pendant plus de 40 ans, Pierre prend sa retraite léguant sa ferme au plus jeune de ses fils, Roland.

Retiré au village, Pierre décède après quelques années, soit le 11 mars 1962. Son épouse, Céline décèdera le 22 décembre 1973.

Tous deux reposent au cimetière de St-Ludger.

Nous gardons le meilleur des souvenirs de ce couple courageux et croyant qu'ils étaient.

Enfants de Pierre et Céline:

LÉONIE, née le 24 mars 1912, décédée le 20 avril 1935;

ÉMILE, né le 18 mars 1914, décède le 8 novembre 1986 - Lorraine Roy (Québec);

AIMÉ, né le 8 mars 1916, Julienne Morceau (Québec);
RÉGINA, née le 25 janvier 1918 - Gérard Bégin, décédé le 30 août (St-Ludger);

ROSAIRE, né le 20 février 1920 - Yolande Fortier (St-Ludger);

ALICE, née le 21 février 1922 - René Michaud (Plessisville);

ADRIEN, né le 3 septembre 1924 - décédé le 8 janvier 1954;

ÉMILIE, née le 24 novembre 1926 - Jean Bizier (Magog);

ROLAND, né le 20 février 1929 - Thérèse Boulet (St-Ludger);

HERMANCE, née le 29 avril 1931 - Laurent Fortin (Magog);



Famille de Pierre et Céline

Arrière: Alice, Rosaire, Aimé, Léonie, Émile, Régina.

Avant: Émilienne, Roland, Pierre, Hermance, Céline, Adrien.

Famille Rosaire Carrier et Yolande Fortier



Famille de Rosaire et Yolande. À l'arrière: René, Benoît, Jean-Pierre, Bernard, Robert, Alain, Gaétan. Au Centre: Lise, Rosaire, Yolande, Raymonde. À l'avant: Sylvie, Michelle, Johanne.

Le 20 février 1920 est né et baptisé à St-Ludger sous les prénoms de Joseph Antonio Rosaire, fils de Pierre Carrier et de Céline Lessard de la dite paroisse. Après avoir fait son cours primaire à l'école no 11 du rang 9, il quitte l'école pour aider son père sur la ferme. En 1940, il fait l'acquisition du lot 6A, situé sur le rang 9. En 1943, il épouse Yolande, fille de Joseph Fortier et de Elmina Bégin de St-Gédéon. De cette union, est née une famille de douze enfants. Dans les années de restriction que furent celles de la guerre, Rosaire dut exercer plusieurs métiers pour subvenir aux besoins de sa famille notamment ceux de défricheur, bûcheron et menuisier-charpentier. La vie est d'autant plus difficile pour son épouse qui, pendant les longs mois d'hiver, en plus de s'occuper de sa maisonnée, doit prendre soin des animaux. Vers les années 1960, Rosaire achète les fermes voisines, soit les lots no 4B, 5A et 5B, une superficie de 325 acres.

Rosaire fut également au service de sa paroisse puisqu'il occupa les fonctions de conseiller municipal, de commissaire d'école et de marguillier. Aujourd'hui, les enfants étant tous mariés, la famille s'enrichit de 23 petits-enfants, c'est autant de maillons ajoutés à cette chaîne qui n'est pas prête de disparaître.

Au moment de prendre sa retraite en 1983, Rosaire se construit une jolie maison revêtue de pierres des champs, située au 103, rue Baillargeon. En 1984, ayant cédé sa ferme à Gaétan, le plus jeune de ses fils, il emménage dans sa nouvelle demeure où, avec son épouse, ils peuvent vivre dans la sérénité qu'ils ont bien méritée.

Aujourd'hui, Rosaire d'ajouter bien humblement: "Peu importe la manière dont j'ai mené ma barque, même si je suis un minuscule petit point sur la carte, je suis fier d'y laisser ma marque."



Maison de Rosaire Carrier